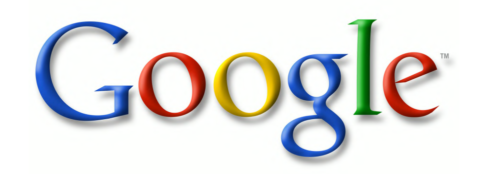




NOUVELLES ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

II

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

ÉTUDES

SUR LA

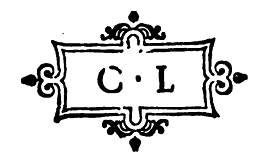
LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE

PAR

EDMOND SCHERER

II



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1886

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

I

WORDSWORTH

ET LA POÉSIE MODERNE DE L'ANGLETERRE

I

Il faut tout l'intérêt que m'inspire le sujet de cet article pour me faire passer par-dessus les difficultés que j'y prévois. Il est toujours malaisé de parler d'un poète étranger, fût-ce un Shakspeare, un Byron ou un Gœthe; on ne peut supposer tous les lecteurs familiers avec les ouvrages qu'on va discuter, et l'on ne saurait pourtant discuter ces ouvrages sans les supposer déjà connus. Et combien la difficulté ne devient-elle pas plus grande lorsque l'écrivain sur lequel on veut appeler l'attention n'a point une réputation européenne, lorsqu'il n'a pas été traduit, et que son nom par conséquent ne dit rien encore au lecteur. Il faut le citer pour donner

quelque idée de son génie, et pour le citer il faut le traduire, à moins de vouloir ne s'adresser qu'au petit nombre de personnes qui comprennent sa langue. Or, comment traduire un poète? En vers ? On connaît mon opinion sur ce point; il n'y a qu'un Marc Monnier qui puisse se permettre de ces choses-là, et encore ce prince des traducteurs nous inspire-t-il plutôt l'admiration pour sa virtuosité que le sentiment d'une possession effective des auteurs qu'il a rendus. Aurons-nous recours à la version en prose comme étant plus à notre portée, et en même temps capable de serrer de plus près l'original? Oui, mais si nous avons alors le sens, nous renonçons volontairement à la forme, et la forme, en fait de poésie, n'est-ce pas l'essence même? Nous sacrifions la couleur pour conserver le contour, mais que reste-t-il d'une peinture quand la couleur a disparu? Voilà dans quelles conditions se trouve le critique lorsqu'il veut servir de truchement entre deux littératures, et cependant il faut bien l'autoriser à s'y essayer quelquefois. On ne peut véritablement admettre que des noms illustres à quelques lieues de nous ne soient jamais prononcés en France ou qu'ils le soient sans emporter avec eux une idée un peu précise. Or, le nom de Wordsworth est incontestablement l'un des grands noms de la littérature anglaise.

II

J'avoue qu'au plaisir de parler de Wordsworth se joint pour moi celui de dire à quel éminent écrivain nous devons la récente publication des œuvres choisies du poète. M. Matthew Arnold tient, lui aussi, un rang élevé dans la littérature contemporaine de son pays. Il offre un exemple singulier de cette curiosité moderne qui tente toutes les voies, touche à tous les sujets, essaie de tous les modes d'expression. Il a été tour à tour théologien, poète et critique, et, ce qui est plus rare, il n'a rien essayé qu'il n'y ait excellé. Ses conceptions religieuses se distinguent par l'alliance de la liberté de la pensée, de l'intelligence historique des faits, et d'un vif sentiment de la beauté morale. Le christianisme pour lui n'est qu'une forme de ce qu'il appelle l'hébraïsme, mais l'hébraïsme lui-même est l'un des titres de noblesse de l'humanité. Les essais théologiques de M. Arnold m'ont souvent fait penser à la tentative si originale de l'allemand Schleiermacher; ce sont, avec des procédés fort différents, avec moins de science et d'appareil dialectique, mais en revanche avec bien plus de légèreté de touche, de finesse de perception, de sympathie pour les besoins du siècle, ce sont les mêmes efforts pour dégager des croyances leur fond divin et permanent, pour élever la pensée religieuse à une hau

teur où elle devienne également indépendante de l'investigation critique et de la spéculation philosophique.

Il faut s'accoutumer à ces paradoxes de la culture moderne: le même écrivain qui a disserté si pertinemment sur Dieu et la Bible, sur l'authenticité de l'Évangile de saint Jean et sur la doctrine de saint Paul, ce théologien est un poète. C'est même par là qu'il a commencé, et c'est sous ce caractère qu'il se montrait de nouveau en publiant dernièrement le recueil complet de ses œuvres poétiques. Ici, comme dans tout le reste, d'ailleurs, sa position est à la fois considérable et particulière. M. Arnold n'est ni le disciple d'une école, ni l'esclave de sa propre manière; il a l'originalité que donne la sincérité lorsqu'elle est servie par le don natif et divin. J'ajoute que le poète, chez M. Arnold, a la même mobilité que le penseur; il prend et laisse successivement tous les modes, essaie tous les instruments. Nous avons de lui des récits épiques et des essais de drame, des élégies d'une saveur étrange, de grands morceaux philosophiques, — et dans tous les genres je ne sais quel accent absolument personnel et quel cachet de distinction. La langue des vers a rarement revêtu une pensée à la fois si large et si déliée.

Sommes-nous au terme? Pas encore. Du mariage de ce penseur et de ce poète est né un critique, le plus vif, le plus délicat, le plus élégant des critiques, celui qui a émis le plus d'idées, qui leur a donné l'expression la plus piquante et qui a le plus efficacement secoué par de

saines hardiesses l'inertie de la pensée britannique. Il est un point, du reste, sur lequel tout le monde est d'accord : M. Arnold est un charmant écrivain. Il a la clarté limpide et la bonne grâce. On ne le prend jamais en flagrant délit d'attitude prise, de tour ambitieux. C'est un repos d'ouvrir ses livres lorsqu'on vient de lire ceux des grands maniéristes dont s'enorgueillit si à tort la littérature de nos voisins : Carlyle au jargon conscient, voulu, calculé; Ruskin et ses affectations de profondeur, sa laborieuse recherche d'expression, toutes ces poses étudiées d'un charlatanisme qu'on regrette de voir all é parfois à un mérite réel, et qui constituent un péché contre le vrai sérieux et le grand goût.

Il y a une sorte d'ingratitude dans l'ignorance où nous sommes, en France, des ouvrages de M. Arnold, car il n'est pas d'écrivain étranger qui connaisse mieux la littérature de notre pays et qui ait en général autant de sympathie, j'allais dire de faiblesse pour notre tour d'esprit, nos mœurs, nos institutions. Il nous envie notre égalitarisme politique, et il vante jusqu'aux services que rend l'Académie française. Ses lectures ne se bornent pas à nos classiques, il goûte nos écrivains moyens, il a fait connaître à ses compatriotes Senancour, Joubert, Maurice de Guérin et sa sœur. Il est vrai que, sur l'article de notre poésie, je le crois moins orthodoxe; il y a quelque part, dans un de ses articles, une phrase malsonnante au sujet de Lamartine. Je ne serais pas étonné que Racine le laissât indifférent. Mais je n'ai garde de lui en vouloir. Il y a longtemps que je me suis

fait une raison là-dessus, et que je vois sans déplaisir les étrangers rester indifférents à des beautés qui, pour ne pas être senties de tous, n'en sont que plus chères et plus sacrées aux vrais adorateurs.

Il est une idée qui revient souvent dans les écrits de M. Matthew Arnold, c'est celle de la culture. Il a défini ce qu'il entend par là. L'homme cultivé, à son sens, n'est pas celui qui possède une grande quantité de savoir, ni celui qui se distingue par une certaine force intellectuelle; la culture, comme il l'entend, c'est la finesse, la délicatesse et la sûreté de perception que donne le commerce avec les grands penseurs de tous les temps, que produit la connaissance des meilleures choses qui se sont dites dans le monde. On comprend comment, à cette hauteur d'idées, la littérature se rattache à la morale, comment la poésie finit par se confondre avec la religion, et l'on distingue le sens supérieur de certaines assertions de l'écrivain qui paraissaient, au premier abord, de simples caprices de génialité. Fort éloigné de s'attribuer une mission quelconque, M. Arnold, le plus simple et le moins affecté des hommes, n'en est pas moins devenu dans son pays le représentant du rôle supérieur des lettres. Il en a reconnu comme personne l'influence humanisante, et personne n'était aussi propre que lui à devenir l'apôtre de ce que j'appellerai la civilisation intellectuelle. M. Arnold est, à l'heure présente, ce que la littérature anglaise offre de plus séduisant par l'alliance de la pensée et de l'imagination, de la solidité et de la grâce, de la liberté d'esprit et du respect de soi-même.

III

M. Arnold, dans la gracieuse préface qu'il a mise en tête de son choix des œuvres de Wordsworth, cherche à fixer le rang de ce poète; ce rang, selon lui, est très élevé; Wordsworth lui semble avoir les caractères de la grandeur poétique, et M. Arnold, à ce propos, définit ces caractères. Le grand poète, au sens de notre critique, est celui qui exprime les idées les plus nobles et les plus profondes sur la nature de l'homme, celui qui a une philosophie de la vie et qui l'imprime puissamment sur les sujets qu'il traite. La définition, on le voit, est un peu vague. M. Arnold, à la vérité, ajoute que la conception philosophique des choses doit, dans l'œuvre du poète, se produire dans les conditions éternelles de la beauté et de la vérité poétiques; seulement il ne nous dit pas quelles sont ces conditions, et c'est justement ce qu'il faudrait savoir pour déterminer si Wordsworth est un artiste aussi bien qu'un penseur.

Qu'est-ce que la poésie? Et qu'est-ce que nous voulons dire lorsque nous déclarons qu'un site, ou un tableau, ou une œuvre littéraire est poétique? Il est à remarquer, en effet, que l'expression convient à des choses très diverses. Il en est comme cette autre catégorie esthétique, la beauté. Nous appliquons le terme de beau aux objets les plus différents, un arbre, un cheval,

une pensée, un discours, une action, un caractère. Il faut évidemment qu'il y ait quelque chose de commun dans des emplois si divers d'un même terme; mais en quoi consiste cet élément de ressemblance? Ne serait-ce pas que nous disons d'une chose qu'elle est belle lorsqu'elle se rapproche de la notion typique formée en nous par l'abstraction spontanée des traits individuels? En procédant d'une manière analogue, nous arriverons, je crois, à dire que l'élément poétique des choses est la propriété qu'elles ont de mettre l'imagination en mouvement, de la stimuler, de lui suggérer beaucoup plus que ce qui est aperçu ou exprimé. Le poète est celui qui voit par l'imagination, et le propre de l'imagination c'est d'agrandir tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche; c'est de reculer ou de supprimer les limites, et en ce sens d'idéaliser. Il ne faut pas dire pourtant qu'elle embellit ni, en général, se prêter à confondre les notions de poésie et de beauté, car une cathédrale, par exemple, est plus poétique que belle, et le Parthénon, en revanche, est plus beau que poétique. L'imagination peut même augmenter l'horreur aussi bien que le charme.

En résumé, et prise en elle-même, la poésie sera donc la vue des choses par les yeux de l'imagination, et l'expression poétique sera leur reproduction sous la forme la plus capable d'éveiller la puissance imaginative du lecteur. Aussi l'image est-elle le langage propre de la poésie. Que le lecteur cherche à se rappeler les plus beaux passages de ses poètes favoris, et il verra que c'est

par le choix et le charme des métaphores et des comparaisons qu'ils le ravissent. Pourquoi aime-t-on à citer l'exclamation d'Antiochus dans Racine?

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

Qu'est-ce qui fait que ce vers de Lamartine est l'un des plus beaux de la langue?

Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit.

D'où vient l'admirable mélancolie du passage de Victor Hugo?

Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien, dans nos cœurs, un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

A la conception imaginative des choses joignez l'expression propre à évoquer cette conception chez les autres, et, cette expression, soumettez-la aux lois du rythme, donnez-lui la cadence qui, par une liaison secrète, met la sensation nerveuse d'accord avec le mouvement de la pensée, et vous aurez la poésie au sens complet et concret du mot.

IV

Pour goûter un poète, il n'y a qu'à prendre ses œuvres et à les lire; pour juger le poète, pour le comprendre, — la tâche propre de la critique, — il faut, en outre, se placer à l'époque où il a vécu, rechercher les influences sous lesquelles il s'est formé et celles qu'il a exercées à son tour, il faut, en un mot, lui assigner sa place dans l'histoire littéraire.

Une chose est évidente à la première lecture de Wordsworth, c'est qu'il appartient à la réaction contre l'école classique, celle que personnifient les grands noms de Dryden et de Pope, celle que représentent si honorablement encore Thomson, Gray, Goldsmith, celle qui a poussé ses rejetons jusqu'en pleine période romantique avec Campbell, Rogers et Byron lui-même. Les caractères de l'école classique en Angleterre étaient les mêmes à peu près que chez nous: pour le fond, plus de rhétorique ou d'éloquence que de sentiment ou de fantaisie, et, pour la forme, la sonorité d'une période savante et les surprises d'une perpétuelle antithèse. Mais si Wordsworth a été le plus marquant, le plus illustre des novateurs, il s'en faut de beaucoup qu'il ait été le premier. Ce rang appartiendrait plutôt à Cowper, dont le principal poème, *the Task*, est de 1785, et qui fait véritablement époque dans

l'enchaînement des destinées de la p ésie anglaise par une initiative de sincérité et de naturel, par le choix de sujets très simples et l'adoption d'une versification unie et familière. Chose curieuse que ce sol taire à l'âme endolorie, d'une dévotion maladive, dont la raison a été constamment en lutte avec l'aliénation mentale, ait laissé une empreinte si incontestable dans la littérature de son pays! On n'hésitera pas à rattacher, sinon à l'exemple de Cowper, du moins au même besoin d'innovation, aux mêmes tendances générales et secrètes, les récits d'un poète dont les nombreux ouvrages eurent au commencement de ce siècle une immense popularité, George Crabbe, mais qui a péché, lui, par excès de simplicité. Le naturel, pour le coup, revenait tout doucement à la prose. Aussi ne nommons-nous l'auteur du *Parish Register* que pour mémoire. Nous mettrons, en revanche, Burns en première ligne pour les influences qui ont agi sur Wordsworth, qui servent à l'expliquer. Non que cet admirable lyrique rentre dans la lignée poétique que nous cherchons à établir; il n'a eu, celui-là, ni à apprendre, ni à désapprendre; il a poussé spontanément comme la pâquerette de ses montagnes. D'un autre côté, c'est à l'esprit qui soufflait alors à travers les lettres anglaises que Burns a dû l'accueil fait à ses poésies, et c'est ainsi que, naturalisé au sud de la Tweed, il est devenu lui-même l'un des auteurs de la révolution que Wordsworth a consommée.

Nous tenons les origines de Wordsworth, la famille dont il est issu. Ses premières poésies, les *Ballades*

lyriques, sont de la fin du siècle dernier, mais il n'avait pas trente ans quand elles parurent, et il appartient en définitive au mouvement de rénovation poétique qui a marqué d'une trace si glorieuse, dans la littérature de son pays, le premier quart du dix-neuvième siècle. Il est vrai qu'il continua de produire bien au delà de cette période, sans changement notable de manière comme sans affaiblissement sensible de son génie. Ayant vécu quatre-vingts ans, il a vu se succéder bien des péripéties dans la conception de l'art et dans les admirations du public. Sa propre carrière, je le répète, ne se distingue point par des différences appréciables entre les œuvres de sa jeunesse et de son âge mûr, par quelqu'une de ces transformations qu'on observe dans la vie de certains artistes; sa renommée poétique, en revanche, a eu ses phases, ses vicissitudes. Wordsworth nous apparaît d'abord comme l'un des plus remarqués dans la grande mêlée où ses amis du pays des lacs, Coleridge, Southey, John Wilson combattent dans un rang inférieur au sien, mais où il rencontre aussi des compétiteurs plus brillants et plus bruyants, et qui l'éclipsent pour un temps. Il a dès lors ses admirateurs, ses dévots même; il a aussi ses contempteurs. Les uns l'exaltent comme le prophète d'une religion poétique nouvelle, les autres ridiculisent son genre, mais ces controverses montrent qu'il occupe et passionne l'opinion, ce qui est déjà la gloire. Quant à la vogue, c'est autre chose; elle est tout entière, en ce moment-là, à deux écrivains, dont l'un, dans une succession de poèmes étincelants et reten-

tissants, laissait couler une veine chevaleresque intarissable, tandis que l'autre habillait du turban et du caftan les sombres humeurs du blasé. On a trop oublié de nos jours, ou, pour mieux dire, on n'a jamais bien su en France l'enthousiasme que les légendes épiques de Walter Scott excitèrent jusqu'au jour où leur popularité fut jetée dans l'ombre par les conceptions plus fortes, plus romanesques de lord Byron, et par le prodigieux succès des récits en prose de Scott lui-même.

Le mouvement des littératures, — un sujet insuffisamment étudié jusqu'ici, — est dominé par trois grandes lois. La première, ce sont les modifications qui se produisent dans l'état moral et intellectuel du public. Le point de vue se déplace incessamment, dans nos sociétés modernes surtout, et avec le point de vue général tout change, les goûts comme les idées, les données de l'art comme celles de la pensée. Il arrive quelquefois cependant, et c'est la seconde des lois dont je parle, que le mouvement ne se produit pas par une simple évolution des idées, mais, au contraire, par une réaction plus ou moins prononcée, l'esprit humain se portant volontiers avec une sorte d'emportement dans un sens opposé à celui qu'il avait suivi d'abord. Une troisième loi, enfin, et d'une application non moins fréquente que les précédentes, c'est la satiété que produit l'habitude et le besoin d'innovation que produit la satiété. L'esprit humain a besoin d'intérêt, et il n'y a d'intérêt, il n'y a, du moins, de stimulant énergiqu que dans la surprise. Il faut à l'intelligence du nouveau, comme il faut au corps de

l'action, autrement l'homme s'ennuie, — le plus redoutable des maux, celui auquel chacun travaille à échapper et échappe à tout prix. On me pardonnera de remonter si haut pour expliquer une chose fort simple par elle-même, mais c'est précisément parce qu'elle est simple qu'elle n'a pas été assez observée. Quoi qu'il en soit, on devine l'application que je veux faire de ces principes à la littérature. Un grand poète a infailliblement des imitateurs. Il a ouvert une route où tous vont se précipiter, les uns pour exploiter les goûts du public, les autres parce que leur talent prend naturellement et spontanément la forme que le génie vient de consacrer. Ainsi se succèdent des formations secondaires, tertiaires même. Après Homère, Virgile, et après Virgile l'épopée moderne, depuis le Tasse jusqu'à la *Henriade*. Après Sophocle, Racine, et, après Racine, Voltaire et toute la tragédie classique jusqu'à 1830. Mais les imitateurs en font tant qu'à la fin la lassitude s'empare des lecteurs. Ils crient miséricorde. Il leur faut du nouveau. Et il est impossible qu'il n'en vienne pas: du grand et du vrai nouveau, si le génie national est assez vigoureux pour cela; de l'innovation affectée, puérile, dans le vocabulaire, le costume, la couleur locale, si le génie fait défaut à une littérature épuisée.

Il n'est aucun pays aujourd'hui où la succession des maîtres poètes, et, avec les maîtres, la succession des influences, des goûts, des écoles, des procédés, ait été aussi rapide que l'Angleterre. C'est que, contrairement aux idées que s'en fait notre ignorance con-

tinentale, la nation anglaise est la plus poétique de l'Europe, et c'est, en outre, que les Anglais, lisant beaucoup plus que nous, éprouvent beaucoup plus aussi ces besoins de changement dont je parlais tout à l'heure. Nous en sommes, en France, encore à Byron. La poésie anglaise moderne continue de s'incarner, pour nous, dans les œuvres brillantes et de facile accès d'un homme dont les désordres, l'étalage de misanthropie, le dandysme suffisant, les petitesses, pour tout dire, et les affectations, n'ont pas réussi, chez nos compatriotes, à diminuer l'ancienne vogue. Mais les Anglais ont traversé le byronisme, et depuis longtemps. De même que Byron avait succédé à Walter Scott, il a dû céder à son tour la place à d'autres inspirations. L'auteur de la *Dame du lac* et de *Marmion*, après avoir enchanté une génération, avait fini par sembler insuffisant à une société encore tout émue, toute troublée par la Révolution et les guerres de l'empire. Quelque superficielle que nous paraisse aujourd'hui la passion chez Byron, cette note intime répondait mieux aux dispositions régnantes que la poésie tout en dehors et objective des chants de geste écossais. On était ramené avec une incontestable puissance au monde intérieur, au drame caché, aux aspirations inquiètes. Seulement cela aussi s'usa, et rapidement. On ne tarda pas à sentir ce qu'il y avait de factice dans cette ostentation d'ennui et de désespérance. Le byronisme était trop violent et par conséquent il n'était pas assez vrai pour répondre à des besoins durables de l'âme. L'abus, comme toujours, appelait la réaction. Après cette

débauche de sentiments exagérés on fut pris d'une soif de sincérité et de simplicité. On n'eut pas d'ailleurs la peine d'attendre que le prédicateur du nouvel Évangile se produisît. On l'avait là, sous la main. Il écrivait depuis trente ans. Il avait même déjà eu sa part de renommée et d'influence. Une école s'était formée autour de lui. C'est de ce moment, vers 1825, que date la seconde époque de l'action de Wordsworth, celle en même temps de sa popularité incontestée, de sa suprématie littéraire reconnue.

Ainsi qu'il arrive toujours dans ces cas-là, on crut avoir trouvé avec lui le dernier mot de l'art. La philosophie la plus haute avait rencontré sa forme définitive dans la poésie la plus parfaite. Et tout cela simple, sincère, bienfaisant. Wordsworth jouit pendant une quinzaine d'années, au fond de sa retraite de Rydal-Mount, d'une gloire qui a certainement pâli depuis lors, mais légitime après tout et admirablement pure.

Il n'en devait pas moins être victime à son tour d'une nouvelle évolution de la pensée et du goût. De même que Byron avait succédé à Walter Scott en agissant sur les esprits par une stimulation plus énergique, et de même que Wordsworth avait ensuite attiré à lui, par le contraste de la simplicité et de la santé, les imaginations blasées par le byronisme, de même Wordsworth finit lui aussi par paraître insuffisant. Ses défauts devinrent plus apparents. On éprouva le besoin d'une pensée plus large et d'une fantaisie plus brillante. Ce fut le moment de la réhabilitation de deux poètes qui étaient

morts l'un et l'autre à la fleur de l'âge, inconnus ou dédaignés, il y avait de cela une vingtaime d'années. Shelley et Keats devinrent à leur tour prophètes et chefs d'écoles. Le premier, le plus grand des deux avait péri en 1822 en mer, à l'âge de trente ans, dans le golfe de la Spezzia, mais son génie avait eu une rare précocité, et il laissait un grand nombre de poésies, et dans des genres divers. Ce qui y dominait, et de beaucoup malheureusement, c'était l'utopie sociale. L'âme naïve et généreuse de Shelley était possédée de l'idée d'un monde gouverné par la justice et la raison ; elle s'était prise d'une immense pitié pour toutes les souffrances et, par suite, d'une implacable colère contre les croyances et les institutions qu'il tenait pour les causes de ces souffrances. Il était encore à l'Université qu'il jetait le défi aux orthodoxies de son pays. De là une brouille avec sa famille, un mariage malheureux, l'exil, la pauvreté, les persécutions, toute une situation dans laquelle il était difficile que le public distinguât le poète de génie de l'utopiste révolutionnaire, sans compter que ses premiers ouvrages, et même quelques-uns des derniers, étaient affectés jusque dans leur structure la plus intime du vice de l'intention didactique, et laissaient à peine goûter d'exquises beautés poétiques, étouffées comme elles l'étaient sous un appareil de visions, de personnifications et d'allégories. La moitié de l'œuvre de Shelley au moins est gâtée par d'insupportables tendances humanitaires.

La poésie pure ne prit jamais le dessus dans l'esprit

de l'écrivain que par moments, lorsque le sentiment de la nature le dominait, ou, çà et là, lorsque quelque amour terrestre se mêlait dans son cœur aux rêves platoniciens. En somme, et tout cela dit, toutes ces déductions faites, Shelley reste un poète de premier ordre, et il n'y a pas lieu de s'étonner que son étoile, une fois levée dans le ciel de la poésie anglaise, ait fait pâlir celle de Wordsworth. Il faut le reconnaître, c'était quelque chose de plus fort. Il n'y avait pas plus de variété, car, si Wordsworth a sa monotonie, Shelley a aussi la sienne. La fibre humaine et passionnée n'y vibrait pas davantage, car, si Shelley est parfois amoureux, ce que n'est jamais Wordsworth, ses amours restent bien éthérées. Mais Shelley était plus libre, sa pensée était plus spéculative, il touchait à des questions plus hautes, il exprimait des inquiétudes plus graves, des besoins plus actuels de l'humanité contemporaine, et tout cela dans une langue poétique d'une gamme plus étendue, d'une résonnance plus profonde, d'une imagination plus grande, d'une mélodie absolument prodigieuse, quelque chose de pénétrant et de subtil, ici le long et solennel murmure du vent dans la forêt de pins, là le chant liquide et perlé de l'alouette s'élevant dans un rayon de soleil.

La ressemblance des destinées plus que celle des talents est cause du rapprochement que l'on fait involontairement entre Keats et Shelley. Keats, un peu plus jeune que Shelley, est mort avant lui; il n'avait pas encore vingt-six ans. Il n'a laissé que deux poèmes, dont

l'un inachevé, et un petit nombre de morceaux lyriques exquis. Ses défauts sont nombreux et criants. La mythologie qui lui fournit sa mise en scène est élémentaire, presque enfantine. Ses récits manquent d'intérêt humain. La vérité est qu'il ne fait guère que décrire, et qu'il décrit avec une exubérance qui n'est malheureusement pas incompatible avec la plus cruelle monotonie. L'enthousiasme pour la nature qui est l'âme de ces poèmes est assurément sincère, et cependant Keats est laborieux; sa naïveté n'est pas feinte, mais elle a quelque chose de voulu et, par conséquent, d'exagéré; tranchons le mot, il y a de l'affectation chez Keats, et je ne puis regarder comme complètement injuste ce reproche de *cockneysm* que la critique faisait jadis à ce poète et à ses amis. Avec tous ces défauts, Keats est très loin d'être le premier venu, sa vogue posthume très loin d'être inexplicable, et l'influence qu'il exerce encore aujourd'hui très loin d'être pure affaire d'école et d'engouement. Il a un sentiment particulier de la nature et de la beauté, et ce sentiment est d'une intensité extraordinaire. Il a l'air de voir pour la première fois les bois, les sources, les prairies, tant ce spectacle est nouveau et merveilleux pour lui. Il y a quelque chose de sensuel à la fois et de religieux dans sa communion avec la vie universelle. On dirait des parfums qui lui portent à la tête, une ivresse à laquelle il s'abandonne, un culte dont il cherche à violer les mystères, une immersion, une résorption dans l'éternelle *natura naturans*. Wordsworth lui aussi, nous le verrons, prétend à une intelligence

plus profonde de la nature; mais on comprend que cette piété idyllique, que cette philosophie patriarcale ait fini par paraître terriblement terre à terre à une génération qui avait bu le philtre capiteux de la poésie descriptive de Keats.

Est-ce à dire que la poésie moderne de l'Angleterre se soit arrêtée à Keats et à Shelley ? Non, car encore une fois il n'est rien de définitif dans l'art et personne n'a jamais pu se vanter d'être le dernier mot de quoi que ce soit. Les grands écrivains, en élargissant le champ de l'âme humaine, ne font que créer de nouveaux besoins, provoquer de nouvelles tentatives. Keats et Shelley n'ont certainement pas été rejetés dans l'ombre par Tennyson, mais il est certain que Tennyson est monté sur leurs épaules et qu'à certains égards il a touché plus haut. S'il n'est pas plus fort, plus grand que Shelley, le métal de sa poésie est plus pur, l'orfévrerie en est plus ingénieuse, plus exquise, l'œuvre, enfin, dans son ensemble, est d'une variété plus étonnante. Tennyson a une science consommée du rythme, il a les plus rares ressources du vocabulaire, il a le goût, la grâce, la distinction, toutes les habiletés, toutes les recherches, tous les raffinements; il est l'auteur de morceaux lyriques sans pareils en aucune langue, les uns d'une morbidesse infinie, les autres d'un pathétique saisissant, d'autres vibrants comme le cor du chevalier, et il ne lui manque qu'une chose, le don suprême, le coup d'aile qui enlève Ganymède dans l'empyrée et le jette palpitant aux pieds de Jupiter. Il pèche par l'élégance même. Il est trop civi-

lisé, trop accompli. Il n'est genre qu'il n'ait abordé, le grave, le gai et le poignant, l'idylle, l'ode et l'élégie, le poème héroï-comique, l'épopée et le drame ; il n'en est aucun dans lequel il n'ait brillamment réussi, et l'on ne peut dire pourtant qu'il ait été au fond de rien. Il y a dans la passion des ardeurs, dans la pensée des troubles, dans la vie des banqueroutes de l'idéal que la note de Tennyson n'est pas suffisante pour exprimer. Sa poésie, je ne sais si c'est d'inspiration ou de parti pris, se maintient trop résolument dans la région des convenances et des conventions. Aussi ne faut-il pas s'étonner si un public idolâtre a fini par douter de son idole, quelques-uns même par porter leurs dévotions ailleurs. Une fois en veine d'infidélité, les broussailles et les obscurités de Browning ne devaient être pour ceux-là qu'un attrait de plus. Les cultes les plus recherchés ne sont-ils pas ceux auxquels on n'arrive que par une initiation ? Mais nous n'avons pas à poursuivre plus loin le développement de la poésie moderne en Angleterre ; ce que nous en avons dit devait uniquement servir à marquer la place de Wordsworth dans ce grand et magnifique mouvement : il en a été l'un des chefs, l'une des illustrations, et, à part ce rôle, il reste dans la littérature de son pays un auteur de choix, goûté et relu pour des beautés qui lui sont propres.

V

Il semble à première vue que la vie se modèle nécessairement sur les inclinations natives de chacun; mais la vie se compose de deux choses : elle est, je crois l'avoir dit quelque part, comme le confluent de deux courants, le point d'intersection entre les lignes de trajet de deux forces, une nature et une destinée. Nous avons beau être ce que nous sommes, nous devenons ensuite ce que nous font les accidents de l'éducation, les rencontres de la vie. Il y a même des moments où cette pensée est pleine de trouble : Que m'apportera l'avenir? Comment me tirerai-je de l'inévitable épreuve? C'est qu'en effet la destinée est souvent la plus forte et que, dans tous les cas, elle laisse rarement la nature entrer dans tous ses droits. Combien la vie poétique, par exemple, n'est-elle pas rare même chez les plus sincères poètes! Wordsworth à cet égard est tout à fait une exception. On ne peut se représenter ni une existence plus conforme que la sienne à son génie, ni une âme mieux faite pour savourer le charme de cette existence, pour en recueillir les inspirations, pour en redire les joies intimes. Il était né et il passa la plus grande partie de sa vie dans le district des lacs du nord de l'Angleterre, nature gracieuse, charmante, trop tempérée pour écraser l'imagination, assez

hardie et assez variée pour lui offrir des échappées sur l'infini. Il avait voyagé, vu d'autres cieux que celui de l'Angleterre, mais sans aller assez loin pour en rapporter de ces regrets qui poursuivent parfois le voyageur lorsqu'il s'est promené sous les palmiers. Né dans la médiocrité, des amis lui avaient procuré l'indépendance et le loisir. Enfin, parvenu de bonne heure à la célébrité, et plus tard à la gloire, si son étoile pâlit quelque peu avant sa mort, on peut croire qu'il avait assez de confiance en lui-même pour ne pas s'en apercevoir ou du moins pour ne pas s'en inquiéter.

Les œuvres de Wordsworth, très nombreuses et passablement diverses, offrent une certaine difficulté à ceux qui essaient de les classer d'après les genres auxquels elles appartiennent. Je crois ne rien négliger cependant et observer en même temps un ordre naturel en en faisant trois classes : les poèmes narratifs, les morceaux lyriques et les sonnets.

C'est une chose à remarquer, et dont il faut tenir compte dans l'appréciation finale, que la prédilection de Wordsworth pour le sonnet et le succès avec lequel il a cultivé un genre un peu artificiel, semble-t-il, pour un poète de la nature et des champs. Il est de fait qu'il y a excellé, et que plusieurs de ses sonnets touchent à la perfection. Quoique la littérature anglaise soit singulièrement riche en joyaux poétiques de cette espèce, Wordsworth, à mon goût, a ici des rivaux et n'a point de supérieurs. Le morceau sur le sonnet lui-même, celui qui a été composé sur le pont de Westminster, celui qui

est adressé à Milton et cinquante autres (Wordsworth en a écrit quatre cents), offrent cette alliance du tour ingénieux et du trait final vainqueur qui est le triomphe du genre.

Sainte-Beuve qui aimait le sonnet en sa qualité de poète « réfléchi », et qui aimait Wordsworth pour cette veine de poésie sentie et familière qu'il aurait voulu lui-même acclimater en France, Sainte-Beuve a traduit ou imité plusieurs des sonnets de notre auteur. Il y est revenu à toutes les époques de sa vie, en insérant quelques-uns dans chacun de ses recueils.

C'est une bonne fortune pour moi que cette rencontre, et j'en profite en citant l'une de ces libres versions :

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, un silence sans fin ;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire,

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter la bouilloire.

On pourrait prendre encore, dans les *Consolations*, la pièce qui commence ainsi :

Les passions, la guerre, une âme en frénésie...

Mais nous devons reconnaître que les sonnets traduits par Sainte-Beuve sont choisis dans un cercle de sujets un peu étroit, et puis il faut avouer aussi qu'on sent, à la comparaison, la différence que met, entre deux poètes rapprochés par la sincérité et même par la profondeur du sentiment, l'absence du don plastique supérieur dont Sainte-Beuve, à sa grande amertume, se sentait insuffisamment doué.

Les poèmes narratifs de Wordsworth renferment de grandes compositions telles que *Peter Bell*, *the Waggoner*, le *Prélude*, mais surtout l'*Excursion*, long récit en plusieurs livres et cependant fragment lui-même d'un ensemble plus vaste encore, je ne sais quelle épopée philosophique. Au même genre appartiennent un nombre considérable de récits plus courts, idylles ou églogues, ballades ou simples anecdotes en vers, parmi lesquelles beaucoup de pièces des plus caractéristiques et des plus connues de l'auteur.

Au sujet de ses poésies lyriques, le principal titre de Wordsworth en somme, il y a également une distinction à faire. Notre poète a écrit quelques odes d'un caractère plus classique et j'oserais dire plus ambitieux que ne semble le comporter sa manière habituelle, fort admirées, d'ailleurs, et justement, les *Plaintes de Loadamie*, par exemple, la symphonie religieuse sur un thème platoni-

cien, et l'ode *Au devoir*. Les autres morceaux lyriques, en beaucoup plus grand nombre, sont de nature purement subjective et s'échappent en toutes sortes de formes, élégies, inspirations, invocations, souvenirs, paysages. Il n'est pas un aspect de la campagne, pas un objet dans les champs ou les bois qui n'éveille l'enthousiasme dans cette âme mélodieuse. Wordsworth a des ravissements à la vue de la renoncule ou de la marguerite sous ses pieds, comme à l'apparition de l'arc-en-ciel à l'horizon : le tout traversé par une note méditative profonde, le retour du sage sur les enseignements de la vie.

L'œuvre de Wordsworth, avons-nous dit, est considérable. Il y a sept volumes de ses poésies. Beaucoup d'entre elles sont médiocres, mais il est peu de poètes qui aient laissé autant de morceaux de prix. Il a, de plus, son originalité incontestable. Il a créé le genre de la ballade enfantine, de la pastorale rustique, de l'idylle du pauvre, et il a tiré de la contemplation de la nature des accents d'une ferveur douce et grave dont il a gardé le secret. Aucun poète ne met si pleinement le lecteur en communion avec la nature, parce qu'aucun n'a éprouvé pour elle un plus religieux amour.

VI

Je dirai tout de suite ce qui manque à Wordsworth

et par où il pèche, les qualités qu'il n'a point et les imperfections qui déparent ses poésies. Et d'abord les qualités qui lui font défaut. Personne ne reconnaît plus que moi ce qu'il y a d'injuste, pour ne pas dire d'absurde, à demander d'un auteur autre chose que ce qu'il a voulu donner, ou pire encore, à lui reprocher de ne pas être un autre homme que la Nature ne l'a fait. Aussi n'est-ce pas à titre de reproche, ni même de regret, que je recherche ce qui a manqué à Wordsworth ; c'est uniquement pour mieux caractériser son génie, pour mieux accuser sa physionomie poétique.

Wordsworth n'a point connu les grandes agitations. Ce qui ressemble le plus à un sentiment tendre chez lui, ce sont ses morceaux à la mémoire de cette Lucy qu'il a lui-même décrite :

> Une violette près d'une pierre moussue, à moitié cachée à la vue, douce à voir comme l'étoile quand une seule brille au ciel.
>
> Inconnue pendant sa vie, bien peu ont su quand Lucy a terminé son existence; mais elle est dans la tombe, hélas ! et pour moi quelle différence [1] !

[1] A Violet by a mossy stone
Half hidden from the eye!
Fair as a star, when only one
Is shining in the sky

She lived unknown, and few could know
When Lucy ceased to be ;
But she is in her grave, and, oh,
The difference to me!

Quant aux émotions politiques, Wordsworth avait, comme tant d'autres, salué dans la Révolution française l'aube d'une ère nouvelle pour l'humanité. Ses sonnets témoignent de sa colère contre le conquérant qui avait dissipé ses rêves, qui avait mis fin à la république vénitienne, à l'indépendance de la Suisse, et qui menaçait l'Angleterre d'une invasion; mais il n'y a rien en tout cela qui aille au delà d'un libéralisme et d'un patriotisme honorables.

Sachons donc en prendre notre parti, et n'attendre de Wordsworth ni la connaissance du cœur humain que donne la vie mondaine, ni le drame intérieur des passions qu'on ne décrit bien qu'à la condition d'en avoir été la victime, ni les vues générales sur l'histoire et la société qui se forment moitié par l'étude, moitié par la pratique des affaires publiques. Notre poète est aussi étranger aux inquiétudes de la pensée qu'à celles de l'ambition, aux souffrances de l'amour et de la haine qu'à la résignation où l'on arrive lorsqu'on a vu combien sont petites les grandes choses de ce monde. Il n'a rien des sublimes mélancolies, des recherches ardentes, des révoltes audacieuses dans lesquelles se complaisait la poésie il y a cinquante ans. Encore moins a-t-il le scepticisme moqueur, la raillerie tantôt gaie, tantôt amère, qui ont succédé aux « chants désespérés ». Il ne sera jamais de ceux qui troublent les âmes comme Byron, qui les cuirassent d'ironie comme Heine, ou qui les calment, comme Gœthe, par la vertu de la connaissance. Wordsworth est tout simplement un solitaire qui

a beaucoup regardé la nature et beaucoup analysé ses propres sentiments. A peine oserions-nous l'appeler un philosophe, tant l'élément raisonné et de spéculation manque à son esprit. Le mot même de penseur ne lui convient qu'à moitié; c'est un contemplatif.

Je viens de dire les qualités que n'a pas Wordsworth, songeant d'autant moins à lui en faire un reproche que les qualités qui manquent à un écrivain sont d'ordinaire la condition de celles qui le distinguent. Il en est autrement des défauts positifs qui déparent une œuvre, et dont il est impossible de ne pas supposer qu'ils auraient pu être évités, et impossible de ne pas désirer qu'ils l'eussent été.

M. Arnold cite une expression remarquable de Wordsworth. Il se rappelle lui avoir entendu dire que la poésie de Gœthe n'a pas ce caractère supérieur d'être « inévitable ». Wordsworth entendait par là que la poésie doit avoir quelque chose de spontané, qu'on y doit sentir l'inspiration plutôt que la réflexion, le jaillissement de la source intérieure plutôt que le dessein et la volonté. Le mot était admirablement juste dit de Gœthe, dont les *Lieder*, quelque parfaits qu'ils soient, peut-être même à cause de cette perfection, font l'effet d'une cristallisation. Cela est savant, régulier, brillant, — ce sont des diamants, je l'accorde, mais je n'y reconnais pas les formes de la vie. La distinction que suggère le mot de Wordsworth est d'ailleurs d'une application très étendue. Elle ne divise pas seulement les poètes en deux classes, elle tend à séparer dans leurs œuvres mêmes

Cela ressemble à une hymne de Watts.

Les titres des poésies de Wordsworth portent souvent la trace de sa tendance moralisante. Il en est une qui s'appelle « Anecdote pour les pères, leur montrant comment on apprend quelquefois aux enfants à mentir. » Une autre, — un admirable morceau du reste, — est maussadement intitulée : « De l'influence des objets naturels pour éveiller et fortifier l'imagination chez les enfants et dans l'adolescence. » Wordsworth ne manque pas proprement d'esprit, il a parfois des traits de finesse et de gaieté, mais il n'a pas le sentiment du ridicule.

La contradiction fondamentale de l'œuvre de Wordsworth, c'est qu'il s'y montre vrai et spontané, comme il convient à un poète de la nature, et qu'il est en même temps conscient de son rôle, qu'il a un système et entend exercer un apostolat. Ses préfaces sont remplies de la prétention de ramener les esprits à la simplicité des sujets et du langage. Il est professeur d'une poétique qui consiste à découvrir des beautés dans les objets les plus ordinaires de la nature, des leçons dans les existences les plus humbles, et à revêtir ces sujets d'un intérêt nouveau, à les restituer au domaine de l'art grâce à l'intensité de l'observation et à la puissance de l'expression. Et il est certain que Wordsworth, en ce qui le concerne, a en effet réalisé ce programme ; malheureusement, en atteignant le but, il l'a dépassé. La simplicité de ses sujets et de sa manière dégénère trop souvent en trivialité, la simplicité de son style en pauvreté. Il abuse des anecdotes puériles, nous fait des histoires de

chiens, des récits de ce qu'une petite fille dit à son mouton. Il n'affiche pas seulement l'enthousiasme pour les fleurs et les oiseaux, mais une prédilection pour les mendiants, les estropiés et les idiots. Plus un être est infime, plus il s'efforce d'éveiller notre sympathie en sa faveur. Pas de détails si minutieux, si insignifiants, qu'il ne se plaise à en prendre note. Raconte-t-il une promenade qu'il fait en été, il parlera de « la nuée d'insectes qui entourent sa figure et qui le suivent à mesure qu'il avance »[1].

Wordsworth a beau faire, on le comprend, il ne réussit pas toujours à rendre de pareils thèmes poétiques. La prose l'envahit malgré lui. Il a des passages où le fond et la forme rivalisent de banalité, celui-ci, par exemple, sur la carrière d'un mauvais sujet :

Intelligence et moralité, tout en souffrait chez lui, et il devint l'esclave des passions basses, l'un de ces hommes qui, dépourvus d'empire sur eux-mêmes, ambitionnent les choses auxquelles l'âme dégradée prend un indigne plaisir[2].

Quelle mésaventure pour un grand poète que des vers

1. *The Excursion*, 1er livre.

2. His genius and his moral frame
Were thus impaired, and he became
The slave of low desires:
A man who without self-control
Would seek what the degraded soul
Unworthily admires.

comme ceux-là, et ils ne sont pas rares chez Wordsworth! Les exagérations et affectations que je lui reproche lui ont, du reste, été funestes. Nous savons aujourd'hui distinguer dans son œuvre les beautés durables des parties où les vues systématiques ont fait tort à la sincérité de l'inspiration, mais pendant bien des années il a été surtout célèbre par les côtés un peu niais de ses pastorales et par les parodies auxquelles elles se prêtaient. Il en est advenu de Wordsworth en Angleterre comme, chez nous, de ce poète qui avait depuis longtemps écrit les *Nuits*, lorsqu'on s'obstinait à ne voir en lui que l'auteur de la *Ballade à la lune*.

VII

Laissons ces imperfections, ces taches, et ne cherchons plus dans Wordsworth que ce qu'il est, en définitive, l'un des poètes qui ont le mieux aimé, senti et rendu la nature.

Il y a plusieurs manières d'aimer la nature.

Il y a celle de l'adolescence. Le jeune homme aime la nature comme le champ ouvert à l'exercice de ses énergies. La prise de possession du monde, du vaste monde, et la prise de possession de soi par la conscience de sa propre force, telle est la jouissance suprême à cette époque de la vie. Aussi les plaisirs de la campagne

sont-ils alors en proportion du jeu qu'ils offrent à l'activité, de l'excitation dans laquelle ils jettent les esprits animaux. Les courses à pied, le galop du cheval, la chasse, la nage, autant de joies dans lesquelles le soleil, la verdure, les teintes des bois et des champs entrent assurément pour quelque chose, contribuent à l'ivresse d'une de ces journées de délicieuse fatigue, mais restent plutôt, cependant, comme le fond du tableau. C'est l'affirmation de lui-même que le jeune homme cherche dans la nature.

Entré dans le sérieux de la vie, tout à sa tâche et à cette lutte pour l'existence qui est devenue si serrée aujourd'hui, l'homme ne perd pas nécessairement le goût de la nature. Seulement ce qu'il lui demande maintenant, c'est le repos. Il l'aime pour le contraste qu'elle fait avec les bruits de la ville, avec la préoccupation des intérêts matériels, la mesquinerie des rivalités, l'inquiétude des passions. Pour peu qu'on n'ait pas usé son âme dans la grande partie de hasard que chacun tient contre la société, on n'erre pas dans les allées d'un grand parc, on ne s'assied pas au bord d'un étang paisible ou en face d'une vaste plaine, sans ressentir soudain une sorte de rafraîchissement. Le calme des choses se communique à l'esprit. On se met insensiblement à l'unisson de cet univers qui se soucie si peu de ce qui nous agite tant. L'ordre universel ramène nos pensées à un plus juste sentiment de la réalité. Sur les préoccupations obstinées, sur les regrets importuns, sur les anxiétés opiniâtres, sur les dégoûts, les jalousies, les haines, sur tout le travail

d'un cerveau en feu, la contemplation de la nature fait tomber un apaisement qui n'appartient qu'à elle. Comme jadis de l'attouchement du Maître, il en sort une vertu qui guérit.

Pour le vieillard lui-même, ou, ce qui y ressemble, pour le malade dont les jours sont comptés, la nature ne laisse pas d'avoir aussi son charme, une tristesse d'une saveur particulière, une douceur trempée d'amertume :

Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Il y a je ne sais quel pathétique dans le contraste entre la perpétuité des choses et la faiblesse de l'être pensant qui les contemple. On savoure alors, dans les aspects de la campagne, comme une âpre volupté mêlée de résignation et de dédain. On triomphe mélancoliquement de la lutte inégale à laquelle on succombe, du paradoxe de cette défaite, de la supériorité en même temps que nous donne, sur ce qui dure, la conscience de notre propre caducité. On goûte l'étrange et horrible joie d'avoir mesuré ce que vaut la vie et de se sentir, soi et le monde de pensées et de passions qu'on portait en sa poitrine, aussi vain que le pli qui se forme à la surface d'un étang et qu'efface aussitôt le souffle même qui l'avait formé.

Le jeune homme voit dans la nature un empire à occuper, l'homme fait y cherche une trêve à l'agitation intérieure, le vieillard y trouve de funèbres consola-

tions; mais l'artiste? N'est-ce pas pour elle qu'il l'aime, celui-là? N'est-ce pas d'elle seule qu'il vit? N'est-il pas uniquement épris de sa beauté? Ne met-il pas toute son ambition à la comprendre et à la rendre, à la sentir et à la traduire, à entrer dans toutes ses humeurs, à saisir tous ses aspects, à pénétrer tous ses secrets? Qui donc, si ce n'est l'artiste, peut se flatter d'être initié aux mystères de la grande déesse? Et cependant, non; ce que l'artiste poursuit, c'est moins la nature que l'effet auquel elle se prête, c'est le pittoresque, c'est l'art. Il n'est à ses pieds que pour courir se vanter des faveurs qu'il en aura reçues. L'artiste est un homme qui a le don rare et fatal de se dédoubler, de sentir avec la moitié de son âme et d'employer l'autre à redire ce qu'il sent, — un homme qui a éprouvé l'émotion, mais qui l'a tuée ensuite en son sein afin de la faire mieux poser devant lui et de la figurer à son loisir en traits qui la transfigurent.

N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans mainte conception religieuse de la nature? Le théiste, par exemple, ne la regarde-t-il pas, lui aussi, du dehors et comme un objet qui lui est extérieur et étranger? Il croit l'élever en dignité en la faisant sortir des mains de l'ouvrier suprême, et il n'arrive qu'à la dépouiller de sa vie propre. L'horloger est habile, merveilleux, tout-puissant, mais l'horloge n'est après tout qu'un chef-d'œuvre de mécanisme. L'anthropomorphisme religieux porte en lui une contradiction qui le ronge sourdement : un univers sans âme et un dieu sans substance, un univers mort et un dieu abstrait.

Le sentiment de la nature chez Wordsworth ne ressemble tout à fait à aucun des modes que je viens de décrire. « La poésie de Wordsworth, dit Matthew Arnold, est grande à cause de la puissance extraordinaire avec laquelle il éprouve la joie qui nous est offerte par la nature, celle des affections et des devoirs les plus simples, les plus élémentaires, et à cause de la puissance extraordinaire avec laquelle il nous montre cette joie et la rend de manière à nous la faire partager. » Cette définition convient au Wordsworth des pastorales; elle ne suffit pas pour caractériser l'inspiration la plus haute du poète, celle des vers composés sur les bords de la Wye, celle de l'ode platonicienne ou de l'admirable morceau qui commence par

Wisdom and Spirit of the Universe.

J'aimerais mieux dire que Wordsworth est le poète qui a senti le plus profondément et exprimé le plus puissamment le commerce de l'âme avec la nature, le dialogue de l'esprit humain avec l'esprit des choses, ces « questions obstinées » dont il parle lui-même, « ces vagues inquiétudes d'une créature qui se meut parmi des conceptions non réalisées, ces hauts instincts qui nous surprennent nous-mêmes ». Si la vue de la plus petite fleur sous ses pieds lui cause une sorte d'attendrissement, c'est qu'elle lui suggère

Thoughts that do often lie too deep for tears.

Pensers profonds comme douleurs,
Pensers trop profonds pour des pleurs.

L'amour de Wordsworth pour la nature n'est pas celui de l'homme cultivé qui admire un paysage; ce n'est pas non plus celui du spéculatif qui se laisse flotter sur le courant universel; Wordsworth y apporte quelque chose de plus intérieur que l'un, de plus personnel que l'autre. La nature est bien pour lui le grand mystère, mais un mystère vivant; non une abstraction, une conception, mais un être, une âme [1]. Il ne la généralise jamais, ne la laisse jamais s'atténuer sous forme d'idée, il l'individualise au contraire dans chacune de ses manifestations, les bois, le rocher, le torrent. Et il reconnaît sa souveraineté. Il l'interroge comme un oracle. Il recueille ses inspirations comme les accents d'une sagesse supérieure. La science, pour lui, consiste à essayer de déchiffrer ses énigmes, la vertu et la félicité à se placer sous son influence, à se mettre en harmonie avec elle. Je ne sais à comparer à Wordsworth, pour ce genre d'adoration soumise et passionnée, que Rousseau et Lamartine. Sauf que Rousseau y met quelque chose de maladif, et que Lamartine compte bien en tirer de beaux vers mélodieux. Wordsworth, lui, a l'âme saine et ne s'écoute pas chanter. Il est vrai que Lamartine, en revanche, a le sentiment plus tragique et l'expression plus sublime. Il a un élément de drame intérieur qui manque à Wordsworth. Lamartine est plus grand lorsque, un doigt levé vers le ciel, il nous rend attentif aux voix d'en haut :

1. The Being that is in the clouds and air,
That is in the green leaves among the groves.
Hart-Leap well.

Adore ici le Dieu qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Il est plus pathétique lorsqu'il retrace les vaines révoltes du Childe :

Triomphe, disait-il, immortelle nature!

VIII

La vie de Wordsworth s'est passée tout entière dans le culte de la nature, et ses œuvres ne sont autre chose que la célébration des mystères de cette religion. Il ne faut donc pas le confondre avec les poètes descriptifs, bien que ses écrits, du reste, abondent en descriptions, et que celles-ci soient belles et souvent même pittoresques. Wordsworth a l'œil observateur. Il saisit l'aspect des objets, le caractère distinctif des choses, et il les marque par des traits précis, personnels. Il a d'admirables tableaux, en particulier, de son district du Westmoreland. Il n'en est pas moins vrai que nous sommes avec lui à cent lieues de l'école descriptive, soit de l'ancienne, soit de la moderne. La description, chez Wordsworth, n'est point là pour son propre compte, destinée à montrer le tour de main de l'artiste, mais liée à l'impression que les objets font sur l'homme, aux émotions qu'ils éveillent, aux sentiments qu'ils inspirent, à l'in-

fluence qu'ils exercent. C'est que Wordsworth, encore une fois, n'aime pas la nature en peintre préoccupé de lignes et de couleurs, mais en dévot. Il s'en approche dans des dispositions pieuses. C'est un charme dont il se pénètre, une puissance à laquelle il se livre, une vie dont il aspire à vivre.

Wordsworth est un ermite qui écoute les voix du ciel. Au lieu de chercher une solution intelligible du grand problème de l'univers, il se fie aux intuitions qu'ouvre la nature, ou, mieux encore, à la disposition morale qu'elle produit, à la sérénité qu'elle communique, à l'harmonie qu'elle répand dans le cœur. L'intensité du sentiment qu'elle éveille est une révélation qui se suffit à elle-même. L'émotion intime, le ravissement secret, le muet enthousiasme n'ont besoin ni de preuves, ni de raisonnement.

Il est à noter, d'ailleurs, que Wordsworth fait rentrer l'homme dans la nature, comme l'un des éléments dont elle se compose. Le paysan, le montagnard, le pauvre, leur genre de vie, font partie de l'ensemble des scènes qu'il peint et des sentiments qu'il évoque. Ce sont, pour ainsi dire, les figures de son paysage, et qui ne sont là que pour leur part dans l'impression générale. Tel est le sens de la poésie narrative de Wordsworth. Ses idylles rustiques ne se proposent pas tant d'intéresser le lecteur à un récit que de lui faire connaître des aspects cachés de l'existence universelle, des manifestations de la sagesse et de la bonté qui sont, aux yeux du poète, le vrai sens de l'univers. L'unité de son œuvre est dans

l'intérêt tendre qu'il prend à tout ce qui vit, depuis l'arbuste des haies jusqu'au boiteux et à l'aveugle de la grande route. Quant aux villes, il cherche à les ignorer. Il les tient pour une note discordante qu'il s'agit justement de fondre et de perdre dans l'harmonie générale de la création.

Wordsworth a adoré la nature dès son enfance, et il aime à rappeler l'ivresse de ses premières impressions, la joie que lui faisait éprouver l'arc-en-ciel, la solennelle beauté du pays au milieu duquel lui et ses compagnons prenaient leurs ébats, le contraste entre les jeux bruyants, les cris de cette jeunesse répétés par les rochers, et le silence de la nuit qui approchait :

> Alors que les collines lointaines mêlaient à ce tumulte une note de mélancolie qui ne nous échappait pas, alors que les étoiles à l'est scintillaient brillamment, tandis qu'au couchant le ciel orangé du soir expirait peu à peu [1].

Wordsworth a décrit ces émotions d'enfance avec plus de complaisance encore dans les admirables vers composés, en 1798, sur les bords de la Wye. Le poète est tout entier dans ce morceau, où la profondeur du sentiment a trouvé une parfaite expression, et qu'il suffirait pres-

1. ... While the distant hills
Into the tumult sent an alien sound
Of melancholy, not unnoticed, while the stars
Eastward, were sparkling clear, and in the west
The orange sky of evening died away.
Influence of natural objects, etc.

que de traduire pour faire connaître Wordsworth et son génie:

Quand pour la première fois je vins parmi ces collines, comme le chevreuil je bondissais par la montagne, le long des bords des profondes rivières ou des ruisseaux solitaires, partout où la nature me conduisait, plus semblable à l'homme qui fuit un objet dont il a peur qu'à celui qui cherche l'objet qu'il aime. La nature dans ce temps était tout pour moi. Je ne puis décrire ce que j'étais alors. La cataracte bruyante me hantait l'esprit comme une passion; les grands rocs, la montagne, le bois sombre et profond, leurs ombres et leurs formes, tout cela était pour moi un appétit, un sentiment et un amour qui n'avaient pas besoin du charme étranger qu'y ajoute la pensée, ou d'aucun autre intérêt que celui de l'œil même. Ce temps a passé, elles ne sont plus aujourd'hui ces joies fièvreuses, ces extases étourdissantes [1].

1. ... Changed, no doubt, from what I was when first
I came among these hills; when like a roe
I bounded o'er the mountains, by the sides
Of the deep rivers and the lonely streams,
Wherever nature led : more like a man
Flying from something that he dreads, than one
Who sought the thing he loved. For nature then
(The coarser pleasures of my boyish days,
And their glad animal movements all gone by)
To me was all in all. — I cannot paint
What then I was. The sounding cataract
Haunted me like a passion : the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood,
Their colours and their forms, were then to me
An appetite, a feeling and a love,

Wordsworth, plus tard, aime la nature autrement, il ne l'aime pas mieux, et il se plaît à relier ses joies présentes à celles de son enfance, à joindre comme il le dit ses jours les uns aux autres « par une piété naturelle ». Si les objets avaient jadis une fraîcheur et un éclat qu'il n'y retrouve plus, la gloire d'un songe qui s'est évanoui au réveil, ils ont en revanche maintenant un attrait que l'enfance ne leur connaissait pas. Les expériences de la vie ouvrent le cœur à une sorte d'affection pour tous les êtres jusqu'à « la plus humble fleur qui s'ouvre ».

La loi de la nature c'est que rien, pas même la dernière des choses créées, la plus humble ou la plus rebutante des formes de l'être, la plus stupide, la plus nuisible, n'existe, sans quelque mélange, sans un souffle, une pulsation de bonté, sans la vie et l'âme, condition inséparable de tout mode de la vie [1].

La nature agit ainsi par des sensations sourdes mais

That had no need of a remoter charm,
By thought supplied, or any interest
Unborrowed from the eye. — That time is past,
And all its aching joys are now no more,
And all its dizzy raptures.

1 ... Tis Nature's law
That none, the meanest of created things,
Of forms created the most vile and brute,
The dullest or most noxious, should exist
Divorced from good — a spirit and pulse of good,
A life and soul, to every mode of being
Inseparably linked.

The old Cumberland beggar.

bienfaisantes, par un calme physique tout prêt à se transformer en bienveillance universelle. Wordsworth doit à ses souvenirs champêtres,

dans les heures de lassitude, de douces sensations qu se manifestent dans le sang, passent dans le cœur, et pénètrent jusque dans l'esprit qu'elles purifient en y rétablissant la paix; des impressions aussi, des plaisirs oubliés, de ces vagues souvenances qui ne sont pas peut-être sans avoir quelque influence sur cette part la meilleure de la vie du brave homme, ses légers actes de bienveillance et d'affection, ceux qui n'ont pas de nom et dont il ne se souvient pas [1].

Cela est beau; je ne sais pourtant si je n'aime pas mieux encore cet hymme au printemps, que le poète adresse à sa sœur pour l'inviter à faire une partie de campagne :

Voici une douce journée de mars, chaque minute plus charmante que l'autre; le rouge-gorge chante sur le mélèze qui ombrage notre porte;

1 ... I have owed to them,
In hours of weariness, sensations sweet,
Felt in the blood and felt along the heart,
And passing even into my purer mind,
With tranquil restoration: — feelings too
Of urremembered pleasure, such perhaps
As have no slight or trivial influence
On that best portion of a good man's life,
His little, nameless, unremembered acts
Of kindness and of love.

The Wye.

Il y a comme une bénédiction dans l'air, comme une joie qui se communique aux arbres dépouillés, aux montagnes nues, à l'herbe dans les champs verts.

... L'amour, éclosion universelle, va secrètement d'un cœur à l'autre, de la terre à l'homme, de l'homme à la terre : c'est l'heure de sentir !

Une minute peut nous apporter plus que cinquante années de raison ; notre âme imbibera par tous les pores l'esprit de la saison.

Nos cœurs reconnaîtront des lois secrètes auxquelles ils resteront longtemps soumis ; nous devrons peut-être à cette journée notre humeur de toute l'année.

Cette force bénie qui circule autour de nous, au-dessous, au-dessus, nous mettrons nos âmes d'accord avec elle ; elles s'uniront au concert de l'amour [1].

1. It is the first mild day of March,
Each minute sweeter than before ;
The redbreast sings from the tall larch
That stands beside our door ;

There is a blessing in the air,
Which seems a sense of joy to yield
To the bare trees, and mountains bare,
And grass in the green field.

Love, now an universal birth,
From heart to heart is stealing,
From earth to man, from man to earth :
— It is the hour of feeling.

One moment now may give us more
Than fifty years of reason ;

Ces idées sont fondamentales chez Wordsworth. La nature est sainte et elle sanctifie. Elle met l'âme en harmonie avec elle, et par là elle guérit, console, élève. Elle inspire l'indulgence et la tendresse. Il ne s'agit que de se livrer passivement à son influence (*in a wise passiveness*), que de l'approcher avec un cœur humble et réceptif, de la regarder avec l'œil superstitieux de l'amour (*with a superstitious eye of love*). Il y a, dans le premier livre de l'*Excursion*, un beau passage sur cette propriété des beautés de la création d'humaniser l'homme en le transportant dans une sphère plus calme, plus haute, d'où n'approchent ni l'aversion, ni le dédain, où la seule forme du blâme est la compassion. J'en citerai pourtant un autre de préférence, comme moins didactique :

La nature n'a jamais trompé le cœur qui l'aime. C'est son privilège que de nous conduire à travers toutes les années de notre vie, de joie en joie. Elle façonne de telle sorte l'esprit qui est en nous, elle l'empreint tellement

Our minds shall drink at every pore
The spirit of the season.

Some silent laws our hearts will make
Which they shall long obey :
We for the year to come may take
Our temper from to-day.

And from the blessed power that rolls
About, below, above,
We'll frame the measure of our souls:
They shall be tuned to love.

de repos et de beauté, elle le nourrit tellement de pensées élevées que ni les méchantes langues, ni les jugements téméraires, ni les railleries de l'égoïste, ni les compliments au fond desquels l'affection n'est pas, ni tout le misérable train de la vie journalière, ne saurait prévaloir contre nous, ni troubler notre douce confiance que tout ce que nous voyons est plein de bénédictions [1].

La religion de la nature a cependant des secrets plus profonds encore. Si elle est sagesse et bonté, la nature est aussi intelligence et révélation. Outre la santé de l'âme, elle apporte la science, une science supérieure, une gnose à laquelle ne saurait atteindre le raisonnement. Elle aide à pénétrer les lois essentielles de l'univers. Wordsworth s'est rarement laissé aller à indiquer ces hauteurs dernières de sa pensée :

Cette disposition bénie dans laquelle le fardeau du mys-

1. ... Nature never did betray
The heart that loved her; 'tis her privilege,
Trough all the years of this our life, to lead
From joy to joy ; for she can so inform
The mind that is within us, so impress
With quietness and beauty, and so feed
With lofty thoughts, that neither evil tongues,
Rash judgments, nor the sneers of selfish men,
Nor greetings where no kindness is, nor all
The dreary intercourse of daily life,
Shall e'er prevail against us, or disturb
Our cheerful faith that all which we behold
Is full of blessings.

The Wye.

tère, dans laquelle le poids lourd et fatigant de tout ce monde inintelligible est subitement allégé; cette disposition sérieuse et bénie dans laquelle les affections nous élèvent tout doucement jusqu'à ce que le souffle de cette enveloppe corporelle, et le mouvement même de notre sang restant en suspens, le corps est pour ainsi dire endormi, nous devenons une âme vivante, et notre regard, rasséréné par la puissance de l'harmonie, la puissance profonde du bonheur, plonge dans la vie des choses [1].

Et un peu plus loin, après avoir rappelé les émotions de l'enfance dans des vers que j'ai cités plus haut :

J'ai appris à regarder la nature autrement que dans le temps d'une jeunesse irréfléchie, mais comme entendant parfois le calme et triste concert de l'humanité, non aigre ni discordant, puissant néanmoins pour dompter et assagir. Et j'ai senti comme une présence qui me trouble par la joie des pensées élevées, comme le sentiment sublime de quelque chose d'infiniment plus profondément mêlé à la nature, dont l'habitation est dans la splendeur

1. ... That blessed mood
In which the burthen of the mystery,
In which the heavy and the weary weight
Of all this unintelligible world
Is lightened, — that serene and blessed mood
In which the affections gently lead us on,
Until the breath of this corporeal frame,
And even the motion of our human blood
Almost suspended, we are laid asleep
In body, and become a living soul,
While with an eye made quiet by the power
Of harmony, and the deep power of joy,
We see into the life of things.

The Wye.

des soleils couchants, dans l'océan qui ceint la terre, dans le souffle de l'air, dans le bleu firmament et dans l'intelligence de l'homme : un mouvement et un esprit qui est le moteur de tout ce qui pense, et de tous les objets de la pensée, et qui circule à travers toutes choses [1].

Nous avons ici ce qu'il y a de plus haut dans la pensée de Wordsworth comme de plus sublime dans sa poésie.

IX

Il me reste à parler de l'expression poétique chez Wordsworth. Non que la diction d'un poète, dans ma pensée,

1. I have learned
To look on Nature, not as in the hour
Of thoughtless youth, but hearing oftentimes
The still, sad music of humanity,
Not harsh nor grating, though of ample power
To chasten and subdue. And I have felt
A presence that disturbs me with the joy
Of elevated thoughts, a sense sublime
Of something far more deeply interfused,
Whose dwelling is the light of setting suns,
And the round ocean, and the living air,
And the blue sky, and in the mind of man:
A motion and a spirit that impels
All thinking things, all objects of all thought,
And rolls through all things.

The Wye.

soit distincte de sa poésie; il serait plus juste, au contraire, de dire qu'elle en est l'âme, qu'elle en fait la personnalité. C'est ici surtout que la séparation entre le fond et la forme est une abstraction. Preuve en soit la rime. La poésie anglaise admet le vers blanc ou non rimé, mais la différence entre la poésie rimée et celle qui ne l'est pas n'est rien moins que secondaire. J'affirmerais presque qu'elle est spécifique et je n'en voudrais d'autre exemple que celui de Wordsworth.

La rime — et l'on peut en dire autant de la stance ou de la strophe — est l'expression naturelle de l'inspiration lyrique. Toutes les fois qu'il y a, dans l'âme du poète, un mouvement plus vif ou une émotion plus profonde, il recourt involontairement à un langage musical, à l'assonance et à la cadence. « Il y a tant d'analogie, dit madame de Staël, entre la nature physique et la nature morale que toutes les affections de l'âme ont une inflexion de voix qui leur est propre, une mélodie de paroles qui est d'accord avec le sens de ces paroles elle-mêmes. » Écartez ces éléments mélodiques sous prétexte qu'ils ne sont pas essentiels à la pensée, et vous verrez que la pensée elle-même aura perdu ce qui en faisait le caractère. Les lecteurs de Wordsworth connaissent tous les beaux vers de son ode en l'honneur de lord Clifford, le pâtre auquel un acte royal, en 1485, rendit le titre et le rang de ses ancêtres :

His daily teachers had been woods and rills,
The silence that is in the starry sky,
The sleep that is among the lonely hills.

Ses seuls maîtres avaient été les bois et les ruisseaux, le silence qui règne dans les cieux étoilés, le sommeil qui règne parmi les collines solitaires.

Pourquoi la traduction littérale que je donne de ces vers n'en rend-elle à aucun degré la saisissante beauté? C'est sans doute qu'une traduction altère toujours la physionomie de l'original, en se servant de mots qui ne peuvent être les équivalents absolus de ceux qu'elle remplace; mais c'est aussi parce que la traduction altère en même temps la valeur et le rapport musicaux des mots, parce qu'elle ne conserve ni le rythme ni la rime, parce que la sonorité n'y est plus. Cela est si vrai que Wordsworth lui-même n'aurait pu écrire en vers blancs le passage que je viens de citer. L'effet en eût été complètement altéré.

C'est une bien curieuse chose que la rime, et un plaisir bien complexe que celui qu'elle procure. On n'aime pas à s'avouer combien grande, dans les arts, est la part de la difficulté vaincue. Et pourtant c'est la difficulté vaincue qui produit l'impression de la surprise, et c'est la surprise qui produit l'intérêt, c'est l'inattendu qui donne le sentiment de la puissance de l'écrivain. L'attente du lecteur qui lit de la poésie est perpétuellement éveillée par les hasards de l'entreprise à laquelle il assiste; inconsciemment, bien entendu, il se demande à chaque vers comment l'auteur va faire pour mener à bien la phrase dans les conditions de la versification, pour maintenir le ton naturel du discours et la beauté de la pensée tout en observant des règles tyranniques, — comment il fournira

la rime, une belle rime, riche et sonore, sans rien sacrifier de la raison. Le poète soutient-il cette espèce de gageure, le flot reste-t-il abondant, le tour heureux, l'image frappante, et l'assonance vient-elle se placer à la fin du vers comme d'elle-même, sans effort, ajoutant à l'idée au lieu de lui rien enlever, alors le plaisir du lecteur va croissant; son attente, chaque fois comblée, surpassée, devient de l'enthousiasme, un enthousiasme, il faut avoir le courage de le reconnaître, qui n'est pas sans analogie avec celui qu'excite un tour de force. La différence, c'est qu'il s'agit d'un tour de force de l'esprit, et que la joie éprouvée est en définitive une émotion intellectuelle. Le poète n'est pas un simple trapéziste, mais le paradoxe n'en est pas moins là : l'art le plus sublime, les émotions les plus profondes, reposent sur des conditions qui, à l'analyse, semblent quelque peu puériles.

Tout ceci m'amène à faire une distinction entre les poésies rimées et non rimées de Wordsworth, distinction qui coïncide, du reste, avec celle que j'ai déjà établie entre ses morceaux narratifs et ses pièces lyriques, et particulièrement entre ses grands poèmes, tels que *l'Excursion* et le *Prélude*, et les petites compositions qui sont dans la mémoire de tous. Il n'y a pas à s'y tromper, les premiers ne sont pas aussi populaires que les seconds, et cela ne tient pas seulement à leur étendue. Ils sont un peu lourds et monotones. Malgré des beautés incontestables, on ne les lit pas sans ennui. Quelque chose de cet ennui a même fini par s'attacher au nom de Wordsworth et par faire tort à sa gloire. Le fait est que notre poète,

lorsqu'il écrit sans le secours ou la contrainte de la rime, a un désavantage qui tient à son système, on pourrait dire à son génie. Le vers blanc, qui n'est, à le bien prendre, qu'une prose cadencée, qui manque de ce que j'appellerais l'intérêt dramatique de la lutte du poète avec la rime, a besoin d'être relevé par une plus grande intensité de la pensée et de l'expression; il faut que la puissance créatrice de l'auteur vienne au secours de la pauvreté de l'instrument dont il se sert. Ainsi arrive-t-il chez Milton, par exemple, dont l'imagination triomphe si victorieusement et de l'ingratitude de son sujet, et de la monotonie inhérente à la versification qu'il a adoptée. Quant à Wordsworth, il s'est privé de cette ressource. Il a, au besoin, la sublimité du sentiment et du langage, nous en avons vu des exemples, mais ce n'est qu'exceptionnellement et comme par infraction à ses principes. Car il a une théorie et il est chef d'école. Il s'est donné pour mission de réhabiliter la simplicité, celle du ton aussi bien que des sentiments. Il a renoncé à la diction artificielle des classiques, à l'antithèse, à l'abondance des épithètes, essayant de suppléer à la nudité de sa forme par le charme d'une émotion absolument sincère, et par l'originalité d'une langue absolument naturelle. Le malheur veut qu'il n'y ait pas constamment réussi. Le récit d'incidents champêtres et la description de scènes rustiques ne comportaient pas toujours les beautés ou les agréments qui auraient pu en relever la monotonie, et la conséquence en est que la poésie de Wordsworth, avec la tendance qu'elle avait déjà au prosaïsme, y tombe

souvent tout à fait, et cela principalement dans les poèmes non rimés.

Cette distinction faite, dans l'œuvre de notre écrivain, entre son genre prosaïque et son genre lyrique, nous en venons à la diction poétique au sens étroit du mot. Il y a à cet égard, on le sait, deux écoles aujourd'hui parmi les poètes. Les uns ont un sentiment sincère et authentique, qui s'exprime d'une façon appropriée et par conséquent originale. La poésie va, avec eux, du dedans au dehors, de la pensée à l'expression. Chez d'autres, au contraire, la préoccupation n'est pas la profondeur du sentiment ou la vérité de l'idée, mais plutôt l'effet pittoresque à en tirer. Cela est si vrai que ceux-ci ne reculent pas même devant le vulgaire ou l'ignoble, pourvu qu'ils y trouvent matière à nouveautés descriptives. La poésie, dans leurs ouvrages, va du dehors au dedans; c'est l'expression qui doit donner la valeur à la pensée.

Ai-je besoin de dire que, de ces deux manières, la première est celle de Wordsworth. Le sentiment, chez lui, est toujours sincère et l'expression toujours subordonnée à l'idée. Il ne sacrifie jamais au désir de montrer son savoir-faire. Ses affectations, car il en a, nous l'avons vu, sont dans le sens opposé; elles viennent du désir de rester humble et simple, non de l'envie de paraître habile ouvrier.

Je viens de distinguer entre l'art légitime, qui ne parle que pour dire quelque chose, et l'art tourné à l'ostentation qui ne dit quelque chose que pour montrer comme il parle bien. Il est une dernière distinction à faire, celle-

ci entre des besoins également légitimes, entre l'art ancien, l'art classique qui s'attache à la beauté et à la noblesse des choses et fait par là même abstraction du trait individuel, et l'art moderne qui se plaît au contraire à accuser la physionomie particulière, le trait caractéristique du modèle que lui fournit la nature. Il y a ceci de remarquable chez Wordsworth, qu'il réunit les deux efforts. Sa poésie se distingue, et à un rare degré, par l'intime pénétration des deux éléments qui se mêlent en des proportions diverses dans le tempérament de tout véritable artiste, la perception de la vie personnelle et réelle des choses et le sentiment de la signification générale qui en fait l'idéalité.

C'est le propre des natures riches que ces contradictions apparentes. Wordsworth, ce poète abondant et discoureur qui s'épand dans de lents et vastes récits, est le même qui condense ses pensées en d'admirables sonnets. Ce rêveur, qui semble n'avoir de regards que pour les objets de la nature, saura définir le génie d'un Burns ou d'un Milton en quelques mots d'un rare bonheur. Il a un magnifique sonnet adressé à l'auteur du *Paradis Perdu* :

Ton âme était comme une étoile, et demeurait à part; le son de ta voix était comme celui de l'Océan ; pur comme le ciel sans nuage, majestueux, libre, tu parcourus la route banale de la vie dans une sainteté sereine, et ton cœur ne s'en est pas moins soumis aux plus humbles devoirs.

Le premier de ces vers :

Thy soul was like a star and dwelt apart,

m'a toujours semblé admirable de justesse à la fois et de grandeur. C'est quelque chose de très particulier que la finesse du trait caractéristique jointe à la sublimité de l'image.

Wordsworth est inépuisable en passages qui expriment soit les scènes de la nature, soit les émotions que ces scènes font naître, et la preuve de la fidélité avec laquelle il traduit son sentiment, la preuve que sa façon de dire a ce je ne sais quoi de définitif qui s'impose, c'est que beaucoup de ses vers ont passé dans les citations courantes et pour ainsi dire proverbiales. Wordsworth est observateur attentif, il est sincèrement ému, enfin il a l'expression, cette partie divine de l'art d'écrire, et c'est ainsi que s'opère chez lui la parfaite fusion du paysage, du sentiment que ce paysage inspire et du trait par lequel tout cela est exprimé.

J'observais avec un intérêt attendri ce sentiment secret de sympathie humaine qui survivait au milieu des forces calmes et oublieuses de la nature, au milieu de sa végétation, des herbes, des fleurs, et de toute cette silencieuse croissance [1].

On n'a jamais rendu tout ensemble avec une simplicité

1. At length towards the Cottage I returned
Fondly, and traced with interest more mild
That secret spirit of humanity
Which,'mid the calm oblivious tendencies
Of nature, mid her plants, and weeds, and flowers,
And silent overgrowings still survived.
The Excursion.

si puissante et une plasticité si souveraine toute la gamme des sentiments qu'éveille la nature, depuis les pensées

... Whose very sweetness yieldeth proof
That they were born for immortality,

Dont la douceur même est la preuve qu'elles sont nées pour l'immortalité,

Jusqu'au ravissement intime, à l'enthousiasme secret qu'éprouve l'homme,

Quand il s'unit à ce bon univers dans un mariage d'amour et de sainte passion;

When wedded to this goodly universe
In love and holy passion.

J'espère avoir donné quelque idée des mérites de Wordsworth. A le prendre là où il est pur et irréprochable, c'est-à-dire à mi-hauteur entre une simplicité voulue, une propension un peu didactique, et le lyrisme trop conscient aussi et légèrement déclamatoire des grandes odes, on a quelque chose de tout à fait supérieur. Wordsworth est un très grand poète, et en même temps l'un de ceux qui se prêtent le mieux au commerce de tous les jours, un écrivain puissant et bienfaisant, qui élève et qui rend heureux. Il ne faut pas s'étonner si sa renommée a passé par des alternatives d'admiration et de dédain, car son œuvre est certainement mêlée; mais il ne faut pas s'étonner non plus si, après ces vicissitudes,

il est en train de prendre rang parmi les classiques de son pays, car il a les beautés que le temps consacre au lieu de les vieillir. Je ne serais pas surpris que le choix de ses poésies publié par M. Matthew Arnold et l'attention ainsi ramenée sur lui servissent à fixer sa place définitive dans le ciel des gloires britanniques. Si Shakspeare, dans mon sentiment, reste absolument et à jamais hors de pair, Wordsworth me semble venir après Milton, notablement au-dessous, je le crois, mais pourtant le premier après lui. Il est de l'étoffe dont sont faits les immortels.

1881.

II

THOMAS CARLYLE

Carlyle a beaucoup écrit et en des genres divers. Il en est, parmi ses ouvrages, qui appartiennent à la pure littérature; ce sont les premiers en date, la *Vie de Schiller* et les articles de critique insérés dans des revues et que l'auteur rassembla plus tard. Viennent ensuite les grandes compositions historiques sur la Révolution française, sur Cromwell et sur Frédéric le Grand. Les préoccupations habituelles de l'écrivain qui percent dans tous ces ouvrages, ont trouvé leur application politique et sociale dans les volumes sur le *Chartisme*, sur *le Passé et le Présent* et dans les *Pamphlets des derniers jours*. Pour l'expression plus directe de la philosophie de Carlyle, c'est dans le volume sur les *Héros et le culte des Héros* qu'on devra la chercher, en y joignant, si l'on veut, *Sartor resartus*, qui est une boutade philosophique aussi bien qu'une fantaisie littéraire, et la *Vie de John Sterling*, où l'auteur a mis beaucoup de lui-même.

Carlyle a donc touché à des sujets très différents, et ce-

pendant il n'est guère d'œuvre d'écrivain qui ait plus d'unité. Il y a, dans tous les ouvrages que je viens d'énumérer, une même manière particulière de sentir et de s'exprimer. Que cette originalité soit cherchée, qu'elle soit voulue, et cela pour le fond comme pour la forme, c'est ce que je me garderai de contester ; j'aurai, au contraire, à insister sur ce caractère de parti pris qu'on ne saurait méconnaître chez Carlyle sous peine d'être dupe ; mais il n'en reste pas moins que cet écrivain est un penseur et que son enseignement a fait école. Quant à amener ses conceptions à une formule précise, il n'y faut pas songer. Le propre des idées de Carlyle c'est précisément de répugner aux définitions, aux distinctions, à tout l'appareil logique et critique en usage chez le commun des mortels, pour se réfugier dans les régions de l'imagination et du sentiment. Carlyle est un mystique. Le monde lui apparaît comme quelque chose d'obscur, comme hérissé de problèmes. Il ne sait voir que profondeurs. La nature, l'histoire, l'homme, tout lui est matière à étonnement. Son attitude mentale habituelle est la vénération. Il a le besoin d'adorer. Ce goût pour le mystère et la sublimité porte naturellement aux exagérations. L'humanité est engagée dans une lutte gigantesque entre le bien et le mal. Les petitesses de la vie réelle deviennent un spectacle à la fois odieux et grotesque. La société moderne est tout entière livrée à la platitude et au mensonge. Les peuples cherchent leur salut dans des constitutions, des pondérations de pouvoir, des discussions parlementaires, dans les inventions du soi-disant libéra-

Carlyle, du reste, n'a jamais compris ni cherché à comprendre son temps. Il est comme les enfants et les femmes qui ne savent, en fait de jugement, dire autre chose que j'aime ou je déteste. Il est blessé dans ses sympathies secrètes et d'ailleurs fort étroites, et il se venge par l'indignation ou le ridicule. Carlyle, qu'on a fait passer pour un sage, est le contraire du sage. A quoi bon, comme le disait une femme d'esprit, s'emporter contre les choses, puisqu'on sait que cela ne leur fait rien? Mais Carlyle ne sent pas ce qu'il y a d'inéluctable dans la transformation générale à laquelle nous assistons, dans cette élévation du niveau social qui implique, il est vrai, l'abaissement des supériorités, qui fait monter les médiocrités à la surface, qui livre le monde et le gouvernement du monde à tous, c'est-à-dire à quelqu'un d'assez ignorant et d'assez vulgaire, mais qui a en définitive une assez suffisante justification, c'est qu'elle est fatale. Mettons qu'il n'y ait plus de grand art possible, que la littérature soit condamnée à la décadence, que le temps des choses fines, distinguées, exquises, soit passé sans retour, que la direction des sociétés appartienne désormais à des mains si grossières et à des esprits si incultes que nos sentiments traditionnels en éprouvent une sorte de consternation; — admettons que nous marchions vers l'égalitarisme à la fois le plus rationnel et le plus maussade : — cela est désagréable assurément pour celui qui plonge encore par les racines de son éducation première dans une civilisation différente, mais n'y a-t-il pas quelque enfantillage à mener si bruyamment le deuil

du passé? Le rouleau de l'histoire en a écrasé bien d'autres!

L'un des nombreux services secondaires de la philosophie de Hegel, c'est d'avoir supprimé l'opposition entre la forme et le fond. Il n'est point de fond qui n'ait sa forme, ni de forme qui ne suppose son fond. Mais jamais les deux choses n'ont été dans un rapport plus apparent que la pensée de Carlyle et sa façon d'écrire. Je ne puis, quand je le lis, me défaire de l'idée qu'il y a une attitude prise, tranchons le mot, une affectation, un rôle dans ses incessantes déclamations contre les hypocrisies du siècle. Ses grandes vues mystiques sur l'inconnu qui nous enveloppe et l'univers qui nous dépasse, sur l'esprit révérenciel avec lequel il faut contempler les problèmes de l'existence, ces vues, dis-je, — que ses fidèles me le pardonnent, — ont je ne sais quel air de pose. Cela est réfléchi, calculé, cela en a du moins tout l'air. Eh bien, il en est exactement de même du style dans lequel ces pensées sont rendues. C'est un langage que l'écrivain s'est fabriqué tout exprès, et non sans savoir ce qu'il faisait, car il lui a dû, en effet, une bonne partie de son succès. Le vocabulaire de Carlyle se compose de longs mots composés à l'allemande, de formes inusitées, de comparatifs et de superlatifs de son invention. L'auteur se complaît dans les termes bizarres, les épithètes stéréotypées, les sobriquets, les tics. Sa phrase est brisée, martelée; elle ressemble, comme on l'a dit, à un travail en métal repoussé. Carlyle la fait volontairement antimusicale, antipériodique, tournant court, finissant faiblement ou par une chute. Ajoutez à cela des exclamations, des interro-

gations, des apostrophes aux personnages qui sont en scène, au lecteur, au ciel et à la terre, à toutes choses. Rien surtout ne peut donner une idée de l'abus que fait l'écrivain des mots Dieu, Infini, Éternité, Profondeur. Il est vrai qu'il les rajeunit en les mettant au pluriel ; il dit : les immensités, les silences, les véracités éternelles !

Il n'y a pas à dire, ce rôle mêlé de prophète et de bouffon, ces laborieuses excentricités font moins l'effet d'une conviction ou d'une nature que du besoin d'appeler l'attention. Sans compter que cette interprétation peut se justifier historiquement. Carlyle n'a pas écrit du premier coup de la manière que je viens de dire. Sa *Vie de Schiller* est de l'anglais ordinaire. Si ses premiers articles de critique littéraire, en 1827 et dans les années suivantes, laissent peut-être deviner ce qui va venir, ils ne se distinguent pourtant pas encore de la langue de tout le monde. *Sartor resartus*, qui est à peu près de la même époque, affecte déjà la bizarrerie, mais on peut dire que là elle était donnée par le sujet. Dès lors, toutefois, l'auteur prend goût à une manière qui a le double avantage d'être plus facile que la simplicité, et de piquer la curiosité du public. On le voit, lorsqu'on le suit à la trace, abonder de plus en plus dans le genre qu'il s'est créé. Sa *Révolution française*, publiée en 1837, est complètement jetée dans le moule. Malheureusement le propre du maniérisme est d'aller toujours se fixant et se figeant, et l'on peut dire que la diction de Carlyle a fini par devenir du galimatias.

Une preuve moins directe, mais bien curieuse, de la part de volonté qu'il faut reconnaître dans la manière

de Carlyle, c'est un article qu'il fournit en 1827 à la *Revue d'Édimbourg*, sur Jean-Paul-Frédéric Richter. L'article débute par une longue et remarquable caractéristique du génie de cet écrivain, mais le curieux c'est qu'on jurerait que Carlyle lui-même a posé pour ce portrait. Je regrette que la place ne me permette pas de traduire ces pages. Il n'y a pas une ligne qui ne puisse s'appliquer à l'écrivain anglais, disons mieux, pas une ligne dans laquelle il n'ait l'air d'avoir voulu se peindre lui-même, dans laquelle du moins il n'ait trahi la figure qu'il ambitionnait de faire dans le monde des lettres.

L'influence du maniérisme de Carlyle a été considérable. Il a donné naissance à toute une lignée d'écrivains, dédaigneux de la virilité de style qui consiste à dire le mieux possible des choses valant la peine d'être dites, mais préoccupés avant tout des raffinements de la virtuosité ou des artifices du charlatanisme. De grands talents, en Angleterre, se sont perdus à cette déplorable école. M. Ruskin a fini, comme Carlyle lui-même, par passer de la recherche à la bizarrerie, et de l'affectation à la mystification. On compte aujourd'hui ceux qui se sentent assez forts pour rester simples et sincères. Ils n'y ont que plus de mérite. M. Matthew Arnold a, j'imagine, autant d'idées dans la tête que Carlyle et autant de poésie dans l'âme que M. Ruskin, et il ne se croit pas obligé pour cela de parler comme un mystagogue.

L'influence philosophique de Carlyle n'a pas été moindre que son action littéraire, et elle a été plus salutaire, Le nom de l'écrivain restera dans l'histoire de la pensée

en Angleterre. Il a fait échec au règne du lieu-commun. De même que, malgré les défauts de son style, il y a, au fond, chez lui un artiste; de même, malgré la prétention trop fréquente de ses formules, il y a chez lui sinon un philosophe, du moins un accoucheur d'esprits. Il a initié les intelligences à plus d'une de ces vérités qui se dérobent sous les appareils logiques, ou qu'obscurcissent les conventions sociales. Ses déclamations contre le jargon, les prétentions et le charlatanisme ont beau être entachées elles-mêmes de charlatanisme et de jargon, elles ont servi à remettre la sincérité en honneur. En somme, et si j'avais à caractériser l'influence morale et intellectuelle exercée par Carlyle, je dirais qu'il me semble avoir surtout contribué à élargir les entraves de croyances positives dans lesquelles la pensée était emprisonnée chez ses concitoyens. Carlyle était un mystique, et le mysticisme a rempli ici comme partout la fonction qui lui appartient dans l'enchaînement des systèmes, à savoir de dissoudre le dogme sous prétexte de le spiritualiser, de le faire éclater en ayant l'air de l'élargir. A entendre Carlyle tant parler de divinité et d'éternité, de mystère et d'adoration, on a salué en lui le prédicateur d'une religion plus haute et plus large que les croyances courantes. En vain l'orthodoxie, mieux avisée, signalait-elle les négations qui se dissimulaient sous les formules de l'écrivain, il est si agréable de s'affranchir sans avoir à rompre trop nettement avec le langage et les institutions consacrés! La spéculation, depuis lors, a fait du chemin en Angleterre. On a échangé les mystères universels de notre auteur

contre les recherches exactes, les définitions précises, les constatations rigoureuses. Je ne sais si Carlyle s'en est rendu compte, mais il a assez vécu pour voir son influence épuisée, son enseignement devenu suranné; il est vrai qu'il a pu, en manière de consolation, se rendre le témoignage d'avoir servi de transition entre le passé et le présent, et que c'est là, en définitive, la meilleure gloire à laquelle un penseur puisse prétendre ici-bas.

Février 1881.

III

ENDYMION

« *Endymion*, par l'auteur de *Lothair.* » Pourquoi « de *Lothair* » ? Je comprends que lord Beaconsfield n'ait voulu signer son roman ni du nom de Disraeli qu'il ne porte plus, ni du nouveau nom qu'il n'a pas encore illustré dans les lettres, mais je me demande ce qui lui a fait préférer *Lothair* parmi les souvenirs de sa carrière d'écrivain. Il aurait été plus naturel de placer sa dernière œuvre sous le patronage de *Vivian Grey*, qui fut la première, ou sous l'invocation de *Coningsby*, le prototype de ces romans politiques dont l'auteur s'est fait un genre à lui. A moins pourtant que lord Beaconsfield n'ait voulu marquer une parenté plus étroite, une ressemblance spéciale de manière entre *Lothair* et *Endymion*, ressemblance frappante, je l'accorde, mais qui n'est pas précisément une recommandation pour le nouveau venu.

Tout, du reste, est énigmatique dans la page de titre de ce roman. Le nom donné au principal personnage est tel qu'on ne peut s'empêcher d'y chercher un sens sym-

bolique, et cependant personne n'est encore parvenu à découvrir une analogie entre la carrière de M. Endymion Ferrars et les amours de la caverne du Latmos. Le choix du nom dont il s'agit est donc un caprice de la part de l'auteur, et un caprice qui a l'air d'une attrape pour le lecteur. L'épigraphe du livre n'est pas mieux appropriée. *Quidquid agunt homines* semble annoncer une vaste composition dans laquelle se rencontreraient tous les rangs, se croiseraient toutes les carrières, se mêleraient toutes les grandeurs et les misères, tous les efforts publics, les manèges secrets, les passions diverses dont se compose la tragi-comédie humaine. Ce ne serait pas trop de l'œuvre d'un Balzac ou d'un Dickens pour justifier la citation dont lord Beaconsfield a décoré le frontispice de son roman, et encore ces grands connaisseurs de la réalité ont-ils laissé bien des lacunes dans leurs peintures de la société. Quant à *Endymion*, ce n'est qu'un tableau de la vie politique de l'Angleterre, ou même seulement un coin du tableau, et la politique a beau tenir une grande place dans la vie des nations, elle n'est pourtant qu'une scène du drame social, qu'un épisode de la mêlée des ambitions et des intérêts.

Puisque je suis en train de marquer les côtés faibles du livre de lord Beaconsfield, j'y signalerai tout de suite un autre défaut. Un roman bien fait est une biographie. On y assiste au développement d'un caractère principal que les péripéties du récit servent à mettre en relief, qui domine et subit tour à tour les événements, et autour duquel les autres personnages viennent se grouper

pour apporter leur contingent à la destinée dont le récit est offert à notre intérêt. L'art, en ce genre d'écrits, consiste à mettre dans l'invention des faits et dans le tracé des caractères toute la diversité compatible avec l'unité biographique. Plus les détails seront variés et intéressants par eux-mêmes, témoignant des ressources d'invention ou de la justesse d'observation de l'auteur, plus l'ouvrage sera distingué; à une condition, toutefois, c'est que ces détails restent subordonnés au but, qui est, je le répète, la mise en scène d'une personnalité maîtresse. Or, l'auteur d'*Endymion* a négligé ces conditions de son art. Son héros est un assez insipide assemblage de talents et de vertus, le banal enfant gâté d'une fortune merveilleuse. On nous raconte ce qui lui arrive, on ne le fait pas vivre devant nous, on ne nous le montre pas agissant sur les autres, entrant pour quelque chose dans la direction des événements. Il n'a pas de puissance, il n'a pas même de physionomie. Endymion n'est dans le récit que le fil qui rattache tant bien que mal les uns aux autres des incidents d'ailleurs sans grande portée romanesque, et des personnages eux-mêmes sans traits plus accusés que les siens.

Endymion appartient au genre du roman historique, et à une variété de ce genre, le roman historico-politique. L'attrait de cette espèce de fiction devient évidemment assez vif lorsque l'ouvrage est écrit par un homme qui a joué lui-même un rôle, et lorsque les événements qu'il raconte et les personnages qu'il met en scène sont contemporains. Tel est le cas d'*Endymion,* dont l'action se déroule entre la mort de Canning et la

guerre de Crimée, et dans les pages duquel nous voyons figurer sir Robert Peel, lord Palmerston et Napoléon III. Le genre, en revanche, a un inconvénient : les personnages sont trop près de nous pour qu'il soit permis de leur conserver leurs noms ou même de les produire d'une manière rigoureusement historique. Il est évidemment impossible de faire parler et agir des morts tels que lord Melbourne ou M. Cobden, encore moins des vivants tels que M. de Bismarck ou le cardinal Manning, avec la liberté dont usait Walter Scott à l'égard de Louis XI, de Marie Stuart ou de Charles II. On est obligé d'atténuer leur personnalité, de modifier leur caractère, de dénaturer leur physionomie, tranchons le mot, de fausser l'histoire dont on fait le cadre du roman. Lord Beaconsfield s'est tiré d'affaire en mêlant les traits, en confondant les carrières, en créant des personnages à la fois réels et fictifs, historiques et imaginaires, qui échappent au lecteur au moment où celui-ci croit les reconnaître, qui n'excitent sa curiosité que pour la dérouter aussitôt après. Le prétendant qui devint plus tard empereur des Français est ici beau, bien fait, spirituel ; il épouse la veuve d'un pair d'Angleterre et il recouvre ses États par une expédition triomphante ! On ne se figure pas combien ce procédé finit par être agaçant.

Le talent d'un homme, celui d'un orateur, par exemple, n'est pas toujours en raison exacte de ce que vaut sa personne. De même, pour un écrit, l'intérêt qu'il excite peut être hors de proportion avec le mérite intrinsèque de l'ouvrage. Le nouveau roman de lord Beacons-

field en est un exemple. Comme roman, il ne se distingue guère de la foule de ceux que la librairie anglaise publie chaque année. Il se laisse lire plutôt qu'il ne se fait lire; il amuse le lecteur sans l'entraîner; et cependant il a été dans les mains de tout le monde et il a occupé un moment toutes les conversations. On voulait voir où en était, de son talent et de ses opinions, un homme qui a si longtemps occupé la scène politique et tenu la plume du romancier. On était curieux de rencontrer de nouveau ce personnage énigmatique sur le compte duquel la voix publique n'a pas encore prononcé. C'est la personne de lord Beaconsfield, j'ose le dire, qui intéresse à ses livres et même à sa politique. On fait malgré soi abstraction de ce qu'ils valent l'un et l'autre, entraîné qu'on est par une physionomie si particulière. Tout se tient, en effet, chez lord Beaconsfield; le romancier est dans l'homme et le chef de cabinet dans le romancier. Je ne puis le lire ou le voir à l'œuvre sur la scène du monde, sans me rappeler le Disraeli d'il y a cinquante ans, tel qu'un contemporain nous l'a décrit, habillé de velours et de satin, les poignets enfermés dans des manchettes, la chevelure savamment bouclée, les doigts ornés de bagues, la badine d'ivoire à la main, tout l'extérieur d'un *dandy*, dandy de génie, assemblage de contradictions, l'ambition s'alliant au scepticisme, la volonté se dérobant sous les saillies et les paradoxes. Voilà pour la personne. Et sa vie à l'avenant : un étranger, un Hébreu, s'élevant de l'étude d'un avoué à la pairie d'Angleterre et à la direction du gouvernement

de son pays. On sait le caractère de sa politique, des coups de théâtre, des initiatives capricieuses ou hardies. Quoi que cet homme ait fait, on y sent le goût de l'Oriental pour ce qui brille, celui de l'aventurier pour les tours de roue de la fortune et celui du parvenu pour le faste. Mais c'est dans ses écrits surtout qu'il se montre tel qu'il est, parce qu'au fond lord Beaconsfield est avant tout un artiste. Son dandysme d'autrefois, c'était déjà de la littérature, et sa politique d'aujourd'hui c'est encore du roman. *Endymion* est véritablement caractéristique à cet égard. Les principaux personnages y sont tous des parvenus ou des aventuriers, le héros tout le premier ainsi que sa sœur, Ferroll comme Florestan, Nigel Penruddock qui devient cardinal comme Imogène qui devient duchesse, Job Thornberry le manufacturier comme Vigo le tailleur. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce goût pour les existences aventureuses semble avoir pour dernier fond, moins encore l'amour du pouvoir que celui des pompes qui l'accompagnent. Dans *Endymion* comme dans *Lothair*, l'écrivain prend surtout plaisir à l'éclat de la vie mondaine; il ne fraie qu'avec les ministres et les ambassadeurs, les ducs et les duchesses; il ne rêve qu'établissements princiers, châteaux enchantés, chevaux magnifiques, vaisselle d'or, cristaux étincelants, porcelaines sans prix. On reconnaît à chaque ligne le juif et ses bagues d'or aux doigts. Le talent de lord Beaconsfield est, si j'ose me servir de cette expression, tout en façade sur la rue. Ne lui demandez ni descriptions senties de la nature, ni analyse profonde

des motifs, ni même une mise en scène dramatique des passions. Ne cherchez dans ses livres rien de sincère, de vécu, de pensé, aucun aperçu saisissant, aucune philosophie d'aucune espèce. Qu'il suffise d'y trouver une certaine vivacité d'esprit, une sorte de brio et d'entrain grâce auxquels le lecteur arrive sans trop de peine jusqu'au bout des trois volumes. Si le métal n'a pas la résonnance qu'on lui voudrait, force est d'avouer que ce clinquant est gentiment travaillé et ne laisse pas de produire un certain éblouissement.

Lord Beaconsfield a des velléités de créateur plutôt que des créations. On sent qu'il s'était proposé, au commencement de son roman, de peindre l'époque où débute l'action, l'Angleterre de la première moitié de ce siècle, dans l'enfance des chemins de fer, lorsque Grosvenor Square n'était pas même éclairé au gaz, lorsque les développements de l'industrie n'avaient pas encore suscité, dans la personne de nouveaux enrichis, une influence politique rivale de l'aristocratie. Mais tout cela est dit plutôt que montré. Quelle différence, par exemple, entre ces informations pour ainsi dire de statistique et la description de l'Angleterre, vers la même époque précisément, par laquelle s'ouvre le *Felix Holt* de George Eliot! Ce dernier, par la patience de l'étude et la puissance de l'imagination, a évoqué le passé d'une manière bien autrement vivante que l'auteur d'*Endymion*, quoique celui-ci eût l'avantage d'avoir traversé de sa personne les temps dont il s'agissait.

Lord Beaconsfield n'est guère plus heureux dans la

peinture des caractères. Ses personnages manquent d'originalité, de réalité. Ils laissent le genre d'impression qu'on reçoit en traversant un salon; on y coudoie des hommes en grande tenue, on y distingue des femmes parées, on saisit au passage quelques mots sur les événements du jour, mais on sort de là sans avoir rien appris du monde qu'on vient de coudoyer. Ces hommes et ces femmes restent des étrangers pour nous. Nous avons assisté à un spectacle, voilà tout. Une chose plus remarquable encore, c'est que les personnages de lord Beaconsfield n'ont pas même beaucoup d'esprit. J'en excepte quelques saillies de Waldershare, quelques paradoxes politiques amusants mis dans la bouche d'un certain Bertie Tremaine. Les discours manquent de la vivacité qu'on aurait attendue d'un écrivain dont la parole publique est remarquable par le mordant. Et que sera-ce quand nous tomberons sur des scènes de sentiment? Il y a une déclaration d'amour dans laquelle le soupirant s'exprime ainsi : « Toutes les saisons de l'année seraient un délice pour moi, si j'étais seulement à vos côtés. Non, je ne puis réprimer plus longtemps l'aveu de mon amour. Je suis ici, et je n'y suis que parce que je vous aime. J'ai quitté Oxford et toute sa gloire pour avoir occasionnellement le bonheur de votre société. Ma pensée n'était pas présomptueuse, je croyais que cela me suffirait, mais je ne puis résister plus longtemps au charme prodigieux, et je vous offre mon cœur et ma vie. » Ailleurs une dame dit en parlant d'elle-même : « Mon orgueil, mon intense orgueil ne m'a jamais permis aucune légèreté de cœur! »

L'auteur, je l'ai dit, est ce qu'il y a de plus intéressant dans son livre. Il est toujours piquant de surprendre les secrets d'un homme devenu historique; et publier un livre, un roman surtout, n'est-ce pas une manière de se livrer? Le héros descend de son piédestal, l'orateur de sa tribune, et il nous offre l'occasion de le prendre sur le fait, de lui appliquer une mesure de notre compétence. Lord Beaconsfield ne pouvait écrire un roman politique sans se trahir un peu, sans laisser échapper de ces mots dans lesquels se résume une carrière, où se découvrent des sentiments intimes. Endymion dit quelque part : « Affaire de tempérament ou résultat des vicissitudes de ma vie, j'ai une grande force d'attente. » Il compte parmi les avantages de la richesse pour l'homme politique, qu'elle « lui assure le temps de respirer et de voir venir ». Ailleurs encore nous lisons que jamais un État n'a péri par la question d'argent, « ni un particulier non plus, pourvu qu'il eût de la vaillance (*if he had pluck*) ». Ne croit-on pas entendre M. Disraeli parler de sa jeunesse? Mais il va mûrir, il deviendra homme d'État, et on le reconnaîtra à d'autres traits. C'est la volonté qui l'a fait ce qu'il est; aussi croit-il par-dessus tout à la volonté : « Tout homme dans le monde arrive à faire ce qui lui plaît, pourvu que cela lui plaise pour de bon. » En revanche, profonde défiance du sentiment : « Un sentiment qui n'a pas son but n'est que maladie ou ébriété ». Il a des ennemis, mais qu'y faire? « Je n'y puis rien, tout le monde est haï de quelqu'un. » D'ailleurs, il aime la lutte, et il pense quelquefois que s'il a trouvé

tant de plaisir dans la vie ministérielle, « c'est qu'elle a été un perpétuel combat pour l'existence ». Certaines réflexions, pour ne pas admettre une application aussi personnelle, n'en laissent pas moins percer l'expérience acquise dans la pratique des affaires publiques. L'observation, par exemple, que le jugement des caractères est l'élément capital dans le maniement des hommes et des choses. La sûreté des renseignements n'est pas moins importante : « En règle générale, l'homme qui réussit le mieux dans la vie est celui qui a les meilleures informations. » — « Vous verrez qu'il n'est rien de plus important dans la vie publique, dit le comte de Ferroll, que de connaître personnellement ceux qui dirigent les affaires de ce monde. Tout dépend du caractère d'un individu, des habitudes de sa pensée, de ses préjugés, de ses superstitions, de ses petites faiblesses, de sa santé. La politique, si on n'y apporte pas cet avantage, n'est plus qu'une affaire de papeterie ; ce sont les plumes et le papier qui sont en communication, et non des êtres humains. »

S'il n'y a pas précisément de la nouveauté ou de la profondeur dans ces saillies, elles ne manquent certainement pas de finesse. Parfois, d'ailleurs, le trait s'aiguise : « Les hommes d'esprit sont tous de la même religion, dit Waldershare. — Et quelle est cette religion ? demanda le prince. — Les hommes d'esprit ne le disent jamais. »

Ce n'est pas M. Gladstone qui se serait permis une plaisanterie de ce genre. Mais en toutes choses, du reste, quelle différence entre les deux rivaux ! Quel contraste que celui de leur caractère, de leur carrière politique, de leurs

écrits ! M. Gladstone est essentiellement une nature morale. Les catégories auxquelles il rapporte toutes choses sont celles du bien et du mal. Ce grand sérieux, d'ailleurs, qui exclut l'extravagance, n'exclut pas l'enthousiasme. M. Gladstone apporte la ferveur de la foi dans toutes les causes qu'il épouse. C'est essentiellement un croyant. Il a les nobles côtés de ce caractère, la sincérité, la droiture, l'ardeur. Il en a aussi les défauts ; sa gravité manque d'humour ; sa solidité devient de la roideur ; son intelligence, douée des aptitudes les plus variées, servie par une faculté de travail et une activité prodigieuses, sachant descendre de la direction générale d'un empire aux détails techniques d'un bill et aux écritures compliquées d'un budget, son intelligence a plus d'étendue que de souplesse. Ses raisonnements sont abstraits, parce qu'il se préoccupe des principes plus que des réalités ; ses jugements sont absolus, parce qu'il élève toute vérité à la même valeur, celle d'un article de religion. Ainsi s'explique la tendance qui s'accuse chaque jour davantage chez lui vers les idées radicales, le radicalisme n'étant autre chose que l'application de l'absolu à la politique. Le malheur veut que la politique soit précisément ce qu'il y a de plus relatif au monde, de sorte que le radicalisme n'est bon qu'à faire des révolutions et, en temps ordinaire, risque perpétuellement de mettre les institutions en avance sur les mœurs. Tel se montre M. Gladstone dans les affaires publiques, tel il se montre aussi dans ses livres. La solidité, la sincérité se traduisent ici par la conscience des études et l'exactitude de l'érudition ; mais l'absence de souplesse et de

finesse s'y trahit en même temps par la faiblesse de la critique. M. Gladstone, avec son besoin de thèses toutes faites, porte sa soumission d'esprit dans l'étude de l'Iliade comme dans celle de la Bible. Il ne doute pas plus d'Homère et du siège de Troie que de Moïse et du passage de la mer Rouge. Il se plaît même à réunir les deux choses dans une seule croyance, à faire de la mythologie homérique un écho de la révélation chrétienne. M. Gladstone, à le bien prendre, est un survivant de la scolastique. Il appartient encore à ces siècles de la pensée humaine où la force intellectuelle s'appliquait à des données fournies par la tradition, où l'on dissertait à l'infini sur des textes dont on ne songeait pas à discuter la valeur, où la subtilité la plus aiguisée restait en bonne intelligence avec un respect superstitieux de l'autorité.

Prenez en toute chose le contre-pied du caractère de M. Gladstone et vous aurez le caractère de lord Beaconsfield. Le fond, chez celui-ci est sceptique. Il croit au succès, et que rien ne réussit comme le succès, et il est disposé par conséquent à ne pas regarder de trop près à la moralité des moyens d'arriver. Il a moins de valeur que son rival, mais il a plus de savoir-faire; moins d'austérité, mais plus de génialité; moins de fond, mais plus de « monde ». Très inférieur pour l'étude des détails d'une affaire, il ne l'est pas pour le courage lorsqu'il s'agit d'une résolution à prendre, et surtout lorsque cette résolution a un goût d'aventure. Je n'oserais dire que lord Beaconsfield soit le plus habile des deux dans la connaissance et le maniement des hommes, car si

M. Gladstone a le tort de les croire tous sincères et passionnés comme il l'est, lord Beaconsfield se trompe également en les supposant aussi libres de préjugés que lui-même. Sceptique, ainsi que je l'ai dit, il est trop disposé à consulter leurs faiblesses plutôt que leurs vertus. Et de même dans les choses, au lieu d'aller au fond, il se contente de la surface, des apparences. A quoi bon, en effet, résoudre les problèmes, vider les questions, si l'on peut arriver au but avec quelques airs de trompette et quelques coups de théâtre ? Le douteur est volontiers un peu faiseur, et le faiseur facilement un peu charlatan. On l'a vu dans l'histoire du congrès de Berlin et dans toute la politique étrangère du dernier cabinet : lord Beaconsfield croit avoir assez fait s'il parle aux imaginations. J'ajoute qu'il en est tout semblablement dans ses livres. Il s'y montre brillant, amusant, mais superficiel ; il excite la curiosité du public pendant quinze jours, mais il n'a pas éveillé un sentiment profond ou une idée neuve. Son dernier roman laisse l'impression d'un talent qui promettrait chez un jeune homme et qui, chez un vétéran de la littérature, marque, au contraire, la fin attristante d'une carrière plutôt manquée.

Tels sont les deux hommes qui attirent tour à tour l'attention du public littéraire par leurs écrits et celle de l'Europe par leur politique. Il faudrait, pour compléter ces portraits, pouvoir y joindre une caractéristique de l'éloquence des deux orateurs plus exacte qu'il ne convient à un étranger de l'essayer. Je ne doute point d'ailleurs que là encore on ne retrouvât la trace des

qualités fondamentales que j'ai signalées : chez M. Gladstone un mélange de dialectique subtile et de conviction passionnée; chez lord Beaconsfield le sarcasme qui terrasse l'adversaire pour se dispenser de le réfuter, le mot qui a l'air d'une idée, l'habileté du chef de parti plus préoccupé du succès que du vrai. Il faudrait, enfin, pour achever le parallèle, considérer les deux lutteurs comme hommes d'État, dans l'exercice du gouvernement de leur pays. Seulement c'est l'événement qui décide ici, et l'on ne peut parler avec une pleine assurance jusqu'à ce que les faits aient définitivement prononcé. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que lord Beaconsfield est à peu près à lord Chatham ce que M. Gladstone est à Pitt, et l'ancien rôle européen de l'Angleterre à la politique amoindrie et incertaine qui satisfait aujourd'hui l'ambition de ce pays.

Décembre 1880.

IV

DON QUICHOTTE

TRADUCTION DE M. LUCIEN BIART

I

Cette traduction devait se faire ; l'heure en était venue; elle répond à deux goûts, qui sont tout particulièrement de notre temps, celui des littératures étrangères, et celui des versions à la fois fidèles et vivantes. Le travail de M. Lucien Biart répond tout à fait à cette dernière exigence. Je n'ai garde de le comparer aux traductions qui l'ont précédé, par cette excellente raison que je ne les connais pas assez pour cela; mais ce que je puis dire, pour l'avoir lue depuis la première ligne jusqu'à la dernière, c'est que celle-ci est bien ce que j'avais rêvé, naturel, gaieté, libres allures. J'approuve beaucoup aussi M. Biart d'avoir donné en vers les poésies dont est semé le *Don Quichotte* et d'avoir confié cette partie de la tâche

à une plume aussi habile que celle de M. le comte de Gramont. Cervantes n'était pas un grand poète, bien qu'il s'en piquât, et les romances et sonnets qu'il a introduits dans son récit n'ont pas une grande valeur; on les trouvera même, je le crains, passablement forcés et tirés par les cheveux dans la traduction qui nous en est ici offerte; mais du moins n'éprouvons-nous plus la désagréable impression que produit la rencontre d'un morceau de prose lorsque le sujet suppose et annonce des vers. Le lecteur souffre d'être ainsi brutalement averti qu'il ne tient dans ses mains qu'une traduction. Le parti pris, à cet égard, par M. Lucien Biart, a l'avantage de nous retenir dans l'illusion que nous lisons l'original, et il contribue ainsi à réaliser l'ambition qu'a eue le traducteur, de mettre la France en pleine et définitive possession du *Don Quichotte*, en en faisant, autant que possible, un livre de lecture aisée, courante, populaire.

La notice de Mérimée sur Cervantes, mise en tête de l'ouvrage, contribuera encore à désigner et consacrer celle-ci comme traduction favorite. Il ne faut pas confondre cet important morceau de critique avec un premier essai sur le même sujet que Mérimée avait écrit en 1826. La nouvelle notice est beaucoup plus complète et plus exacte; elle tient compte des récentes recherches sur Cervantes; je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle porte l'empreinte de la critique toujours précise et sensée de l'écrivain qui l'a signée. C'est le dernier travail, ou peu s'en faut, de Mérimée, qui le composait et en corrigeait les épreuves peu de mois avant sa mort. Mérimée s'in-

téressait à l'œuvre de M. Lucien Biart, il l'a aidée de ses conseils, il la recommandait de la plume qui allait lui échapper des doigts, si bien qu'on peut regarder la nouvelle traduction comme placée sous cet illustre parrainage et remplacer tous nos éloges par ce seul souvenir.

II

Au moment de prendre la plume pour parler de *Don Quichotte*, je me demande à quoi bon. N'a-t-on pas assez écrit sur ce sujet? La critique doit-elle éternellement recommencer sa tâche? A quoi sert-elle, d'ailleurs, la critique? Que de fois on a cherché à établir sa légitimité et son usage, sans jamais parvenir à justifier l'impulsion qui y pousse l'écrivain, ni le plaisir qu'y prend le lecteur. Et, cependant, le fait même que auteurs et public continuent à en faire et à en lire, montre assez que la critique a sa raison d'être. Il s'agit seulement de ne lui demander que ce qu'elle peut donner. La critique répond au besoin que nous éprouvons de nous rendre compte des choses. Elle nous explique nos jouissances en les analysant, ce qui est encore une jouissance. Elle fait mieux encore, elle tend à transformer les impressions purement instinctives, les jugements purement personnels; elle les élève par la réflexion à une valeur plus générale et, comme on dit, plus objective. La critique tire l'individu de son moi borné pour le placer au point de vue de la nature des choses et de la raison universelle.

Quant à ses procédés, ils reviennent toujours à l'une ou à l'autre de ces deux opérations. Tantôt la critique distingue entre les diverses parties d'une œuvre, et éclaircit ce qu'il y a au premier abord de confus dans nos impressions; tantôt elle montre par quels moyens, quelles nuances, quels contrastes, quelles surprises, quelles rencontres, l'art ou le génie produisent ces mêmes impressions dont nous parlons, l'admiration, l'émotion, la joie. Nous voici devant le *Don Quichotte*, par exemple. Nous le goûterons probablement davantage après l'avoir compris; mais, dans tous les cas, ce nous sera déjà un plaisir de l'avoir compris, c'est-à-dire d'avoir comparé les deux parties dont il se compose, les deux héros qui y figurent, d'avoir cherché ce que Cervantes a voulu faire, ce qu'il a fait réellement, et quel rang il occupe dans le genre de littérature auquel il appartient.

III

Cervantes naquit en 1547 et mourut en 1616. Il est l'un des fruits et l'une des gloires de la Renaissance. La première partie du *Don Quichotte* parut en 1605, lorsque l'auteur avait cinquante-huit ans. Ainsi Cervantes prend place dans le petit nombre des auteurs qui n'ont commencé, ou du moins, qui n'ont donné leur mesure et atteint la renommée qu'à une époque déjà avancée de leur vie. Je ne sais à lui comparer tout à fait à cet égard

que Richardson, qui publia son premier roman à cinquante et un ans, et *Clarissa* à cinquante-neuf. Je n'oublie pas, en m'exprimant ainsi, que Cervantes avait écrit, avant *Don Quichotte*, des poésies, des pièces de théâtre, et même *Galatée*, mais ces ouvrages sont si inférieurs à celui qui a immortalisé l'auteur, ils seraient sans lui restés si obscurs, ils ont si peu en eux-mêmes le principe d'immortalité, qu'on ne saurait y reconnaître ni un apprentissage de Cervantes, ni les préludes de son chef-d'œuvre. Notre auteur fait, d'une autre manière encore, exception aux règles ordinaires de la production littéraire. Il a donné une suite à sa première partie, ce qui est assez l'usage après un succès; mais cette suite n'est pas restée au-dessous du commencement, elle lui est même supérieure dans l'opinion de beaucoup de critiques et voilà ce qui est presque sans exemple. Il est infiniment rare que les continuations ne soient pas une seconde et plus faible dilution d'une substance, qui, à être ainsi étendue, perd de sa saveur. Les deux parties de *Don Quichotte* diffèrent, d'ailleurs, sensiblement entre elles. La première renferme les plus mémorables actions du héros lui-même, la veillée des armes, le combat contre les moulins à vent et celui contre le troupeau de moutons, le baume de Fierabras et l'armet de Mambrin, les aventures de l'hôtellerie, la rencontre des galériens, la folie volontaire du chevalier. Tout le fond classique et populaire du livre est déjà là. Il faut avouer, d'un autre côté, que cette première partie est alourdie par l'introduction d'un trop grand nombre de nouvelles ou épisodes, *Chry-*

sostome et Marcelle, Lucinde et Dorothée, le *Curieux malavisé*, l'*Histoire du captif*, le *Garçon muletier*, qui font un singulier contraste avec le récit principal par leur caractère romanesque et sentimental. Cervantes paraît y avoir vu des diversions nécessaires ; il les introduit comme « des nouveautés curieuses, qui étonnent, amusent et ravissent les sens ». C'était en effet, le goût de l'époque. On aimait ces histoires pleines de rencontres imprévues, de déguisements, de méprises, de reconnaissances, de déclarations, d'intrigues, de beaux sentiments. Shakspeare lui-même n'est-il pas plein de ces bergeries et de ces travestissements ? Ce qu'on peut dire de mieux des bergeries de Cervantes, c'est que, si elles manquent d'intérêt et d'originalité, elles relèvent par là même les mérites opposés du roman dont elles forment la broderie.

Il semble, au surplus, que les critiques aient rendu Cervantes attentif à la disparate de ces nouvelles avec le récit, ou qu'il en ait jugé lui-même comme nous le faisons aujourd'hui, puisqu'il a renoncé à ces digressions dans la seconde partie de *Don Quichotte*. Il va jusqu'à s'excuser du procédé qu'il avait d'abord suivi. Il avait craint, dit-il, que l'histoire de son héros, ne parlant jamais que d'un personnage, ne parût sèche et monotone, et il se demande aujourd'hui si l'intérêt excité par Don Quichotte n'inspire pas un certain dépit au lecteur lorsque celui se voit arrêté par des épisodes sans rapport avec les aventures du chevalier [1]. Sa conclusion est qu'il re-

1. *Don Quichotte*, seconde partie, ch. XLIV.

nonce à faire usage désormais de ces diversions. Les différences entre les deux parties du *Don Quichotte* sont du reste beaucoup plus nombreuses et plus profondes que cela. Les aventures héroïques font place aux mystifications. Les mémorables récits de la première manière ne se retrouvent plus que dans quelques traits célèbres : le défi de don Quichotte aux lions, les noces de Camache, et la manière dont Sancho se donne les étrivières pour désensorceler Dulcinée. La narration se concentre sur le séjour des deux voyageurs au château du duc, et c'est Sancho qui devient le héros de cette seconde partie, comme son maître l'avait été de la première; c'est là que le caractère de l'écuyer se dessine et s'enrichit, que ses proverbes deviennent d'une étourdissante abondance, que son bon sens perce décidément sous l'enveloppe de crédulité et d'ignorance. Le vrai Sancho, le Sancho classique est une création de la seconde partie du roman de Cervantes, ce qui suffirait déjà à maintenir l'ouvrage à la hauteur où il s'était d'abord placé. L'épisode de l'île de Barataria, en particulier, est de la plus heureuse veine. A d'autres égards, pourtant, la continuation du *Don Quichotte* me paraît inférieure aux premiers volumes. Les inventions, celle de Chevillard, par exemple, sont d'un burlesque un peu chargé. Les récits sont plus courts, hachés trop menu, manquant d'haleine; ils ont moins de ces détails qui aidaient à la vraisemblance. Enfin, les deux principaux personnages, le chevalier et l'écuyer, sortent parfois de leur caractère, ils perdent de leur naïveté, ils parlent pour la galerie. On peut dire, en somme,

qu'il manquerait beaucoup au *Don Quichotte* s'il n'avait pas été complété par l'auteur, et cependant que la seconde partie à elle seule ne serait pas devenue le chef-d'œuvre consacré par l'admiration de trois siècles.

IV

Il est un point par lequel *Don Quichotte* diffère de tous les ouvrages qui l'ont précédé ou suivi, et, en m'exprimant ainsi, je n'ai garde d'oublier le *Misanthrope* qui rappelle à certains égards le récit de Cervantes. Ce point, c'est la donnée même du livre. Elle est absolument unique dans la littérature. Cervantes s'était proposé de ridiculiser les romans de chevalerie. Le moyen le plus naturel de les ridiculiser, celui qui se présentait aussitôt à l'esprit, celui que tout autre écrivain eût adopté, c'était de contrefaire les *Roland* et les *Amadis*. Exagérer encore les exagérations de ces fables, en déculper les invraisemblances, en pousser à fond les extravagances, faire l'œuvre de l'Arioste à l'envers, c'est-à-dire avec les apparences du sérieux, — la charge, en un mot, la caricature, la parodie, tel était le procédé qui s'imposait en quelque sorte de lui-même. Je ne suis pas sûr que la chose eût réussi; j'incline même à croire qu'un ouvrage ainsi conçu aurait fatalement été froid, et que tout le talent qui y aurait été dépensé n'aurait produit qu'un effet très momentané d'amusement. Cervantes l'a probable-

ment senti d'instinct, et c'est pour cela que, obéissant à une inspiration de génie, il a fait, au lieu d'une parodie des extravagances chevaleresques, l'histoire d'un homme auquel les romans d'aventures ont tourné la cervelle. L'originalité du *Don Quichotte*, c'est que le héros est fou et qu'il est de prime-abord donné pour fou. Il résulte de cette conception que les aventures les plus extravagantes deviennent possibles, vraisemblables même, puisque d'un fou on ne peut attendre que des folies. Il y a, à cette manière de traiter le sujet, ce second avantage, que l'auteur ayant de véritables hommes devant lui a pu les traiter comme tels et les douer de physionomies distinctes, de caractères individuels. Le lecteur, grâce à la donnée première, se sent en pleine réalité humaine, et rien, de ce chef, n'empêchera qu'il ne s'intéresse aux personnages avec lesquels on va lui faire faire connaissance.

Ceci dit, et les avantages du parti pris par Cervantes franchement reconnus, il faut avouer d'un autre côté que l'idée de faire un fou de son héros devait paraître téméraire. N'était-ce pas renoncer au bénéfice de l'intérêt que l'auteur avait voulu se ménager en restant fidèle à la vraisemblance? Comment espérer exciter les sympathies du lecteur en faveur d'un pauvre extravagant qu'une police mieux faite que celle de la Nouvelle-Castille aurait du premier coup confiné dans un hôpital d'aliénés? Eh bien, non, et c'est là justement que se montrent la justesse et la profondeur des intuitions de l'artiste. Je dis intuitions, car je ne voudrais pas avoir l'air de supposer que Cervantes ait fait toutes nos réflexions, prévu toutes

nos objections: l'art sent plus qu'il ne calcule, il entrevoit plus qu'il ne se rend compte. Quoi qu'il en soit, le trait vainqueur de *Don Quichotte*, et ce qui fait de ce livre l'un des plus brillants paradoxes de la littérature, c'est que son héros est un fou, mais que ce fou intéresse, qu'il touche, qu'il se fait admirer par l'élévation de ses sentiments, par la sagesse même qui s'allie à sa folie ? Celle-ci, d'ailleurs, ne vient-elle pas de celle-là ? C'est depuis qu'il est chevalier errant, dit l'aventurier lui-même, qu'il est « vaillant, mesuré, généreux, poli, courtois, audacieux, doux, patient, supportant sans se plaindre la prison et les enchantements ». Comment se défendre d'une sorte d'admiration pour don Quichotte lorsqu'on l'entend disserter avec tant de poésie, au milieu des chevriers, sur l'âge d'or et les bienfaits de la chevalerie, ou donner à Sancho de si admirables conseils sur le gouvernement des États ? Il n'y a point là d'inconséquence de la part de l'auteur, puisque le propre de la monomanie est de laisser une partie de l'intelligence lucide ; aussi suit-on le héros avec un mélange de pitié et d'amusement à travers les admirables sentiments qu'il exprime et les ignobles coups de bâton qu'il reçoit. Et cependant il semble que ce ne soit pas assez pour le génie du grand humoriste. Don Quichotte ne lui a pas suffi comme disparate, comme paradoxe, et il s'est plu à créer de toutes pièces une seconde contradiction dans la personne de Sancho Pança, le serviteur égoïste et fidèle, lâche et dévoué, grossier et fin, stupide et narquois, ignorant et sensé, crédule et rusé, aux « naïvetés si piquantes, comme le disait son maître

qu'on prend plaisir à chercher s'il est simple ou avisé. Il croit tout et doute de tout. Lorsqu'on pense qu'il va se laisser choir en lourdaud, il tire son épingle du jeu par des traits qui l'enlèvent jusqu'au ciel. » Voilà ce qui est prodigieux. Personne n'a jamais réussi comme Cervantes à mettre sur leurs jambes, à faire parler et agir, à marquer du sceau de la réalité humaine de ces êtres dont la complexité fait le caractère, dont les contradictions apparentes constituent la vivante unité.

Ajoutez à cette partie supérieure et quasi divine de l'art du romancier, ajoutez, chez Cervantes, la fertilité d'invention dans l'accumulation des aventures, le charmant naturel des conversations, les grâces d'un récit qui se déroule toujours gaiement et uniment, je ne sais quelle douce et tranquille *maestria* de l'écrivain constamment à la hauteur de sa tâche, et vous saurez pourquoi la renommée du *Don Quichotte* n'a jusqu'ici subi aucune atteinte de l'âge ni de l'inconstance des goûts littéraires.

V

Il nous reste à dégager la signification supérieure que les critiques se sont toujours accordés a chercher dans le *Don Quichotte,* mais sur laquelle ils sont très loin de s'entendre.

Cette question, remarquons-le, n'est pas tout à fait la même que celle du but que s'est proposé l'auteur. Sans compter que le but d'un écrivain au moment où il prend

la plume est souvent fort complexe. Cervantes, qui était pauvre, a très bien pu former le projet d'écrire une histoire pour gagner quelque argent. Ce projet formé, il s'est certainement promis de plaire au public en l'amusant. Amuser le public, l'amuser par un récit fictif, tout cela est encore vague et laisse place à beaucoup d'autres intentions. Il se trouvait que Cervantes, à ce moment-là, était excédé de l'extravagance des romans de chevalerie dont l'Espagne faisait sa lecture favorite : voilà qui va bien, il ridiculisera les romans de chevalerie. Nul doute que telle n'ait été, en effet, son intention, puisqu'il l'annonce dans son prologue et le répète à la dernière page de son livre ; mais est-ce à dire pour cela que Cervantes n'ait pas eu d'autre visée, qu'il n'ait pas poursuivi, à travers sa satire, quelque idée plus générale ? Non assurément, et c'est ici que se placent toutes les intentions philosophiques dont on a fait crédit à Cervantes. Il est à regretter seulement que la question ait été le plus souvent mal posée. Le véritable artiste ne procède pas par une thèse qu'il se propose de démontrer. En nous demandant ce que Cervantes a voulu, il faut donc entendre par là ce qu'il a voulu inconsciemment, la pensée profonde à laquelle il a obéi sans s'en rendre nettement compte. Et encore le mieux sera-t-il toujours de rechercher ce qu'un grand écrivain a fait plutôt que ce qu'il a voulu, — ce qu'est son livre et quel est le sens qui en ressort plutôt que le dessein qui s'y révèle. Procédons ainsi pour le *Don Quichotte*.

Cervantes est un comique, car il a peint le ridicule, le

la vulgarité aux prises avec la vie héroïque. Mais ce n'est pas tout, ces deux personnages ne sont pas seulement en contradiction l'un avec l'autre, ils sont l'un et l'autre en contradiction avec eux-mêmes, car la folie du maître est ennoblie par l'élévation et la pureté de ses sentiments, tandis que l'égoïsme et la grossièreté de l'écuyer sont rachetés par son bon sens. Ainsi triple contraste : celui du Don Quichotte et de Sancho Pança, celui du rêve et de la réalité doublement représentés dans les deux personnages, et enfin, dans chacun d'eux en particulier, l'opposition de la grandeur et de la bassesse, de la sagesse et de la folie.

De ces trois termes, de la folie de Don Quichotte, de la mission paradoxale qu'il s'attribue en pleine société régulière et prosaïque, et de la présence de Sancho à ses côtés, naissent les situations les plus plaisantes, et ce genre élevé de comique, à la fois triste et gai comme la vie, cette philosophie suprême, qui n'est ni optimiste, ni pessimiste, mais contemplative et résignée.

Juin 1878.

V

LES DEUX MASQUES

PAR PAUL DE SAINT-VICTOR

Les « deux masques », c'est-à-dire les deux masques de théâtre, les deux faces de l'art dramatique, la tragédie et la comédie. Le sujet qu'aborde M. Paul de Saint-Victor, à supposer même que l'écrivain s'en tienne aux sommets, aux chefs-d'œuvre consacrés, est donc extrêmement vaste. Il embrasse pour le moins la scène grecque, Shakspeare et notre propre théâtre classique. L'auteur fournira-t-il toute la carrière qu'il s'est tracée? On doit l'espérer, mais il n'y a pas lieu de s'en faire souci. Il a conçu sa tâche de manière que chacune des parties qu'il en donnera ait toute sa valeur par elle-même. Ce n'est pas une histoire de la poésie dramatique qu'il écrit puisqu'il néglige volontairement les imitations, les formations secondaires et tertiaires, tout l'enchaînement des transitions. Le volume que nous annonçons, par exemple, et qui est le premier, s'occupe

d'Eschyle, et conserverait tout son intérêt quand bien même il ne devrait pas être suivi d'un second. Ce second, à son tour, qui, nous sommes heureux de l'annoncer, doit paraître bientôt et qui traitera de Sophocle et d'Aristophane, ne perdra rien de son prix parce qu'il nous faudra attendre un peu plus longtemps l'étude sur le grand dramatique de la Renaissance. Il faut le reconnaître, d'ailleurs : l'intérêt qui s'attache à la publication de M. Paul de Saint-Victor, est dû à son talent encore plus qu'à son sujet. Il a admirablement, dignement parlé d'Eschyle, mais, pour ma part, je suis encore plus touché du plaisir de le voir se faire connaître enfin et pleinement. La position de M. de Saint-Victor dans notre littérature contemporaine n'était point égale à son mérite. On avait lu bien des pages de lui, on avait été frappé de ses qualités d'écrivain, on se doutait qu'il était digne de prendre place parmi les plus forts et les plus rares, mais on ne savait trop où le trouver. Voilà vingt-cinq ans qu'il se dépensait en feuilletons dans des journaux qui naturellement n'arrivaient pas toujours à l'adresse de tous. Un ou deux volumes dans lesquels il avait réuni quelques morceaux de choix avaient éveillé l'appétit plus qu'ils ne l'avaient satisfait. Aussi l'ouvrage qui paraît aujourd'hui est-il un événement à la fois pour le public et pour l'auteur. Pour le public, qui est mis en possession d'une production destinée à compter parmi les titres de l'art d'écrire moderne; pour l'auteur, qui se livre tout entier après avoir excité une longue attente, qui, une œuvre définitive à la main, fait appel au ju-

gement du public et fournit à la critique l'occasion de prendre enfin la mesure de l'écrivain.

J'ai dit que l'étude de M. Paul de Saint-Victor sur Eschyle n'était pas proprement un livre d'histoire littéraire. Ce n'est pas davantage un travail de critique, à prendre ce mot dans l'acception ordinaire. L'auteur ne se donne pas pour tâche d'apprécier le poète dont il s'occupe; il ne fait point la part des défauts et celle des beautés, ne discute pas, ne juge pas, ce qui, à vrai dire, deviendrait facilement puéril en un sujet tel qu'Eschyle, où tout, la conception et l'expression, est si loin de nous. On ne juge pas les poètes primitifs, et l'auteur de l'*Orestie* et du *Prométhée* est un primitif. Ses ouvrages ne sont pas des écrits, ils n'appartiennent pas à la littérature; ils vivent par le génie, tandis que c'est le talent plutôt qui en appelle au goût et à la raison. M. Paul de Saint-Victor n'est pas d'ailleurs de l'école critique. Il n'en a pas le tempérament. Là où il admire, il entend le faire pleinement, sans restriction, et ne souffre pas aisément que l'on touche à ses idoles. Il a même trouvé une spirituelle formule pour ce parti pris d'enthousiasme : « Qu'ils soient comme ils sont, s'écrie-t-il en parlant de ses grands préférés, ou qu'ils ne soient pas! »

A la bonne heure, mais que reste-t-il à M. de Saint-Victor, s'il s'interdit de placer Eschyle dans l'enchaînement de l'histoire de la littérature grecque, s'il refuse de le soumettre aux lois de notre esthétique, si enfin, et avec plus de raison encore, il dédaigne ces rapprochements un peu stériles entre le théâtre ancien et le théâtre

moderne, qui défraient les honnêtes volumes de l'honnête M. Patin? Que nous donne l'auteur des *Deux Masques*, si nous n'avons à lui demander ni des renseignements érudits, ni des conjectures raisonnées, ni une caractéristique exacte, en termes fins et précis, d'un génie que, tout en s'abstenant de le classifier, on n'est pas pour cela dispensé de définir? Or, notre écrivain n'a garde de définir. Il aime trop le mystérieux, le grandiose, l'incommensurable. Il en a trop besoin, et recule naturellement devant le trait qui fixe et qui limite. M. Paul de Saint-Victor a donc inventé une nouvelle manière. Il décrit les émotions qu'il ressent à la lecture de son auteur. Il ne discute pas le poète, il ne l'analyse pas, il tâche, si j'ose m'exprimer ainsi, d'en donner l'impression. Il demande à la langue des mots assez rares, des termes assez extraordinaires pour qu'en l'entendant on ait la sensation même de la chose dont il parle, pour que l'ébranlement de son âme à lui, au contact d'Eschyle, se transmette à son propre lecteur. Merveilleuse entreprise! Incroyable défi! M. de Saint-Victor en est sorti vainqueur, et cela seul suffit pour assigner à son volume une place à part dans notre littérature.

Si la tentative de M. Paul de Saint-Victor reste profondément originale même après le *Shakespeare* de M. Victor Hugo, elle n'est, à d'autres égards, que l'application à l'étude littéraire d'un procédé qui caractérise toute une école, toute une tendance contemporaine. Je veux parler des ressources empruntées au vocabulaire. C'est avec ce procédé que M. Victor Hugo chante, que

M. Taine pense, et que M. Paul de Saint-Victor lui-même renouvelle la critique. On se propose de peindre et de peindre au moyen du mot. Et qu'on ne s'imagine pas que j'entende médire de cette manière de faire moderne. Le choix du mot a toujours été d'une importance capitale dans l'art d'écrire. D'autres qualités, il est vrai, préoccupaient davantage autrefois l'écrivain. Il s'inquiétait plus du dessin que de la couleur. Il regardait avant tout à la logique intime de la phrase, à la clarté, à l'élégance. Il croyait dire assez bien s'il disait avec justesse et propriété des termes. Sans tomber dans le tour abstrait du journalisme moderne, par exemple, ses qualités essentielles étaient pourtant des qualités intellectuelles. Il parlait à l'esprit plutôt qu'à l'imagination. Est-ce le romantisme qui a changé tout cela, ou est-ce la tendance à revenir au concret des choses, à serrer de plus près la nature, à s'intéresser en tout au trait caractéristique ? Toujours est-il que la révolution qui s'est accomplie dans notre littérature depuis cinquante ans ne se distingue par rien tant peut-être que par les ressources nouvelles demandées au vocabulaire. Je ne voudrais pas dire que la beauté du mot a remplacé la beauté de la pensée, ou seulement la beauté de la phrase, mais le mot a certainement recouvré son rang légitime comme élément de l'art. On peut, en effet, lui refuser la première place, on ne saurait lui contester sa part de souveraineté. Tout, en un sens, ne dépend-il pas du mot, la vérité aussi bien que le charme? N'y a-t-il pas le mot juste aussi bien que le beau mot, le mot heureux aussi bien

que le mot rare et curieux? Le style ne devient-il pas terne avec le mot banal, insipide avec le terme stéréotype, obscur avec l'à-peu-près? Et, d'une autre part, que de diversités dans ce que j'appellerais le don du vocabulaire! Il en est qui ont le substantif, et d'autres qui ont l'adjectif. Il y a le mot qui définit et celui qui peint, le mot qui enchante et celui qui fait rêver. Chacun des grands écrivains a son genre ici et son cachet. Le mot, chez Chateaubriand, a la grandeur mélancolique; il est tel des morceaux de Lamartine où le poète a réuni toutes les sonorités de la langue ; ce qui fait la puissance de Victor Hugo, à le bien prendre, n'est-ce pas la magie avec laquelle il évoque en chaque sujet tout le ban et l'arrière-ban des vocables de la langue?

M. Paul de Saint-Victor est l'un des grands maîtres contemporains du vocabulaire ; Victor Hugo et Théophile Gautier sont les deux autres. Mais le mot, chez l'auteur des *Deux Masques*, se distingue par une physionomie particulière. Il n'est pas, comme chez Gautier, par exemple, abondant, facile, coulant de source; il a, au contraire, quelque chose de violent, et, là où il réussit, de vainqueur. Comme Aristée cherchant à lier le dieu qui lui échappe, il lutte avec l'image qui traduira le mieux l'impression. Il y a de l'étreinte dans ce style, il y a du drame, et c'en est le principal intérêt qne ce duel de l'écrivain avec la langue, que cet effort pour lui arracher ses secrets, pour rendre par l'étrangeté de l'expression les sauvageries du sujet, l'audace titanesque de Prométhée, l'atrocité de la destinée qui poursuit les Pé-

lopides, l'hellénisme exultant, dans les *Perses*, sur la défaite de la barbarie orientale. Je ne connais pas d'écrivain chez lequel l'idée se confonde plus avec l'image, où l'image soit plus à l'état de vision, où la vision elle-même, enfin, possède et obsède plus complètement l'esprit du voyant. Partout ailleurs on rencontre quelque chose des abstractions de la pensée moderne, les mots de valeur pour ainsi dire conventionnelle, dont l'usage a effacé l'empreinte primitive ; M. de Saint-Victor, lui, est resté artiste pur, c'est-à-dire esclave de la sensation et faisant consister l'art à la rendre naïve et impérieuse comme il l'éprouve. La comparaison, chez d'autres, n'est qu'une analogie, elle est destinée à éclaircir ou à agrémenter le concept; la comparaison, chez Paul de Saint-Victor, est la première chose qu'il voit, c'est l'aspect sous lequel l'idée s'offre à lui, c'est la forme même de sa pensée. Et avec quelle puissance son regard ne saisit-il pas ! Quelle grâce et quelle grandeur, le plus souvent, dans ses images! Parle-t-il des Choéphores portant des présents au tombeau d'Agamemnon : « On dirait des Panathénées funéraires sculptées par Phidias dans un marbre noir. » S'agit-il des signaux allumés de montagne en montagne et annonçant à Argos la victoire des Grecs : « Chaque cime semble un bras de géant allongeant sa main flamboyante à travers l'espace, pour allumer la torche que lui tend le sommet voisin. » Le chœur des esclaves troyennes irrite-t-il par ses paroles les ressentiments d'Oreste et de sa sœur : c'est une sorte d'hystérie cruelle qui les transporte; « elles se démènent dans

la haine comme des bacchantes dans la volupté. » Mais si M. Paul de Saint-Victor ne procède qu'ainsi, par tableaux, il serait injuste de ne signaler que sa virtuosité pittoresque. Le bonheur de l'expression ne fait chez lui que mettre en relief le bonheur de l'idée, c'est-à-dire ce qu'elle a de juste et de frappant. Il semble impossible, par exemple, de mieux exprimer la nature fluide et insaisissable de la mythologie hellénique que ne fait le passage suivant : « Ces dieux qu'il chantait et qu'il adorait, le Grec sentait vaguement qu'il les avait faits, qu'il les avait tirés de sa conscience plus ou mois lucide des lois de la vie, qu'ils n'étaient en somme que les figures idéales des rêves de sa pensée et des éblouissements de ses sens. Il remaniait sans cesse, et d'après lui-même, leurs types défectueux ; il les épurait et les élevait, les destituant en les délaissant quand leur nature ingrate résistait à ses corrections, comme un sculpteur jette au rebut l'argile qu'il n'a pu pétrir à son gré. »

Ce n'est pas que le genre dans lequel M. Paul de Saint-Victor se distingue entre tous n'ait ses inconvénients. Tout genre a les siens par cela même qu'il est un genre. Le beau mot, le mot heureux, le mot trouvé risque de se faire trop de place. Au lieu de tenir simplement son rôle, de servir la pensée, il tend à vivre pour son compte, à se montrer. On dirait l'une de ces armes orientales, où les ciselures de la lame et l'éclat des pierreries qui ornent le fourreau font un peu oublier le viril usage du glaive. Là est l'écueil de l'école, de toute l'école, un écueil contre lequel je n'oserais pas dire qu'elle a fait naufrage, mais

où elle a certainement perdu une partie de sa cargaison et de son équipage. Le danger, en un sens, est certainement atténué pour M. Paul de Saint-Victor, parce qu'il apporte à son œuvre une grande lecture, un fonds d'études sérieuses, le besoin sincère de savoir et de comprendre. Je me demande, en revanche, s'il ne court pas un risque auquel de moindres que lui seraient moins exposés. Son style a quelque chose de si intense qu'il en est quelquefois tendu. Je me suis surpris à crier grâce au milieu de tant de magnificences, à souhaiter, à implorer un instant de relâche dans cette succession de synonymies, un morceau de pain sec de temps en temps, quand ce ne serait que pour laisser mieux apprécier les mets exquis dont la table est chargée. Le style de M. Paul de Saint-Victor est trop uniformément superbe, tenu sur un mode expressif trop élevé. La puissance de l'image, son redoublement surtout risque de diminuer l'effet au lieu de l'augmenter. Chose étrange et qui résume cependant assez bien mon impression sur le livre, il y a dans l'*Eschyle* des pages merveilleuses, mais il y en a plus que de raison ; il y manque les repos nécessaires pour les faire pleinement valoir.

Août 1880.

VI

LES LETTRES DE DOUDAN

I

On se plaint souvent de la stérilité de la littérature contemporaine, toute vouée en apparence au bavardage frivole ou aux curiosités malsaines. Il y a de l'exagération dans ce reproche. On perd de vue, en ces accès de pessimisme, des livres qui, pour n'avoir pas fait de bruit, n'en restent pas moins sûrs du lendemain, et d'autres qui ont trouvé leurs lecteurs, mais des lecteurs choisis et par conséquent peu nombreux. Je range parmi les premiers la *Correspondance* de Sainte-Beuve, admirable couronnement de l'œuvre de notre grand critique, volumes tout pleins de pensées fortes, exprimées dans un langage merveilleux de justesse, et qui auraient plus attiré l'attention si trop de billets insignifiants n'avaient nui à l'impression totale. Parmi les livres qui, au contraire, se sont fait aussitôt leur place, bien que dans un cercle restreint, je mets les *Lettres* de Doudan, égale-

ment imprimées il y a trois ou quatre ans. L'auteur de ces lettres, qui n'avait jamais publié aucun ouvrage, dont le nom, jusqu'à l'époque de sa mort, n'était su que de ses amis, dont la réputation auprès de ceux-là mêmes était seulement celle d'un homme d'esprit, cet inconnu, qui avait toujours si soigneusement fui la publicité, s'est trouvé tout à coup porté au rang de nos épistolaires les plus délectables, de nos écrivains modernes les plus accomplis. Il n'y a eu qu'une voix parmi les gens de goût pour reconnaître dans l'accent de cette parole quelque chose de très nouveau et de très rare. Je ne crois pas exagérer en disant que Doudan est d'emblée devenu un classique.

Ce qui ajoute à la singularité de la chose, c'est que Doudan, il faut le dire, n'avait tout son talent que dans ses lettres. Il n'a point fait de livres, je le répète : les seuls morceaux qu'il ait publiés sont une notice mise en tête de l'*Éducation progressive* de madame Necker de Saussure, quelques articles anonymes insérés dans la *Revue française* et dans le *Journal des Débats*, et un traité sur les *Révolutions du goût*. Ce dernier travail a été joint, ainsi qu'un choix d'articles, à la première édition de la *Correspondance*. Je ne sais si mon impression a été partagée, mais j'avoue l'extrême étonnement avec lequel j'ai lu les morceaux que Doudan avait écrits pour l'impression. Je n'y retrouve aucune des qualités qui font le prix de ses lettres. Le morceau sur les révolutions du goût, en particulier, auquel l'auteur paraît avoir attaché une certaine importance, qu'il avait plusieurs fois

retravaillé, qu'il avait même fait autographier et qu'il avait communiqué sous cette forme à plusieurs de ses amis, ce morceau ne m'a causé aucun plaisir. Les idées y sont peu profondes, et elles sont constamment tenues à un état d'abstraction, dans une sorte de généralisation vague, de clair-obscur philosophique, où le lecteur n'entrevoit qu'avec peine ce qu'on lui veut. Singulier contraste que cette mollesse de dessin comparée au trait si précis, aux contours si accusés du style de la *Correspondance*, alors même qu'elle touche aux idées les plus délicates, les plus subtiles !

Les éditeurs, au surplus, paraissent avoir reçu quelque avertissement à cet égard, car ils ont écarté les opuscules dont il s'agit dans la nouvelle édition qu'ils ont donnée de la *Correspondance*. Cette édition se recommande, en outre, par l'addition de quelques lettres, et par la fusion en une seule série chronologique des deux collections qui avaient été d'abord publiées l'une après l'autre et qui avaient l'inconvénient de faire passer le lecteur deux fois par les mêmes dates. Un portrait de Doudan, pris de profil et d'une ressemblance frappante, orne l'ouvrage. Le seul reproche que j'aie à faire à ces quatre volumes, destinés à tenir une place d'honneur dans la bibliothèque de tous les hommes cultivés, c'est la négligence avec laquelle le texte en a été établi. Les noms propres y sont constamment défigurés, et l'on se demande comment il ne s'est pas trouvé, parmi les amis du défunt, quelqu'un d'assez dévoué et d'assez soigneux pour corriger les épreuves de l'ouvrage.

Il faut connaître la position et le genre de vie de Dou-

dan pour comprendre la nature de son talent et l'usage qu'il en a fait.

Ximénès Doudan était né, en 1800, à Douai. Ce n'est qu'à sa mort, si je suis bien informé, qu'on a su son âge exact, ainsi que l'existence d'un frère, homme parfaitement honorable et avec lequel il était resté en relation, mais dont il n'avait jamais parlé. Cette réserve, dans laquelle Doudan se renfermait sur tout ce qui concernait son origine et sa personne doit être mise sur le compte de ses singularités, car il est impossible d'en deviner le motif. Sa famille, moitié de robe, moitié de négoce, n'était point riche, et il devint de bonne heure orphelin. Aussi les commencements de notre ami furent-ils pénibles. Il passa son enfance et fit ses études dans sa ville natale. Il se rappelait, soixante ans plus tard, les bastions où il grimpait tout enfant « pour aller chercher des violettes, malgré les gardes d'artillerie ». Les souvenirs de l'invasion de 1815 ne lui étaient pas moins présents. Il revoyait les grandes murailles et les ouvrages que l'on avait essayé de mettre en état ; il entendait encore « ce cornet prussien qui, à la fin des belles soirées d'été, rappelait les soldats dans le camp qui était sous nos murs ». Nous trouvons Doudan, en 1823, à Cambrai, où il paraît avoir fait un assez long séjour, sans que nous sachions, d'ailleurs, ce qui l'y avait amené. Deux lettres adressées à son frère et dont le ton, pour le dire en passant, contraste tout à fait avec celui du reste de la correspondance, des lettres écrites au courant de la plume, jeunes, bavardes, attendries, romanesques, nous montrent qu'à ce séjour de

Cambrai se rattachaient des souvenances de toutes sortes. Au commencement de 1828, Doudan est à Paris, et il a des vacances en perspective, car il fait des projets de voyage, mais il ne nous donne aucun renseignement sur la manière dont il gagne son pain. J'ignore à quoi il fait allusion lorsqu'il parle des feuilles de papier qu'il a devant lui et « qu'il faut noircir de niaiseries qui feront peut-être lever les épaules ». Il lit déjà Horace et des romans anglais, comme il a fait toute sa vie. Il raconte qu'il se promène à grands pas dans sa chambre, comme il était destiné à le faire aussi jusqu'à la fin. Il avoue que l'existence lui pèse, il se demande si les jours brillants ne sont pas déjà écoulés pour lui, il parle beaucoup plus du passé que du présent, et, chose singulière, beaucoup plus de Cambrai et des amis qu'il y a laissés que de Paris et des relations qu'il y a formées. Il paraît que Doudan avait, à cette date, un modeste emploi de répétiteur au collège Henri IV, ce qui n'était pas fait pour teindre la vie en rose et pour ouvrir l'imagination aux grandes ambitions. C'est à cette époque, cependant, qu'on doit rapporter la liaison avec M. Saint-Marc Girardin et M. de Sacy, sur laquelle ce dernier nous a laissé de précieux détails. Doudan était le plus pauvre des trois. Il mangeait au collège, mais il demeurait au dehors, rue des Sept-Voies, dans une grande chambre à peine meublée et où l'on arrivait par un escalier borgne. Ses amis se réunissaient chez lui de préférence, et y passaient le plus souvent leur soirée, dans d'interminables discussions politiques, littéraires ou philosophiques, telles que

les aimait la jeunesse de la Restauration, et où Doudan montrait déjà la force et les grâces de son esprit. On y était, en religion voltairien, en philosophie spiritualiste et germanisant ; on inclinait, en littérature, vers l'innovation, sans s'abandonner tout à fait pour cela au romantisme ; quant à la politique, les trois amis appartenaient à l'opposition constitutionnelle et libérale. Ils faisaient partie d'une conférence Montesquieu ; M. de Sacy, du reste, ne se souvenait pas d'y avoir jamais vu Doudan monter à la tribune.

La situation de Doudan changea soudainement, et son sort fut fixé lorsque, sur l'indication de M. Villemain, il fut choisi pour faire l'éducation du jeune Rocca, le fils que madame de Staël avait eu de ce second mari dont elle n'avait pu se résoudre à prendre le nom. Cet enfant, dont l'intelligence se ressentait des suites d'un accident qui lui était arrivé en bas âge, était le frère utérin de la duchesse de Broglie, de sorte que Doudan se trouva introduit, par ses nouvelles fonctions, dans l'intérieur et bientôt dans l'intimité d'une famille dont il était destiné à devenir l'hôte constant, mieux que cela, un membre respecté et chéri. Je ne sais à quoi comparer cette relation, ces liens d'estime et d'affection réciproques, cette place occupée sans embarras, sans sacrifice d'indépendance ni de dignité, à un foyer domestique qu'on ne pouvait plus dire étranger tant il était devenu le domicile naturel de notre ami. Tout au plus pourrait-on rappeler à cette occasion la position qu'occupait l'abbé Barthélemy dans l'hôtel Choiseul ; mais le duc de Bro-

glie avait, si je ne me trompe, mis plus d'égalité entre lui et son hôte; il avait plus souvent recours à Doudan; il le gardait plus évidemment près de lui sur le pied de l'amitié, de la confiance, d'un besoin de commerce journalier. Les événements politiques y avaient contribué. Je suppose, quoiqu'on ne nous l'ait pas dit expressément, que Doudan avait eu une part plus ou moins directe à l'éducation des enfants de la famille. Lorsque la révolution de Juillet arriva et porta le duc de Broglie au ministère de l'instruction publique, celui-ci, qui connaissait la valeur de Doudan, le fit chef de son cabinet, et le maintint dans cette situation de haute confiance lorsqu'il devint ministre des affaires étrangères et président du ministère du 11 octobre. Ces quatre ou cinq années de vie politique commune scellèrent en quelque sorte l'attachement que s'étaient voué deux hommes également distingués par le cœur et l'esprit, et quand survint, peu de temps après, la mort de la duchesse de Broglie, « il devint évident, pour nous servir des expressions d'un biographe, que Doudan ne consentirait jamais à se séparer de l'intérieur où un tel vide venait de se produire et dans lequel ses affections étaient désormais à peu près concentrées. »

Le salon du duc de Broglie tenait des maîtres de la maison un caractère de gravité qui n'excluait ni le mouvement des idées, ni le brillant de la conversation. Le principal ornement en était la duchesse, la fille de madame de Staël, qui unissait le plus solide mérite au charme le plus séduisant, et dont la mort prématurée causa un deuil singulièrement général et profond. Le duc

lui-même était un homme tout à fait supérieur, et dont ni la vie publique, ni les écrits, ni même le commerce personnel ne laissaient voir toute la valeur, tant son grand sérieux et aussi une certaine timidité, une certaine gaucherie naturelle l'enveloppaient de réserve. Son esprit était à la fois élevé et étendu; des principes très fixes, des idées très arrêtées ne l'empêchaient pas de rechercher la discussion, ni d'y mettre une entière sincérité. Instruit, porté aux plus graves études, tempérament de logicien, il ne dédaignait pas pour cela les choses de l'imagination; calme, maître de lui-même, gouverné par des convictions raisonnées, il n'était pas davantage inaccessible à l'émotion. Nature très élevée, très rare, à laquelle il n'a peut-être manqué que quelque alliage d'un métal moins noble pour en faire un instrument plus propre aux usages de la vie. Tous les hommes distingués dans la politique et les lettres se rencontraient dans les réceptions de l'hôtel de Broglie, en particulier pendant les années qui séparèrent la révolution de Juillet de celle de 1848, et c'est dans cette société d'élite que Doudan s'était fait une réputation de causeur. Non qu'il posât en oracle, ou qu'il y mît aucune recherche, aucune prétention — rien n'était plus étranger à sa nature, — mais il ne pouvait se mêler à la conversation sans y jeter des vues neuves, des aperçus spirituels, des jugements piquants, des mots heureux. Sainte-Beuve l'avait connu dans ces soirées de la rue de l'Université. Il avait conservé un faible pour ce charmant causeur. Je ne serais pas étonné que M. Cousin, de son côté, lui eût plus

d'une fois envié ses succès, et n'eût senti avec dépit qu'il y avait là trop de clairvoyance pour se laisser prendre à son brillant histrionisme. Je ne parle d'ailleurs de tout cela, — je me hâte de l'ajouter, — que de confiance et en m'en rapportant aux impressions d'autrui, car je n'ai connu Doudan que plus tard, et, bien que l'ayant beaucoup vu alors, ce n'a jamais été que dans sa chambre, tantôt seul, tantôt avec deux ou trois amis qui venaient comme moi rompre sa solitude. Je dois même à la vérité de dire que, soit par l'effet d'un tour particulier que prenaient nos conversations, soit que les qualités solides de l'esprit de Doudan me touchassent plus que les traits dont il brillait, je n'ai pas conservé de sa conversation un souvenir entièrement conforme à la réputation dont elle jouissait. Elle était intéressante, elle provoquait à la contradiction et à la réflexion, mais il ne faisait guère de mots, et j'avoue que je lui en savais gré. La conséquence en était d'ailleurs que, lorsqu'il émettait son avis sous une forme plus vive qu'à l'ordinaire, l'effet en était d'autant plus grand. Je me souviens de quelques-unes de ces expressions originales à l'aide desquelles il formulait ses jugements. La liberté de la presse était pour lui « cette liberté dont on n'a assez que quand on en a trop ». Il caractérisait d'un mot un romancier contemporain, dont il ne contestait point du reste le talent ni le vif esprit, mais qui, selon lui, avait « l'intonation vulgaire ». Il n'aimait pas Joseph de Maistre : « C'est un faquin, disait-il, un grand faquin, un faquin taillé dans le mont Athos; j'ai un faible contre lui. »

Doudan, malgré les succès qu'il y avait, craignait ce qu'on appelle le monde. Il n'était pas difficile, écrit-il dans une de ses lettres, mais il était sauvage, et aimait mieux les bêtes des champs que les gens d'esprit des salons. Il y joignait, dans les dernières années, et il ne s'en cachait pas, une aversion pour la société volontiers exclusive qu'il était appelé à fréquenter, dont les défauts allaient en s'exagérant, où la dévotion remplaçait de plus en plus l'esprit, le charme, la culture d'autrefois. « Le goût des lettres est une marque de grande origine, écrit-il avec son ironie contenue : on ne l'a pourtant pas dans le faubourg Saint-Germain; c'est singulier. » Le flot de piété superstitieuse qu'il voyait monter depuis vingt ou trente ans et qui le faisait de plus en plus isolé parmi ses relations d'autrefois, lui inspirait surtout de l'humeur. Je l'ai entendu se plaindre de n'avoir plus que trois ou quatre personnes à qui parler. Ses lettres, toujours respectueuses pour les sentiments de ses correspondants, risqueraient de ne pas donner une idée suffisante de l'indépendance de ses opinions, s'il n'avait eu quelques amis avec lesquels il se sentait plus à l'aise, parce qu'il les savait aussi libres d'esprit que lui-même. M. Piscatory était du nombre. C'est à lui que Doudan envoyait un jour l'éloge suivant de Cicéron, un portrait délicieux, qu'on aime à mettre en regard des grosses injures dont les Mommsen aiment à accabler tous les vaincus, et sous les traits duquel Doudan ne laisse pas de s'être un peu dépeint : « C'est une aimable et noble créature. Ce petit parvenu d'Arpinum est tout sim-

plement le plus beau résultat de toute la longue civilisation qui l'avait précédé. Je ne sais rien de plus honorable pour la culture humaine que l'état d'âme et d'esprit de Cicéron. Il est sans doute aussi résolu qu'aucun des bourgeois de Paris qui le tiennent pour un poltron, pour l'avoir entendu dire vaguement au collège. Il est actif comme la foudre, ami sincère et officieux, bienveillant pour tous, aimant ce qui brille, mais ce qui brille en éveillant de grandes pensées, sage, modéré, ami des règles sévères par imagination, stoïque et prêt à se les appliquer à lui-même après un peu de réflexion; sans dogmes, il est vrai, sans traditions impérieuses et miraculeuses, ne reconnaissant d'autres Pères de l'Église que la suite des sages que le monde avait admirés jusqu'à lui, mais aussi ne dépassant pas les limites de l'intelligence pour s'émouvoir de ce qui ne dit rien à l'esprit. On n'a pas fait un compte exact, à mon sens, des ravages qu'a produits dans les esprits des temps nouveaux l'habitude d'admirer l'inintelligible au lieu de rester tout simplement dans l'inconnu. Aux temps de Cicéron, aucune croyance surnaturelle ne dominait sur les esprits cultivés. Quand il rêvait sur la terrasse de Formies, en vue de la mer, il suivait avec pleine liberté tous les beaux instincts de la raison humaine. Quand il cherchait le secret du monde ou qu'il se demandait ce que murmuraient les vagues à ses pieds, ce que disaient les astres du ciel d'Italie sur sa tête, il n'avait entre lui et la nature aucun de ces fantômes imposants, mais informes, qui ravissaient saint Antoine

dans le désert et saint Ignace de Loyola dans le monde. »

Je crois bon de remarquer la persistance des sentiments rationalistes chez Doudan, quand ce ne serait que pour établir le quant à soi philosophique qu'il sut maintenir au milieu des amis chéris et vénérés près desquels il vivait et qui se distinguaient, eux, par des croyances chrétiennes élevées, mais positives. Doudan ne s'en cache pas, il est franchement du siècle. « Pour mort, écrit-il à M. Raulin, le XVIIIe siècle n'est pas mort du tout. Il fera le tour du monde avant de mourir. Tous les esprits sages vous le diront comme moi, qu'ils s'en affligent ou s'en réjouissent. Ce que vous nommez le XVIIIe siècle, c'est la liberté de l'esprit. Je crois bien que le diable y trouve assez son compte, mais je n'y peux rien, et, pour dire plus, vous n'y pouvez rien. » Et dix ans plus tard, dans une lettre adressée à M. Piscatory : « Il est de mode, dans le monde où je vis, de trouver les lettres de Voltaire vides et monotones ; on est difficile aujourd'hui. Je ne sais pas comment font les gens d'esprit qui s'arrangent pour comprendre l'antiquité qui a bien ses difficultés, et qui ne peuvent plus comprendre le démon du XVIIIe siècle. Il était chargé d'une fière besogne, qui était de remettre le sens commun sur ses pieds. Il l'a fait. Ce n'est pas que ce sens commun, quand il va tout seul, ne soit un petit grossier, j'en conviens, mais pourtant c'est le sens commun et il est de très grande maison, et on ne fait pas grand'chose de solide sans ce puissant charpentier. » Et encore dix-huit mois après : « Je ne lis plus Cousin. Il ne change que de sentiments et pas d'idées. C'est le contraire qu'il

faut faire. C'est bien lui qui a voulu nous mener dans toutes sortes de cavernes obscures et qui nous y aurait laissés sans chandelles, pour aller se promener autour de madame de Longueville, et d'une vieille dame encore qui est l'Église romaine. Moi qui garde

Ces secrets sentiments,
De la nature en nous indomptables enfants,

je n'entends plus rien à M. Cousin ou à bien d'autres, quoique Cousin soit le plus singulier. »

Doudan ne conserve pas moins sa propre manière de voir et son franc-parler en politique qu'en religion. S'il partage l'attachement à la monarchie de Juillet et le libéralisme assez peu démocratique de son entourage, il ne se laisse nullement entraîner par le courant des préjugés et des passions que les événements y déterminent. Il s'obstine à croire, même en 48, même en 52, « à la domination finale du sens commun, de l'équité, d'une liberté honnête ». Les révolutions, les excès, ne réussissent pas à ébranler sa foi. Il en conclut seulement que les peuples ne s'instruisent qu'en pratiquant des erreurs dont ils auront à revenir. « Se mordre les doigts est la seule manière d'apprendre. » — « Cette pauvre liberté, écrit-il encore, prend les gens un peu de toutes mains et sans y regarder ; il est clair que sa cour se compose de l'élite et de la lie de l'espèce humaine. » En 1871 même, au lendemain de la Commune, animé de l'horreur que nous éprouvions tous alors pour « cette férocité bête, malpropre, ignoble, qui n'avait pas encore fait sur

l'histoire de taches si larges et si dégoûtantes », et tout près de confondre, comme on le faisait dans son parti, la répression avec la réaction, reprochant à M. Thiers d'avoir manqué le moment pour je ne sais quelles mesures de rigueur, Doudan résiste à ces contempteurs des classes inférieures qui hochaient la tête en répétant : Je vous l'avais toujours dit! Il ne peut absolument pas croire que le grand nombre soit nécessairement opprimé ou oppresseur : il veut « respecter le rêve de sa jeunesse, quelque forte que soit la tentation par moments ».

Je n'ai garde de savoir gré à Doudan de la colère et du mépris qu'il éprouve pour l'empire : ces sentiments étaient trop naturels, et ils étaient partagés par tous ceux qu'il fréquentait. Je ne puis m'empêcher pourtant de faire remarquer que dans l'élection d'un président de la République, en 1848, il « vote obstinément pour le général Cavaignac », tout comme, lors du plébiscite de 1870, il porte au scrutin « un *non* de son écriture la plus soignée, la plus lisible, la plus reconnaissable au besoin ». « La plupart de mes amis, ajoute-t-il, ont préféré un bulletin blanc, mais cela n'est pas lisible, tandis que *non* se comprend sur-le-champ. On m'a dit qu'en disant *non* je votais avec d'infâmes drôles, à quoi j'ai répondu qu'il y a certainement d'infâmes drôles partout. » Notons enfin que Doudan n'est nullement disposé à se joindre aux déclamations dont le 4 septembre devint le thème. Tout en sentant le péril d'une révolution accomplie en de pareilles circonstances, il la reconnaît indispensable.

Le sujet sur lequel Doudan dut se trouver le plus isolé au milieu de son monde fut certainement l'unité de l'Italie, la politique de M. de Cavour et la ruine du pouvoir temporel. On sait les colères que ces questions allumèrent précisément dans la société catholique libérale à laquelle appartenait notre solitaire, et comment le zèle religieux s'efforçait de couvrir ses griefs spéciaux de l'intérêt politique qu'avait la France à ne pas voir une nouvelle puissance se former à ses portes. Doudan, quant à lui, est fort loin d'être insensible à ce danger, à la politique de dupe qui a fait l'Italie et qui a laissé faire l'Allemagne. Il voit, dès 1866, le péril qui menace l'Alsace et la Lorraine, et il y revient avec une singulière insistance, s'indignant de l'imprévoyance de l'opinion à cet égard. Mais cela ne l'empêche point de signaler, dans la révolution italienne, la conséquence des crimes commis par les gouvernements renversés, la force des idées devant lesquelles ces gouvernements succombent, et l'habileté du grand politique qui mène à bien cette prodigieuse aventure. « Malgré ses injustices, dit-il de Cavour, je ne suis pas de ceux qui lui veulent du mal. Ceux qui l'appellent un scélérat ne savent guère de quel bois se sont chauffés la plupart des libérateurs des nations. » Et ailleurs, dans un passage bien remarquable, et que je ne puis prendre sur moi d'abréger, tant il met en lumière l'esprit de mesure et d'équité qui caractérisait les jugements de Doudan : « Si les grands morts de l'Italie se levaient pour raconter les lamentables histoires du passé, j'espère que les belles dames et les jolis messieurs, qui

ont horreur de Garibaldi et de M. de Cavour, daigneraient frémir quelque peu par esprit de justice. Je n'ai assurément pas l'assurance cavalière de certain rédacteur de journal qui trouve que rien n'est plus simple que ce qui se passe sous nos yeux, et qui croit montrer beaucoup de largeur d'esprit en méprisant le droit des gens, les droits des particuliers et toutes les saines règles de la politique de l'Europe. Il est une largeur d'esprit qui consiste à ne point connaître de limites et qui devient sottise aux yeux de tous quand les passions du moment se refroidissent; mais, après tout, le golfe de Naples et les cimetières de Rome, de Modène, de Bologne et ceux des prisons d'Autriche, couvrent des débris qui en diraient de belles sur le génie des gouvernements qui tombent à cette heure. Je n'ai pas la faculté d'oublier, qui est à la mode aujourd'hui. Je suis né bleu, et je mourrai vraisemblablement bleu, quoiqu'il soit téméraire de s'en vanter, à voir les grands oublis de soi que nous voyons. J'ajoute qu'il ne dépend pas même de ceux qui disent des choses bleues par hypocrisie de me faire changer d'avis. Je ne porte donc pas le grand deuil des dynasties italiennes qui s'en vont. »

Le même sentiment historique des choses, la même intelligence des forces morales et sociales auxquelles obéissent les événements se trahit dans les opinions de Doudan sur le pouvoir temporel. Ses principes naturellement conservateurs et doctrinaires ne l'aveuglent pas plus, sur ce sujet, que l'autorité de M. Thiers et de M. Guizot, ou les déclamations sanctimonieuses qu'il en-

tendait autour de lui. « Il reste toujours, dit-il, que le sens commun public, qui est souvent une bête, ne peut plus comprendre pourquoi le pape est un souverain temporel. Ce genre de bon sens-là finit toujours par l'emporter. Les catholiques eux-mêmes en sont atteints. » Et à un autre correspondant : « Bien que je sache d'excellentes raisons pour maintenir le pouvoir politique du pape en Europe, je ne peux me défendre de l'impression que c'en est fait dans l'histoire de sa puissance matérielle, ou à peu près. Il a les lieux communs universels contre lui, et ces grands diables de lieux communs, quand ils s'y mettent, sont forts comme des Turcs. On dit que les papes ont si souvent retrouvé leur puissance perdue, qu'il y a cent contre un à parier que celui-ci la retrouvera encore; mais il ne faut pas abuser des analogies et l'histoire ne se répète pas tant qu'on le dit bien. Les forces qui mettent en péril aujourd'hui les États du pape sont d'une tout autre nature et bien autrement durables que les anciennes révolutions de la politique générale de l'Europe. Il est un certain gros bon sens que les conditions nouvelles de la société rendent plus fort que jamais. Quand il a décidé d'une chose, les sages ont beau faire, aujourd'hui ou demain il faut en passer par où il veut. Il est bien entendu entre nous que ce gros bon sens-là n'a quelquefois pas le sens commun, bien qu'il l'ait généralement, mais enfin il est le maître et le souverain final. »

II

La situation très particulière que j'ai essayé de définir servira à faire comprendre comment Doudan a pu écrire tant de lettres. Il vivait chez les hôtes que l'on sait, sans liens de famille, sans fortune à faire ou à gérer, sans fonctions à exercer, sans rôle à jouer, sans ambition à servir, sans soucis, en un mot, ni obligations, ni travail forcé d'aucune sorte. Il n'avait d'autres devoirs à remplir que des devoirs de société, et encore n'en prenait-il que ce qu'il voulait bien. L'été venu, il avait ses étapes régulières de villégiature; il commençait par Broglie, où une riche bibliothèque satisfaisait tous ses caprices littéraires; il allait ensuite à Gurcy, chez M. le comte d'Haussonville, et finissait ordinairement par madame Auguste de Staël, à Coppet, sur les bords du lac de Genève. Là il passait l'automne, et restait quelquefois jusqu'aux premiers frimas. Partout où il allait il était le bienvenu, et partout aussi il retrouvait le genre de vie auquel il était habitué, la disposition à peu près entière de son temps, la liberté nécessaire aux lectures qui étaient devenues à la fois son plus grand plaisir et sa principale occupation. Dévorer tout ce qui paraissait d'un peu marquant et relire sans cesse ses auteurs favoris, tel était proprement le fond de son exis-

tence. Quel emploi plus délicieux de ses journées! seront tentés de s'écrier quelques-uns de mes lecteurs. Quel épicurisme plus délicat et plus enviable! Oui, sans doute, n'était certaine loi de notre nature morale qui veut que les plaisirs les plus légitimes comme les plus vifs perdent de leur prix lorsqu'ils cessent d'être une récompense et un délassement, lorsqu'ils manquent de la douceur du devoir accompli ou de la tâche terminée. Il faut un alliage à nos jouissances, et le fardeau que nous portons avec répugnance, le labeur dont nous nous déchargeons comme d'un ennui, le devoir que nous traitons en ennemi, que nous regardons comme notre part d'épreuve dans le monde, dont nous aspirons à nous affranchir un jour, ce devoir, ce travail, cette peine, à y bien regarder, sont la saveur de l'existence. Sait-on ce que vaut le soleil dans un pays où il ne se voile jamais? Sait-on le prix du repos quand on ne l'a jamais acheté à la sueur de son front, le prix de l'argent quand on n'a jamais eu à gagner sa vie, le prix de la santé quand on n'a jamais été convalescent? Sait-on ce que c'est que la joie quand on n'a jamais été malheureux? La vie elle-même, je vais jusque-là, conserverait-elle sa signification si elle ne devait point finir? En tout cas, et quoi qu'il en soit de cette vérité, un peu dure à accepter, je l'avoue, force est de reconnaître que Doudan si libre, si affranchi des soins vulgaires, voué tout entier aux passe-temps les mieux faits pour un homme tel que lui, a subi la règle qui veut qu'à défaut de peines réelles, nous payions notre tribut à la nature en quelque autre mon-

naie. Il était, et à un rare degré, ce qu'on appelle malade imaginaire, expression évidemment impropre et injuste, puisqu'il s'agit de souffrances qui, pour ne pas se traduire aux yeux des médecins par des lésions organiques, n'en rendent pas moins misérable celui qui les éprouve. Notre ami se rendait assez bien compte, du moins par moments, de la nature moitié fictive de ses maux. Il se dit « une sorte de fou valétudinaire qui se fait honte à lui-même ». Il a toujours une demi-douzaine de fantômes au fond de son imagination; mais, comme sur un vaisseau bien ordonné, il n'y en a guère qu'un à la fois qui soit sur le pont, comme pour faire son quart. Dès que celui-là part, un autre sort de l'entre-pont et vient se mettre au pied du grand mât. « J'ai passé d'ailleurs ma vie ainsi, ajoute-t-il, et je crois bien que, à tout prendre, je suis une des plus misérables créatures du monde, sans qu'il y paraisse beaucoup, et malgré une sorte d'égalité d'humeur assez agréable au dehors, à ce qu'on dit ». Doudan est inépuisable sur le sujet de sa santé. Il fait parfois semblant d'en plaisanter. Il a quelque fantaisie de se faire exorciser, dit-il, bien que cette cérémonie ne soit plus guère en usage dans l'Église. Aujourd'hui, c'est l'homœopathie qui a remplacé l'exorcisme ; par malheur il n'y croit pas. D'autres fois, il analyse ses sensations avec cette clairvoyance et cette subtilité qui sont l'un des symptômes du désordre : « Un malade méconnu est un être bien misérable. Les gens qui ont l'âme vraiment charitable devraient faire une institution pour défendre cette classe de malheureux si

peu intéressante aux yeux de la société mangeante, buvante et agissante. Il faudrait savoir braver ce qu'ils ont de monotonie, d'idées fixes, d'idées changeantes, de fausse sagacité, de découragements absurdes, de raisonnements rigoureux et bêtes aussi. » Ce qui revient le plus souvent en définitive dans les lettres de Doudan, c'est le regret de la vie manquée. Il compare l'entrain qu'il éprouve de temps à autre à un trait de lumière à travers les vitres cassées d'une petite maison abandonnée et délabrée. Triste masure au total. « Les mauvaises herbes croissent dans le jardin; il y avait quelques herbes qui auraient pu grandir, mais qui ont été mangées par les chenilles. Vous n'avez pas d'idée de la tristesse de ce jardin. » On remarquera ce sentiment d'une force qui n'a pas trouvé son emploi. « Je vous donne ma parole d'honneur, disait notre pauvre ami, que si j'avais eu une bonne santé, je serais une créature passablement distinguée, mais il n'y a que Dieu et moi qui sachions combien d'obstacles cette misérable petite organisation me fait rencontrer partout. » La conclusion, c'est le néant des espérances. On a formé des projets, on s'est fait à soi-même des promesses, et tout finit en *queue de rat.* « Je me ferai faire un cachet, écrit le malade dans une de ses lettres, qui portera pour emblème une petite queue de rat, comme symbole de mon existence. Je voudrais avoir une devise qui ne fût pas trop longue. Il y a bien un morceau de Massillon sur la vanité des espérances humaines, mais il a quatre pages et c'est long pour un cachet. »

L'infirmité dont souffrait Doudan, ainsi qu'il arrive presque toujours, alla en s'aggravant. Les voyages lui devinrent à peu près impossibles ; il dut renoncer à aller, d'abord à Coppet, puis à Broglie même, ayant failli, s'imaginait-il, s'évanouir quatre ou cinq fois dans le trajet. Il n'osait plus accepter d'invitation ni sortir de chez lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque catastrophe en chemin. Il parle, dans une de ses lettres, d'un dîner que Sainte-Beuve nous donna à lui, à Paradol et à moi : je me rappelle quelle difficulté il y eut à convenir d'un jour avec Doudan, puis à l'y tenir, et que M. de Sahune, qui était de la partie, dut s'engager à l'amener et à le reconduire. Cet état, quelque pénible qu'il fût, n'était pas sans avantage pour les amis de Doudan. Comme il ne sortait plus ou presque plus de sa chambre, on était toujours sûr de l'y trouver, et je me rends très bien compte que cette certitude, si rare dans les relations parisiennes, était pour beaucoup dans la fréquence des visites que je lui faisais et dont le souvenir a aujourd'hui tant de prix pour moi. Bon nombre de ses amis profitaient de la facilité dont il s'agit, et l'on peut dire que Doudan a toujours été recherché et entouré. Il n'en est pas moins vrai que ces visites ne pouvaient remplir ses journées, qu'elles ne formaient après tout qu'une distraction à sa solitude habituelle, et l'on comprend dans quel cercle vicieux son genre de maladie avait fini par l'enfermer. Plus il cédait à ses impressions nerveuses et se cloîtrait chez lui, plus il se livrait sans défense à des maux dont l'exercice, les devoirs positifs, et des occupa-

tions forcées eussent été le vrai remède. Il était là passant des journées dans son cabinet, à s'examiner, se tâter le pouls, se regarder la langue, observant ses sensations, étudiant ses symptômes, se nourrissant de ses inquiétudes, et ne trouvant dans les conversations, dans la lecture et dans la correspondance, que le soulagement d'un oubli momentané.

Je viens de nommer sa correspondance. On voit maintenant quelle place le commerce épistolaire a tenue dans l'existence de Doudan. N'ayant pas toujours des visites et ne pouvant lire perpétuellement, doué, d'un autre côté, de trop peu d'ambition ou de persévérance pour faire des livres, et se sentant en même temps des idées et le besoin de leur donner un corps, il était naturel qu'il cherchât dans la correspondance tout ensemble un emploi de ses loisirs, une distraction à ses souffrances et une manière d'exprimer ce qu'il sentait si juste et ce qu'il savait dire si bien. Il avait assez de relations pour ne manquer en aucun temps de lettres à écrire, et ses absences de Paris pendant l'été multipliaient pour lui les occasions de continuer la plume à la main les conversations dans lesquelles il prenait plaisir et qui en procuraient tant à ses interlocuteurs.

Il a marqué lui-même les dispositions qu'il apportait à la correspondance et le genre d'attrait qu'il y trouvait : « Le plaisir d'écrire des lettres est, en grande partie, dans la liberté même un peu déréglée de la pensée ; dans le plaisir de dire tout ce qui passe par la tête dans le moment; dans le jeu de la plume qui va parmi les hasards

de toutes les impressions. Les personnes trop sages dans leurs discours, n'ont pas l'agrément de cette vie d'aventures. » Il était difficile de mieux marquer le caractère des lettres de Doudan lui-même, de mieux indiquer la variété des sentiments, l'imprévu perpétuel des idées qui en font le charme.

La correspondance de Doudan, qui commence en 1823, ne devient un peu suivie qu'à partir de 1830, ou plutôt encore de 1839. Telle qu'elle nous est donnée aujourd'hui, elle est interrompue çà et là par des lacunes de plusieurs mois, mais elle ne s'arrête qu'au mois d'août 1872, peu de jours avant la mort de l'écrivain. Ses principaux correspondants sont madame d'Haussonville, la fille du feu duc de Broglie, et son mari M. le comte d'Haussonville; madame Auguste de Staël, la veuve du fils aîné de l'illustre femme du même nom; madame d'Harcourt, née de Sainte-Aulaire; M. Raulin, un ami particulier de Doudan, et dont il faisait grand cas bien qu'il le raillât perpétuellement sur son dilettantisme catholique et artistique; enfin M. Poirson, l'historien, dont Doudan avait probablement fait la connaissance au collège Henri IV, et chez qui il allait quelquefois faire des séjours à Versailles. On voit, dans les dernières années, paraître plusieurs autres noms, mais les lettres de cette époque manquent nécessairement du ton d'intimité que donne seule l'habitude. Je suppose, d'ailleurs, que bien des lettres auront été retenues par ceux à qui elles étaient adressées ou auront été perdues. Doudan, en somme, écrivait beaucoup. On le trouvait souvent, lorsqu'on

allait le voir, au milieu de cette occupation, qu'il interrompait aussitôt et sans effort apparent. J'ajoute que son écriture était régulière, passablement lisible, qu'il ne faisait que peu ou point de ratures. J'entre dans ces détails parce qu'ils paraissent contraires à ce qu'on supposerait en lisant des compositions aussi irréprochables. On a de la peine à croire que ces lettres d'une diction si parfaite, d'un tour si achevé, aient été écrites au courant de la plume et au milieu des interruptions.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans ce recueil de lettres, c'est le portrait de l'écrivain lui-même tel qu'il s'en dégage. J'ai dit quels étaient le genre de vie et le caractère de Doudan, mais c'est sous sa plume qu'on voit se dessiner, en mille traits délicats, la nature de cet esprit, l'un des plus étendus, des plus subtils et des plus distingués que notre siècle ait produits.

Il avait toujours vécu, il l'avoue, en pays excessivement littéraire, et, bien qu'il aimât la nature et qu'il eût gardé un vif souvenir de ses voyages en Suisse et en Italie, il était avant tout homme de cabinet et de bibliothèque. Comment lire l'analyse suivante sans rester persuadé que Doudan, en la traçant, a décrit son état intellectuel? « Le littérateur proprement dit est un être singulier; il ne regarde pas exactement les choses avec ses propres yeux; il n'a pas ses propres impressions à lui; on ne saurait retrouver l'imagination qui était la sienne; c'est un arbre sur lequel on a greffé Homère, Virgile, Milton, le Dante, Pétrarque; de là des fleurs singulières qui ne sont point naturelles et qui ne sont pas non plus

artificielles. L'étude a donné au littérateur quelque chose de la rêverie de René; avec Homère, il a regardé la plaine de Troie, et il est resté dans son cerveau un peu de la lumière du ciel grec; il a pris un peu de l'éclat mélancolique de Virgile en errant à ses côtés sur l'Aventin; il voit le monde comme Milton, à travers les brouillards de l'Angleterre, comme le Dante à travers le jour limpide et ardent de l'Italie. De toutes ces couleurs il se fait une couleur unique; de tous ces verres par lesquels passe sa vie pour arriver au monde réel, il se forme une teinte particulière qui est l'imagination des littérateurs. »

Les lettres de Doudan, par l'expression de ses goûts, par les questions qu'il soulève, par les conseils qu'il donne à ses amis, nous ouvrent, à son insu, bien des jours semblables sur son tempérament littéraire. Il se trahit dans les prédilections qu'il avoue et dans les critiques au-devant desquelles il va. On pourrait, par exemple, être tenté de reprocher de la recherche à sa manière d'écrire; gardons-nous de croire, cependant, qu'il ne sache à quoi s'en tenir là-dessus. « Ne dites rien, s'écrie-t-il, contre l'affectation du style; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est renfermée. Rien n'est plus naturel que l'homme qui ne voit des nuances à rien. Il n'a point d'effort à faire, l'heureux homme. » Doudan revient sans cesse, comme à un thème favori, à la défense des nuances, des idées demi-obscures qui lui semblent être une richesse, de l'imagination qui entrevoit ces idées, de la poésie qui en est proprement le langage. Chose curieuse, il a l'intelligence précise, rigou-

reuse même, sa façon de dire est d'une netteté et d'une fermeté incontestables, et avec cela il a besoin des espaces sans limites où la pensée devine plus qu'elle ne voit. On n'a qu'à ouvrir sa correspondance pour y trouver toutes sortes de remarques aussi profondes que fines sur ce sujet : « Il y a des moments où j'aime autant un grand gâchis qu'une précision étroite. J'aime autant de grands marais troubles et profonds par places que ces deux verres d'eau claire que le génie français lance en l'air avec une certaine force, se flattant d'aller aussi haut que la nature des choses... Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses que recèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses dont la liaison nous échappe que tournent les idées claires pour s'étendre, et se développer, et s'élever... Dans l'extrême besoin d'évidence et de clarté que les révolutions de l'intelligence ont amené, les esprits supérieurs eux-mêmes ont eu quelque peine à conserver en soi ces aromates subtils qui gardent l'âme contre la corruption et que ne connaît pas la rigueur vulgaire de l'observation matérielle. »

Doudan étend à toutes les carrières la supériorité que l'intuition des vérités impondérables donne à l'esprit cultivé, et il a raison puisque cette intuition n'est qu'un autre nom pour la connaissance des hommes et le tact dans la conduite de la vie. Il va jusqu'à s'accuser d'une rage intérieure contre les esprits bien faits, dit-il, qui n'ont

que le goût du réel : « Quand on en est là, on n'est bon à rien, pas plus dans une ferme que dans un palais. » Mais quelle belle page que la suivante ! Et quelle union extraordinaire du sens pratique des choses et de la divination des forces dernières qui les régissent! Il s'agit d'un homme politique éminent : « Savez-vous quel est ce quelque chose qui lui manque ? C'est le diagnostic des grands médecins comme il n'y en a plus. Il compte tous les symptômes de la maladie d'un État; mais, dans cette analyse méthodique, ce je ne sais quoi qui fait qu'on est guérissable ou incurable lui échappe. Il a les yeux très ouverts, mais pas beaucoup de nez. Son talent est de même : il a la propriété, la clarté, la vivacité, mais il n'a pas la dent qui mord dans la chair, et cette dent-là c'est l'imagination, qui manque partout où elle n'est pas, qui attriste tout par son absence, comme il fait triste dans une maison où il n'y a point de femme. »

On n'aura plus le droit, après avoir lu ces passages, de méconnaître, chez Doudan, malgré le ton habituellement ironique, une certaine chaleur de conviction, une certaine émotion de l'âme. Le fait est que ses lectures favorites furent de tout temps les poètes et les romanciers. Et il n'aime pas seulement les romans, il est lui-même romanesque, il le confesse, il s'en vante; il veut que la maison soit éclairée d'un rayon d'idéal, voire d'extravagance, il trouve qu'on a dit trop de mal de la déclamation. L'*Héloïse* de Rousseau est l'un de ses livres favoris. On parle de phrases, mais c'est sur la foi de ces phrases « qu'est fondée la moitié des civilisations déli-

cates et humaines que nous connaissons ». Quant à la poésie on comprend quel en était le mérite aux yeux de Doudan : « Les poètes sont sur les confins des idées claires et du grand inintelligible. Ils ont déjà quelque chose de la langue mystérieuse des beaux-arts, qui fait voir trente-six mille chandelles. Or, ces trente-six mille chandelles sont le rayonnement lointain des vérités que notre intelligence ne peut pas aborder de front; mais quand on regarde de côté, on surprend de petits fils d'or qui joignent le connu à l'inconnu, et l'on peut quelquefois en faire profiter le connu. »

Romanesque et poétique, Doudan était naturellement aussi porté à l'existence contemplative. Érigeant, comme nous faisons tous, ses goûts en principes, il nous a laissé une philosophie de la vie végétative : « L'activité continue dégrade bien plus la pensée que ces grands silences de l'esprit durant lesquels il reprend ses forces. Regardez les gens très affairés et toujours en action ; peu à peu ils deviennent secs et superficiels. On dirait qu'ils sèment chaque matin une petite herbe hâtive et chétive qu'ils fauchent le soir. Il n'y a ni grands chênes, ni lacs profonds sur ces plaines. Qu'est-ce que pouvait savoir le Juif-Errant de tous les spectacles qui avaient passé sous ses yeux ? Jamais il n'avait pu s'arrêter nulle part. Là où il voyait arriver les hirondelles, il ne les voyait point partir. Le bruit de ses pas l'empêchait d'entendre le silence des nuits. S'il traversait une ville en armes, il se retournait en vain pour voir qui l'emporterait du tyran ou des opprimés. Ainsi l'activité continue coupe le fil de

toutes les pensées. Les moments où l'on croit végéter dans un repos inutile sont ceux où l'âme erre autour des abîmes ou sur les hauteurs pour en rapporter bientôt des trésors dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. »

Je me suis si bien abandonné au plaisir de faire connaître la personne de Doudan, qu'il ne me reste plus le temps de parler, comme je l'aurais voulu, de ses lettres elles-mêmes. Ce qu'on remarquera tout de suite en en ouvrant le recueil, c'est qu'elles n'ont rien d'intime. Sauf les plaintes sur sa santé, l'écrivain ne parle guère de lui; il n'y a rien dans sa correspondance qui rappelle, comme il arrive d'ordinaire, les relations personnelles de celui qui écrit, ses affections, ses joies ou ses chagrins. Ces lettres sont d'un intérêt si général qu'elles pourraient avoir été faites pour le public. Je n'en excepte que trois ou quatre adressées au frère de l'écrivain, une aimable et touchante lettre à une vieille bonne en lui envoyant des étrennes, et les admirables conseils donnés à M. Paul de Broglie lorsque celui-ci eut pris la résolution de quitter la marine pour entrer dans les ordres. On devine le chagrin et l'inquiétude de Doudan en présence de cette décision; il respecte trop les convictions de son jeune ami, et il se sent trop étranger aux sentiments auxquels obéit le néophyte pour oser combattre de front son dessein; mais il ne peut s'empêcher de lui faire sentir le caractère particulier du parti qu'il va prendre: « Qui sait, à vingt-sept ans, à quoi il renonce quand il renonce à tout? Un beau jour tout ce dont on a fait peu de cas se représente à l'imagination sous d'autres traits

et d'autres couleurs, mais alors la destinée a mis des barreaux de fer entre vous et le monde qu'aucune main ne peut rompre, et que le monde même ne veut pas qu'on rompe. C'est même la malice de l'imagination d'attendre que le sacrifice soit fait pour en montrer l'irrémédiable étendue. »

Si nous n'avons que peu ou point de lettres intimes de Doudan, en revanche la politique, ainsi que nous avons déjà pu nous en assurer, tient une grande place dans sa correspondance. Il est rare qu'il ne fasse pas quelque allusion aux questions du jour, et il est des moments, en 1848, par exemple, et dans les années suivantes, à l'avènement de l'empire, pendant la guerre et la Commune, où les événements laissent à peine à notre ami la liberté de parler d'autre chose. Peut-être même sa correspondance offre-t-elle, à cet égard, quelques longueurs. Doudan n'était pas un homme politique; on ne lui sent point de vocation à cet égard, et j'imagine volontiers que, n'eût été le monde dans lequel il vivait, il aurait suivi les affaires publiques de moins près. Ajoutez que tout cela a vieilli naturellement et s'est refroidi ; les conjectures ont été démenties par les faits, les jugements ont été réformés par la voix souveraine de l'histoire. Je me demande si les éditeurs n'auraient pas pu opérer là quelques retranchements sans faire tort à Doudan.

Je n'en dirai pas autant, il s'en faut, des dissertations qui se glissent sous la plume de l'écrivain, de « ce petit courant d'idées en l'air », comme il l'appelle quelque part, auquel il se laisse aller, et dont on a eu des

exemples dans plusieurs des citations que j'ai faites plus haut. Doudan se complaisait en ce genre de spéculation, et il est certain qu'il y mettait le meilleur de son esprit, ce mélange de justesse et de paradoxe, de sens commun et d'imprévu, de jugement et de subtilité qui le distinguait éminemment; quelque chose d'arrêté et d'entier dans les vues que tempérait tout à coup le besoin d'équité et de mesure; des partis pris formés par l'habitude, les penchants naturels, l'opinion ambiante, mais qu'il corrigeait de lui-même au moment où l'on s'y attendait le moins, grâce à l'avertissement secret d'une conception fondamentale plus large, d'une sagesse intime plus sereine. Doudan n'est pas proprement un moraliste; il ne s'occupe pas de la conduite des hommes et de l'analyse de leurs motifs; c'est plutôt un penseur. Il se plaît à tirer de la contemplation des choses humaines le rapprochement imprévu qui les éclaire par l'analogie. Il rappelle par là madame de Staël. Il frappe le tison du foyer et en fait jaillir une gerbe d'étincelles qui illumine toute la chambre.

Mais c'est la littérature qui tient le plus de place dans la correspondance de Doudan. Grand lecteur comme il l'était, il aime à entretenir ses amis de ses lectures. Aussi ses lettres sont-elles pleines de jugements littéraires, et c'est comme critique qu'il se montre surtout à nous dans les volumes que j'annonce. On voit à de fréquentes citations, citations toujours naturellement amenées et coulant de source, combien il avait les classiques français et latins présents à la mémoire. Il semble

cependant qu'il revînt plus volontiers à notre dix-huitième siècle qu'à notre dix-septième. S'il parle souvent de Bossuet, je remarque qu'il ne fait jamais, ou presque jamais, allusion à Molière. Le nom de Shakspeare, du reste, ne revient pas davantage sous sa plume, et je crois me rappeler qu'Homère lui était plus familier que les tragiques grecs. Peut-être Doudan n'avait-il pas le goût dramatique, ce qui arrive à certaines natures d'intelligence. Voltaire et Rousseau, en revanche, s'unissent dans ses prédilections. Il aime tout du premier, même ses poésies, « la plus vive image, selon lui, de l'esprit français quand cet esprit avait la grâce, la rapidité, la limpidité et le bon sens délicat ». Il gronde un de ses amis qui n'avait pas parlé d'*Alzire* avec assez d'égards. « Quel plaisir, écrit-il, avez-vous à chasser un pauvre homme que poursuivent toutes les vieilles dames du faubourg Saint-Germain à qui leur confesseur a commandé cet exercice salutaire? »

Quant à Rousseau, Doudan était resté fidèle à cet ancien faible pour la *Nouvelle Héloïse*, dont M. de Sacy confesse avoir été complice au temps de leur commune jeunesse. Il y trouvait des impressions vraies commentées par un génie simple et brillant. L'éloge est inattendu, mais il ne faut jamais oublier, avec notre ami, ce « petit fond de déclamation intérieure » dont nous parlions tout à l'heure. Le même penchant, si je ne me trompe, lui donnait, parmi les modernes, un certain goût pour les écrits de Quinet, à qui il pardonnait d'ailleurs bien des choses en faveur de son sentiment profond de la partie

mystérieuse des arts. « Il a l'air de déclamer, maintient Doudan, mais il est très réellement ému. » Et plus loin : « Vous autres qui êtes un peu secs, vous trouvez qu'on déclame dès qu'on s'anime. » J'appuie, on le voit, sur ce trait de physionomie intellectuelle ; il est capital chez Doudan. J'ajoute qu'il ne faut point, malgré la variété et l'indépendance de ses goûts, attendre de notre ami une impartialité rigoureuse. Il ne s'en pique point du reste, loin de là. Il ne veut pas qu'on tire sur les siens, ni qu'on concède à personne leur infériorité. M. Guizot avait fait, sur l'Italie, un de ces écrits quelque peu gourmés et dogmatiques dont il était coutumier, et où il discourait des générations spontanées et du péché originel à propos du pouvoir temporel ; Doudan en est visiblement vexé, car M. Guizot était l'un des hommes qu'il défendait de parti pris. Aussi est-il décidé à soutenir, envers et contre tous, que l'écrit est excellent. « On est déjà trop mangé par ses ennemis, tel est son principe, pour se manger entre soi. »

Voilà le lecteur averti. Il trouvera chez Doudan un juge plus sagace qu'équitable, plus pénétrant que désintéressé. Il a ses préventions comme ses prédilections. Il est rare que le rôle politique des écrivains contemporains, surtout quand ce rôle a été marqué et excentrique, n'influe pas sur les appréciations littéraires de notre épistolaire. Il se montre toujours froid, souvent même injuste et hostile, lorsqu'il s'agit de Lamartine, de Lamennais, de George Sand, de Victor Hugo. Son jugement sur Cousin, sans être empreint de la même mal-

veillance, est volontiers ironique, je ne sais trop pourquoi, Cousin, sauf vers la fin de son engouement bonapartiste, étant toujours resté correct. On en jugera par le passage suivant. Doudan reproche à M. de Rémusat de ne pas mettre assez d'art et de savoir-faire dans ses ouvrages de philosophie : « S'il avait appris de M. Cousin à tracer ces grandes lignes d'un camp romain pour y établir fortement ses idées, il serait le premier des métaphysiciens de notre temps, et cela en valait la peine. Il a des troupes nombreuses, mais il leur donne, par négligence, l'air d'une foule désarmée et peu redoutable. M. Cousin met quatre hommes et un caporal dans une vaste enceinte où règnent l'ordre et le silence. On voit de loin le prétoire, l'autel couronné de fleurs, les drapeaux, les armes en faisceaux, *trium legionum manus ostentabant*. On passe les yeux baissés devant les fossés de cette redoutable enceinte. La sentinelle crie : Au large! du haut des remparts. Qui croirait qu'il n'y a là que quatre hommes et un caporal? »

On n'a jamais exprimé d'une manière plus piquante des choses mieux vues.

Il est un écrivain, en revanche, pour lequel Doudan avait un goût que ne purent affaiblir ni les différences politiques, ni même certaine querelle suscitée par l'hôtel de Broglie à propos de la publication d'une correspondance de madame de Staël. Doudan épousa ce grief, cela va sans dire, mais il n'en sentit pas moins très vivement la perte que les lettres firent peu après dans la personne de Sainte-Beuve : « Il ne pa-

raîtra pas un livre digne d'attention qu'on ne cherche des yeux le juge qui ne sera plus là. Il n'a été égalé par personne pour une réunion de dons qui ne vont guère ensemble : le savoir littéraire le plus solide dans presque tous les domaines, le goût le plus sûr jusque dans sa plus extrême subtilité, l'imagination ouverte à tout avec un tour original qui montrait ce qui échappait à tous les yeux ; peintre exact comme la photographie avec la couleur et le sentiment de l'idéal, charmant dans la conversation, ayant bien des vertus qu'on eût plus volontiers reconnues sans les haines dangereuses auxquelles il se laissait aller. » Et le même jour, dans une autre lettre : « Personne ne l'a égalé pour une réunion de qualités d'esprit et de caractère qui ne vivent pas volontiers ensemble : le labeur d'un bénédictin avec l'imagination pénétrante d'une femme nerveuse; la hardiesse à tout dire en gardant toutes les nuances de l'équité; le goût de l'exactitude et la passion du vrai avec le sentiment de l'idéal dans la critique des grands écrivains ; un prodigieux savoir dans toutes les branches de la littérature, et parfois le vol léger d'un oiseau sur la surface des choses ; bien des vertus d'homme privé ; indépendant, quoique sénateur ; comprenant toutes les subtilités comme les grands élans de la piété de Port-Royal et prêt à dire, en mourant, de son curé :

Cet esclave est venu,
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu. »

Je reconnais que mes citations, en un sens, sont su-

perflues, puisque le lecteur n'a qu'à feuilleter les volumes de la Correspondance de Doudan pour tomber, à chaque page, sur des morceaux de critique également achevés. Je ne puis m'empêcher pourtant de détacher encore de ces volumes deux passages qui serviront à compléter l'idée que je voudrais laisser du talent de Doudan : l'un une esquisse peinte où éclatent des touches superbes, l'autre un crayon où l'artiste, en se jouant, atteint des effets de vérité et de finesse vraiment surprenants.

« Je me figure que peu de gens entendent Bossuet. On s'attache au fond de ses idées et elles importent peu en comparaison de cette imagination qui laisse derrière elle tous les poètes pour la gravité et l'état surnaturel. Il est le seul ministre en ce monde qui eût pu faire le discours du trône de Dieu, si Dieu souffrait un gouvernement représentatif. Milton et Pindare n'eussent été que de beaux esprits, dans cette occasion, en regard de Bossuet. C'est la plus grande voix que vous ayez entendue depuis qu'il y a des hommes, une voix qui s'entendait au fond de toutes les forêts et qui faisait rêver aux choses éternelles. On dit que le lion fait un effet de ce genre quand, en se promenant lentement, il rugit dans la nuit et que les Arabes en tremblent sous leurs tentes à dix lieues à la ronde. »

Quel admirable don que celui de sentir et de rendre ainsi la physionomie d'un écrivain, de n'y pas mettre seulement l'esprit et la sagacité, mais aussi l'imagination et la poésie !

Doudan, qui trouve les magnifiques expressions pour peindre ce qui est grand, a plus naturellement encore le trait plaisant et malin lorsque le sujet l'y invite. Madame de Maintenon, par exemple, n'était pas faite pour lui plaire. Il ne comprenait pas comment Louis XIV avait pu épouser ce « volume dépareillé de morale étriquée ». Le portrait qu'on va lire débute, il est vrai, avec plus d'indulgence, mais qu'on ne s'y fie pas, la griffe ne tarde pas à se faire sentir sous la patte de velours : « J'aime assez cette nature arrangée, compassée, comptant tous ses pas et gardant toutefois un certain laisser-aller gracieux dans le langage et dans les manières. Elle avait trouvé si peu d'aide et de bienveillance dans les autres à son entrée dans la vie, qu'elle s'était promis de s'occuper uniquement et le plus honnêtement possible de madame de Maintenon. Elle a fait son chemin doucement, sans bruit, avec une infatigable douceur et une invincible persévérance. Elle a feint d'abord toutes sortes de bons sentiments qu'elle a fini par éprouver. A l'envers de ce qu'on croit d'elle communément, je suis sûr qu'elle valait mieux à soixante ans qu'à trente. Le monde, en ne voulant pas prendre intérêt à elle, l'avait forcée à se prendre exclusivement sous sa protection. Dès qu'elle a eu fait sa petite fortune royale, elle a vu que cela même n'en valait pas la peine, et elle est entrée fort sincèrement dans la voie du détachement. Pour se détacher, il est nécessaire d'avoir eu sa part dans ce monde. Elle a commencé par se la faire à elle seule puisqu'on ne l'y aidait pas, et puis elle a vu qu'elle avait fait

une œuvre qui trompe, et, comme un bon esprit qu'elle était, elle a cherché sa part ailleurs, d'un air un peu triste et sombre comme une personne fatiguée, qui a beaucoup et inutilement travaillé. »

On ne peut lire la correspondance de Doudan et, en particulier, les jugements littéraires dont elle est semée, sans être frappé du fini de ces compositions. Ce sont des lettres, des lettres écrites rapidement, par conséquent des improvisations, et elles portent un caractère de perfection qui ne se trouve d'ordinaire que dans les ouvrages médités et rédigés. L'écrivain a vingt correspondants, et il ne se répète presque jamais. Son style défie par sa correction l'examen le plus rigoureux, et il ne trahit d'autre recherche que celle de l'écrivain jaloux de dire le mieux qu'il peut. Il y a facilité, abondance, cela coule de source, et la manière d'écrire n'en reste pas moins constamment soutenue; la phrase arrive toujours à bon port, elle est savante, elle a même le nombre; l'esprit, le piquant, la distinction ne se démentent jamais. Je ne sais, dans le même genre, absolument rien à comparer à ces volumes.

La vie de Doudan s'était dépouillée et assombrie, ainsi qu'il arrive fatalement lorsqu'on avance en âge. Vivre c'est survivre. Il avait été frappé avec ses hôtes et non moins qu'eux-mêmes par la mort de la duchesse de Broglie, en 1838. La perte de M. Raulin, au mois de septembre 1850, le priva d'une de ses meilleures relations. Celle du duc de Broglie, au commencement de 1870, lui fut bien plus douloureuse encore. C'était le

coup le plus sensible que la destinée pût lui porter, l'une de ces séparations qui nous séparent de nous-mêmes et nous font perdre en quelque sorte notre raison d'être sur la terre. Puis vinrent la guerre et la Commune, comme pour faire diversion au chagrin par des émotions d'un autre genre. Doudan passa le temps du siège à Paris; il y fut également retenu pendant l'insurrection qui suivit, se trouvant indisposé lorsqu'elle éclata. Il changea seulement de quartier, et alla demeurer aux Champs-Élysées « chez un ancien et excellent ami, de ceux qu'on trouve rarement dans les difficultés de la vie ». Le pauvre valétudinaire s'y montra courageux, causant de toutes choses comme à l'ordinaire, et sans trop de souci des bombes dont les éclats venaient frapper à la porte. Nous le retrouvons au mois de juin, à Versailles, auprès du prince François de Broglie, qui avait été blessé devant Paris, dans la lutte contre la Commune. Il y resta jusqu'en octobre. Revenu à Paris, il ne le quitta plus, se plaignant comme à l'ordinaire de sa santé, sans paraître cependant plus atteint que nous ne l'avions toujours vu. La dernière de ses lettres imprimées est du 12 août 1872. Il s'y montre profondément découragé. « Mon médecin, écrit-il, me pousse par les épaules hors de Paris, et je ne me sens pas de force à faire cent pas. La nature n'est pas bienveillante pour moi, et le sort ne m'a ménagé aucun désagrément ni aucun chagrin depuis quelque temps. » La maladie qui emporta Doudan doit s'être déclarée à peu près à la date même de cette lettre, car il ne fut guère au lit que huit jours et il

mourut le 20 août. Un sentiment assurément bien naturel, mais honorable pour la famille qui avait adopté Doudan, a voulu qu'il fût enterré à Broglie, auprès de celui auquel il avait été attaché par un lien si particulier.

Février 1880.

VII

LES PENSÉES DE DOUDAN[1]

La chose fut exquise et fort bien ordonnée.

Je ne sais quelle fantaisie me rappelle ce vers au moment où je ferme le nouveau volume de Doudan ; mais, au fond, c'est bien cela, une chose en elle-même délectable et que des soins intelligents se sont plu à faire valoir. Les critiques moroses ne trouveront pas à mordre cette fois-ci : arrangement parfait, texte correct, portrait photographique d'une admirable ressemblance, toutes les élégances modernes de papier et d'impression ; le diamant pour le coup est dans un écrin digne de lui.

Rien de banal comme la plupart des recueils de pensées, parce que le genre est facile et que la médiocrité s'en empare. Mais Doudan était le moins banal des hommes. Les notes qu'on a découvertes dans ses papiers et qu'on nous donne aujourd'hui ont, d'ailleurs,

1. DOUDAN, *Pensées, Essais et Maximes.*

l'attrait des choses intimes : elles n'ont point été rédigées en vue du public ; ce sont des pensées pour de bon, suggérées par la lecture ou inspirées par la méditation. On connaît celles qui venaient à Doudan quand il avait la plume entre les doigts et qu'il écrivait à ses amis ; d'autres fois, mais plus rarement, et faute peut-être de lettres à écrire, il notait ses considérations dans un cahier. Ces dernières ne sont pas moins vivement tournées que les autres, et elles sont naturellement le fruit d'une réflexion plus rassise.

Tant vaut l'homme, tant valent ses pensées, et quand des pensées sont d'un bon auteur, elles ont double prix, leur valeur propre et leur caractère personnel. Le principal mérite du volume qu'on vient de publier, c'est qu'on y retrouve Doudan tout entier. Doudan, en effet, a eu quelque chose de très rare. Il a été l'un des plus penseurs d'entre nos écrivains et l'un des plus écrivains d'entre nos penseurs, tout cela mêlé d'esprit et de savoir et retenu ensemble par le fil d'or de l'imagination. Il mettait la subtilité dans le bon sens et la poésie dans la raison.

La philosophie de Doudan n'avait rien de bien exact ni de bien complet. Il n'aurait pu dire comme certain jeune savant que j'ai connu à l'étranger : « Croyez-vous donc que moi, qui suis Allemand, je n'aie point un système sur la nature des choses? » Non, Doudan a compris « qu'il faut sortir du sens commun pour entrer dans la vraie métaphysique », et le sens commun est un terrain qu'il n'abandonne pas volontiers, même dans ses heures

les plus paradoxales. Quand il philosophe, c'est plutôt à la manière de ce Cicéron pour lequel on lui sent un faible, dont il parle si volontiers et si bien, chez qui il aime« les assertions larges et modestes qui laissent du jour et de l'espace pour les contradictions actuelles où nous vivons ». Il a peur des systématiques, comme il les appelle, « qui concluent avec fureur sans vouloir regarder à la complexité des choses ». Doudan est donc un penseur, partons de là, mais un penseur, au sens de Montesquieu quand celui-ci écrivait : « Ce qui fait une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pourrions espérer qu'après une longue lecture. »

Ajoutons que la pensée vibre chez Doudan. Ce raisonneur, ce raffiné, ce délicat, a les impressions à la fois vives et profondes. Comment en douter lorsqu'on l'entend parler de « cet éclat du soleil et de la nature, qui trouble d'une folle joie le printemps de la vie », — lorsqu'il décrit « l'ivresse tranquille où met la contemplation du monde », — lorsqu'il rappelle « toutes les pensées mélancoliques qui remontent à la surface de l'âme »?

Doudan, du reste, n'a pas seulement la vibration des sentiments, il a l'émotion des convictions. Il ne faut pas qu'un certain ton de persiflage qu'on lui a connu, que son sourire un peu railleur nous y trompe : il pouvait s'enflammer pour ses idées. Il croyait à beaucoup de choses auxquelles beaucoup d'hommes ne croient plus guère, à la liberté, aux lumières. Il s'écriera que l'igno-

rance où l'homme veut laisser l'homme est un crime et une honte. Il a, dans les *Pensées*, un admirable morceau sur les croyances volontaires et la foi de complaisance, morceau trop long pour que je le transcrive, mais où le dilettante a complétement disparu, où le penseur s'échauffe, s'indigne contre la « comédie méprisable » que jouent ces dogmatiques d'un nouveau genre. On sent qu'il a vu le mal de près, et que l'amertume s'est amassée dans son cœur : « Les professions vives de ce qu'on ne croit qu'à demi, s'écrie-t-il, sont la gangrène de l'âme. Elle retombe peu à peu par l'effort de cette hypocrisie sous les lois du dehors, comme le corps retombe sous les lois physiques quand la vie s'en est allée. Le besoin d'adhésion énergique à ce qu'on croit, c'est la vie de l'âme. » Ces colères d'un libre esprit contre les hypocrisies contemporaines, ces révoltes de la probité intellectuelle font penser à Sainte-Beuve, cet autre grand sincère !

L'originalité de Doudan, je l'ai dit, n'est pas qu'il soit un penseur, ni même parfois un penseur ému, c'est le rôle que joue l'imagination dans sa pensée. Il a un sens poétique et idéal qui colore tout ce qu'il conçoit. Il a marqué lui-même avec un singulier bonheur d'expression les hallucinations de son idéalisme : « Souvent, dit-il, dans l'impossibilité où est l'esprit ici-bas de se dégager des images, je me représente, au-dessus des réalités visibles, comme un invisible réseau d'idées qui les contient et leur marque leur place suivant les lois de la pensée, et quand j'abolis le monde par hypothèse, j'en-

tends encore, dans le grand vide de l'univers, le chœur des idées qui célèbrent l'impossible sur les ruines du réel. » Et ailleurs : « De quelque nom, de quelque forme que soient ces idées éternelles qui hantent notre imagination, il semble que l'œil les voie derrière les rideaux tremblants des spectacles humains. » Quelqu'un qui voudrait chicaner l'écrivain sur sa défiance de la métaphysique ne pourrait-il pas lui demander si cette conception est bien différente de celle de Hegel, — sauf la mise en œuvre dialectique, bien entendu, — quelque chose comme Hegel marié à Platon?

Une idée analogue, celle de la puissance secrète mais réelle des idées, revêt une forme plastique dans un autre passage : « Tout ce qui a vécu honnêtement dans une cité descend quelquefois aux heures de crise parmi les vivants pour les inspirer et les aider : la jeune fille morte avant l'heure du mariage, la mère tombée encore jeune au seuil de sa demeure, l'aïeul blanchi sous les drapeaux, tous sont là, secrètement présents, pour pousser les bataillons. »

L'imagination, le sentiment, l'idéalisme, la poésie, le rêve, — j'y insiste, parce qu'on risque de s'y tromper, — revendiquent sans cesse leur place dans les jugements de Doudan. Il redoute la rigueur des sciences démonstratives, qui ont à ses yeux le défaut de « retirer l'homme de ces domaines où errent les grandes pensées et les rêveries sans bornes ». La nature et l'art ne lui plaisent pas par eux-mêmes, mais par ce qu'ils suggèrent; Venise, par exemple, lui est « un prétexte à rêver

des choses supérieures à elle ». La poésie, dans sa pensée, sert à tout, même à l'intelligence de la vie : « L'imagination, dit-il, et la sensibilité aident à comprendre les choses en soi. » Et encore : « Les opinions violentes et absolues sont communément le partage des esprits froids. Je gage, ajoute-t-il, que Saint-Just n'avait pas d'imagination. » Qui ne met la poésie au-dessus de tout n'a pas, selon Doudan, le sentiment de l'histoire même, car l'histoire est le récit des efforts impuissants des hommes pour arriver à cette beauté sévère que nous trouvons dans le grand art. Noble et profonde définition, pour le dire en passant !

Les prédilections littéraires, chez Doudan, s'inspirent naturellement des dispositions morales que nous venons de lui reconnaître. L'imagination l'a fait romanesque et la vive perception imaginative l'a fait subtil. Il ne se cache au surplus ni de l'un ni de l'autre. Il n'affecte aucune estime pour les esprits soi-disant bien faits qui trouvent le style d'autant plus fort qu'il est terne : « Ils reconnaissent le bon goût, écrit-il, aux mêmes traits qu'un bourgeois reconnaît un bon mari pour sa fille : point de tour romanesque, rien de cette imagination qui fait quelquefois négliger un avancement et oublier ses affaires d'intérêt. » Il n'admet pas davantage le reproche qu'on adresse aux raffinements de notre analyse moderne. C'est, à son avis, blâmer le progrès même de la science morale, et ce qu'on nomme *marivaudage* n'est qu'une explication plus délicate, une intelligence plus fine des complications de la nature humaine. Il faut

ajouter, d'ailleurs, que le bon sens et le bon goût, que la justesse et la mesure n'abandonnent jamais Doudan, même sur les pentes où il a l'air de glisser. Ce moraliste curieux des nuances n'entend pas qu'on perde de vue l'ensemble de l'homme, les conditions essentielles de l'équilibre de sa constitution ; cet écrivain qui plaide pour la couleur, qui excuse au besoin un peu d'extravagance, saura fort bien le dire aussi : « Il y a une abondance d'images qui est le contraire de l'imagination dans le style. »

La réunion de la raison, de la finesse et de l'imagination avait fait de Doudan un critique accompli. J'ignore, il est vrai, s'il eût été capable de pousser une appréciation littéraire jusqu'aux dimensions d'un livre ou même seulement d'un article; mais, en revanche, dans ses *Lettres* et ici même, que de traits justes et exquis ! Les pages sur Chateaubriand, sur « les grands coloristes par état», sur ces « flambeaux errants que les charlatans promènent au gré de leur vanité et où nos pensées vont se brûler les ailes », — ces pages sont merveilleuses. Ailleurs ce n'est qu'un mot, mais un mot qui grave : les jugements sur Bossuet, par exemple, sur Rousseau, sur M. Thiers historien. Doudan a ce signe de l'esprit supérieur qu'il n'est point le prisonnier de ses propres opinions. Il sait que les appréciations humaines ont toujours quelque chose de partial et de partiel, en sorte que la seule équité à laquelle elles puissent prétendre est celle qui résulte des reprises, des retouches, des contradictions volontaires. Il avait une admiration sans bornes pour la

grandeur et la hauteur de l'éloquence de Bossuet; il en a parlé plus d'une fois en termes pénétrants; cela ne l'empêche pas de trouver un autre jour que Bossuet est sans finesse et qu'il a une fausse subtilité. Il lui en veut de son assurance dans l'*Histoire universelle* : « Bossuet, dira-t-il, a un air entendu et un ton d'autorité qui fait croire qu'il voit des liaisons entre les histoires de Rome, de Grèce et de Judée, quand il n'en voit pas plus que vous et moi. » Pareillement pour M. Thiers. Le lecteur des *Lettres* de Doudan se rappelle de quelle manière celui-ci loue le douzième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il en est tout saisi. Il y reconnaît l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais tracés; il n'est pas sûr que Thucydide ou Tite-Live eussent fait mieux ou même aussi bien. Aujourd'hui, ce n'est plus cela : M. Thiers, comme historien, « donne l'idée d'un régiment, musique en tête, que les enfants suivent d'un air ébahi en marquant le pas ». Qu'est-ce à dire? Que l'un de ces jugements est injuste? qu'il faut choisir entre les deux? Au contraire, ils sont justes tous les deux, chacun pour sa part et dans sa mesure, mais ils n'atteignent à la pleine justice qu'à la condition d'être réunis.

Juin 1880.

VIII

« MES PENSÉES »[1]

C'est le cas ou jamais de dire qu'il y a deux manières de prendre les livres, — comme toutes choses, au surplus, — en bonne ou en mauvaise part, avec faveur ou prévention. Qu'il serait facile de dénoncer le titre de ce petit volume comme prétentieux ! Que la critique aurait beau jeu à rappeler les ouvrages célèbres de notre littérature avec lesquels l'auteur anonyme a l'air de vouloir entrer en lice! Oui, mais ne pourrait-on pas tout aussi bien reconnaître dans cette publication le besoin qu'éprouve un esprit réfléchi de s'entretenir avec lui-même, et la pardonnable envie de laisser à des amis un souvenir attachant? Et de même en allant plus loin dans le volume. Que de choses un censeur y trouverait à reprendre en un jour d'agacement! Que de pensées lui paraîtraient discutables, et qui pis est, banales! Quel malin plaisir il aurait à relever des lieux communs tels

1. *Mes pensées*, Paris, 1878.

que celui-ci : « J'aime la vérité parce que j'aime tout ce qui vient de Dieu »; ou cet autre : « Il est beau d'avoir des aïeux, il est encore plus beau d'être quelqu'un soi-même. » Et remarquez qu'il y a, dans le livre, pas mal de réflexions de cette force. A la bonne heure, répondra le lecteur en veine de sympathie ou d'indulgence, mais ne voyez-vous pas qu'en le traitant ainsi vous prenez le volume pour une œuvre plus purement littéraire que n'a voulu l'écrivain, et que ces vérités qui vous semblent, non sans raison, tomber dans le lieu commun, ont pu frapper tout autrement l'esprit qui en faisait lui-même quelque jour la découverte ou la conquête, et qui n'a pas su mieux rendre une impression authentique néanmoins et personnelle? La vraie manière de juger un esprit, c'est de chercher s'il n'a pas donné quelqu part la mesure de sa valeur, et dès lors comment se refuser à reconnaître, dans plusieurs des pensées de ce petit volume, qu'on est en face de *quelqu'un*? « Que la vie serait triste, si elle n'était que le bien joué! » Voilà qui est élevé. — « Il y a dans presque toutes les vies une image, une pensée, un sentiment invisible qui est au fond de tout, qui inspire, qui conduit, qui fait mouvoir, qui est l'âme mystérieuse de toutes les actions. » Voilà qui est fin. — « Lorsqu'on est jeune, c'est soi que l'on cherche avant tout; c'est sa propre image que l'on voit dans tous les miroirs; c'est à son unique personne que l'on rapporte toutes les choses. Mais peu à peu l'égoïsme se calme, on sort de soi, on voit tout dans un autre; alors la vie perd cette âpreté inquiète de la per-

sonnalité; elle se revêt d'un immense intérêt; en dehors du centre étroit du moi, s'ouvrent les grands horizons et les larges espaces : c'est le bonheur. » Voilà qui est vécu!

Ceci me conduit à une autre réflexion. Il est certain qu'une bonne partie du charme qui s'attache à un livre tel que celui dont je parle vient de son caractère intime. En livrant ses pensées, l'auteur a beau faire, il se livre lui-même, il se trahit, si bien que l'intérêt qu'y prend le lecteur dépend, en définitive, de l'intérêt qu'inspire l'individualité qui s'y révèle. Ajoutez que cet intérêt s'aiguise encore d'une pointe de curiosité lorsque l'écrivain est inconnu, et qu'il s'agit, par conséquent, de le déchiffrer et, pour ainsi dire, de le démasquer. Or, c'est précisément le cas ici. Le volume que j'annonce est anonyme, il ne porte aucun signe extérieur qui puisse jeter aucun jour sur l'auteur, de sorte que nous avons proprement devant nous une énigme à deviner, ou mieux encore une image morale et intellectuelle à recomposer. Essayons donc; aussi bien sera-ce le meilleur moyen de faire connaître le volume.

L'auteur de *Mes pensées* est une femme. En vain a-t-elle cherché, dans un ou deux passages, à déguiser son sexe sous l'emploi du genre masculin. C'est une femme qui a dit : « Être aimable et n'être pas coquette, mesure parfois difficile à saisir! » C'est une expérience personnelle qui s'exprime certainement dans les lignes suivantes : « Il y a un charme étrange et irritant chez une femme à savoir vivre seule, inconnue, ignorée, n'ayant

besoin de personne, ne demandant rien au monde, gardant pour elle le secret de son cœur. Le contraste entre sa faiblesse naturelle et cette force, cette indépendance acquise, prête, lorsqu'elle est jeune et belle, une saveur singulière à sa jeunesse et à sa beauté. »

Ainsi donc on a été jeune et belle; il faut ajouter que la jeunesse a déjà fait place à l'âge mûr. Cela se sent à certaines plaintes sur la perte des illusions, à certains passages où l'écrivain s'exhorte à accepter l'effet des années : « Pourquoi nous étonner de vieillir, nous qui trouvions tout naturel autrefois que ce fût au tour des autres ? » Il y a même parfois dans ces pages la trace d'une lassitude de vivre : « A mesure qu'on avance en âge, le repos devient le bien suprême. L'absence de fatigues, l'absence de luttes, l'absence de peines sont les grandes réalités de la vieillesse en fait de bonheur. » Et comme cette autre pensée est juste, sentie : « A mesure qu'on vieillit, on parvient à ne s'émouvoir que pour ce qui en vaut vraiment la peine; *c'est bien là une compensation.* » Ces choses-là ne s'inventent pas; pour les dire, il faut les avoir éprouvées.

L'auteur, au reste, peut bien nous trouver impertinent de chercher à surprendre les traits de sa physionomie morale dans les réflexions qu'elle a livrées au public; mais elle ne saurait, en tout cas, se plaindre du résultat de cette recherche. C'est le but qu'on se propose, c'est l'effort auquel on se livre, ce sont les ambitions manifestes qui font connaître le vrai fond d'une nature, et tout ici est avouable, disons mieux, aimable. La femme

que nous avons devant nous est d'une nature assurément distinguée. Elle a en particulier cette marque de richesse morale qu'elle unit les contraires. Elle aime l'esprit, dit-elle, et adore la bonté; telles sont ses deux passions en ce monde, ce qui la charme le plus. Et elle dit vrai. De l'esprit, elle en a trop pour ne pas ressentir d'humeur contre les ennuyeux et les sots, mais la bonté vient à son secours et lui apprend à rester polie, charitable, voire bienveillante. Il y a du désenchantement chez elle, nous l'avons déjà vu. Elle est revenue de la vanité et des plaisirs, si tant est qu'elle s'y soit jamais beaucoup livrée. Aujourd'hui rien ne lui semble en valoir la peine: « Comment, écrira-t-elle, peut-on se passionner pour tant de petites choses, quand il est si agréable de leur être indifférent? » Et ailleurs : « Les natures supérieures éprouvent souvent un certain dégoût de la vie. Elles sentent le peu d'importance de la plupart des choses. Elles ont peine à y prendre un intérêt suffisant. » Ce sentiment, je le sais, n'est pas rare, mais ce qui l'est, c'est d'unir à cette clairvoyance la philosophie qui « extrait de chaque chose ce qu'il y a de bon et de joyeux, et s'en compose un facile contentement », la bonne humeur qui « met un rayon de soleil sur les fonds les plus noirs », la gaieté, enfin, « cette joyeuse chanson de l'âme ». Veut-on un dernier contraste? J'en reconnais un, chez notre anonyme, entre le besoin de rester maîtresse de soi, de gouverner sa vie, de ne rien abandonner au hasard, et la passion de sincérité et de naturel qu'on aime tant à rencontrer sous sa plume.

« J'aime la simplicité, dit-elle, au point de la rechercher jusqu'à l'affectation. » Et plus loin : « Être simple est un suprême bon goût qui indique le sentiment du vrai. »

Cette expression de « suprême bon goût », dont l'écrivain vient de se servir, est ici éminemment caractéristique. Elle revient souvent dans son livre. C'est une préoccupation évidente. L'auteur recommande la modération dans le langage, la sobriété dans le geste, l'oubli de soi, et tout cela au nom du bon goût. Elle rappelle que le bon goût réprouve tout ce qui est trop accentué. Elle nous avertit qu'une des choses les plus difficiles de ce monde est de garder la mesure. Esprit, mesure, bon goût, tel est, si je ne me trompe, le dernier mot, le vrai fond de la nature que nous étudions. Et cela ne suffit-il pas à la classer ? Les hommes ne se partagent-ils pas, en dernière analyse, en deux catégories, ceux qui ont du goût et ceux qui n'en ont point? Le goût ne s'applique-t-il pas à tout, n'est-il pas tout? La morale elle-même est-elle autre chose qu'une esthétique supérieure appliquée à la conduite des sentiments et de la vie ?

Il est impossible de fermer le livre d'une femme (je tiens, on le voit, à ma conjecture) sans y avoir cherché ce qu'elle pense de la religion et de l'amour, ces deux dominantes de la vie féminine. C'est l'auteur même, au surplus, qui nous autorise à rapprocher ces sentiments : « S'abandonner, dit-elle, est ce qui fait le charme de l'amour et la douceur de la foi. » Et encore : « Je comprends qu'on donne sa vie à Dieu ou à l'amour; hors cela rien ne vaut guère la peine, à mon avis. » Et l'écrivain reste

partout fidèle à sa définition. Sa religion est moins une conviction personnelle qu'un abandon, comme elle vient de l'exprimer, un acte de soumission et d'abdication. Elle s'imagine même évidemment qu'il y a un mérite à faire ainsi le sacrifice de son jugement. On peut conclure de l'une de ses *Pensées*, qu'elle a changé de religion et qu'elle en a souffert; mais ce n'est pas le renoncement à l'indépendance qui lui a coûté, c'est la rupture avec des souvenirs et des affections d'enfance. Quant à l'amour, notre auteur en parle sans pruderie, sans se défendre de l'avoir connu, et comme se sentant à couvert dans sa conscience d'honnête femme. « Je ne pense pas, écrit-elle, que ceux qui n'ont connu le bonheur qu'en dehors du devoir puissent se flatter de l'avoir goûté. » Une fois au bénéfice de cette déclaration de principes, elle a, sur le grand sujet dont nous parlons, des pensées qui sont singulièrement personnelles, celles-là, et jusqu'à la hardiesse. On est tout surpris de rencontrer un cœur si ému à la fois et un esprit si sincère. Mais laissons l'auteur livrer, sans l'avoir voulu peut-être, le secret de son expérience intime sur la tendresse et le bonheur.

« Il faut savoir sacrifier les passions à Dieu, mais il faut en avoir. »

« Presque tout ce que nous sommes vient de celui que nous avons aimé. »

« L'amitié est un sentiment très pur et très élevé. Plus désintéressé que l'amour et tout aussi constant, il lui manque ce charme suprême de l'amour d'être un bien que l'on ne goûte qu'à deux et qui n'appartient qu'à vous.

« Ne dédaignez pas un véritable amour; vous ne savez pas tout ce qu'il contient. »

« Tout est bon de l'amour, même ses querelles. »

« Les natures les plus indépendantes, les plus rebelles, se laissent opprimer avec bonheur par l'amour. »

« Aimer affranchit de tout autre besoin parce qu'il désenchante de tout le reste. »

« Je ne sais de quoi on pourrait avoir le droit de se plaindre en ce monde, du moment que l'on est aimé. »

« Gardons-nous de vouloir poser des limites à l'amour; son charme est de n'en point avoir. »

« Il y a quelque chose de brutal à parler raison au sentiment. »

« L'amour a ce grand avantage de n'avoir rien à faire avec la raison ; c'est ce qui fait son charme et son indépendance. »

« Il est impossible de ne pas aimer lorsque l'on aime. On peut sacrifier son amour, mais non le supprimer. C'est une grâce à lui faire que de ne pas le discuter, puisque cela ne peut servir à rien. »

« Il est difficile d'aimer par devoir; il l'est presque autant de se défendre, par devoir, d'aimer. »

« L'amour peut être un péché dans telles ou telles circonstances; mais il n'avilit jamais l'âme comme les petites passions intéressées. Il se rachète par son dévouement et ses souffrances. »

« Il y a des situations inextricables où la faute est tellement entrée dans la vie qu'elle semble y avoir pris des droits et créé des devoirs. »

« Dieu promet son pardon tout spécial à ceux qui se seront beaucoup aimés. (Où diable l'auteur a-t-elle trouvé cela?) C'est que la meilleure excuse de l'amour, c'est l'amour même, c'est son excès, sa force, son dévouement, et voilà pourquoi beaucoup d'amour obtiendra plus de miséricorde qu'un peu d'amour. »

Il y a quelque chose de curieux à voir comment, dans cette logique de femme, l'amour se rattache à la religion et la religion s'entend avec l'amour; mais ce qui est infiniment intéressant, c'est de voir comment un écrivain qui ne l'est pas et qui n'a pas la prétention de l'être, devient tout à coup vivant, éloquent, profond même lorsqu'il arrive au thème éternel, inépuisable.

Février 1879.

IX

ÉMILE ZOLA

I

Un incident est venu, ces jours derniers, piquer et agiter le monde littéraire. M. Zola écrit, depuis quelques années déjà, des lettres mensuelles à un journal russe qui les publie en les traduisant. Ces lettres traitent des livres et des auteurs contemporains. L'écrivain, grâce à la distance et à la langue dans laquelle paraissent ses critiques, se permet une liberté d'appréciation que l'usage ne lui aurait guère laissée en France. Il a, en particulier, récemment parlé des romanciers ses confrères, avec un sans-façon inconnu aux mœurs littéraires d'aujourd'hui. L'école à laquelle appartient M. Zola était la seule qui comptât, le reste n'existait pas ; des noms célèbres n'étaient prononcés que d'un ton de souverain dédain ; chacun recevait son paquet, et tel qui jouit de l'estime générale était renvoyé hors de cour avec un brevet d'insupportable médiocrité. La chose finit par transpirer. Quel-

qu'un eut connaissance de la correspondance de M. Zola et la dénonça au public français en criant à la trahison. Le mot était gros, mais le cas ne laissait pas d'être grave. M. Zola avait creusé un trou en terre, et il y avait parlé à son aise des oreilles d'âne de son prochain, sans se douter que les roseaux finiraient par tout répéter, ou peut-être, apôtre et sectaire comme il l'est, sans s'en soucier beaucoup. Quoi qu'il en soit, le fait une fois ébruité, M. Zola se conduisit en homme d'esprit. A jeu embarrassant il fit visage résolu. Il ne nia rien, n'atténua rien, déclara au contraire que ses lettres au journal russe avaient toujours été destinées à paraître une fois en français, et il livra lui-même dans le *Figaro* le texte de l'article incriminé. C'est de cet article que je voudrais parler à mon tour et en toute franchise. Non pour me mêler au débat en ce qu'il a de personnel, pour juger de l'équité ou de la courtoisie de M. Zola envers ses confrères, mais parce que M. Zola est fort en évidence depuis quelque temps, et parce que, sous prétexte de défendre une école, il vient de nous donner un spécimen très curieux de ses propres idées, de ses prétentions et de son savoir-faire.

Est-il besoin d'ajouter que je ne rends point responsables des doctrines de M. Zola tous les écrivains qu'il s'est plu à ranger dans son groupe et avec lesquels il aime à faire cause commune. Il en est dans le nombre qui n'ont pas seulement un réel mérite, mais qui nous paraissent infiniment plus libres dans l'exercice de leur art, infiniment moins systématiques et moins doctrinaires que ne l'est leur panégyriste. Ce qui caractérise surtout M. Zola,

en effet, dans le manifeste qui nous occupe, c'est le zèle. Il ne se contente par d'avoir son tempérament et les préférences par lesquelles ce tempérament se traduit; le natulisme chez lui est une foi, une religion, une Église. Il ne connaît que son cénacle, il n'admet ni gloire ni talent en dehors de l'orthodoxie. Rien de plus amusant que de l'entendre vanter le roman naturaliste comme tenant le haut du pavé et occupant ce qu'il appelle les grandes situations. « C'est là, s'écrie-t-il, qu'est l'avenir, c'est là qu'est la vie ! » En revanche, et comme il arrive aux sectaires, tout ce qui est étranger à l'école est pris en pitié. Les romans de passion « flattent le goût pervers pour les mensonges aimables ». M. Zola en veut spécialement au romantisme, mouvement dépassé, tendance arriérée, et qui surtout a eu le tort d'introduire le lyrisme dans l'art. Les expressions outrageantes se pressent sous la plume de notre auteur dès qu'il touche à ce sujet. Le romantisme devient « un air empoisonné, un virus, une lèpre ».

Une autre particularité de la critique de M. Zola est la mesure qu'il applique au roman contemporain. Il semble au premier abord, qu'il y ait contradiction entre la foi si profonde de M. Zola aux dogmes du naturalisme, et le besoin qu'il éprouve de trouver une confirmation de cette foi dans la vogue dont elle récompense ses adeptes. Mais non; nous avons beau être convaincus pour notre compte, nous éprouvons toujours quelque encouragement en voyant notre sentiment partagé. Il y a dans le consentement de la foule une autorité dont il est plus fa-

cile de contester la légitimité que de dédaigner le secours. M. Zola, lui, s'y abandonne. Seulement le « triomphe absolu », qu'il revendique pour les romans de l'école naturaliste se mesure au nombre des éditions vendues et au chiffre des exemplaires tirés. Il n'est pas un auteur que M. Zola ne pèse à ce trébuchet mercantile. Celui-ci se cotait assez haut jadis; la vente aujourd'hui a baissé de quarante mille exemplaires. Celui-là tire à cent mille : « C'est une des plus belles ventes du siècle. » On nous dépeint « le frémissement dans la foule des acheteurs », dès que parait un roman où sont étudiées les réalités poignantes de la vie, frémissement, ajoute l'écrivain, qui indique suffisamment la victoire des continuateurs de Balzac. Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur de semblables appréciations, si M. Zola n'était brouillé et depuis longtemps avec tous les genres de goût.

M. Zola, dans sa revue critique des romanciers contemporains, ne pouvait manquer de laisser percer ses propres idées littéraires. On y rencontre, en effet, toute une théorie du roman et du style, théorie, comme il est inévitable en pareille circonstance, qui est surtout l'expression des tendances de l'auteur, poétique taillée à sa mesure, formules destinées à maximer sa pratique. Cette théorie, au surplus, était déjà connue; mais elle prend ici, chez un esprit systématique, un caractère plus arrêté et plus cassant. M. Zola, nous l'avons dit, a l'horreur du romantisme comme coupable de poésie. Il en veut également, si j'ai bien compris, à ce qu'il appelle

le réalisme, c'est-à-dire à la représentation tout unie de la vie de tous les jours, à l'étude aussi exacte que possible de la classe bourgeoise. Bon à sa date et excellent à titre de réaction contre les travers romantiques, ce n'était pas encore le dernier mot de l'art. Le dernier mot de l'art c'est le naturalisme, qui paraît se distinguer surtout du réalisme en ce qu'il met plus de variété dans ses sujets d'étude, en ce qu'il descend plus bas dans l'observation du fait, en ce qu'il aborde la vie grossière et malpropre comme l'autre s'était attaché à la vie niaise et vulgaire, en ce qu'il ne craint pas, enfin, d'ébranler les nerfs des lecteurs et se fait fort de tout peindre jusqu'à l'atroce et au dégoûtant. Mais ce qui paraît surtout, après une lecture attentive des pages de M. Zola, caractériser l'école naturaliste, c'est le modèle qu'elle se propose et le procédé qu'elle emploie. Son modèle est ce Balzac dont M. Zola ne prononce jamais le nom qu'avec une sorte de génuflexion, comme fait un fidèle devant le Saint-Sacrement. Balzac, au jugement de la secte qui nous occupe, est un géant, un colosse, le créateur d'un monde, le révélateur par excellence. Quant au procédé favori de l'école, c'est naturellement aussi celui que Balzac a mis en honneur. M. Zola, parlant des romanciers naturalistes, nous les montre avec une complaisance évidente s'oubliant dans des descriptions et des analyses de dix pages. C'est bien cela : la peinture exacte, fouillée, minutieuse des hommes et des choses, et une analyse des situations et des sentiments relevée par des audaces de cynisme et de brutalité. Surtout pas de poé-

sie! Écartons le devoir et la passion, proscrivons tout ce qui est élégance ou distinction, et nous aurons le naturalisme contemporain, cette forme définitive du roman, e roman étant lui-même la forme dernière et définitive de l'art.

Je n'ai pas l'intention de discuter ici le naturalisme. Je me borne à une remarque. M. Zola et ses confrères ne se sont pas aperçus qu'en s'attachant à retracer des détails de la vie humaine que la littérature avait jusqu'ici écartés, ils se sont enfermés dans une impasse. Ils ont beau faire et beau oser, il faudra bien qu'ils s'arrêtent quelque part. Ils nous ont déjà conduits au bouge et à la guinguette, ils se sont mis à parler argot, et l'on doit s'attendre à voir les émules de M. Zola lui disputer ses succès en dépassant ses hardiesses, mais ils seront forcés eux-mêmes de mettre une limite à leur franc parler. Nous défions les plus osés de tout nommer, de tout décrire. La société a des bas fonds, que dis-je? la vie a des secrets devant lesquels s'arrêtera forcément cet étrange besoin du naturalisme de raffiner à rebours. On s'éprend de l'horrible, on cède au besoin d'étonner le public, et l'on obéit à la loi qui condamne les derniers venus à renchérir sur leurs devanciers : nous aurons certainement, en vertu de cette progression fatale, des écrivains qui se piqueront d'être à M. Zola comme M. Zola lui-même est à Balzac, — mais, je le répète, on est condamné d'avance à reculer un jour, ne fût-ce que devant les dégoûts du public ou le holà de la police. Et que restera-t-il à faire ce jour-là, si ce n'est de tenter

d'autres voies? Or je le demande, ne vaudrait-il pas mieux éviter de se laisser acculer à cette situation fausse, à cette littérature équivoque, et chercher dès aujourd'hui des inspirations plus saines et plus sereines?

Je crains bien que M. Zola ne soit inaccessible à ce genre de considérations. Le fait est que nous ne parlons pas lui et moi la même langue. Le roman naturaliste, à son sens, n'est pas l'une des formes du roman, c'en est la forme définitive et absolue. Tandis qu'il s'échauffe en pensant à la vogue dont jouissent les produits de l'école, tandis qu'il s'émerveille des destinées promises à l'art par la révélation du dogme récent, tandis qu'il revendique tout, le génie, l'influence, l'avenir, pour les adeptes de la foi nouvelle, je ne sais, quant à moi, voir en tout cela qu'une affaire de coterie ou de petite église. Le roman naturaliste, à mes yeux, vaut ce qu'il vaut; il peut avoir du mérite, il en a quelquefois; il est intéressant, dans tous les cas, à étudier comme un signe de l'inquiétude qui s'est emparée de notre génération et qui la pousse à tout essayer, à tout oser. On comprend d'après cela que M. Zola et moi, nous ne soyons pas près de nous entendre. Il est croyant et s'imagine tenir l'absolu; je suis simple amateur et je vis dans le relatif.

Rôle d'isolement en ce temps de fanatisme universel! La littérature tout entière est divisée aujourd'hui en sectes qui inscrivent chacune sur leur bannière : Hors de nos rangs point de salut! Les romantiques sont aussi exclusifs que les réalistes, les parnassiens aussi étroits que les romantiques. Je me demande quelquefois ce qu'est

devenu l'honnête homme au sens du XVIIe siècle, celui qui, selon La Rochefoucauld, ne se pique de rien, et qui peut être amoureux comme un fou, mais non comme un sot, celui qui, selon La Bruyère, tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, qui agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste et sans affectation, celui enfin dont le chevalier de Méré disait que « l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout ». Je me flatte par moments que cet homme-là n'a pas encore tout à fait disparu. Je me représente qu'il en est peut-être encore une demi-douzaine de tels, restés fidèles aux choses de l'esprit, lisant et surtout relisant, étrangers à cette horrible certitude qu'on rencontre partout de nos jours, ne sachant pas mettre tant d'âpreté dans leurs goûts ni dans leurs dégoûts, n'excluant rien de parti pris bien qu'en conservant leurs préférences aux choses délicates et achevées, sensibles à la force mais plus encore peut-être à la perfection, ne se croyant pas obligés de mépriser Racine parce qu'ils admirent Shakspeare, ou Shakspeare parce que Racine les charme, jaloux de leur liberté d'appréciation même losqu'il s'agit de M. Victor Hugo, ayant pratiqué Balzac, bien que sans se douter qu'ils aient eu affaire à une divinité. Quel dédain n'éprouverait pas M. Zola pour de pareils hommes s'il en rencontrait ! Et cependant qu'il ne s'y trompe pas, ce sont ceux-là qui représentent en définitive l'opinion, et qui, malgré toutes les révoltes de M. Zola, restent ses juges.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la manière dont M. Zola

conçoit le roman. Mais M. Zola s'est aussi occupé du style dans le travail que j'analyse, et ce n'est pas la partie la moins intéressante du morceau. Chose curieuse, il y a là, sur la facon d'écrire, des passages du plus grand sens et tels qu'on aimerait voir notre génération en faire son profit. « Une langue est une logique, dit M. Zola; on écrit bien lorsqu'on exprime une idée ou une sensation par le mot juste. Tout le reste n'est que pompons et falbalas. Avoir l'impression forte de ce dont on parle, et rendre cette impression avec la plus grande intensité et la plus grande simplicité, c'est l'art d'écrire tout entier. Il est déjà bien beau de sentir personnellement, d'avoir des sensations à soi, j'ajoute même que c'est là le don qui fait les maîtres. Seulement il faut en outre la rencontre exacte de l'expression. Plus elle sera directe, sans ragoût littéraire, allant droit à la vie, et plus elle sera puissante et éternellement jeune dans la vibration même de la vérité. » Et plus loin, en expliquant le style qu'il rêve quelquefois : « Moins d'art, s'écrie notre auteur, et plus de solidité, un retour à la langue si carrée et si nette du XVII[e] siècle, un effort constant pour que l'expression ne dépasse pas l'impression! » On ne peut, en vérité, ni mieux penser, ni mieux dire; malheureusement M. Zola tombe, en développant ses idées, dans de telles inconséquences qu'on se demande s'il s'est bien compris lui-même. C'est ainsi qu'on le surprend confondant partout la simplicité avec la platitude et le souci du style avec le purisme. Ses jugements sur les écrivains ne sont pas moins extraordinai-

res. Il s'imagine que nous ne pouvons plus juger de la perfection du style de Virgile, et il avoue trouver dans Corneille, dans Bossuet, dans Voltaire même, beaucoup de phrases qu'il comprend à peine. M. Zola, sur tous ces sujets, s'exprime comme un fruit sec de collège, ce qu'il n'est probablement pas. Mais ce qui est plus grave encore, c'est que la façon d'écrire de M. Zola n'a aucun rapport avec les préceptes que nous l'entendions énoncer tout à l'heure. Le *Figaro*, il est vrai, déclare sa langue excellente. Reste à savoir ce que vaut cette garantie, et si l'auteur se sentira bien flatté de recevoir patente nette de la part de tels experts! J'estime, pour ma part, que sa manière d'écrire est le plus souvent louche, obscure et incorrecte. On rencontre, dès la première page, des romans qui pullulent avec fécondité, un cadre qui est souple, une charpente qui se délaie, un horizon dans lequel on étouffe, un écrivain dégagé des circonstances ambiantes, une personnalité restée tranchée dans un coup de folie contagieuse, etc. M. Zola porte cette marque infaillible de l'écrivain banal, qu'il ne voit pas clair dans sa propre phrase. Il faudrait, dit-il, dresser un catalogue s'il voulait simplement nommer tous les faiseurs de romans. Cela me semble du pur La Palisse. Il affirme qu'on a volé à Victor Hugo un procédé, « en le limant et en le ciselant d'une façon parfaite ». Qu'est-ce que limer et ciseler un procédé? Tout cela, du reste, ne serait rien, je le reconnais, si le style de M. Zola offrait des compensations, si M. Zola avait un style. Mais c'est là surtout qu'est l'étonnement. L'auteur revient sans cesse sur l'ac-

cent personnel qui fait l'écrivain. Cette expression reparaît même si souvent sous sa plume qu'on dirait un tic. Eh bien, qui le croirait? M. Zola, est le moins personnel des écrivains. Il n'a ni dessin, ni couleur, ni relief, ni mouvement. Nous ne lui demandons pas, cela va sans dire, la distinction, la poésie puisqu'il professe le dédain de ces choses; mais on ne rencontre pas davantage chez lui, ce qui ne peut cependant faire de mal à aucune prose, la vivacité, l'imagination, l'esprit, le mot heureux. On n'y rencontre pas même les qualités dont l'auteur se pique, la charpente logique, le terme exact et le tour individuel. Tout y est terne sans être pour cela très juste et très approprié.

M. Zola, s'il m'a fait la faveur de me lire et de me suivre jusqu'ici, doit avoir une si pauvre idée de mon jugement en matière littéraire que je ne crains pas de le scandaliser par une dernière énormité. Je me hasarderai donc à lui rappeler que, en français du moins, les livres écrits sont les seuls qui survivent, j'allais dire les seuls qui existent. Et quand je parle des livres écrits, je l'entends au sens de M. Zola lui-même et de la théorie qu'il nous exposait tout à l'heure. Il n'y a de style que là où il y a quelqu'un qui tient la plume et quelque chose qui vaut la peine d'être dit. Il faut que le lecteur se trouve en présence d'une intelligence, d'une âme, d'un tempérament, si l'on veut, mais en tout cas d'une nature humaine authentique; il faut qu'il entre en contact avec une individualité vraie; il faut qu'il subisse le charme ou sente la griffe. L'auteur peut être incorrect comme ce

Saint-Simon que cite M. Zola, et dont Chateaubriand disait qu'il écrivait à la diable : oui, à la diable, mais en même temps avec une verve endiablée qui se manifestait par l'incorrection même et qui l'excuse. Au contraire, prenez Stendhal et Balzac, deux auteurs que M. Zola tient en si singulière estime. Ils n'ont écrit ni l'un, ni l'autre. Ils ont eu des conceptions romanesques originales ou puissantes, mais ils n'ont pas su leur donner la forme, cette chose divine, et c'est pourquoi Stendhal et Balzac, malgré toutes leurs qualités, n'ont en littérature qu'une existence équivoque. Je ne suis pas sûr que l'honnête homme dont je parlais plus haut les ait jamais mis dans sa bibliothèque.

Décembre 1878.

II

M. Alexandre Dumas fils vient d'ajouter au recueil de son théâtre un sixième volume qui renferme ses deux dernières pièces : *Monsieur Alphonse* et l'*Étrangère*. Ces pièces, selon l'usage de l'auteur, sont précédées de préfaces qui ne se rapportent pas toujours de très près à l'art dramatique. La préface de *Monsieur Alphonse*, par exemple, est une dissertation sur ce sujet favori des méditations de M. Dumas, le rôle et le sort des femmes dans notre société moderne. La préface de l'*Étrangère* se ressent davantage des préoccupations du théâtre. Elle débute par la question du réalisme. M. Dumas n'a pas de peine à montrer combien il est extravagant de prétendre porter sur la scène toutes les émotions de l'âme, tous les actes de la vie et tout le langage dont les hommes se servent. Il reconnaît bien que c'est la nature qu'il faut rendre et que l'art doit s'en rapprocher le plus possible, mais il ajoute avec raison que cette imitation est dominée par deux choses : l'art lui-même qui fait choix entre

les éléments de la réalité, et les limites imposées à l'artiste par les mœurs, les habitudes, le goût du public. Les théories de M. Zola ne servent, d'ailleurs, que de point de départ à l'auteur de l'*Étrangère;* sa préface devient vite une causerie sur la convention théâtrale en général, causerie sensée, agréable, semée de jolis mots. Plus d'un moraliste enviera à M. Dumas l'explication de la tolérance dont la société couvre parfois les fautes de la femme mariée. C'est d'abord par charité chrétienne, évidemment ; c'est ensuite « qu'il est bon qu'il y ait toujours un fond d'indulgence disponible et réciproque, comme un réservoir d'eau dans les maisons exposées au feu ». Le Théâtre-Français est aussi bien spirituellement défini : il est selon M. Dumas, « devenu ce que le Conservatoire est pour la musique, ce que le Louvre est pour la peinture, un musée, celui de l'art dramatique, où de temps en temps on expose une œuvre moderne, destinée à devenir, pour nos descendants, une œuvre bonne à conserver si elle peut se tenir, sans trop détonner, à côté de celles des maîtres... Ce n'est pas une église évidemment, mais c'est un temple ; s'il n'y a pas de saints, il y a des dieux, et voilà bientôt deux cents ans que le grand, le beau et le vrai y ont leur autel, leur culte et leurs prêtres. »

M. Zola n'a eu garde de laisser tomber à terre une attaque où il était pris à partie par un homme tel que M. Dumas. Il s'est hâté de répondre dans un feuilleton du *Voltaire*. M. Dumas, dit-il, s'est trompé sur son compte. L'auteur de *l'Assommoir* n'a jamais songé à méconnaître les

conventions théâtrales; il voudrait seulement reculer les limites qu'elles imposent à l'art dramatique. M. Dumas lui-même n'a-t-il pas travaillé toute sa vie à pratiquer des brèches dans ces conventions? Pourquoi dès lors n'aurions-nous pas le droit « de faire d'autres trous à côté »? Au fond et dans ces termes, M. Zola a raison; il s'agit seulement de savoir quelle espèce de trous il veut pratiquer, et ce qu'il entend introduire dans la place après y avoir fait brèche. J'avoue que je ne me sens pas rassuré lorsque je lis un peu plus loin la déclaration suivante : « L'auteur, écrit M. Zola, qui mettrait son audace à vouloir du coup faire avaler à notre public le catéchisme poissard, serait un simple imbécile. » Ce *du coup* m'inquiète. L'introduction du style poissard au théâtre, à en croire cette réserve, resterait l'idéal de l'auteur; ce serait l'objet de son ambition; il se bornerait à demander qu'on y mît du temps et des précautions; c'est une éducation à donner au public, un progrès de l'art à ménager par d'adroites transitions. Prise dans son sens naturel, voilà ce que signifierait la phrase de M. Zola : après quoi je reconnais que cet écrivain est si peu maître de la langue et de la plume qu'il a pu fort bien vouloir dire autre chose que ce qu'il a dit.

Cette remarque me conduit à un autre incident tout récent de la discussion sur le réalisme. J'ai déjà fait remarquer, dans une occasion précédente, la manière dont écrit M. Zola. Il a cette marque de l'écrivain sans vocation qu'il ne voit pas clair dans les expressions qu'il emploie. Le mot est pour lui une monnaie qu'il passe

sans penser jamais à regarder l'empreinte qu'elle porte. Il la donne comme il l'a reçue, sans la lire ni la faire sonner. La conséquence en est qu'il paye souvent en pièces fausses. Voici, par exemple, un roman qu'il intitule : *le Ventre de Paris*. Ce ventre, ce sont les Halles Centrales. Mais les halles ne digèrent pas. Appelez-les si vous voulez un garde-manger, un magasin ; quant à en faire un organe de nutrition, d'assimilation, c'est comme si vous confondiez la poche de votre habit avec votre estomac. Le même à-peu-près, la même inhabileté à manier la langue distingue une autre et toute nouvelle invention, dont M. Zola se montre très fier. Les mots de réalisme et de naturalisme lui ont paru insuffisants pour désigner le genre littéraire qui l'a rendu illustre, et il a cherché une appellation moins usée. Chef d'école, il importait qu'il eût son mot d'ordre, sa formule, son drapeau. M. Zola a donc fait comme don Quichotte en quête d'un nom pour son cheval, et il a fini par trouver le « Roman expérimental ». Cela ronflait et cela avait en outre un faux air de science qui convenait admirablement aux prétentions de l'écrivain. M. Zola n'est-il pas le peintre de la vie réelle? Ne vise-t-il pas à l'exactitude? Ne se fonde-t-il pas sur l'expérience? N'opère-t-il pas avec la précision et la fermete du praticien? On voit d'ici tous les rapprochements et les développements dont le mot allait devenir la source. Mais M. Zola y avait entrevu un plus grand avantage encore, celui de pouvoir se placer sous le patronage d'un savant et d'un penseur tel que Claude Bernard, et de pouvoir invoquer l'auto-

rité d'un livre tel que l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Quelle trouvaille, en effet, pour notre romancier! Il allait être le Claude Bernard du roman! Quel saint pour son Église! Quelle autorité à opposer aux contradicteurs! Quel parrain, enfin, pour *Nana*, qui allait justement venir au monde! *Nana* eut cet honneur, ainsi qu'on peut le voir dans une introduction en cinq chapitres intitulée : le *Roman expérimental*.

Il s'est passé là quelque chose de prodigieux. M. Zola a lu le livre de Claude Bernard, il l'a analysé, il en a donné de nombreux extraits, il a exposé d'après lui ce que c'est que la méthode expérimentale, il a appliqué tout cela au roman, il s'est donné lui-même pour l'émule du célèbre physiologiste, il a tracé un parallélisme étroit entre l'œuvre de celui-ci et la sienne propre, et il a montré ainsi qu'il n'avait pas compris un seul moment de quoi il s'agissait; il a jonglé tout le temps avec des mots dont il ignorait le sens!

Une expérience se fait sur la nature, une expérience physiologique se fait sur un être vivant ou qui l'a été. Elle a pour but de découvrir de quelle manière se comporte, dans des circonstances données, la matière organisée. Elle procède en plaçant l'objet de l'expérience dans de certaines conditions, sous l'action de certaines causes et en observant ce qui va se passer. L'expérimentateur n'invente pas la nature et ses lois, il cherche à découvrir ce qu'elles sont; il ne produit pas les êtres sur lesquels il agit, il les interroge; l'expérience qu'il fait s'effectue sur des existences si bien placées en dehors de

lui, et au moyen de causes et d'effets si bien indépendants de sa volonté, que son rôle, une fois les conditions de l'opération constituées, est de constater des résultats encore inconnus. Mais, s'il en est ainsi, quel rapport y a-t-il entre cette manière de faire et le métier d'un écrivain qui tire de toutes pièces de son cerveau, ou, si l'on veut, de ses rencontres et de ses souvenirs, les personnages qu'il met en scène, les événements qui leur arrivent, les émotions qu'ils en ressentent et les conséquences qui en résultent? Claude Bernard, quand il opérait, avait devant lui, sous la main, des êtres réels, des enchaînements de causes et d'effets inéluctables, des lois qu'il regardait agir, tandis que M. Zola, lorsqu'il écrit un roman, n'a devant lui qu'une feuille de papier sur laquelle il trace tout ce qu'il lui plaît; il vit et nous fait vivre dans un monde de sa création.

Le roman, je ne l'ignore pas, repose ou du moins il doit reposer sur l'observation; mais il y a cette différence entre l'observation et l'expérimentation, que la première étudie les hommes tels qu'ils se produisent d'eux-mêmes dans la vie sociale, tandis que l'expérience se fait dans un laboratoire et sur des créatures passives. Parler de roman expérimental est un non-sens; pour qu'il y eût expérience, il faudrait que le romancier pût prendre des êtres humains, les placer dans un lieu de son choix, les mettre dans les situations qu'il lui plairait, et alors nous n'aurions plus un roman, mais Guignol et ses marionnettes, disons mieux, le Créateur et le genre humain, la Providence et nos destinées.

Rien ne devait, du reste, manquer à l'étrangeté des prétentions de M. Zola. La formule scientifique du roman une fois trouvée, il faut voir l'inventeur ébahi de sa propre découverte. Il a peine à en mesurer toutes les conséquences. Plus heureux qu'Archimède, il possède le point d'appui avec lequel il soulèvera le monde. « C'est ainsi, s'écrie l'auteur de *Nana*, que nous faisons de la sociologie pratique et que notre besogne aide aux sciences politiques et économiques. Je ne sais pas de travail plus noble, ni d'une application plus large. Être maître du bien et du mal, régler la société, résoudre à la longue tous les problèmes du socialisme, apporter surtout des bases solides à la justice en résolvant par l'expérience les questions de criminalité, n'est-ce pas là être les ouvriers les plus utiles et les plus moraux du travail humain? »

Que dire de cet incroyable mélange d'innocence et de prétention, de cette union de ce que l'ignorance a de plus naïf et de ce que le charlatanisme a de plus grossier? La sociologie s'élève ici sur la physiologie, Herbert Spencer sur Claude Bernard, et M. Zola se place lui-même au haut de l'échelle de Jacob, prend sans façon la place du Père éternel, se déclare le maître du bien et du mal et l'arbitre des destinées de la société! Mais de pareilles divagations désarment la critique. L'écrivain à qui elle a affaire n'est évidemment pas plus responsable de ses idées que de son langage. A discuter avec lui on risque de faire croire qu'il y a des questions là où il n'y a qu'une logomachie, disons mieux un cas phénoménal,

celui d'un écrivain qui fait beaucoup de livres, qui a un public, et qui écrit sans attacher une idée précise, une idée quelconque aux mots de son vocabulaire, et celui d'un romancier qui, dans une plume trempée au ruisseau, s'imagine posséder l'instrument du progrès universel.

L'ennui de cette controverse au sujet de M. Zola, où l'on a l'air de traiter sérieusement des choses qui ne le méritent à aucun titre, est un peu de notre faute. Il y a longtemps que la discussion serait vidée, n'étaient les termes dans lesquels on lui a permis jusqu'ici de se débattre. Je défie qu'on s'en tire aussi longtemps qu'on continuera à parler de l'art et de la nature, de l'idéal et du réel. Non que l'opposition des deux principes n'ait sa signification et sa valeur, mais parce qu'elle n'est que relative au bout du compte, parce qu'il peut y avoir idée et choix dans la représentation de la vie vulgaire, parce que M. Zola lui-même et ses romans n'en seraient pas plus avancés si on leur accordait le droit de représenter au littéral la première réalité venue. Laissons donc de côté des catégories esthétiques fort étonnées, j'en suis sûr, de se voir invoquées à propos de l'*Assommoir* ou de *Nana*, et contentons-nous de rappeler qu'un roman doit être intéressant, et de nous demander si ceux de M. Zola sont de nature à intéresser. — Eh quoi! s'écrie-t-on, en doutez-vous? N'ont-ils pas des dizaines d'éditions et des milliers de lecteurs? — A la bonne heure; mais il s'agit de savoir quels sont ces lecteurs, s'ils relisent, et combien de temps ils resteront en goût. Le difficile n'est pas

d'exciter la curiosité, surtout lorsqu'on traite des sujets très insolites dans une langue très débridée; mais, comme je le disais tout à l'heure, c'est d'exciter l'intérêt. Le difficile n'est pas de se faire un public, mais c'est de contenter le vrai public, celui dont l'opinion compte et dont les jugements demeurent. M. Zola se récriera tant qu'il voudra, il parlera de l'avénement de la démocratie en littérature, il s'élèvera contre les prétentions surannées du lettré et de l'homme de goût : il n'empêchera pas que le sort définitif des ouvrages littéraires ne dépende d'un assez petit nombre de personnes, qui ne lisent pas seulement par désœuvrement, par curiosité, par amour de la nouveauté ou du scandale, mais qui lisent en penseurs à la fois et en artistes, avec attention, avec réflexion, en appliquant au livre qu'elles tiennent entre les mains un sens exercé par le commerce habituel avec les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Voilà ceux qu'il faut savoir intéresser, et voilà ceux que M. Zola n'intéresse, j'ose l'affirmer, ni par les sujets qu'il traite, ni par les descriptions dans lesquelles il se complaît, ni par la langue dont il habille tout cela.

M. Zola n'intéresse point les lecteurs dont je parle parce qu'il les conduit dans des lieux et les introduit dans des compagnies auxquels ils sont volontairement étrangers. Quelque talent qu'ait un romancier, il ne me fera jamais trouver une jouissance à rencontrer, dans ses livres, des hommes qui peuvent bien être mes semblables, mais avec lesquels je n'ai rien d'autre en commun, ni le genre de vie, ni les goûts, ni le langage. On peut être démocrate

par principe ou par résignation, être grand partisan de l'égalité des droits entre les citoyens, travailler même pour sa part à abaisser de plus en plus les distinctions de classe et de rang : cela n'empêche pas que, de préférence, on reste de son monde. J'ai beau être philanthrope et éprouver une sympathie sincère pour les êtres souffrants, une pitié véritable pour les vicieux mêmes et les criminels : ces honorables sentiments ne feront pas que je me plaise dans la description du bouge d'un mendiant ou dans la peinture de l'ivresse d'un maçon. Les vues sociales, les principes politiques, les préoccupations morales n'ont que faire ici, parce que les habitudes sont les habitudes, et que les miennes me laissent tout à fait dépaysé dans la société où l'on veut me faire pénétrer. L'étude des classes populaires, d'ailleurs, aurait le don de me passionner, que je n'irais pas la chercher dans un roman. La fiction est faite pour plaire, non pour instruire. Que M. Zola y fasse attention; on s'est déjà essayé au genre qu'il prône et l'on n'y a jamais réussi; on n'a jamais fait sortir une littérature du cabaret, ni même de l'atelier. Sont-ce les lauriers de Restif de la Bretonne qui empêchent notre auteur de dormir? On appelait Restif, de son vivant, le Jean-Jacques du ruisseau; M. Zola sera-t-il bien flatté quand on l'appellera le Balzac du caboulot?

L'école dont M. Zola cherche à prendre la direction se pique de virtuosité en matière de description. Mais l'erreur de notre auteur n'est pas moins grande sur cet article que sur le précédent. S'il ne suffit pas, pour

qu'un sujet nous plaise, qu'il soit rendu avec fidélité, il ne suffit pas davantage qu'une description soit exacte pour devenir intéressante. Qu'importe la rigueur de l'observation, la puissance même avec laquelle l'objet est reproduit, si cet objet n'a par lui-même aucun attrait? A qui M. Zola pense-t-il faire plaisir en employant vingt ou trente pages à peindre les cœurs de salade et les bottes de carottes entassés sur le pavé des halles, les diverses préparations de la viande de porc dans la boutique de madame Quenu? M. Zola croit devoir nous apprendre comment on reconnaît si le boudin sera bon : « Voyez-vous, le meilleur signe, c'est lorsque le sang coule et que je le reçois, en le battant avec la main, dans le seau. Il faut qu'il soit d'une bonne chaleur, crémeux, sans être trop épais... Je bats, je bats, n'est-ce pas? continue le garçon en faisant aller sa main dans le vide, comme s'il fouettait une crème; eh bien, quand je retire ma main et que je la regarde, il faut qu'elle soit comme graissée par le sang, de façon à ce que le gant rouge soit bien du même rouge partout. Alors, on peut dire sans se tromper : le boudin sera bon. » Voilà une leçon qui fait évidemment le plus grand honneur aux connaissances spéciales de M. Zola ; je voudrais seulement savoir quels sont les lecteurs qu'une pareille description peut charmer, si ce n'est les industriels eux-mêmes dont les procédés sont si savamment retracés. Mais, moi, qui ne suis pas charcutier, au nom de quel principe d'art m'infligez-vous la peinture d'une réalité infime, pour ne pas dire révoltante? Je n'ai aucune envie de

voir ce seau où vous plongez vos bras avec délices, et cette page, dont vous paraissez très fier, ne m'inspire que le dégoût.

M. Zola rachète-t-il du moins la vulgarité de ses sujets et de ses descriptions par l'intérêt de son style? Le style, en effet, peut être intéressant; que dis-je? il doit l'être, et c'est l'attrait qu'il exerce, l'intérêt qu'il excite, qui en fait, en définitive, tout le prix. Un livre est sûr d'être lu lorsque sa diction réveille, charme ou amuse, tandis qu'aucun autre mérite ne le fera vivre s'il ne stimule l'esprit par la façon dont il dit les choses. Il est clair, du reste, qu'il y a divers styles et diverses vertus de style: la clarté, la force et l'élégance, la précision et l'abondance, le dessin, la couleur, le mouvement. Personne ne réunit toutes ces qualités, mais on n'est écrivain qu'à la condition d'en posséder quelques-unes et de les posséder à un degré assez éminent pour attacher le lecteur. Et maintenant je prie les admirateurs de M. Zola de prendre le travail de celui-ci sur le roman expérimental, morceau évidemment destiné à servir de manifeste, rédigé avec soin par conséquent, et paré de toutes les grâces qui sont à la disposition de l'auteur; je prie ces admirateurs de relire les cinq articles et de vouloir bien bien m'en citer un paragraphe quelconque qui soit, je ne dis pas bien écrit, mais *écrit*, c'est-à-dire laissant voir quelque sentiment de la diction ou quelque intention de bien faire, ayant quelque relief ou quelque accent, ajoutant quelque chose à la pensée par l'expression. Mais j'ai honte d'insister. C'est une moquerie de parler de

style à propos d'un écrivain qui se déclare incapable de sentir la perfection de Virgile, et qui approuve Dickens d'avoir « écrit au petit bonheur de la langue! » Et c'est de la candeur à moi de parler d'art et de goût à propos d'une tentative que l'on peut caractériser d'un seul mot : l'effort d'un illettré pour abaisser la littérature jusqu'à lui.

Novembre 1879.

III

Il n'y a pas à s'y tromper, M. Zola exerce en ce moment une souveraineté littéraire. Moitié sentiment de sa force puisé dans la conscience du succès, moitié complicité du public qui s'arrache ses livres, il a des allures de conquérant. Il envahit province après province. Après le roman est venu le théâtre; c'est aujourd'hui le tour de la critique. Et l'on sait comment procède M. Zola, par violentes poussées, par trouées énormes. Voici déjà six volumes d'appréciations littéraires; tout ce qui tient une plume de nos jours est en train de passer en jugement devant ce risible tribunal.

Je n'ai garde d'en appeler des arrêts de M. Zola, mais je ne crois pas manquer de soumission à la sentence en en discutant les considérants. J'ai été frappé, par exemple, de la place qu'y tiennent les impressions personnelles du juge. M. Zola croit avoir tout dit lorsqu'il proclame qu'un genre, ou un auteur, ou un livre sont ennuyeux. On « l'assomme », cela lui suffit, et cela suffit dans tous

les cas pour fermer la bouche aux gens dont il parle, un écrivain qu'on déclare assommant se trouvant fort empêché de prouver qu'il ne l'est pas. M. Zola a pourtant le tort d'oublier qu'on est toujours l'ennuyeux de quelqu'un. Je sais des personnes que ses livres n'amusent guère. J'en connais même qui n'ont jamais pu en achever un seul. Il faut savoir, dans ce monde, faire la part des différences de goûts et de tempéraments. N'est-ce pas à cela, en définitive, que revient tout ce qui divise les hommes? *Trahit sua quemque voluptas.* On assure que Louis XIV aimait l'odeur des commodités. M. Zola, lui aussi, se plaît aux choses qui ne sentent pas bon. Personne ne songe à lui disputer ses jouissances, nous voudrions seulement un peu de tolérance pour ceux qui ont le nez fait autrement que le sien.

Nous touchons ici au fond même des controverses soulevées par M. Zola. Il est des sujets qui le charment, tandis que d'autres personnes les trouvent désagréables ou répugnants. Baudelaire était déjà de cette école d'esthétique à rebours. Il prétendait que

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les orts.

M. Zola a adopté cette maxime, sauf qu'à l'horrible il a substitué le malpropre. Son idéal en fait de littérature, c'est « la bête humaine lâchée tout entière ». Or on sait si elle est ragoûtante, cette bête, quand elle se met à l'aise. Que M. Zola prenne plaisir aux découvertes auxquelles ses prédilections le conduisent dans les

bas-fonds de l'animalité, cela le regarde. Qu'en cultivant ce genre de littérature il crée à la fois et satisfasse des appétits malsains: les amis du bon sens, du bon goût et des bonnes mœurs peuvent s'en plaindre, mais il reste après tout dans son droit personnel. La seule chose que nous lui demandions, c'est de ne pas accabler d'un si féroce mépris quiconque a encore par hasard le préjugé de la raison et de la décence.

Je ne crois pas être prude. L'une de mes lectures favorites est précisément ce Shakspeare dont M. Zola dit, assez sottement d'ailleurs, que son théâtre est le triomphe de la bête humaine. La vérité est que je passerais bien des hardiesses à M. Zola, s'il avait un peu de la profondeur et de la poésie, ou seulement de la gaieté et de la verve des maîtres qu'il invoque. Est-ce ma faute s'il me fait l'effet de ces impressionnistes, comme on les appelle, qui ont imaginé, pour devenir peintres, de supprimer de la peinture le dessin et la perspective? M. Zola, lui, a supprimé de la littérature le fond et la forme, la pensée et le talent. Je ne vois d'observation, chez lui, que celle des choses extérieures, matérielles; et quant à sa manière de dire, elle me paraît manquer absolument de charme et de piquant. Il a l'air d'écrire avec une pointe de corne sur des feuilles de plomb.

L'attrait que la bête humaine exerce sur notre critique est si prononcé qu'une prédilection pour les turpitudes de la société devient, à ses yeux, la mesure de la valeur des écrivains. M. Zola, qui paraît avoir une grande connaissance des langues et des littératures

étrangères, nous apprend qu'il n'y a plus, en Angleterre et en Allemagne, de théâtre ni de roman. Et pourquoi? Parce que l'opinion publique, dans ces pays-là, ne tolère pas qu'on décrive « les chancres qui dévorent » l'humanité. La littérature, selon M. Zola, sera pathologique ou elle ne sera pas! Dickens, à la rigueur, trouverait grâce devant lui : notre critique lui accorde l'émotion pénétrante, la vie intense; mais on voit bien ce qu'il lui reproche : les femmes peuvent lire Dickens et avouer qu'elles l'ont lu.

M. Zola, au surplus, ne manque pas d'autorités à l'appui des franchises de la littérature telles qu'il les entend. On devine les services que Diderot lui peut rendre, le passionné, le vibrant Diderot, comme il l'appelle, le cynique, l'ordurier Diderot, comme il faut malheureusement ajouter. Un de ses contemporains l'avait défini en disant qu'il réunissait en lui Sénèque et l'Arétin. Reste à savoir laquelle de ces deux moitiés de Diderot séduit M. Zola. Ce ne peut être Sénèque, car l'école expérimentale ne cache pas son dédain pour la philosophie et les philosophes. Ce serait donc l'Arétin, cet Arétin que Diderot lui-même, dans un bon moment, appelle « l'impur », et au sujet duquel il s'écrie : « La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, le petit scrupule superstitieux, font tôt ou tard main basse sur les productions déshonnêtes. »

A défaut de Diderot, c'est Rabelais qu'on ne manquera pas de nous jeter à la tête, Rabelais, un père des lettres françaises celui-là, l'un de ces noms sous l'auto-

rité desquels on aime aujourd'hui à se mettre à couvert. Va pour Rabelais, l'exemple est topique, je le reconnais. A une condition, cependant, c'est qu'on me permette de rappeler la distinction que faisait La Bruyère en parlant de l'auteur de *Pantagruel*. « C'est un monstrueux assemblage, disait-il, d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il peut être le mets des plus délicats. » La question, ici encore, est de savoir pour lequel des deux Rabelais tient M. Zola, pour le moraliste ou pour le corrompu, et s'il estime qu'il faille écrire pour les délicats ou pour... ceux qui ne le sont pas.

Il y a un point sur lequel je suis plus de l'avis de M. Zola qu'il ne l'imagine probablement. M. Zola le prend de très haut dans ses critiques aussi bien que dans l'exposition de ses doctrines. Il parle en homme convaincu d'avoir le public avec lui, mieux que cela, en homme persuadé qu'il inaugure un art nouveau. Je ne suis malheureusement pas éloigné de le croire aussi. J'ai exprimé l'idée, quand Sainte-Beuve mourut, que quelque chose finissait avec lui. Ce quelque chose c'était la littérature au vieux sens du mot, la préoccupation de ce qui est beau et élevé, ou fin et délicat, la recherche de la vérité dans la pensée et de la mesure dans l'expression ; bref, ce qu'on a appelé jusqu'ici le goût littéraire et l'art d'écrire. Tout cela me paraissait fort atteint, fort malade, et je suis forcé d'avouer que ce qui s'est passé depuis lors n'a pas contribué à me faire revenir de mon

opinion. La littérature est en train de disparaître, ou, si l'on aime mieux, de se transformer. La langue elle-même change à vue d'œil. Il y a encore de l'orthographe dans les livres et dans les journaux, parce qu'il y a des protes pour l'y mettre, mais il n'y a plus de grammaire. Quant au choix des sujets, on aime les choses véhémentes et l'on est servi à souhait. Il faut des mets épicés pour réveiller les sens grossiers des masses, l'ennui des blasés, l'apathie intellectuelle de tous, et il se trouve de nombreux écrivains pour fournir les stimulants voulus. On appelle cela le progrès, on se proclame la littérature de l'avenir. Passe pour l'avenir, je ne dis pas non, je n'en sais rien; mais le progrès? C'est précisément ce qui est en question. Un changement n'est pas toujours un pas en avant, une révolution n'est pas nécessairement une évolution. Sans compter qu'il y a déjà eu des phases de littérature libidineuse, des époques où l'on se croyait très neuf et très fort parce qu'on osait tout. Mais ces époques-là n'ont pas de lendemain, et les livres auxquels je fais allusion ont toujours constitué une classe à part, peu honorable et peu honorée.

Il en est de la littérature comme des mœurs. Il est très possible que la distinction des manières devienne aussi une chose du passé et destinée à perdre de plus en plus du terrain. Est-ce à dire pour cela qu'elle cessera d'avoir son prix, son autorité, ou même qu'elle devra disparaître entièrement de la face de la terre? Je ne le pense pas. Elle sera plus rare, voilà tout, mais elle gardera son charme pour ceux qui sont capables de le sentir. Il y

aura toujours des personnes bien nées pour dédaigner les livres de M. Zola ou pour ne les lire qu'avec répugnance. M. Zola veut qu'un homme soit capable de tout « s'il doit en sortir une affirmation éclatante de la vie ». C'est là sa notion de la virilité. Il ne me paraît pas du tout prouvé, quant à moi, qu'il faille moins de virilité pour être un honnête homme, un homme bien élevé ou un écrivain sérieux, que pour être un cabotin.

Mai 1881.

X

LOUIS XIV ET LA RÉPUBLIQUE DE GENÈVE

Il nous arrive de Genève un chapitre inédit et tout à fait curieux à ajouter aux histoires de Louis XIV [1]. On se représente volontiers le grand roi comme un pur fanatique, surtout dans les années de la faveur de madame de Maintenon et à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes. Il semble qu'un prince capable d'établir en France l'unité de la foi par les moyens les plus cruels et au détriment de ses propres États n'ait pas eu de plus grande passion que les intérêts de l'orthodoxie. Eh bien, il se trouve qu'il faut modifier nos idées sur ce point. Louis XIV était encore plus préoccupé des droits du pouvoir royal tel qu'il le comprenait, que de l'horreur de l'hérésie. Les protestants français lui étaient moins

1. *Le rétablissement du Catholicisme à Genève il y a deux siècles, étude historique d'après des documents inédits*, par Albert Rilliet, 1880.

odieux comme rebelles à la vérité chrétienne que comme rebelles à son autorité. Ils étaient ses sujets, pensait-il, et par conséquent ils devaient être de la même religion que lui; persévérer dans leur erreur après avoir été avertis de la volonté de leur souverain, c'était un acte de désobéissance, de révolte. La preuve que telle était, en effet, la manière de voir de Louis XIV, nous est fournie par sa conduite à l'égard des catholiques d'Angleterre. Le pape lui ayant exprimé le désir qu'il intervînt auprès de Charles II pour faire lever la défense de célébrer la messe, le roi s'en excusa, déclarant « qu'il était très fâché de ne pouvoir rien en faveur des sujets du roi de la Grande-Bretagne, auxquels ce prince est maître d'imposer les lois qu'il lui plaît ». Il étendait ainsi à tous les souverains le principe qu'il s'appliquait à lui-même lorsqu'il écrivait au duc d'Estrées, en 1685, qu'il se tenait pour « le maître absolu de tous ses sujets, tant ecclésiastiques que laïques, et que personne, sans distinction, n'avait droit de se mêler de ce qu'il jugeait à propos de leur ordonner ». Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que la forme du gouvernement n'entrait pour rien dans les vues du roi à cet égard. M. Rilliet le dit fort bien : « Ce qui sert à Louis XIV de règle de conduite, c'est le respect de la souveraineté, (royale ou républicaine peu importe), qui pour lui était un principe placé au-dessus de tout, y compris les prétentions de son Église. C'est parce qu'il voulait être maître absolu chez lui, qu'il se refusait à empêcher les autres de l'être aussi chez eux. »

Les rapports de Louis XIV avec la petite république de Genève, dans les années 1679 et 1680, mettent en plein jour ce principe intime du gouvernement du roi de France dans les questions religieuses. L'histoire en est piquante, et elle est supérieurement racontée dans le volume que j'annonce aujourd'hui. M. Albert Rilliet, déjà connu par un ouvrage de premier ordre sur les *Origines de la Confédération suisse*, est bien le modèle de l'historien. On a rarement réuni au même degré le soin de rassembler toutes les informations nécessaires, la manière nette et sobre de présenter les faits, enfin le jugement qui les domine, les apprécie, et en indique la signification. Un livre tel que celui-ci est de ces œuvres qui, dans leur genre, ne laissent rien à désirer.

A l'époque dont parle le livre de M. Rilliet, il n'y avait pas, à Genève, de service public des postes. Les lettres y arrivaient et en repartaient par entreprises particulières de messageries. Les dépêches officielles pour la France étaient tirées de la masse par un homme de confiance qui les acheminait ensuite vers leur destination. C'est ce qu'on appelait « le paquet du roi ». L'office dont il s'agit était souvent rempli par des Genevois. Bien que peu payé, il était assez recherché à cause des avantages accessoires qu'il entraînait. Celui qui l'exerçait, sans être un représentant du roi de France, servait naturellement d'intermédiaire entre le gouvernement de Genève et le cabinet de Saint-Germain, et tendait par la force des choses à devenir une sorte d'agent politique. Telle était l'importance qui peu à peu s'était attachée au paquet

du roi, que, l'emploi étant devenu vacant au mois de mai 1679, il y eut une véritable compétition pour l'obtenir. Mais cette ardeur alla à fin contraire. Louis XIV, en voyant qu'on se disputait ainsi la place, paraît avoir senti l'intérêt dont elle était, et il résolut d'avoir désormais à Genève un agent à lui, un représentant diplomatique régulier, un « résident ». C'était, pour la ville protestante, une innovation grave, on peut dire menaçante, car l'agent du roi allait être un catholique, et qui aurait le droit aussi bien que la prétention de faire dire la messe chez lui, ce qui constituait pour Genève à la fois un scandale et un danger. La condition politique de Genève se confondait, en effet, avec sa foi religieuse; le culte catholique en avait été banni, et les catholiques eux-mêmes ne pouvaient ni acquérir la qualité de citoyens, ni même s'établir d'une manière permanente dans la ville. Il y en avait, il est vrai, et en assez grand nombre, venus de France et de Savoie, faisant le commerce ou exerçant des métiers; mais ils étaient surveillés de près, ils étaient exposés à être expulsés en cas de nécessité, et, pour entendre la messe, il leur fallait aller dans quelqu'une des paroisses des pays limitrophes. Ce fut donc un sujet de grande émotion, de vive inquiétude pour la Rome protestante lorsqu'on y apprit la résolution du gouvernement français. On y voyait, non sans quelque raison, une conspiration du parti qui dirigeait en France les affaires de la religion, et par conséquent une tentative contre les institutions et l'existence même de la petite république. Les appréhensions auraient été

plus vives encore si l'on avait connu dès l'origine le personnage sur lequel était tombé le choix du roi pour la nouvelle place, un certain sieur de Chauvigny, homme actif, intelligent, zélé pour le service de son maître, mais encore plus pour les intérêts de l'Église, et considérant la guerre à l'hérésie comme l'essentiel de sa mission.

Les autorités genevoises furent d'abord comme atterrées d'un coup dont elles entrevoyaient la portée. Le Conseil exécutif délibéra, consulta la compagnie des pasteurs, demanda avis à ses bons alliés de Berne et de Zurich, tout cela sans grande utilité : on se trouvait en face de l'un de ces périls qu'on n'ose essayer de conjurer de peur de les aggraver par la crainte même qu'on en laisse voir. On se soumit donc pour le moment, puisqu'aussi bien il n'y avait rien d'autre à faire. Chauvigny arriva et, une fois arrivé, il s'engagea entre lui et le gouvernement de la petite république une lutte sourde d'influences, de démarches, de mesures, dont M. Rilliet a reconstruit et retracé l'amusante histoire. Le Conseil, n'ayant pu parer le coup, essaie de l'atténuer par tous les moyens. Il aurait voulu obtenir que le résident fît dire la messe à portes closes, pour sa seule famille et les gens de sa maison : Chauvigny répond qu'il tiendra la porte de sa chapelle fermée pendant l'office, mais qu'il entend y admettre les parents ou amis qui se présenteraient; bien mieux, que si Mgr de Genève, par exemple, l'évêque *in partibus* qui résidait à Annecy, venait le voir et voulait célébrer la messe chez lui, c'est lui-même, Chauvigny, qui la lui servirait. La question, soumise

à M. de Pomponne, et par lui au roi, fut d'ailleurs tran chée dans ce sens. La chapelle devait être ouverte tous les catholiques qui y voulaient aller, ainsi qu'il s faisait dans tous les autres pays protestants où la Franc avait un envoyé. Le gouvernement genevois constern prend alors le parti de soumettre à révision les permis d séjour accordés aux catholiques, d'éloigner de la vill les personnes suspectes, et de rappeler publiquemen aux étrangers que tout autre culte que celui de la reli gion réformée est interdit. Vains efforts : Chauvigny fort de l'autorisation qu'il a reçue de Saint-Germain, n garde plus aucune mesure (c'est sa propre expression) il a trois ou quatre messes par jour, et, dit-il, « il vau drait autant pour messieurs de Genève que l'exercice ; fût public ». Il faut lire l'ouvrage de M. Rilliet pou voir à quel point les espérances du résident, et l'on peu dire, de tout le monde catholique étaient alors excitées n'allant à rien de moins qu'à saluer déjà la restauratio du catholicisme à Genève, le rétablissement de l'évêqu dans le siège dont il n'était depuis longtemps que le titu laire, la substitution même du roi de France aux ancien droits de souveraineté des ducs de Savoie.

Ce qui ajoutait aux embarras des magistrats genevois c'est qu'ils étaient impuissants à prévenir les démons trations hostiles que la célébration du culte catholiqu provoquait dans la population protestante, et c'es que Chauvigny trouvait dans ces incidents des grief dont il tirait parti en faveur de ses desseins. De char-treux avaient été insultés en sortant de la cha

pelle du résident, des coups de feu avaient été tirés dans le voisinage de sa maison : il feignait de ne plus se croire en sûreté, il exhalait la plainte et la menace. Son mauvais vouloir devint si évident que le Conseil finit par s'adresser directement au roi, tant pour obtenir quelque satisfaction au sujet de la publicité du culte célébré chez Chauvigny, que pour donner des explications et présenter des excuses sur les outrages dont se plaignait ce dernier. L'entreprise paraissait téméraire; cependant l'événement prouva que le gouvernement de Genève n'avait pas trop présumé des intentions personnellement bienveillantes de Louis XIV, non plus que de l'esprit de sa politique envers Genève, la Suisse et le duc de Savoie. Les personnes arrêtées comme coupables de l'esclandre contre les chartreux eurent leur grâce, et Chauvigny reçut de son souverain une lettre qui dut singulièrement étonner et blesser sa ferveur religieuse. « Vous devez être assuré, lui écrivait le roi, que le gouvernement de la Ville de Genève n'entreprendra rien contre le caractère dont je vous ai revêtu. Mon intention est que vous ayez la liberté entière de dire la messe dans votre maison, et que vous donniez cette liberté entière à toutes personnes d'y venir; mais vous ne devez pas aussi empêcher que la Ville n'exerce la justice qu'elle a sur ses habitants, soit pour les empêcher d'y aller, soit pour les en punir au cas qu'ils y aillent... A l'égard des religieux qui vont chez vous, soit pour y dire la messe, soit pour d'autres actions de piété, votre caractère ne peut pas aussi les garantir de ce que la

Ville pourrait faire pour eux. » On découvre clairement ici la règle de conduite que je cherchais à faire connaître au commencement de cet article : l'absolu du droit des souverains sur leurs sujets prévalant contre l'absolu de la foi elle-même. L'envoyé genevois ayant exposé à Colbert, le successeur par intérim de M. de Pomponne, les dangers que pouvaient avoir pour l'existence de la ville les manières de faire de Chauvigny : « Le roi ne l'entend point ainsi, s'était écrié le ministre: il ferait couper la tête à son résident s'il exposait la sûreté de votre État! »

Les déconvenues de Chauvigny ne s'arrêtèrent pas là. Il ne pouvait se persuader qu'il fût en danger d'être désavoué par sa cour dans des entreprises qui avaient pour objet l'intérêt de la religion, mais les manifestations de son zèle lui attiraient des avanies de la population ou même du gouvernement de la république de Genève, et, quand il se plaignait, il ne recevait de Saint-Germain que des avertissements de plus en plus secs d'avoir à user de prudence et à se renfermer dans ses fonctions. Il n'est pas jusqu'aux consolations qu'il recevait de Rome qui ne fussent mêlées d'amertume. Le pape lui avait adressé un bref de félicitations au sujet de ses efforts pour rétablir le culte catholique à Genève, et le roi lui avait défendu de répondre au pape pour le remercier.

Aucune sorte de désagrément ne manquait à l'infortuné resident. Le chant de la messe qui se célébrait chez lui était couvert, dans la rue, par celui des psaumes que les voisins psalmodiaient en chœur et à gorge déployée.

Très versé dans la théologie, Chauvigny provoqua un docteur protestant à une conférence publique, et il voulut que son secrétaire Desmarets assistât à la discussion pour être témoin de son triomphe. Qu'arriva-t-il? Desmarets, qui était catholique, se déclara convaincu et se fit protestant. « C'est assurément, avoue Chauvigny, le dernier des déplaisirs que je pouvais recevoir. » Mais l'incident qui consomma la rupture fut plus mortifiant encore. Chauvigny avait voulu célébrer l'Annonciation de la Vierge avec un éclat destiné à désoler les hérétiques. Il invita des prêtres de France et de Savoie à venir pour cette occasion avec une partie de leurs paroissiens, et il avait parcouru lui-même le voisinage à cheval pour organiser cette manifestation. Le Conseil l'apprit, il jugea qu'il y avait là de quoi exciter une dangereuse émotion dans la population protestante, et, au jour dit, il fit fermer les portes de la ville. Les invités de Chauvigny, après avoir longtemps attendu devant les remparts, furent obligés de s'en aller comme ils étaient venus. Ceux qui avaient voulu entrer dans la ville par le lac ne furent pas plus heureux : les chaînes du port avaient été tendues et personne ne pouvait passer. On comprend quelle fut la rage de Chauvigny qui, n'ayant été instruit de rien, attendait en vain ses invités, et qui, lorsqu'il sut le tour qui lui avait été joué, n'osa pas seulement se plaindre, sachant bien que les magistrats de la ville avaient agi dans les limites de leur souveraineté telle que Louis XIV la comprenait lui-même.

Chose curieuse, les plaintes que Chauvigny adressait

à son gouvernement sur la conduite des Genevois, grossies et exagérées comme elles l'étaient, restaient sans effet à Saint-Germain. Elles ne parvenaient pas à éveiller la susceptibilité du roi, ni à altérer la bienveillance particulière dont il faisait preuve en toute occasion pour la petite république. C'est ce que découvrit Trembley dès son arrivée à Paris, et ce qui l'encouragea à agir contre Chauvigny. Trembley, l'un des syndics de Genève, honnête homme, homme du monde et fin politique, avait été envoyé par le Conseil à Louis XIV pour le féliciter à l'occasion du mariage du Dauphin. Pure démarche de courtoisie, de bon voisinage, et à laquelle l'envoyé avait pour instruction de ne point mêler de réclamations au sujet des affaires de la religion. Trembley, cependant, une fois en France, ne tarda pas à s'apercevoir que le crédit de Chauvigny était assez faible à la cour, et il résolut d'en profiter. Il représenta au secrétaire d'État que le résident n'avait d'autre souci que de tendre des pièges aux Genevois pour les engager à de fausses démarches et leur faire perdre la faveur du roi. Il réussit avec plus de facilité qu'il n'avait osé l'espérer. Chauvigny fut révoqué. La résidence, il est vrai, ne fut pas supprimée, et les protestants n'eurent par conséquent pas la satisfaction de voir la messe bannie de leur ville ; mais le nouveau résident était un homme modéré, prudent, exempt de bigoterie. Il avait, d'ailleurs, des instructions précises sur la conduite qu'il devait tenir dans ses fonctions. Ces fonctions étaient purement politiques, lui écrivait Colbert de Croissy, et comme Du Pré avait cru

devoir s'intéresser à la propagande catholique dans le pays de Gex : « Vous devez, continuait le secrétaire d'État, laisser le soin des conversions aux ecclésiastiques séculiers et réguliers qui sont aux environs de Genève, auxquels Sa Majesté donnera, quand elle le jugera à propos, les assistances que sa charité lui inspirera, sans qu'il soit nécessaire que vous vous en mêliez. » Du Pré se le tint pour dit; il continua de faire dire la messe dans sa chapelle, mais « sans chercher à en chagriner les bourgeois », et la population, de son côté, s'accoutuma à supporter la célébration d'un culte qui, dans ces conditions, pouvait bien scandaliser son intolérance, mais ne menaçait plus d'aucun danger sa foi ni sa sécurité politique.

Il y aurait à achever l'histoire du culte catholique à Genève. La messe était destinée à y être de nouveau abolie et rétablie. Le dernier résident de France, Soulavie, supprima solennellement, en 1793, le service de sa chapelle en distribuant les vêtements et ornements du culte aux pauvres de la ville, et n'en réservant que les vases d'argent pour les envoyer à la Convention. « Quand Genève perdit son indépendance, dit en terminant M. Rilliet, la messe avait, depuis quelques années, disparu de ses murs. Comme il avait fallu Louis XIV pour l'y introduire, il fallut Bonaparte pour l'y ramener. »

On voit si j'avais raison de signaler l'écrit de M. Albert Rilliet comme un curieux et piquant chapitre de l'histoire du grand roi. Ce que je n'ai pas assez dit, ce me semble, c'est la perfection de ce petit récit, la sûreté

avec laquelle il procède, la clarté avec laquelle il se déroule, tout ce qui se dissimule enfin de vrai savoir et de bon goût sous la sobriété de la manière.

Mars 1880.

XI

LES ORIGINES DE LA TRIPLE ALLIANCE

L'ouvrage de M. Sorel est le plus substantiel, le plus intéressant que j'aie lu depuis longtemps[1]. J'y ai admiré tour à tour l'érudition qui a réuni tant de faits nouveaux ou imparfaitement connus jusqu'ici, la sagacité avec laquelle ces faits sont interprétés, l'agrément enfin que des vues ingénieuses et de piquantes citations jettent dans une relation nécessairement sévère. Le seul défaut qu'on pourrait reprocher à l'auteur, s'il ne devait pas être mis tout entier au compte du sujet qu'il traite, c'est la complexité du récit. Les fils des intrigues politiques qui y sont exposées sont si nombreux et si ténus qu'on a peine à les suivre dans leur enchevêtrement, et qu'on éprouve le besoin, en posant le volume, de ramener toute cette histoire à ses traits principaux. C'est là ce

1. *La question d'Orient au dix-huitième siècle : les origines de la triple alliance*, par Albert Sorel. Paris, 1878.

que je vais essayer de faire, d'abord parce que c'est la seule position qu'il me convienne de prendre vis-à-vis d'un auteur de qui j'ai tout à recevoir, et ensuite parce que c'est le meilleur moyen, ce me semble, de faire connaître son ouvrage.

L'auteur a pris pour titre : *la Question d'Orient au dix-huitième siècle.* Il y a ajouté comme sous-titre : *les Origines de la triple alliance.* Mais les deux désignations ainsi juxtaposées ne donnent pas encore complètement l'idée du sujet qu'il a traité. Son but a été de montrer comment l'entreprise de l'impératrice Catherine contre la Turquie conduisit le roi de Prusse à essayer de conjurer la rivalité qui menaçait d'éclater entre l'Autriche et la Russie, comment il y réussit en entraînant ces deux puissances au partage de la Pologne, et comment ce partage est devenu le fondement de l'alliance des trois empires qui domine encore jusqu'à un certain point les destinées de l'Europe.

La guerre de Sept-Ans, après avoir mis la Prusse à deux doigts de sa perte, avait eu pour résultat de confirmer les précédentes conquêtes de Frédéric et d'entourer la jeune monarchie du prestige qui accompagne les grands succès diplomatiques et militaires. Cependant, si le roi de Prusse avait fait face avec une constance admirable à la France, l'Autriche et la Russie coalisées contre lui, il faut reconnaître qu'il n'avait été sauvé que par la défection de Pierre III. A peine arrivé au trône, ce prince avait abandonné la coalition et avait signé un traité avec Frédéric. Catherine, en succédant à son mari,

resta fidèle à cette politique, elle renouvela et étendit le traité de 1762, et la guerre de Sept-Ans se termina ainsi par ce fait capital d'un concert entre la Prusse et la Russie.

La raison d'être de cet accord, ce qui en a fait la force et la durée, peut s'exprimer en deux mots : c'était la ressemblance des positions et la divergence des intérêts. L'une et l'autre des deux puissances étaient occupées à s'agrandir, mais chacune d'un côté différent, et par conséquent sans possibilité de rivalité ou de rencontre. La Prusse cherchait à s'arrondir et à s'assurer la prépondérance en Allemagne ; la Russie, de son côté, visait à la conquête de ports sur la mer Noire ; elle cédait à l'entraînement moitié instinctif, moitié réfléchi, qui la porte à l'occupation de Constantinople, la capitale de cet empire grec dont elle se regarde comme l'héritière, et à l'accès de la Méditerranée qui seul peut faire de la Russie une puissance maritime. Il ne faut pas donner à ces idées ou à ces tendances plus de précision qu'elles n'en eurent, qu'elles n'en ont peut-être encore aujourd'hui ; mais il est certain que le rôle européen de la Russie étant limité soit au nord, soit à l'ouest, il ne lui reste que la Turquie, les détroits, la mer pour entrer définitivement dans le mouvement de la civilisation et pour peser effectivement dans les destinées de l'Occident.

Entre la Russie et la Prusse se trouvait le royaume de Pologne, menacé de dissolution par l'anarchie, de conquête par l'ambition des tsars, de revendications par les besoins d'arrondissement de Frédéric, et qui aurait

pu devenir ainsi un sujet de discorde entre la Prusse et la Russie. Mais la Pologne était encore debout; le soin de la maintenir dans la faiblesse et les dissensions civiles suffisait pour le moment aux projets de ses ennemis.

Voyons maintenant dans quel état l'alliance de la Prusse avec la Russie trouvait le reste de l'Europe.

L'Autriche, affaiblie et diminuée dans sa lutte avec Frédéric, était la rivale naturelle de la Russie en Turquie, de la Prusse en Allemagne, de l'une et de l'autre en Pologne. D'un autre côté, si le traité de Versailles de 1756 lui assurait l'alliance de la France, cette alliance ne valait que ce que valait le triste gouvernement de Louis XV. La politique autrichienne, d'ailleurs, était à la fois chimérique et vacillante, impuissante et ambitieuse, partagée entre les scrupules de l'impératrice mère, les ambitions incohérentes de Joseph, et les habiletés prétentieuses de Kaunitz.

L'Angleterre, sous la direction énergique du premier Pitt, avait soutenu la Prusse dans sa lutte contre l'Europe, et avait profité de cette lutte pour acquérir d'immenses colonies et pour établir la supériorité maritime qu'elle a conservée depuis lors. Cependant George III, en 1760, avait succédé à George II, Pitt avait donné sa démission, et quand il était revenu au pouvoir sous le titre de lord Chatham, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le ministère de lord North, en 1770, inaugura l'ascendant des favoris et la lutte de la prérogative royale contre les libertés populaires. Puis vint

la révolte des colonies d'Amérique. L'Angleterre, on le comprend, n'était ni d'humeur ni en état de s'occuper des affaires du continent. Il n'y avait pas du reste pour elle, à cette époque, de question turque, ni par conséquent de rivalité avec la Russie, cette dernière puissance étant encore éloignée de la mer Noire, et ne possédant qu'une marine insignifiante; les Anglais éprouvaient même une certaine partialité pour la Russie, alors en hostilité déclarée contre l'ennemi commun, la France.

La France n'était guère mieux en état de compter pour quelque chose dans les intérêts qui allaient se débattre dans l'Europe orientale. Elle était sortie de la guerre de Sept-Ans dépouillée, humiliée, affaiblie. Le traité de Versailles subordonnait de fait sa politique à celle de l'Autriche, et c'est bien ainsi que l'Autriche l'entendait, n'invoquant l'alliance que lorsqu'elle y trouvait avantage, et pour tout le reste agissant dans la plénitude de son indépendance. Marie-Thérèse n'éprouvait pas moins de mépris pour Louis XV, ses ministres et ses favorites, que ne faisaient Catherine et Frédéric. Il n'est pas de période plus affligeante dans notre histoire. Choiseul, à la vérité, avait repris, depuis 1766, le ministère des affaires étrangères, et Choiseul ne manquait ni de hauteur d'âme, ni de hardiesse dans les conceptions, ni de passion pour les intérêts de la France. Mais que pouvait-il entre la faction des maîtresses et cette espèce d'effondrement général de la chose publique qui lui enlevait tous les moyens d'une action efficace?

Le harem finit d'ailleurs par l'emporter; Choiseul fut exilé à Chanteloup au mois de décembre 1770. « C'était, dit M. Sorel, le seul homme qui inspirât encore quelque considération aux alliés de la France et quelque crainte à ses ennemis. Sa disgrâce fut un débarras pour tous les adversaires de la politique française. » Il faut voir, en revanche, comment la diplomatie jugeait son successeur, le duc d'Aiguillon. « Ce ministre, écrivait à sa cour le comte Mercy, ambassadeur d'Autriche à Paris, ce ministre traite les affaires sans énergie, sans nerf et sans vues; son génie le porte à employer les petits moyens de fausseté; mais cette méthode ne peut jamais être bien redoutable et n'oblige qu'à un peu de vigilance et d'observation. » Le même agent déclare le ministre « méfiant, ignorant des affaires, confondant les idées. Il ne restera plus, ajoute-t-il, qu'à calmer les effets de l'amour-propre du duc d'Aiguillon, qui est personnellement piqué du triste rôle qu'il joue dans le début de son ministère. Je me flatte qu'il y aura des moyens efficaces à employer pour le ramener : celui des bonnes dispositions de la favorite ne me paraît pas devoir être négligé. » Aussi Kaunitz le prenait-il de très haut avec les Français. *Vanæ sine viribus iræ!* répondait-il à Mercy, lorsque celui-ci lui parlait de la mauvaise humeur de d'Aiguillon. Et une autre fois : « Notre procédé pour le roi de Pologne est trop grand, trop honnête et trop raisonnable pour pouvoir plaire là où vous êtes; mais je suppose cependant qu'ils auront la prudence de ne pas le témoigner. En tout cas, nous avons fait comme nous

l'entendons, et nous nous passerons fort bien de leur approbation. »

Il est impossible de réprimer une remarque qui se présente ici à l'esprit. On vante tous les jours la suite, la force, la grandeur que la monarchie peut seule imprimer à la politique, on compare la puissance et la gloire que la France a dues à ses rois avec la médiocrité de la position que lui promettent les institutions républicaines. Je ne connais pas, pour ma part, de démenti plus audacieux jeté à l'histoire. Il faudrait pourtant s'entendre une fois, et savoir de quel droit les partisans de la légitimité font abstraction des hontes du règne de Louis XV pour ne faire entrer en compte que l'éclat du règne de Louis XIV; de quel droit, dans le règne de Louis XIV lui-même, ils oublient la France amenée à deux doigts de sa perte par la guerre de la succession d'Espagne, et comment, au surplus, ils concilient la vertu dont ils supposent doué le principe royaliste avec les révolutions qui en ont si facilement et si souvent eu raison depuis un siècle.

Nous avons vu la disposition des pièces sur l'échiquier politique de l'Europe; il nous reste à voir quelle main les mit en mouvement et quelles furent les péripéties de la partie.

Conception première, manœuvres savantes, réussite finale, c'est au roi de Prusse qu'il faut rapporter tout l'honneur ou toute l'infamie, comme on voudra, du partage de la Pologne. Frédéric se montra, dans cette occasion, aussi profond politique qu'il s'était montré grand

guerrier. On est confondu, en lisant l'histoire des négociations racontées par M. Sorel, de trouver une réunion si rare de qualités : l'étendue des desseins, la précision des vues, la distinction entre le possible et le chimérique, la finesse qui lit dans le jeu de la partie adverse, la puissance d'attention qui embrasse tous les détails des intrigues les plus compliquées, la patience qui se contente de poser des jalons lorsque les résultats ne peuvent être atteints tout de suite, la possession de soi-même qui fait éviter les fautes et aide à profiter de celles des autres, une absence enfin de tout scrupule qui aurait peut-être besoin aujourd'hui d'être un peu plus déguisée, dont il serait nécessaire pour notre tempérament actuel de dissimuler le cynisme sous des prétextes plus ou moins spécieux, mais qui, au dix-huitième siècle, ne choquait pas autrement la conscience publique. Frédéric, considéré comme diplomate, est le prototype de l'homme d'État contemporain auquel il a été donné de réaliser et au delà les visées les plus ambitieuses du fondateur de la grandeur prussienne. Frédéric et M. de Bismarck sont bien de la même race : hommes nés, non pas sans doute pour gouverner librement des peuples devenus majeurs, mais pour élever par l'audace, la force et la ruse l'une des plus redoutables puissances militaires qui aient jamais existé.

On se rappelle le thème favori de M. de Bismarck, à l'époque où il était ambassadeur à Paris, et aussi longtemps qu'il eut à faire l'humble et l'innocent pour gagner l'empire à ses projets. Il se plaignait de la configu-

ration de la Prusse qui, disait-il, manquait de ventre du côté de la Hesse électorale et du duché de Nassau, qui avait l'épaule démise du côté du Hanovre, qui restait en l'air, incapable par sa situation de résister à l'Autriche ou à la Russie, et par suite, de prêter, le cas échéant, l'appui de son alliance à la France. Frédéric avait des préoccupations semblables, et, il faut le dire, avec encore plus de raison. La Prusse avant 1772 était coupée en deux par la Pologne prussienne. La Pomerellie, le district de la Netze et l'Ermeland s'enfonçaient comme un coin entre la Prusse orientale d'un côté, le Brandebourg et la Poméranie de l'autre. Fort jeune encore, et n'étant que prince royal, Frédéric pressait déjà son père de profiter de certaines ouvertures du roi de Saxe, Auguste II, pour donner à ses États une continuité indispensable en s'emparant de l'incommode enclave polonaise. En 1768, écrivant son testament politique, il assignait pour tâche à son successeur d'occuper Dantzig, Thorn, Elbing, de mettre ainsi la Poméranie en communication avec la Vistule, et de profiter pour cela du premier moment où la Russie aurait un besoin pressant de l'assistance de la Prusse. Le jour allait arriver où la fortune l'aiderait à réaliser lui-même et au delà ces desseins d'agrandissement posthume. La Turquie venait, en octobre 1768, de déclarer la guerre à la Russie. Cette guerre contrariait vivement Frédéric. Il comprenait que l'Autriche serait tôt ou tard entraînée à prendre parti contre ou pour la Russie, suivant qu'elle resterait fidèle à l'alliance française et épouserait par suite la cause des

Turcs, ou qu'elle se laisserait séduire par des idées de partage et s'arrangerait avec la tsarine pour dépouiller le sultan. Dans le premier cas, Frédéric, lié à la Russie, risquait d'avoir de nouveau l'Autriche et la France sur les bras; dans le second cas, la Prusse pouvait se trouver prise entre l'Autriche et la Russie réunies par la solidarité de leur action en Orient. Pour sortir de cette difficulté, et en sortir à l'avantage de la Prusse, il fallait trouver le moyen de satisfaire l'esprit de conquête des Russes ailleurs qu'en Turquie, où leurs progrès auraient trop éveillé la rivalité de l'Autriche, il fallait satisfaire l'Autriche de manière à la détourner également et de s'allier à la Russie et de lui faire la guerre, il fallait enfin que la Prusse, sans être obligée de prendre parti entre les deux puissances et sans danger d'être écrasée par leur accord, « devînt, comme dit M. Sorel, le trait d'union entre les deux rivales et scellât, pour l'avantage des trois cours, une triple alliance ». « Le problème, ajoute notre historien, eût été insoluble si la Pologne, pour son malheur, ne s'était trouvée là. Il y avait en Pologne place pour tout le monde. A quoi bon guerroyer si loin, avec tant de frais, quand on pouvait, avec si peu de peine, rien qu'en se baissant, trouver auprès de soi le bénéfice convoité? »

Les savantes et infatigables menées de Frédéric pour arriver à ce résultat forment tout le récit de M. Sorel. C'est dans la relation même de notre auteur qu'il faut voir comment le roi de Prusse parvint à ses fins, effrayant tour à tour l'Autriche en lui rappelant qu'il était

l'allié de la Russie, et la Russie en faisant semblant de se rapprocher de l'Autriche, en se prêtant à des entrevues avec Joseph, en poussant même au besoin le cabinet de Vienne à des démonstrations en faveur des Turcs. Frédéric réussit ainsi tout ensemble à empêcher l'Autriche de prendre part à la guerre d'Orient et à détourner la Russie de pousser à fond ses avantages en passant le Danube. Mais, pour assurer ce dernier résultat, il ne suffisait pas d'inquiéter Catherine, il fallait en outre lui persuader de chercher ailleurs le dédommagement de ses efforts et le fruit de ses victoires, il fallait, en d'autres termes, faire adopter à Saint-Pétersbourg l'idée de résoudre la question d'Orient par le partage de la Pologne. Là était proprement le mot du problème, le nœud de la difficulté. Frédéric y réussit, toujours par l'usage des mêmes moyens, en se portant tour à tour à droite et à gauche, en pesant successivement sur la Russie et sur l'Autriche, en se posant ainsi en arbitre entre les deux puissances. Catherine fut la première à donner son consentement. L'Autriche eut quelque velléité de résister, attachée qu'elle était à ses desseins d'agrandissement en Turquie; mais la Prusse et la Russie une fois d'accord, le choix n'était plus libre: Marie-Thérèse elle-même, malgré ses pieux scrupules, ne pouvait hésiter entre une guerre contre si forte partie et une paix recommandée par de si solides avantages.

Il y a un côté anecdotique tout à fait amusant dans le livre de M. Sorel, c'est le récit des dispositions dans lesquelles les trois complices poursuivirent leurs négo-

ciations et commencèrent leur partage. Catherine n'était pas femme à scrupules d'aucune espèce. « Jamais je n'ai signé d'acte avec autant de satisfaction, » disait-elle au ministre d'Autriche à Saint-Pétersbourg. Elle en écrit à Voltaire sur le ton le plus dégagé : « Nous n'avons point trouvé d'autres moyens de garantir nos frontières des incursions des prétendus confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre. Le cours de la Dwina et du Borysthène, dont j'ai fait prendre possession ces jours-ci, fera cet effet. Ne trouvez-vous pas raisonnable que ceux qui ferment les oreilles à la raison payent les violons? J'ai ordonné de faire venir le comédien dont vous me parlez. A propos, que dites-vous de la révolution de Suède? »

Tout autre était Marie-Thérèse, bonne et honnête nature, mais née pour son malheur sur un trône, et perpétuellement tiraillée entre ses scrupules et des nécessités de situation, entre ses remords et la raison d'État. Les combats intérieurs de cette vertueuse souveraine seraient la chose du monde la plus tragique s'il ne s'y mêlait un grain de ridicule. Le contraste entre de si bonnes intentions, de si vertueuses protestations, et les capitulations de conscience par lesquelles se terminait constamment la lutte, finit par produire un effet absolument burlesque. « Ma maxime est honnêteté et candeur ; rien de double et d'induire les autres », écrivait-elle dans son abominable français, au mois de janvier 1771, alors qu'on commençait à parler du partage. Le partage une fois décidé : « Ma seule consolation, disait-elle au prince de

Saxe, est dans la droiture de mes intentions, dans la constance de mes efforts pour empêcher un résultat auquel j'ai été forcée de prendre part. » Elle écrivait pour son propre usage des réflexions auxquelles elle donnait elle-même le nom de *Jérémiades*. On y lit d'admirables maximes[1] : « Un prince n'a d'autre droit que tout autre particulier. » — « Passons plutôt pour faibles que pour malhonnêtes. » — Mais quelle était la conclusion ? « Tâchons de diminuer les prétentions des autres, disait-elle, au lieu de penser à partager avec eux à des conditions si inégales. » Ainsi, selon l'expression de M. Sorel, elle arrivait à confondre l'équité du partage avec l'égalité des parts. La même confusion se trouve dans sa lettre du 23 août 1772, au maréchal Lascy, son ministre à la cour de Russie : « Le courrier de Pétersbourg a rapporté signé le malheureux partage. Je vous dois à vous encore ce grand avantage, si c'en est un. Mais ce qui est certain, c'est que vous avez fait le plan et avez su demander tant et par là procurer à l'État ce bien, sans avoir trempé dans la question si cela était juste ou non. » Frédéric a dit un mot cruel mais juste sur l'impératrice : Elle pleurait et prenait toujours !

Ce n'était pas Frédéric, dans tous les cas, qui pleurait ou qui luttait avec sa conscience. Il ne voulait, comme Marie-Thérèse, s'approprier que ce qui en valait la peine, mais c'était pour de tout autres motifs : « Quand on prend des bagatelles avec empressement, dit-il, cela donne un caractère d'avidité et d'insatiabilité que je ne voudrais pas qu'on m'attribuât plus qu'on

ne le fait déjà en Europe. » Il y a des mots de lui qui sont merveilleux : « Voyez-vous, écrivait-il à son agent en Pologne, quand les droits ne sont pas trop bons, il ne faut pas les détailler. » On était en pleine négociation pour le partage lorsqu'il composa un *Dialogue des Morts entre le duc de Choiseul, le comte de Struensée et Socrate*, où on lit des sentences telles que les suivantes : « Un vaste génie se signale par des entreprises hardies; il veut du nouveau; il exécute des choses dont il n'y a pas d'exemple; il laisse les petits scrupules aux vieilles femmes, et marche droit au but sans s'embarrasser des moyens qui l'y conduisent. » Socrate se révolte, il traite Choiseul de scélérat, sur quoi Choiseul lui répond : « Que votre tête pelée apprenne que les coups d'État ne sont point des crimes, et que tout ce qui donne de la gloire est grand... Sachez, monsieur le philosophe, qu'il ne faut pas avoir la conscience étroite quand on gouverne le monde. » L'inconvénient de cette morale c'est qu'elle justifie les entreprises d'un Louis XIV ou d'un Napoléon aussi bien que celles d'un Frédéric ou d'un Guillaume, et qu'elle met le sort des peuples à la merci de la force et de la ruse. Sans compter que toutes ces belles entreprises qu'on justifie par le succès ont un revers affreux d'inhumanité. Il ne faut pas croire que la conscience de Frédéric fût plus délicate dans sa manière de traiter les peuples que dans sa manière de duper les rois. Il avait fait enlever de Pologne près de sept mille filles de seize à vingt ans, exigeant qu'il en fût livré une par tant d'arpents, avec une vache, un lit et trois ducats en argent.

Le lit devait être de plume, avec quatre oreillers; deux porcs complétaient la dot, et les malheureuses étaient transportées et mariées en Poméranie, où l'accroissement de la population laissait à désirer. Ajoutez que Frédéric ne se contentait pas de conquérir en usant et abusant de la conquête, mais qu'il se plaisait à railler ses victimes. Il annonce au prince Henri que les Autrichiens vont se résoudre à prendre leur part de la Pologne : « Et cela, mon cher frère, poursuit-il, réunira les trois religions grecque, catholique et calviniste ; car nous communierons du même corps eucharistique, qui est la Pologne, et, si ce n'est pas pour le bien de nos âmes, cela sera sûrement un grand objet pour le bien de nos États. » Il fait assaut d'esprit avec Voltaire qui n'avait pas manqué, bien entendu, de le complimenter sur le partage de la Pologne. Après avoir vanté des vers que son correspondant venait de faire pour le roi de Suède : « Cela est bien supérieur, écrit-il, à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe général, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable. Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais, quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de

mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait »

Cette ironie étudiée était une toilette que Frédéric trouvait bon de mettre à sa politique dans une correspondance d'apparat. Dans la conversation il était plus franc ou plus cynique. D'Alembert étant venu à Berlin, et ayant hasardé quelques observations sur les droits violés, le roi ne chercha pas à se justifier : « Catherine et moi, dit-il, nous sommes deux brigands; mais cette dévote d'impératrice-reine, comment a-t-elle arrangé cela avec son confesseur? »

Si M. Sorel présente le partage de la Pologne comme sorti de la question d'Orient et comme le point de départ de la triple alliance, il ne se fait pourtant pas illusion sur la portée de l'expédient imaginé par Frédéric. La vérité est que, pour être né de la question d'Orient, le partage de la Pologne n'en a pas été la solution. Loin de là, car le traité de Kaïnardji, conclu deux ans après le partage, amenait les Russes sur la mer Noire où ils obtenaient le droit de libre navigation; il leur accordait sur les Tartares un droit de protection qui devait bientôt se transformer en annexion, et il leur donnait, à l'égard des chrétiens, un droit de représentation destiné à fournir aux tsars toutes les occasions qu'ils voudraient d'intervenir entre la Porte et ses sujets. La Russie avait

donc simplement ajourné, et elle avait préparé en l'ajournant, l'exécution de ses desseins sur la Turquie, et la rivalité qui existait à ce sujet entre elle et l'Autriche n'était rien moins qu'éteinte. Ainsi le partage de la Pologne avait établi une complicité plutôt qu'une alliance entre les trois cours de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg. L'accord entre ces puissances ne reposait pas sur un intérêt commun permanent, mais sur des nécessités de situation. C'est la Prusse qui avait le plus gagné au partage; elle ne s'était pas seulement agrandie, elle avait donné à son territoire la cohésion, elle avait pris sur la Vistule une position qui, de ce côté-là, barrait à la Russie la voie des agrandissements, elle avait fondé un État fait pour conquérir un jour la prépotence en Allemagne et même en Europe. L'Autriche, elle, continait à disputer à la Prusse cette hégémonie qu'elle a dû lui abandonner de notre temps, et elle occupait derrière les Carpathes cette forteresse transylvanienne qui lui permet de menacer les Russes toutes les fois qu'ils ont envie de guerroyer sur le Danube. La Russie, enfin, ne cessait pas d'obéir aux tendances ou aux ambitions qui l'entraînent vers la Méditerranée, mais elle ne pouvait faire un pas en avant sans la permission de l'Autriche, sans sa complicité par conséquent, ou, à défaut de l'accord avec elle, sans une alliance avec Berlin pour neutraliser Vienne. La triple alliance était donc, je le répète, moins un concert et une convention qu'une situation grâce à laquelle les trois puissances se faisaient réciproquement échec. Quant aux avantages immédiats réali-

sés par ces puissances, rien de plus inégal. La Prusse, nous le répétons, accrue, arrondie, en train de gloire et de conquêtes, avait à la fois le présent et l'avenir; elle s'était fait la part du lion. Quant à la Russie, ses ambitions étaient détournées plutôt que satisfaites, car si elle recevait son morceau de la Pologne, elle se voyait fermer l'Europe à l'Ouest, et elle se voyait, au Midi, obligée de renoncer pour le moment à s'établir sur le Danube. Mais c'est l'Autriche qui semblait le plus mal partagée, condamnée qu'elle était à rester paralysée toutes les fois que les deux autres seraient d'accord, n'étant respectée dans son existence que pour servir, en cas de conflit, à la Prusse contre la Russie ou à la Russie contre la Prusse, et destinée en apparence à ne tirer d'autre avantage de la triple alliance que la part inférieure et secondaire que la Russie lui abandonnerait pour arriver elle-même à Constantinople.

Je sais bien qu'en définissant ainsi les effets de la triple alliance, je fais abstraction du bouleversement que Napoléon jeta dans la situation des États dont il s'agit, et que je mêle les dates, reportant au lendemain du partage de la Pologne des situations qui ne se sont tout à fait dessinées que depuis lors. Il est certain, cependant, que les conquêtes de Napoléon n'ont été, au point de vue où nous nous plaçons ici, qu'un fait passager et qui n'a pas modifié les termes du problème. Il est vrai aussi que la Prusse c'est aujourd'hui l'Allemagne, que la Russie vient de faire un nouveau pas vers la possession des Détroits, et que l'Autriche, battue à Sadowa,

rejetée hors de l'empire germanique, cherchant dans des combinaisons politiques artificielles la cohésion des divers États dont elle se compose, dépend plus directement que jamais pour son existence de l'accord, disons mieux, de la rivalité de ses deux alliés. En définitive, la situation respective n'a pas essentiellement changé, et les événements dirigés par la main savante de Frédéric ont certainement ébauché l'état de choses dont nous sommes les témoins aujourd'hui.

Il est curieux de voir quelle part la Russie était prête à faire à l'Autriche dans le partage de l'empire ottoman. La pensée favorite de Panin, le ministre de Catherine, était d'entraîner Joseph à régler les affaires d'Orient d'accord avec la tsarine. Il allait, le voyant si épouvanté de la pensée que les principautés danubiennes changeraient de maître, jusqu'à proposer à l'Autriche de les prendre pour elle-même. Au fond, l'une et l'autre des deux cours auraient préféré le partage de la Turquie à celui de la Pologne, et il ne fallut rien de moins que les ruses de Frédéric pour faire triompher la seconde combinaison sur la première. « Ce n'est point à titre de curiosité historique, dit M. Sorel en parlant des propositions de Panin, qu'elles méritent d'être étudiées : elles sortirent bientôt de la diplomatie secrète pour passer dans le domaine de la diplomatie officielle. Depuis lors ces projets ont été repris tant de fois, et ils ont tant de fois obtenu le même résultat, qui était de tenter l'Autriche, de la paralyser, de l'induire à mal, qu'il est intéressant d'en

marquer le point de départ et, dès leur origine, d'en marquer le caractère. »

En revanche, l'attitude de la Prusse à l'égard de la Russie s'est sensiblement modifiée, soit par l'effet des liens de famille qui se sont formés par le mariage du tsar Nicolas avec la fille de Frédéric-Guillaume III, soit par suite d'un changement réel dans la balance des forces. Ce qui est certain, c'est que nous ne trouvons guère aujourd'hui à Berlin cette préoccupation des progrès de la puissance russe que Frédéric ne cherchait pas à dissimuler : « C'est une terrible puissance, écrivait-il à son frère Henri en 1769, et qui dans un demi-siècle fera trembler toute l'Europe. Issus de ces Huns et de ces Gépides qui détruisirent l'empire d'Orient, ils pourraient bien dans peu entamer l'empire d'Occident... Je n'y vois plus de remède qu'en formant avec le temps une ligue des plus grands souverains pour s'opposer à ce torrent dangereux. » A Neisse, en 1769, dans son entrevue avec Joseph, Frédéric revenait sans cesse sur le chapitre des ambitions russes : « Pour arrêter cette puissance, disait-il, toute l'Europe sera forcée de lever le bouclier, parce qu'elle envahira tout. » Et en 1771, dans une lettre à son frère : « Je croirais faire une faute impardonnable en politique si je travaillais à l'agrandissement d'une puissance qui pourra devenir un voisin redoutable pour toute l'Europe. » Il en tirait même cette conséquence, comme il s'exprimait dans ses *Mémoires*, qu' « il n'était pas de l'intérêt de la Prusse de voir la puissance ottomane entièrement écrasée, parce qu'en cas de besoin elle

pourrait être utilement employée à faire des diversions, soit dans la Hongrie, soit en Russie, selon les puissances avec lesquelles on serait en guerre. » Il est vrai que, dans d'autres moments, et en attendant la ligue européenne destinée à arrêter le torrent, Frédéric se résignait tout simplement à faire servir ce torrent à son avantage : « Il y avait, écrivait-il dans ces occasions, deux partis à prendre : ou celui d'arrêter la Russie dans le cours de ses immenses conquêtes, ou, ce qui était le plus sage, d'essayer par adresse d'en tirer parti. »

M. Sorel dit admirablement bien à ce propos : « Les successeurs de Frédéric ont pensé comme lui jusqu'au jour où nous sommes, et il n'est que juste de constater que *le torrent dangereux* a singulièrement contribué à grossir les eaux du fleuve prussien. C'est sous cette forme surtout que l'Europe a appris à le connaître et à le redouter. » Je prends seulement la liberté d'ajouter que la Prusse en laissant de nos jours, et cela contrairement au sentiment de Frédéric, affaiblir la puissance ottomane, aurait fait de la politique à courte vue si l'héritage du Turc devait échoir à la Russie. Elle aurait, il est vrai, efficacement fermé le chemin de l'Occident à cette puissance en lui opposant une Allemagne unie ; mais en même temps, en lui livrant les approches de la Méditerranée, elle lui aurait préparé le moyen de prendre l'Europe à revers. C'est du reste ce que M. de Bismarck n'a pas tardé à comprendre et ce qu'il a cherché à prévenir par l'alliance austro-allemande, ce fait capital de la diplomatie contemporaine.

XII

M. TAINE ET LA RÉVOLUTION

I

On s'est beaucoup récrié sur l'esprit dans lequel a été écrit le livre de M. Taine sur la Révolution : pour moi, si je l'osais, je me plaindrais surtout que le livre manque d'esprit.

On comprend dans quel sens je l'entends. M. Taine reste pour moi un grand travailleur, un penseur vigoureux et un écrivain remarquable, mais il est évident qu'il manque de finesse et de souplesse ; il ne voit qu'une seule chose ou qu'un seul côté des choses à la fois ; il ne s'insinue jamais dans un sujet, et quand il s'en rend maître ce n'est pas pour s'y mouvoir ensuite avec aisance et légèreté ; il faut qu'il opère régulièrement, stratégiquement, avec de gros bataillons. Passe encore s'il voyait toujours clair et touchait toujours juste : mais non, avec le grand sérieux qu'il met en toute matière et

que je n'ai garde de lui reprocher, il lui arrive parfois d'oublier d'où il est parti et où il se proposait d'aller. Le plus méthodique des écrivains dans ses allures et le plus systématique dans ses procédés, la rigueur de ses déductions n'est pourtant qu'apparente. J'ai souvent eu déjà l'occasion de signaler ce défaut de conséquence dans la pensée de M. Taine. Il prétendra, par exemple, retrouver dans l'histoire de la littérature anglaise le produit direct de trois forces primordiales, la race, le milieu et le moment; il s'étendra longuement sur ces données qui lui paraissent devoir livrer le secret du génie poétique de l'Angleterre : puis une fois arrivé à la caractéristique des auteurs et à l'analyse de leurs ouvrages, tous ces préliminaires restent comme non avenus; M. Taine s'engage sur une autre piste, celle de la faculté maîtresse ou de la qualité dominante, expliquant Shakspeare par l'imagination ou Milton par le goût du sublime, et oubliant complètement qu'il s'était engagé à nous montrer chez eux l'influence du climat humide et de l'alimentation azotée. Il en est de même dans l'ingénieux petit livre que M. Taine a consacré à la *Philosophie de l'art en Grèce.* L'auteur déclare qu'il va nous expliquer l'œuvre par le peuple qui l'a faite, et le peuple par le milieu où il est né, et il nous défile de nouveau tout le chapelet de la race, du moment et des institutions; seulement il en reste là, il perd de vue qu'il nous avait promis une déduction, et quand il aborde enfin l'architecture et la statuaire des Grecs, il prend congé de nous avec des généralités.

Cette espèce de contradiction, chez M. Taine, entre le point de départ et le résultat, entre les prémisses et la conclusion, — cette sorte d'impuissance d'un esprit pourtant vigoureux à ramener les détails d'une œuvre à l'idée qui lui avait donné naissance, à conformer un livre au plan qui en avait été tracé au début, — tout cela se retrouve, avec aggravation, dans le nouveau volume du fécond écrivain. L'ouvrage de M. Taine, sur les *Origines de la France contemporaine*, est l'exemple le plus frappant qu'il nous ait donné encore d'une confusion de méthodes et de sujets divers. Je ne doute pas que ce défaut ne soit pour beaucoup dans la froideur avec laquelle le livre a été reçu; rien n'agace un lecteur, en effet, comme de ne pas comprendre ce que l'auteur lui veut; on ne se rend peut-être pas nettement compte des causes de sa perplexité, mais on sent qu'on a perdu le fil et on s'irrite. Le vice que je reproche au grand ouvrage de M. Taine est si capital, il affecte si profondément la valeur du travail, il est si décisif pour le jugement qu'il convient d'en porter, qu'on m'excusera de m'y arrêter un moment.

II

Qu'a voulu M. Taine? son titre l'indique. Il a voulu nous retracer les origines de notre présent état politique et social en nous montrant successivement ce qu'était l'ancien régime, comment il a été renversé, et ce que

l'empire a mis à sa place. Ce que M. Taine nous promettait n'était donc pas une histoire proprement dite de la Révolution, de ses causes et de ses suites; ce n'était pas davantage une philosophie de la Révolution, c'est-à-dire la formule dernière de ce grand bouleversement national; c'était un livre de généralisation historique, dans lequel les faits devaient être plutôt rappelés que racontés, où la narration ne devait trouver place qu'exceptionnellement et en se subordonnant rigoureusement au but, c'est-à-dire, encore une fois, à l'intelligence de l'ordre de choses qui a remplacé nos anciennes institutions. Je suis bien éloigné de prétendre prescrire une méthode à M. Taine, mais je ne puis m'empêcher de rappeler, comme exemple de la manière dont le sujet qu'il nous annonçait pouvait être traité, soit les chapitres si spirituels et si *suggestifs* des « Considérations » de madame de Staël, soit l'ouvrage inachevé de Tocqueville, dont le dessein se rapprochait beaucoup d'ailleurs de celui de M. Taine. « Je m'arrêterai, écrivait l'auteur de l'*Ancien régime et la Révolution*, au moment où la Révolution me paraîtra avoir à peu près accompli son œuvre et enfanté la société nouvelle. Je considérerai alors cette société même; je tâcherai de discerner en quoi elle ressemble à ce qui l'a précédée, en quoi elle en diffère, ce que nous avons perdu dans cet immense remuement de toutes choses, ce que nous y avons gagné, et j'essaierai enfin d'entrevoir notre avenir. » On voit que M. Taine et M. de Tocqueville avaient conçu le même projet; seulement ce dernier, en penseur exact qu'il était, a écrit

tout ce qui reste de son ouvrage dans le ton et l'intention qu'il avait lui-même indiqués, tandis que M. Taine n'a su ni discerner nettement ce qu'il voulait, ni s'y tenir.

Le premier volume, qui traitait de l'ancien régime, péchait déjà par le manque d'accord entre les engagements pris par l'auteur et la manière dont il les remplissait. Il y avait, à la vérité, des chapitres d'une belle et large généralisation, en particulier sur le tour abstrait des conceptions du dix-huitième siècle, sur sa littérature, ses principaux écrivains et leur génie; on se sentait là au cœur du sujet; on avait, en revanche, l'impression d'une inconséquence ou d'une digression lorsqu'on voyait M. Taine, dans sa description des abus de l'ancien régime, aller jusqu'à faire deux ou trois fois le compte des chevaux de l'écurie du roi, ou remplir une page entière des noms des évêques qui ne résidaient pas.

Ce défaut est devenu bien plus frappant encore dans le volume qne M. Taine nous donne aujourd'hui, et qu'il a consacré à l'œuvre de la Révolution française jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante. Nous avons déjà dit ce que l'on attendait sur la foi du titre général de l'ouvrage et du dessein que l'auteur nous avait annoncé au début. Nous pensions que, tout en s'accordant une certaine liberté d'allures, il se tiendrait dans la donnée générale de son sujet. Puisqu'il se proposait de parler de la Révolution pour déterminer les conséquences de cet événement sur la société moderne, nous croyions ren-

contrer sous sa plume des considérations sur le caractère radical du renversement des anciennes institutions, ou sur le caractère rationnel et *a priori* de la reconstruction. Les faits, d'après ce que nous supposions, n'auraient pas été oubliés, mais ils n'auraient pas figuré pour leur compte, et ils auraient servi plus ou moins ouvertement de preuves à une démonstration, de prémisses à une déduction, déduction qui n'aurait été elle-même autre chose que l'idée première de l'écrivain, à savoir l'empreinte laissée sur la France contemporaine par les événements de la fin du siècle dernier. Au lieu de cela, que trouve le lecteur dans le volume de M. Taine? Tout le contraire de ce qu'on lui avait fait attendre. Pas un point de vue général, pas une idée directrice, pas un mot qui nous ramène à l'intention déclarée de l'auteur et au sujet convenu du livre; mais en revanche une multitude de faits dont les uns, tels que le pillage de la maison Réveillon et la prise de la Bastille, n'avaient assurément pas besoin d'être racontés de nouveau, dont les autres tombent dans des détails anecdotiques minutieux, et qui tous n'ont d'autre but que de mettre au jour les violences et les excès de la Révolution, — une démonstration, par conséquent, qui pouvait en vérité être tenue pour faite et acquise depuis longtemps.

On rencontre à chaque page de M. Taine des traits comme ceux-ci : Madeleine Chabry, dite Louison, que l'on choisit pour parler au roi, est une jolie grisette qui vend des bouquets au Palais-Royal. — Le chef des huées et des applaudissements dans les tribunes de l'Assem-

blée nationale est un M. Saule, gros petit vieux, tout rabougri, jadis tapissier, puis colporteur, charlatan de boîtes de quatre sous garnies de graisse de pendu pour guérir les maux de reins. — Il n'est pas un meurtre qui ne soit décrit par le menu. C'est un ancien cuisinier qui achève de Launay : M. Taine se plaît à nous le montrer tirant de sa poche un petit couteau à manche noir et terminant heureusement l'opération. Il s'agit ailleurs de la mort d'un vieux prêtre, et l'auteur ne nous fait pas grâce d'un seul des hideux détails de cet assassinat : il faut que nous voyions la figure de la victime foulée aux pieds, ses yeux crevés avec une paire de ciseaux, sa bouche remplie d'une poignée de foin, son corps jeté à l'eau, puis retiré, puis traîné de nouveau par les rues. On nous rapporte des dialogues; un paysan dit à son voisin : « Donne-moi une pièce de vingt-quatre sous, et je leur mettrai deux balles dans le corps. » Les fêtes d'ailleurs, c'est une justice à rendre à l'écrivain, ne sont pas décrites avec moins d'exactitude que les massacres. Nous avons le plaisir d'apprendre que la Fédération a été célébrée au Champ de Mars par deux cents prêtres vêtus d'aubes avec des ceintures tricolores, que l'orchestre se composait de trois cents tambours et de douze cents musiciens, et enfin que quarante canons tiraient à la fois. Voilà ce qu'a fait M. Taine : nous pensions qu'il allait nous donner des réflexions sur la Révolution; au lieu de cela, il nous en a donné les procès-verbaux.

Une conséquence de cet amoncellement de petits faits,

ce sont les artifices auxquels M. Taine a été obligé de recourir pour les grouper. Il a inventé à cet effet des formules qui les relient, des transitions artificielles, des étiquettes. Il n'est pas jusqu'à l'arrangement matériel et typographique qui ne trahisse la préoccupation du collectionneur embarrassé pour classer sa récolte. Le volume est partagé en livres, les livres sont divisés en chapitres, les chapitres en paragraphes, les paragraphes en sous-paragraphes, ceux-ci en alinéas et les alinéas eux-mêmes sont dépecés en périodes que distinguent et séparent des tirets. Ce phénomène presque incroyable d'un écrivain naturellement porté aux généralisations et se perdant, en dépit de son sujet et de son intention, dans une accumulation stérile de détails, ce phénomène, dis-je, ne me paraît pouvoir s'expliquer que par l'une ou l'autre des suppositions suivantes, ou mieux encore peut-être, par toutes les deux réunies.

III

Quand on jette un regard en arrière sur les ouvrages précédents de M. Taine, on reconnaît tout d'abord qu'il s'est autrefois occupé d'une manière exclusive de littérature et de philosophie, restant étranger, dans une mesure tout à fait extraordinaire, à l'histoire et à la politique. Le spectacle des passions, des luttes, des bouleversements auxquels les sociétés se sont livrées en cher-

chant à améliorer leurs institutions paraît n'avoir eu aucun intérêt pour notre écrivain jusqu'au moment où la dernière guerre et ses suites lui firent sentir l'enjeu personnel que tout citoyen a bon gré mal gré dans les destinées de son pays. C'est alors qu'il se rappela qu'il était électeur et qu'il écrivit sa brochure sur le suffrage à deux degrés, et c'est alors aussi qu'il se mit à réfléchir à l'histoire de la France, qu'il y tourna ses études et qu'il découvrit la Révolution française. Je puis me tromper, je ne donne mon induction que pour ce qu'elle vaut, mais je ne saurais expliquer la manière dont M. Taine a traité le sujet de son récent volume, la gravité avec laquelle il raconte ce que chacun sait, la conviction avec laquelle il enfonce des portes toutes grandes ouvertes, je ne puis m'expliquer, dis-je, ce profond sérieux et cette manifeste candeur que par les surprises de la découverte. L'écrivain entrait dans un monde inconnu pour lui, et il s'imaginait que personne n'en avait eu connaissance avant lui. Il lisait Baruch pour la première fois, et il se sentait pressé de faire partager au public ses impressions sur Baruch. Il n'avait jamais entendu parler que d'une manière très générale des sanglantes turlupinades du sans-culottisme, et il s'est hâté de prouver au monde que la Révolution française ne s'est pas accomplie régulièrement, mais qu'elle a été accompagnée d'un grand nombre de traits de folie et d'actes de scélératesse.

Cependant si cette interprétation rend compte du tour essentiellement narratif qu'a pris un ouvrage où nous

nous attendions à voir dominer la réflexion, elle n'explique pas encore la couleur anecdotique qu'a prise la narration sous la plume de M. Taine. Elle n'explique pas surtout comment, après avoir voulu nous exposer les origines de la France contemporaine et s'être proposé cette tâche particulière dans l'étude de la Révolution, il en est arrivé à oublier complètement son intention première, n'ayant plus d'autre souci en apparence que de fournir un catalogue d'atrocités aussi complet que possible, et tellement absorbé dans les détails de sa tâche qu'il ne peut plus raconter un assassinat sans nous dire qu'il a été fait avec un petit couteau et que ce petit couteau avait un manche noir. Je suis persuadé, quant à moi, que cette disparate entre l'intention et l'exécution chez M. Taine, bien loin d'être l'effet d'une infirmité intellectuelle de l'écrivain, a pour cause l'une de ses qualités les plus recommandables. M. Taine, qui est assurément un artiste, est aussi un savant, et il a les vertus essentielles du savant : la passion de l'exactitude, la patience dans les recherches, le besoin de prendre les faits sur le fait, et pour cela de remonter aux sources. Une fois qu'il se mettait à étudier la Révolution française, il ne s'est pas contenté de la lire dans les histoires plus ou moins célèbres qui sont dans toutes les mains; il a voulu remonter aux documents, et non seulement à ceux qui avaient déjà été consultés, mais à ceux qui avaient été négligés, aux correspondances des ministres, des magistrats et des commandants militaires, qui sont conservées aux Archives. C'était un océan; il s'est plongé dans cet

océan avec sa capacité de travail et sa conscience de chercheur, il s'y est plongé, — et il s'y est noyé. Il a été débordé par les traits caractéristiques ou curieux qu'il avait rencontrés et par les notes qu'il avait prises. Il a oublié quels avaient été son point de départ et son programme. Il a perdu de vue ce qu'il avait promis de dire et ce qu'il s'agissait de démontrer. Ses petites trouvailles, dont il s'exagérait l'importance parce qu'il s'en exagérait la nouveauté, l'ont refroidi pour le sujet qu'il avait d'abord voulu traiter. Et c'est ainsi que son œuvre lui a gauchi entre les mains. Les arbres, comme on dit, ont fini par l'empêcher de voir la forêt. La Révolution n'a plus été pour lui, ni la réalisation d'une idée, ni même la consommation telle quelle d'un grand fait, mais une collection d'incidents, et d'incidents, il faut l'ajouter, auxquels il semblait prendre d'autant plus d'intérêt et de plaisir qu'ils portaient davantage l'empreinte de la démence et du crime.

IV

J'insiste sur ce dernier point parce qu'il me paraît de nature à mettre en lumière un autre caractère du livre de M. Taine. Ce volume, je le répète, n'est ni une histoire de la Révolution — il est à la fois trop détaillé et trop incomplet pour cela, — ni une philosophie de la Révolution, puisqu'il se perd dans les faits, ne cherche

point à en dégager le sens, et n'aboutit à aucune conclusion. On ne peut le lire sans se rappeler involontairement ce que disait Tocqueville en présence des recherches qu'il avait accumulées pour un travail semblable : « Il s'agit de savoir s'il y a maintenant quelque chose à tirer de ces matériaux, qui ne sont qu'un fumier inutile si par leur moyen on ne fait pas pousser quelque plante nouvelle. » Eh bien, non, aucune plante ne pousse sur ces détritus, rien ne sort de ces matériaux accumulés, rien, si ce n'est l'esprit qui a présidé à leur accumulation même. Car il y a dans ce travail de collectionneur, je ne dirai pas une intention, mais une préoccupation qui se trahit par le choix des faits, par le caractère de ceux qui sont admis et le soin avec lequel sont écartés ceux qui tendraient à modifier le sentiment des lecteurs, par l'ardeur avec laquelle l'écrivain accumule les exemples et relève les détails, par le tour de sa phrase qui fait de chaque récit une preuve à l'appui d'une accusation, par le ton de réquisitoire, en un mot, qui règne dans tout le volume et qui lui donne son cachet, sa portée, sa signification. Ce volume sur 89, qui ne tient compte, dans la Révolution, ni des idées élevées des philosophes, ni des aspirations généreuses des novateurs, ni des griefs légitimes du peuple, ce livre qui, comme la fameuse chambre de la collection de madame Tussaud, à Londres, n'est qu'une galerie d'horreurs, cette histoire de la Constituante qui ne nomme Mirabeau qu'en passant et qui n'a que six lignes sur l'œuvre législative durable de l'assemblée, ce livre a été écrit en crainte et en

haine de la Révolution, et non pas seulement des excès de la Révolution, mais de son esprit, de ses résultats, de la société qu'elle a enfantée et des conditions nouvelles qu'elle a faites à l'humanité.

Eh! mon Dieu, cela est bien permis ; tout est licite en fait de sympathie ou d'antipathie; je dis seulement qu'un homme tel que M. Taine était tenu, comme historien à plus d'impartialité, et comme philosophe à plus de sérénité.

M. Taine n'est pas sans avoir senti ce qu'on pouvait lui reprocher à cet égard. Il cherche, dans sa préface, à prévenir la critique. Son livre, dit-il, n'est que de l'histoire, il l'a écrit sans se préoccuper de nos débats présents, et comme s'il avait eu pour sujet les révolutions de Florence ou d'Athènes. Je répondrai à M. Taine que c'est précisément là son illusion. Nul doute qu'en écrivant l'histoire d'Athènes ou de Florence il n'eût, à son insu, pris parti comme il l'a fait ici. On porte partout son tour d'esprit, ses aversions instinctives, ses passions intellectuelles fondamentales; on ne s'en affranchit, du moins, qu'à l'aide d'une culture plus profonde et d'une discipline intérieure plus rigoureuse que celles auxquelles M. Taine est arrivé jusqu'ici.

La passion, passion secrète et inconsciente, je le veux, que M. Taine a mise dans son travail sur la Révolution, est d'autant plus frappante qu'elle fait contraste avec la tendance de tous ses écrits précédents. Il y a deux manières de juger la Révolution française et, en général les événements historiques. On peut se placer au point

de vue moral, c'est-à-dire au point de vue de la liberté humaine, des enseignements à tirer des faits, du blâme et de l'éloge à distribuer, des exemples à suivre ou à fuir. On peut aussi, ce qui est tout l'opposé, se placer au point de vue de la philosophie de l'histoire, et considérer les événements comme les effets de certaines causes, les résultats de certaines conditions, le jeu de certaines forces ; étant donné tel ou tel état social, un ensemble déterminé de tempérament originel, de culture acquise, de superstitions héréditaires, de besoins, d'idées et de passions, les destinées d'un peuple, quelque exceptionnelles qu'elles paraissent au premier aspect, rentrent plus ou moins facilement dans la loi universelle de la causalité. Tels sont, je le répète, les deux points de vue entre lesquels l'histoire est appelée à choisir. Et il ne saurait y avoir de doute sur celui auquel s'est placé M. Taine dans son nouveau volume. Il a horreur de la Révolution, il la traduit à la barre de la raison et de l'humanité, il la convainc de toutes les folies et de tous les crimes, il ne daigne admettre aucune circonstance atténuante, il se garde même d'en expliquer les excès, car les expliquer ce serait une manière de les excuser, et il faut absolument qu'il la déshonore. A merveille; je l'ai déjà dit, c'est son droit, et M. Taine n'est pas le premier et ne sera pas le dernier qui se soit chargé de cette tâche un peu banale et surérogatoire. Mais le piquant de la chose, c'est que M. Taine s'était toujours montré jusqu'ici le partisan résolu du point de vue déterministe dans l'étude des choses hu-

maines; c'est que là était son originalité en littérature; c'est qu'il avait attaché son nom et devait sa réputation à l'application de la physiologie et de la mécanique à l'histoire; c'est que le premier volume du présent ouvrage, celui qui traitait de l'ancien régime, tendait encore à présenter la Révolution comme la conséquence inévitable d'un état social vermoulu, d'un ordre de choses monstrueux. Il y a plus : le volume même qui nous occupe en ce moment, celui qui s'applique à nous émouvoir sur les horreurs de la Révolution, ce volume trahit çà et là les anciennes préoccupations philosophiques. Il y est encore question de la mesure de la force, de la passion dominante, de l'appareil nerveux détraqué, autant d'expressions qui rappellent au lecteur le plaisir avec lequel M. Taine scandalisait naguère le bourgeois en faisant de l'homme moral « un mécanisme très simple et que l'analyse démonte comme un ressort ». Qu'est-ce à dire? Que M. Taine ait changé de vues? Qu'il répudie ses anciennes opinions? Qu'il cherche à faire amende honorable d'un paradoxe devenu embarrassant? En aucune façon; la seule conclusion que nous soyons en droit de tirer, c'est que l'aversion et la crainte dont la Révolution a rempli l'âme de M. Taine doivent être bien fortes pour avoir rendu infidèle à son système un esprit si naturellement systématique.

V

M. Taine n'est pas de ces hommes qu'on flatte ou qu'on ménage. Il est trop haut placé pour que nous ne lui disions pas ce qu'aussi bien tout le monde pense. Son dernier volume est l'œuvre d'un esprit qui n'est plus entièrement maître de lui. L'auteur, nous l'avons montré, n'a pas su dominer son sujet ni ramener ses recherches à l'unité de l'intention qui lui avait d'abord mis la plume à la main. Il s'est montré impuissant à réaliser sa propre conception. Il a mêlé les genres, obéi à des inspirations confuses et contraires. Il s'est épris d'un tel intérêt pour des détails infimes qu'il a négligé non seulement de faire la part des idées qui dominent toujours les événements et qui leur survivent, mais même d'indiquer le lien entre les faits qu'il rapporte et la société contemporaine, ce qui formait proprement le sujet de son livre. Ce ne serait rien encore si les récits anecdotiques dont il a composé son volume étaient très instructifs ou très curieux; loin de là, ils sont d'une monotonie désespérante; ils navrent et dégoûtent sans rien apprendre de nouveau; ils composent l'une des lectures les plus fatigantes qu'on puisse imaginer, tellement qu'on peut défier qui que ce soit d'arriver jamais jusqu'au bout du volume sans en sauter une partie. Et qu'on n'allègue pas pour excuse que les détails dans lesquels l'auteur

se complaît sont à la fois inédits et authentiques, car, de la manière dont M. Taine les a accommodés, donnés en abrégé et servis en forme de démonstration, ils ont perdu toute la physionomie et la saveur du document original. Mais le principal défaut de l'ouvrage de M. Taine, c'est qu'il est sectaire. Le mot est dur, et pourtant il est impossible de le retirer. L'écrivain s'est montré ici tout le contraire de l'esprit libre que nous supposions, que nous connaissions. L'absence de nuances et de distinctions dans le traitement d'un sujet aussi complexe que la Révolution française, le style même de l'ouvrage, le ton démonstratif, la manière impérieuse et impétueuse qui y règnent nous montrent que nous avons affaire ici à une passion. Cette passion, je n'ai pas à la juger en elle-même. Personnellement elle ne me blesse point. Je ne me sens pas du tout solidaire de la Révolution; si, comme tous mes contemporains d'ailleurs, j'en suis l'un des héritiers, j'entends ne l'être que sous bénéfice d'inventaire. Mais M. Taine, lui, ne le prend pas ainsi. Il en veut à la Révolution comme on en veut à des notions et à des faits pour lesquels on n'a pas de place dans son système. C'est une hérésie qui dérange son orthodoxie; c'est une fausse religion qui inquiète ses croyances; il cherche à se débarrasser de ce cauchemar en se persuadant et en persuadant aux autres que c'est bien un mauvais rêve, un amas incohérent d'atrocités et d'absurdités, un fait brutal sans idée et sans excuse. Spectacle curieux entre tous, et dont le piquant ompense jusqu'à un certain point la fatigue que cause

la lecture du livre de M. Taine : la Révolution française a eu la vertu de transformer le plus désintéressé, en apparence, et le plus abstrait de nos penseurs en un polémiste échauffé, en un écrivain de parti et de parti-pris.

Août 1878.

XIII

LES MÉMOIRES DE Mme DE RÉMUSAT

Madame de Rémusat, dont le nom vient d'acquérir tout à coup la célébrité par la publication de ses *Mémoires*, n'était pas entièrement inconnue, mais seulement un peu oubliée. On avait d'elle un *Essai sur l'éducation des Femmes*, ouvrage posthume et inachevé, que M. Charles de Rémusat avait fait imprimer en 1824. Sainte-Beuve, en 1822, lui avait consacré, dans la *Revue des Deux Mondes*, une notice qu'il inséra depuis dans ses *Portraits de Femmes*, et qui, sans rien surfaire, rendait témoignage au mérite de la personne et à l'agrément de l'écrivain. Ce qui est vrai, c'est que les *Mémoires*, joints aux renseignements qu'y ont ajoutés le fils et le petit-fils de l'auteur, ravivent en la complétant la connaissance que nous avions de madame de Rémusat. Il n'est pas jusqu'aux traits de son visage qui ne nous soient familiers maintenant. Et quel est le peintre auquel nous

devons ce portrait? Rien de moins que M. de Talleyrand même, très lié avec le mari et la femme, pénétré pour celle-ci en particulier d'un sentiment d'intérêt affectueux et de véritable goût, et qui, pour distraire l'ennui d'une séance, griffonnait un jour, au Sénat, la description que voici. C'était en 1811; madame de Rémusat avait alors trente et un ans; de son nom de Claire on avait fait celui de Clari :

« Clari n'est point ce que l'on nomme une beauté; tout le monde s'accorde à dire qu'elle est une femme agréable... Sa taille est bien, sa démarche est simple et gracieuse. Clari n'est point maigre; elle n'est faible que ce qu'il faut pour être délicate. Son teint n'est point éclatant, mais elle a l'avantage particulier de paraître plus blanche à proportion de ce qu'elle est éclairée d'un jour plus brillant. Serait-ce l'emblème de Clari tout entière, qui, plus connue, paraît toujours meilleure et plus aimable? Clari a de grands yeux noirs; de longues paupières lui donnent un mélange de tendresse et de vivacité, qui est sensible même quand son âme se repose et ne veut rien exprimer. Mais ces moments sont rares. Beaucoup d'idées, une perception vive, une imagination mobile, une sensibilité exquise, une bienveillance constante sont exprimées dans son regard. Pour en donner une idée, il faudrait peindre l'âme qui s'y peint elle-même, et alors Clari serait la plus belle personne que l'on pût connaître. Je ne suis pas assez versé dans les arts du dessin pour assurer si les traits de Clari sont tous réguliers. Je crois que son nez est trop gros,

mais je sais qu'elle a de beaux yeux, de belles lèvres et de belles dents. Ses cheveux cachent ordinairement une grande partie de son front, et c'est dommage. Deux fossettes formées par son sourire le rendent aussi piquant qu'il est doux. Sa toilette est souvent négligée, elle n'est jamais de mauvais goût et toujours elle est d'une grande propreté. Cette propreté fait partie du système d'ordre et de décence dont Clari ne s'écarte jamais... Toujours prête à relever les bonnes actions, à excuser les torts, tout son esprit est employé en bienveillance. Personne autant que Clari ne montre combien la bienveillance spirituelle est supérieure à tout l'esprit et à tout le talent de ceux qui ne produisent que sévérité, critique et moquerie. Clari est plus ingénieuse, plus piquante dans sa manière favorable de juger, que la malignité ne peut l'être dans l'art savant des insinuations et des réticences. L'esprit de Clari est fort étendu et fort orné; je ne connais à personne une meilleure conversation; lorsqu'elle veut bien paraître instruite, elle donne une marque de confiance et d'amitié. »

On ne sait ce qu'il y a de plus curieux dans ce portrait, le nom de celui qui l'a tracé et qu'on s'attendait si peu à voir sensible au genre de mérite dont il s'y montre touché, la préoccupation évidemment assez vive a laquelle il cède en employant des moments perdus à écrire un pareil éloge, l'attrait particulier, enfin, que devait posséder une femme pour inspirer à un Talleyrand des sentiments à la fois si empressés et si différents de ceux qu'on lui aurait supposés. Mais Talleyrand n'avait

point été le seul à subir l'ascendant de Clari. Napoléon prenait évidemment, lui aussi, plaisir à la conversation de madame de Rémusat ; comme son ministre, il se sentait attiré et en quelque sorte intrigué par le problème de cette nature morale restée si pure au milieu d'un monde si vicieux, et cela sans le secours du rigorisme, de l'esprit de censure, mais, au contraire, ainsi qu'on vient de le lire, avec bienveillance pour tous, avec douceur et tolérance pour les torts même le plus étrangers à sa candeur.

Madame de Rémusat n'a pas tenu une assez grande place à la cour pour en avoir trouvé une dans les Mémoires du temps. Je rencontre cependant son nom sous la plume d'une femme qui l'avait beaucoup connue dans le service de l'impératrice, et dont les Souvenirs, sans avoir une bien grande valeur historique, ont du moins le mérite d'une sincérité évidente. Madame de Rémusat, aux yeux de cet écrivain, était une femme parfaite : « A un esprit supérieur, aux idées les plus élevées, elle joignait une âme noble et généreuse. Si on sollicitait quelque grâce de Sa Majesté, c'était toujours à elle qu'il fallait s'adresser. On était certain qu'elle se chargerait de la demande de l'infortune, et qu'elle l'appuierait avec chaleur. Son long dévouement à Joséphine lui donnait un crédit qu'elle utilisait pour les autres... Jamais on ne trouva réunis plus de moyens de plaire avec moins de prétentions, une conduite plus irréprochable avec moins de rigorisme et de sévérité pour les autres. Elle conseillait avec douceur lorsqu'on la con-

sultait, mais n'allait jamais au-devant d'un avis à donner; je ne l'ai pas une seule fois entendue critiquer ou blâmer personne [1]. »

Mais je reviens au goût de Napoléon et de Talleyrand pour madame de Rémusat, et je me demande quel fut le secret de la position que celle-ci s'était faite, du sentiment particulier qu'elle avait su inspirer à de grands contempteurs de la vertu humaine et surtout de la vertu des femmes? Ce fut, j'imagine, son bonheur conjugal. Quelqu'un, je ne me rappelle plus qui, a dit qu'une femme heureuse est toujours respectée, et madame de Rémusat était heureuse. Elle le déclare elle-même et dans un aveu dont la sincérité ne saurait être suspecte. On a trouvé parmi ses papiers une sorte de prière dans laquelle, se supposant au jour du jugement et s'adressant à Dieu, elle fait le compte de ses bonnes œuvres, de ses mérites apparents, et se plaît à s'en démontrer à elle-même le néant. « Oserai-je, s'écrie-t-elle, vous parler de ces faibles vertus dont les hommes me louaient parce qu'ils ignoraient qu'elles n'étaient point accompagnées de sacrifices? Me vanterai-je d'avoir été sage, quand vous me direz que j'étais si heureuse? » Le voilà le talisman! M. de Rémusat ne paraît pas avoir été ce qu'on appelle un homme supérieur, et il avait quelque vingt-cinq ans de plus que sa femme; mais celle-ci, malgré cette différence d'âge, céda, en se ma-

1. *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine* (par madame Bochsa, née Ducrest). Paris, 1828 et 1829, t. Ier, p. 158, et. t. III, p. 223.

riant, à un sentiment aussi exalté qu'il se montra profond, aussi romanesque qu'il devint durable. M. de Rémusat, de son côté, nous dit M. de Talleyrand, savait qu'il avait en sa femme un trésor, et il avait le bon esprit d'en savoir jouir. Le ménage était parfaitement uni, les deux cœurs satisfaits, le tempérament, si l'on y tient, trop calmé par l'âge d'une part, et trop naturellement paisible de l'autre pour jeter aucun trouble dans la vie conjugale. L'ennui, ce grand péril des femmes, ne paraît pas non plus en avoir jamais été un pour madame de Rémusat, instruite, comme elle l'était, esprit observateur et s'intéressant à tout. Ajoutons qu'elle fut mère de bonne heure, que son fils aîné était digne d'elle, qu'il promit dès l'enfance tout ce qu'il tint plus tard, qu'il devint enfin et de plus en plus, pour la jeune femme, l'objet d'un sentiment capable de remplir un cœur.

Si madame de Rémusat avait la tendresse sans la passion, elle avait également la piété sans la superstition. C'est une preuve singulière de l'équilibre de cette nature morale que l'analyse de ses sentiments religieux nous révèle précisément la fermeté de son intelligence. Sainte-Beuve, qui avait reçu pour sa notice tous les renseignements nécessaires, nous apprend qu'en 1812, à la suite d'une maladie, cette femme, toujours chrétienne d'inclination, éprouva le besoin de mettre sa conduite d'accord avec ses principes, s'adressa à un prêtre et devint *pratiquante*. On n'est donc point étonné de voir l'*Essai sur l'éducation des femmes* se terminer par un chapitre sur la religion, qui témoigne des préoccupations sérieuses de

l'auteur à la fin de sa vie, l'ouvrage ayant été son dernier travail et étant même resté inachevé. Mais, s'il est tout simple que madame de Rémusat ait eu les sentiments dont nous parlons, on ne découvre pas sans surprise l'esprit d'indépendance avec lequel ils se conciliaient chez elle. L'expression de « foi aveugle » lui répugne. Elle veut des croyances assurées d'elles-mêmes, et qui ne craignent pas le grand jour. Qu'on lui parle d'autorité en fait de religion, elle y consent, mais encore faut-il que cette autorité se démontre. Une chose n'est pas vraie parce qu'elle est enseignée par le pouvoir (c'est son expression), et « il n'y a de vrai que le vrai ». Un mot auquel Pascal eût applaudi! Mais les lignes qui terminent le chapitre et le volume vont plus loin encore, et je doute qu'il se trouvât aujourd'hui beaucoup de catholiques pour les signer. « Le siècle porte au besoin d'examiner, écrit madame de Rémusat, vous le combattriez en vain; c'est du besoin d'examiner que vous devez faire sortir le besoin de croire. »

Nous n'avons pas à rechercher jusqu'à quel point madame de Rémusat, en s'exprimant ainsi, se faisait illusion sur le génie de la foi à laquelle elle cherchait à se rattacher, de l'Église dont elle réclamait le secours. Ce qui nous importe, c'est le caractère que trahissent ces illusions mêmes. La femme distinguée dont nous nous occupons n'était pas moins remarquable par le goût du vrai et la rectitude du jugement que par la pureté de la conduite, la générosité du cœur et les agréments de l'esprit. Il y a dans l'ouvrage dont il vient d'être question

un passage dans lequel, sans s'en douter, elle se livre et se peint. Il s'agit de savoir si l'habitude de la réflexion, si le développement de l'esprit ne risque pas d'enlever aux femmes la spontanéité, le naturel, l'enthousiasme qui sont une partie de leur attrait. Madame de Rémusat ne veut pas admettre qu'il en puisse être ainsi. « Pourquoi, se demande-t-elle, faudrait-il que le mérite s'achetât nécessairement par la perte d'un moyen de plaire? Je ne supposerai jamais que la sagesse oblige à être moins aimable. L'harmonie du monde moral n'a point de ces dissonances, et ce devrait être une éducation fausse que celle qui ravirait aux femmes un de leurs droits à l'amour d'un honnête homme. Il me semble que la vertu doit admettre toutes les beautés et la vérité tous les charmes. » L'ouvrage entier est dans cette phrase, et l'auteur entier dans son ouvrage. Madame de Rémusat avait pris la plume pour faire pénétrer la raison dans ce domaine de l'éducation si complètement livré autrefois au caprice, aux préjugés et à l'usage. C'est qu'elle était elle-même une personne essentiellement raisonnable, j'allais dire rationnelle. Très femme, elle avait quelque chose de viril. Séduisante, on était tout de suite averti qu'elle était inaccessible aux séductions. Elle a traversé une époque de licence et vécu dans une cour où les pires exemples venaient d'en haut, et cela comme l'hermine, sans une tache à sa robe ou même à sa renommée Mais nous connaissons désormais le secret de sa sagesse. Elle était armée d'une triple protection, un grand fond de raison et de réflexion, le bonheur domestique et des joies maternelles exceptionnellement vives.

l'auteur à la fin de sa vie, l'ouvrage ayant été son dernier travail et étant même resté inachevé. Mais, s'il est tout simple que madame de Rémusat ait eu les sentiments dont nous parlons, on ne découvre pas sans surprise l'esprit d'indépendance avec lequel ils se conciliaient chez elle. L'expression de « foi aveugle » lui répugne. Elle veut des croyances assurées d'elles-mêmes, et qui ne craignent pas le grand jour. Qu'on lui parle d'autorité en fait de religion, elle y consent, mais encore faut-il que cette autorité se démontre. Une chose n'est pas vraie parce qu'elle est enseignée par le pouvoir (c'est son expression), et « il n'y a de vrai que le vrai ». Un mot auquel Pascal eût applaudi! Mais les lignes qui terminent le chapitre et le volume vont plus loin encore, et je doute qu'il se trouvât aujourd'hui beaucoup de catholiques pour les signer. « Le siècle porte au besoin d'examiner, écrit madame de Rémusat, vous le combattriez en vain; c'est du besoin d'examiner que vous devez faire sortir le besoin de croire. »

Nous n'avons pas à rechercher jusqu'à quel point madame de Rémusat, en s'exprimant ainsi, se faisait illusion sur le génie de la foi à laquelle elle cherchait à se rattacher, de l'Église dont elle réclamait le secours. Ce qui nous importe, c'est le caractère que trahissent ces illusions mêmes. La femme distinguée dont nous nous occupons n'était pas moins remarquable par le goût du vrai et la rectitude du jugement que par la pureté de la conduite, la générosité du cœur et les agréments de l'esprit. Il y a dans l'ouvrage dont il vient d'être question

un passage dans lequel, sans s'en douter, elle se livre et se peint. Il s'agit de savoir si l'habitude de la réflexion, si le développement de l'esprit ne risque pas d'enlever aux femmes la spontanéité, le naturel, l'enthousiasme qui sont une partie de leur attrait. Madame de Rémusat ne veut pas admettre qu'il en puisse être ainsi. « Pourquoi, se demande-t-elle, faudrait-il que le mérite s'achetât nécessairement par la perte d'un moyen de plaire? Je ne supposerai jamais que la sagesse oblige à être moins aimable. L'harmonie du monde moral n'a point de ces dissonances, et ce devrait être une éducation fausse que celle qui ravirait aux femmes un de leurs droits à l'amour d'un honnête homme. Il me semble que la vertu doit admettre toutes les beautés et la vérité tous les charmes. » L'ouvrage entier est dans cette phrase, et l'auteur entier dans son ouvrage. Madame de Rémusat avait pris la plume pour faire pénétrer la raison dans ce domaine de l'éducation si complètement livré autrefois au caprice, aux préjugés et à l'usage. C'est qu'elle était elle-même une personne essentiellement raisonnable, j'allais dire rationnelle. Très femme, elle avait quelque chose de viril. Séduisante, on était tout de suite averti qu'elle était inaccessible aux séductions. Elle a traversé une époque de licence et vécu dans une cour où les pires exemples venaient d'en haut, et cela comme l'hermine, sans une tache à sa robe ou même à sa renommée Mais nous connaissons désormais le secret de sa sagesse. Elle était armée d'une triple protection, un grand fond de raison et de réflexion, le bonheur domestique et des joies maternelles exceptionnellement vives.

Ce n'est pas sans intention que j'ai rappelé quelle avait été madame de Rémusat, et que j'ai insisté sur son mérite personnel. Il s'en est peu fallu, en effet, que la publication de ses *Mémoires* ne nuisît à sa réputation. Comme ils ont eu un très grand succès, et comme il était impossible de récuser un témoin si bien placé et si manifestement véridique, comme ses récits, enfin, se trouvaient d'autant plus fâcheux pour le premier empire qu'ils ne respiraient aucune intention de malveillance, l'esprit de parti s'est vu réduit, pour en atténuer l'effet, à discréditer l'écrivain. Ne pouvant l'accuser de crédulité ou de mensonge, les personnes qui ont intérêt au prestige du bonapartisme se sont vengées en dénigrant l'innocent auteur de leurs ennuis. Madame de Rémusat, ont-ils dit, n'avait pas le droit de faire les révélations qu'on nous fait lire aujourd'hui. Elle occupait une position de confiance, et elle a abusé de cette confiance. Elle était au service de Joséphine, admise par suite dans la familiarité de l'empereur, et elle a trahi ses maîtres. Telle est la phrase convenue. On a d'ailleurs compté, et non sans raison, sur l'irréflexion du public. La frivolité générale, les besoins du bavardage mondain créent une sorte d'avidité pour les formules toutes faites, et ne pouvaient manquer de répandre un jugement qui avait, d'ailleurs, je ne sais quel air avantageux de délicatesse froissée. Ce fut à qui répéterait que madame de Rémusat avait manqué à toutes les convenances, pour ne pas dire à tous les devoirs.

On a de la peine à garder sa patience lorsqu'on entend

débiter d'aussi vides banalités. L'objection, en effet, n'irait à rien de moins qu'à proscrire le genre entier des Mémoires personnels, puisqu'on y fait toujours des confidences sur le compte de quelqu'un. Il faudrait étendre ces raffinements de discrétion à une foule d'écrivains qui n'avaient jamais passé jusqu'ici pour avoir besoin d'indulgence. Madame de Motteville n'était-elle pas la femme de chambre d'Anne d'Autriche? Saint-Simon n'était-il pas l'hôte, le commensal de ce palais dont il chroniquait les travers et les vices? Mais il se trouve que madame de Rémusat n'a pas même besoin de la tolérance accordée à ses devanciers. Ses Mémoires, dans leur forme primitive, étaient un récit, écrit jour par jour, sous l'impression des événements et sans aucune arrière-pensée de publication, un journal intime, en un mot, tels qu'il arrive si souvent qu'on en tienne pour son usage particulier. Ce manuscrit ayant été volontairement brûlé en 1814, l'auteur, quatre ans plus tard, chercha à y suppléer en évoquant ses souvenirs. De là une relation, nécessairement fort différente de la précédente, où l'unité du sentiment remplace la vivacité des émotions premières, où l'auteur domine son sujet mais par là même n'est plus un témoin aussi naïf. Ce qui est certain, c'est que madame de Rémusat, volontiers écrivassière, comme le lui disait son mari, mais écrivant pour sa propre satisfaction, n'avait pas plus le public en vue en rédigeant ses Mémoires que lorsqu'elle avait griffonné d'abord, aux Tuileries ou à Saint-Cloud, ses notes des conversations qu'elle entendait ou des scènes dont elle était té-

moin. « Votre père, écrivait-elle à son fils, dit qu'il ne connaît personne à qui je puisse montrer ce que j'écris. Il prétend que personne ne pousse plus loin que moi le talent d'être vraie, c'est son expression. Or donc, je n'écris pour personne. Un jour vous trouverez cela dans mon inventaire, et vous en ferez ce que vous voudrez. » Et dans une autre lettre : « Savez-vous une réflexion qui me travaille quelquefois? Je me dis : s'il arrivait qu'un jour mon fils publiât tout cela, que penserait-on de moi? Il me prend une inquiétude qu'on me crût mauvaise, ou du moins malveillante. Je sue à chercher des occasions de louer. Mais cet homme a été si *assommateur* de la vertu, et nous, nous étions si abaissés que bien souvent le découragement prend à mon âme, et le cri de la vérité me presse. Je ne connais personne que vous à qui je voulusse livrer de pareilles confidences. »

On le voit, le tort de madame de Rémusat, si elle a eu tort de sentir comme elle sentait et de confier au papier ses sentiments, ce tort serait tout au plus celui du barbier de Midas creusant un trou en terre pour y déposer le secret des oreilles d'âne de son maître. La responsabilité du dommage fait à l'empire atteindrait plutôt le fils de l'auteur qui avait toujours caressé la pensée de publier les Mémoires de sa mère, ou, mieux encore, elle pèserait sur le petit-fils de l'écrivain, M. Paul de Rémusat, qui a enfin exécuté ce dessein et qui, pour le dire en passant, s'est acquitté de sa tâche avec infiniment de tact et d'intelligence. J'estime, du reste, quant à celui-là, qu'il est homme à se charger assez volontiers du re-

proche dont il s'agit, et à le porter légèrement. Il est d'ailleurs une autre excuse qui suffirait, s'il était nécessaire, à absoudre madame de Rémusat. La surprise causée par la lecture de ses Mémoires provient en grande partie de l'ignorance des lecteurs, car il n'est pas une des révélations de l'ancienne dame du palais qui mérite véritablement ce nom. Un témoignage irrécusable est venu confirmer des bruits déjà répandus, des faits déjà notoires, des secrets déjà divulgués, voilà tout. Seulement la génération des contemporains de l'empire avait disparu, et avec eux avaient pris fin les récits dont ils avaient si longtemps amusé la curiosité des salons. Il y a plus : de nombreux Mémoires imprimés avaient déjà dit les mêmes choses ou à peu près que madame de Rémusat, et ils les avaient dites avec moins de réserve, sans dissimuler les noms propres; mais on lit si peu aujourd'hui, le public est si léger ou si affairé qu'il ignore ce que tout le monde savait il y a quarante ans, et qu'il éprouve une grande surprise en entendant parler des désordres de la cour impériale et des passions incestueuses de Napoléon.

Ceci me conduit à un second reproche fait à madame de Rémusat, reproche qui, pour être plus plausible que le précédent, n'en provient pas moins d'une même ignorance historique. Il faut aujourd'hui un effort, nous le reconnaissons, pour ne pas s'étonner que M. et madame de Rémusat aient pu rester au service d'une cour qu'ils jugeaient si sévèrement. On a de la peine à comprendre que la pureté de leurs mœurs, la dignité de leur carac-

tère, leur patriotisme même ne se soient pas plus énergiquement révoltés, qu'ils n'aient pas eu l'idée de rompre les chaînes dorées qui les retenaient au service de souverains sur la moralité desquels ils se faisaient si peu d'illusion. En un mot, et pour exprimer familièrement la chose, il semble qu'à leur place nous eussions cent fois donné notre démission. Pour être naturel et honorable, ce sentiment n'est cependant pas autre chose qu'un anachronisme. Nous oublions, en jugeant ainsi, ce qu'il y a de relatif dans la morale politique. L'indépendance à l'égard du pouvoir semble quelque chose de tout simple aujourd'hui que les gouvernements sont pour nous de simples formes, des habits que l'on use ou dont on se dégoûte et qu'on change à volonté. De là, même pour les esprits habitués à l'étude de l'histoire, une certaine difficulté à se replacer dans une époque où le pays et le service du pays se confondaient avec le prince et le service du prince, où l'on subissait les vices et les fautes du souverain à peu près comme nous subissons les travers et les erreurs de la patrie, sans penser à rompre avec elle pour cela, sans songer à repousser par le divorce une solidarité qui nous pèse cependant et dont nous gémissons. M. Charles de Rémusat a admirablement compris cette situation, tout en montrant en même temps de quelle manière, au sein même du despotisme et par un effet de ses excès, les distinctions nécessaires finissaient par se faire jour dans les consciences.

Quant aux individus, ils ont eu raison de ne pas se reprocher publiquement ce que la nation ne leur reprochait pas, et

d'opposer des services loyalement rendus, l'honnêteté, le dévouement, la capacité, le patriotisme qu'ils avaient manifestés dans les fonctions publiques, aux reproches outrageants de leurs adversaires. Leur justification est dans quelques mots de Tacite, qui, jusque sous le despotisme, pense que la louange est due, chez le fonctionnaire capable et ferme, à ce qu'il appelle *obsequium et modestia*. Ces derniers mots conviennent aux honnêtes gens qui ont, comme mes parents, servi l'empereur sans bassesse et sans éclat. Mais cependant, lorsque, sous son règne même, les yeux s'étaient ouverts sur le caractère de son despotisme; lorsque la plainte de la patrie expirante avait été entendue; lorsque plus tard, en réfléchissant sur la chute d'un pouvoir dictatorial et sur l'avénement d'un pouvoir constitutionnel, on s'était élevé à l'intelligence de cette politique qui ne pose point en ennemis le gouvernement et la liberté, il était impossible de ne pas revenir avec quelque embarras, avec quelque amertume de cœur, sur ces temps où l'exemple, la confiance, l'admiration, l'irréflexion, une ambition permise, avaient poussé et maintenu de bons citoyens parmi les serviteurs du pouvoir absolu. Pour qui ne cherche pas à s'aveugler et veut être franc avec lui-même, il est impossible de se dissimuler ce que la dignité de l'esprit et du caractère perd sous la pression d'un despotisme même glorieux et nécessaire, surtout dur et insensé. On n'a rien à se reprocher sans doute, et il le faut ainsi; mais on ne peut se louer ni s'enorgueillir de ce qu'on a fait, ni de ce qu'on a vu, et plus l'âme s'est consciencieusement ouverte enfin aux croyances de la liberté, plus on reporte avec douleur ses yeux sur le temps où elle y demeurait fermée, vers le temps de la servitude volontaire, comme l'appelle La Boëtie.

Ajoutons qu'il est une chose surtout dont on ne tient pas compte lorsqu'on juge avec tant de rigueur une situation partagée à la cour de Napoléon, il ne faut pas l'oublier, par les Montmorency et les La Rochefoucauld. On oublie ce que la séduction eut de naturel et de légi-

time à l'origine, combien la désillusion fut insensible, et combien jusqu'à la fin les sentiments restèrent mêlés. Tout le monde, sauf l'émigration et la conspiration, partagea, après le 18 brumaire, les impressions que le duc Victor de Broglie retraçait soixante ans plus tard avec un enthousiasme si peu suspect, lorsqu'il décrivait la société, le pays, la civilisation, « se relevant comme par enchantement à la voix du nouveau César, et sous sa main puissante ». Que de fautes ne fallut-il pas pour détruire peu à peu, dans les âmes, l'enthousiasme produit par l'accord parfait des intérêts privés avec la prospérité et la grandeur du pays, de la sécurité personnelle, du besoin d'ordre et de règle avec les enivrements de l'imagination! Et quand après de navrantes expériences on fut forcé de reconnaître qu'on s'était trompé, par combien de liens de toute nature ne se trouvait-on pas enchaîné à la fortune du terrible aventurier? « Ce ne fut pas, dit M. Charles de Rémusat, décrivant la manière graduelle dont la servitude se forma, ce ne fut pas par pis-aller, par nécessité, faiblesse, tentation ou expédient provisoire, que mes parents s'attachèrent au nouveau régime. Ce fut librement et avec confiance qu'ils cruent lier leur fortune à la sienne. Si vous y ajoutez tous les agréments d'une position facile et en évidence au sortir d'un état de gêne ou d'obscurité, la curiosité et l'amusement de cette cour d'une nouvelle sorte, enfin l'intérêt incomparable du spectacle d'un homme comme l'empereur, à une époque où il était irréprochable, jeune et encore aimable, vous concevrez aisément l'attrait qui fit oublier

à mes parents ce que cette situation pouvait avoir au fond de peu conforme à leurs goûts, à leur raison, et même à leurs vrais intérêts. Au bout de deux ou trois ans, ils connurent bien qu'une cour est toujours une cour, et que tout n'est pas plaisir dans le service personnel d'un maître absolu, lors même qu'il plaît et qu'il éblouit. Mais cela n'empêche pas que pendant assez longtemps ils ne fussent satisfaits de leur sort. Ma mère surtout s'amusait extrêmement de ce qu'elle voyait; ses rapports étaient doux avec l'impératrice, dont la bonté était extrêmement gracieuse, et elle s'exaltait sur l'empereur qui d'ailleurs la distinguait. Elle était à peu près la seule femme avec qui il causât. Ma mère disait quelquefois à la fin de l'empire :

Va, je t'ai trop aimé pour ne point te haïr! »

Si nous avions encore les Mémoires de madame de Rémusat sous leur forme première de journal privé, il serait curieux d'y suivre les progrès du désenchantement. Ici même, dans les volumes qui viennent de nous être donnés, nous en pouvons saisir quelques traces. Je trouve dans une note du tome troisième une lettre de madame de Rémusat à son mari, à la fin de 1806, où elle lui parle déjà du découragement, du mécontentement général. On souffre, dit-elle, et on se plaint hautement. La malveillance s'empare des nouveaux décrets (la conscription et un arrêté sur le commerce) et les critique sans mesure. « Je suis loin d'oser les juger, ajoute l'écrivain, visiblement émue de ces manifestations

de l'opinion, mais je sens qu'en dépit de tout ce que j'entends, j'ai besoin d'admirer et de me fier à la puissance qui traîne après elle la destinée de tout ce qui m'est cher. » Même après qu'il n'y eut plus lieu ni à la confiance, ni à l'espoir, même après les derniers excès et les épouvantables catastrophes, il restait à madame de Rémusat quelque chose de ses anciennes impressions. Napoléon avait gardé dans sa pensée une place qu'elle ne songeait pas à cacher. Son souvenir l'émouvait toujours. Elle s'attendrissait, se troublait à la peinture des souffrances de l'exil de Sainte-Hélène. Lorsqu'elle apprit sa mort on la vit fondre en larmes, et jusqu'à la fin elle ne le nomma qu'en s'attendrissant.

L'auteur des *Mémoires* nous a seule occupé jusqu'ici. Quant à ces Mémoires considérés en eux-mêmes et comme œuvre littéraire, ils n'offrent guère matière à une appréciation, tant leur mérite et leur intérêt se confondent avec l'intérêt même du sujet. Mais, pour celui-là, il ne saurait être exagéré. Les souvenirs de madame de Rémusat ont pris place parmi les documents les plus précieux pour la connaissance du caractère moral de Napoléon. Aussi la tentation est-elle grande de saisir l'occasion de cette publication pour une étude un peu complète de ce sujet. Le moment semble favorable. Les événements sont tombés dans le domaine de l'histoire, les passions politiques, en réagissant les unes contre les autres sous l'empire de circonstances diverses, ont fini par se balancer et ont rendu l'impartialité plus facile. Pourquoi n'essayerait-on pas aujourd'hui de juger le

César moderne en toute liberté d'esprit, et en lui appliquant ce fécond principe de critique qu'aucun homme n'est coulé d'un seul jet? Les chances de prévention diminuent pour l'historien qui s'est accoutumé à l'éternel paradoxe de la nature humaine si bien exprimé par madame de Rémusat elle-même : « Nous nous trompons souvent quand nous penchons à supposer qu'un homme est tout à fait, qu'il est complètement ce qu'il est beaucoup. La nature n'a pas cette unité. »

Avril 1880.

XIV

LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES

PAR ERNEST HAVET.

Le christianisme est certainement, à tout prendre, le fait le plus considérable que l'histoire des peuples civilisés ait légué à notre méditation. Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'esprit moderne chercher à se mettre au clair sur les questions de toutes sortes que soulèvent les croyances chrétiennes, et il est intéressant d'observer la part que prend la science française à la solution de ce grand problème religieux. Deux livres, dus à deux des écrivains les plus distingués de notre pays et de notre temps, montrent que les préoccupations politiques et les intérêts matériels n'ont pas eu le pouvoir de nous détourner complètement des études désintéressées. M. Renan, après un travail de quinze ans, est sur le point de terminer ses *Origines du christianisme*, ouvrage dans le-

quel l'art et l'érudition se sont unis comme on ne l'avait peut-être jamais vu auparavant. M. Havet, un écrivain qui ne le cède à aucun pour la science, la gravité et toutes les mâles vertus, est également en train d'achever une publication qui n'a d'ailleurs d'autre ressemblance que le titre avec celle de M. Renan. Le *Christianisme et ses origines* n'est point une histoire de la formation de l'Église, mais une étude destinée à montrer les emprunts que l'enseignement chrétien a faits à l'hellénisme et au judaïsme.

C'est le dessein de M. Havet, tel que ces derniers mots le résument, que je voudrais examiner. L'auteur voudra bien, je l'espère, m'excuser d'aller ainsi tout droit au cœur de son sujet, et de m'interdire par conséquent le plaisir de le suivre à travers cette anthologie des plus nobles passages de l'antiquité classique qui forme ses deux premiers volumes. Merveilleux recueil que ces volumes, l'œuvre d'une érudition consommée et d'un goût exquis! On ne peut les ouvrir sans se laisser aller avec M. Havet au charme éternel de l'esprit grec et de la littérature qu'il a produite, sans se sentir dans un pays enchanté, que l'on croyait connaître, et où tout paraît nouveau grâce à l'art avec lequel l'auteur nous y guide. Mais si le but que je me propose dans l'examen du livre de M. Havet m'empêche de rendre justice, comme il le faudrait, à ses premiers volumes, je suis bien forcé de dire que j'y trouve aussi un avantage, celui de pouvoir passer plus légèrement sur le troisième. Cette partie de l'ouvrage traite du judaïsme, c'est-à-dire d'un sujet

étranger aux études habituelles de l'écrivain, et pour lequel, dans tous les cas, ainsi qu'il le reconnaît avec ingénuité, il lui manquait les conditions d'une parfaite compétence. M. Havet, ne sachant ni l'hébreu ni l'allemand, ne pouvait ni étudier l'Ancien Testament dans le texte original, ni consulter les travaux si nombreux et si importants qui ont éclairci l'histoire et la littérature religieuse des Israélites. Ainsi borné dans ses moyens d'investigation, M. Havet a hasardé, sur la date et l'origine des livres sacrés des Juifs, des opinions qui témoignent assurément d'une certaine force critique, mais en même temps d'une singulière inexpérience des problèmes auxquels il s'attaquait. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre comment un esprit aussi avisé que celui de M. Havet, comment un savant aussi familier avec la méthode des recherches érudites, a pu s'aventurer en de pareilles régions, et surtout comment, s'y étant aventuré, il a pu arriver à de pareils résultats. Mais il ne faut pas avoir peur de le dire. Prétendre déterminer la date de l'origine des livres juifs sans savoir l'hébreu, c'est comme si l'on entreprenait d'écrire sur l'âge des poèmes homériques sans savoir le grec. Aborder l'interprétation d'écrits aussi obscurs que certains psaumes et la plupart des prophéties, sans être en état de recourir aux éclaircissements amassés par la science et la sagacité germaniques, c'est comme si l'on croyait pouvoir étudier aujourd'hui l'histoire naturelle sans prendre connaissance des travaux des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire et des Darwin.

Les objections que je viens de me permettre ne concernent que le troisième volume du livre de M. Havet, celui qui traite du judaïsme. Mais il est une autre critique qui s'adresse à l'ouvrage tout entier, puisqu'elle porte sur la pensée mère de cet ouvrage, sur le dessein qu'a conçu l'auteur en prenant la plume. M. Havet ne nous a point laissés dans le doute à cet égard. Son intention, il le répète sous toutes les formes, a été de réfuter l'argument des apologistes du christianisme qui s'imaginent établir la divinité de cette religion par la nouveauté de son enseignement moral. Les idées introduites dans le monde par Jésus et ses disciples formaient un tel contraste avec celles dont l'humanité avait vécu jusqu'alors, le passage des unes aux autres a été si soudain, et la supériorité des dernières venues est en même temps si incontestable, qu'on ne saurait expliquer leur apparition autrement que par une révélation surnaturelle. Tel est le raisonnement devenu banal, que l'on rencontre dans les discussions sur ce qu'on appelle la vérité de la religion chrétienne, et que M. Havet s'est appliqué à combattre. Il est évident, au surplus, que cet argument, alors même qu'il serait fondé en fait, n'aurait pas encore grande force démonstrative. Le miracle ne se présume pas, et l'originalité d'une doctrine a beau être jointe à une excellence reconnue, à une sublimité incontestée, elle ne saurait, en bonne logique, nous contraindre à conclure que cette doctrine était inaccessible à l'homme, puisque nous ignorons de quoi l'humanité est capable en ce genre. On ne peut prouver une proposition négative,

et c'est pourtant ce qu'il faudrait faire pour établir que le monde ne se serait jamais élevé à lui tout seul jusqu'aux notions et aux sentiments qui constituent le fond de l'enseignement chrétien.

M. Havet ne s'est point arrêté à cette infirmité logique de l'argument apologétique. Préférant une autre voie, il a entrepris de montrer, non seulement qu'il n'y a pas un abîme entre le christianisme et le paganisme, mais que le premier est sorti presque tout entier du second. « Si nous étudions en elles-mêmes la pensée et la vie chrétiennes, écrit-il, nous n'y trouverons guère que ce qu'il y avait dans la philosophie et dans la religion des Grecs-Romains, ou ce qui a dû en sortir naturellement par l'effet des influences sous lesquelles le monde s'est trouvé placé précisément vers la date de l'ère nouvelle. La chrétienté vit aujourd'hui encore sur le même fonds religieux et moral sur lequel vivaient les païens des siècles classiques. » M. Havet va même jusqu'à affirmer que le christianisme est beaucoup plus hellénique que juif. Il est vrai que, dans son troisième volume, il représente les Juifs comme placés eux-mêmes dans le courant de la civilisation générale et en commerce avec l'esprit grec. Je ne serais pas étonné, pour le dire en passant, que le besoin d'établir cette dernière proposition ne fût pour quelque chose dans les résultats auxquels M. Havet est arrivé sur la date des livres de l'Ancien Testament. A son insu, bien entendu, et par l'effet d'une tendance dont il ne se rendait pas compte, il a tout l'air d'avoir rajeuni ces écrits afin de les faire mieux concourir au

succès de sa thèse. En en plaçant la composition à une époque plus récente qu'on ne l'admet d'ordinaire, il rendait plus vraisemblable l'action qu'il attribue à l'hellénisme sur la pensée juive, et, par suite, sur la doctrine chrétienne.

Mais laissons tout cela, et allons au fait. M. Havet a établi sa proposition, je le veux, je le reconnais. Il l'a fait avec une érudition qui ne laisse rien à désirer. Le raisonnement qu'il s'était proposé de combattre ne pourra plus se produire. Il sera reconnu à l'avenir que le paganisme a eu des conceptions morales et religieuses aussi profondes, aussi élevées, aussi touchantes que le christianisme, et même que ces idées ont souvent avec celles de l'Évangile des analogies surprenantes. Tout cela est prouvé, tout cela est accordé; mais je ne puis m'empêcher de demander : Et après ?

Le défaut du livre de M. Havet, c'est que l'intention polémique à laquelle l'auteur obéissait a non seulement enlevé à sa démonstration la sérénité scientifique, mais mais qu'elle a faussé son point de vue, qu'elle l'a conduit à étrangler, pour ainsi dire, son sujet, qu'elle a compromis ainsi la valeur d'un beau et noble travail. On ne peut fermer l'ouvrage sans se demander s'il fallait tant d'efforts pour si peu de chose, une si puissante artillerie pour enfoncer une porte ouverte. Qu'importe que la question soit vidée, magistralement, définitivement vidée, si le lecteur reste poursuivi de ce doute : était-ce vraiment bien là la question?

J'ai dit plus haut les limites qu'une érudition trop ex-

étranger aux études habituelles de l'écrivain, et pour lequel, dans tous les cas, ainsi qu'il le reconnaît avec ingénuité, il lui manquait les conditions d'une parfaite compétence. M. Havet, ne sachant ni l'hébreu ni l'allemand, ne pouvait ni étudier l'Ancien Testament dans le texte original, ni consulter les travaux si nombreux et si importants qui ont éclairci l'histoire et la littérature religieuse des Israélites. Ainsi borné dans ses moyens d'investigation, M. Havet a hasardé, sur la date et l'origine des livres sacrés des Juifs, des opinions qui témoignent assurément d'une certaine force critique, mais en même temps d'une singulière inexpérience des problèmes auxquels il s'attaquait. J'avoue que j'ai de la peine à comprendre comment un esprit aussi avisé que celui de M. Havet, comment un savant aussi familier avec la méthode des recherches érudites, a pu s'aventurer en de pareilles régions, et surtout comment, s'y étant aventuré, il a pu arriver à de pareils résultats. Mais il ne faut pas avoir peur de le dire. Prétendre déterminer la date de l'origine des livres juifs sans savoir l'hébreu, c'est comme si l'on entreprenait d'écrire sur l'âge des poèmes homériques sans savoir le grec. Aborder l'interprétation d'écrits aussi obscurs que certains psaumes et la plupart des prophéties, sans être en état de recourir aux éclaircissements amassés par la science et la sagacité germaniques, c'est comme si l'on croyait pouvoir étudier aujourd'hui l'histoire naturelle sans prendre connaissance des travaux des Cuvier, des Geoffroy Saint-Hilaire et des Darwin.

Les objections que je viens de me permettre ne concernent que le troisième volume du livre de M. Havet, celui qui traite du judaïsme. Mais il est une autre critique qui s'adresse à l'ouvrage tout entier, puisqu'elle porte sur la pensée mère de cet ouvrage, sur le dessein qu'a conçu l'auteur en prenant la plume. M. Havet ne nous a point laissés dans le doute à cet égard. Son intention, il le répète sous toutes les formes, a été de réfuter l'argument des apologistes du christianisme qui s'imaginent établir la divinité de cette religion par la nouveauté de son enseignement moral. Les idées introduites dans le monde par Jésus et ses disciples formaient un tel contraste avec celles dont l'humanité avait vécu jusqu'alors, le passage des unes aux autres a été si soudain, et la supériorité des dernières venues est en même temps si incontestable, qu'on ne saurait expliquer leur apparition autrement que par une révélation surnaturelle. Tel est le raisonnement devenu banal, que l'on rencontre dans les discussions sur ce qu'on appelle la vérité de la religion chrétienne, et que M. Havet s'est appliqué à combattre. Il est évident, au surplus, que cet argument, alors même qu'il serait fondé en fait, n'aurait pas encore grande force démonstrative. Le miracle ne se présume pas, et l'originalité d'une doctrine a beau être jointe à une excellence reconnue, à une sublimité incontestée, elle ne saurait, en bonne logique, nous contraindre à conclure que cette doctrine était inaccessible à l'homme, puisque nous ignorons de quoi l'humanité est capable en ce genre. On ne peut prouver une proposition négative,

et c'est pourtant ce qu'il faudrait faire pour établir que le monde ne se serait jamais élevé à lui tout seul jusqu'aux notions et aux sentiments qui constituent le fond de l'enseignement chrétien.

M. Havet ne s'est point arrêté à cette infirmité logique de l'argument apologétique. Préférant une autre voie, il a entrepris de montrer, non seulement qu'il n'y a pas un abîme entre le christianisme et le paganisme, mais que le premier est sorti presque tout entier du second. « Si nous étudions en elles-mêmes la pensée et la vie chrétiennes, écrit-il, nous n'y trouverons guère que ce qu'il y avait dans la philosophie et dans la religion des Grecs-Romains, ou ce qui a dû en sortir naturellement par l'effet des influences sous lesquelles le monde s'est trouvé placé précisément vers la date de l'ère nouvelle. La chrétienté vit aujourd'hui encore sur le même fonds religieux et moral sur lequel vivaient les païens des siècles classiques. » M. Havet va même jusqu'à affirmer que le christianisme est beaucoup plus hellénique que juif. Il est vrai que, dans son troisième volume, il représente les Juifs comme placés eux-mêmes dans le courant de la civilisation générale et en commerce avec l'esprit grec. Je ne serais pas étonné, pour le dire en passant, que le besoin d'établir cette dernière proposition ne fût pour quelque chose dans les résultats auxquels M. Havet est arrivé sur la date des livres de l'Ancien Testament. A son insu, bien entendu, et par l'effet d'une tendance dont il ne se rendait pas compte, il a tout l'air d'avoir rajeuni ces écrits afin de les faire mieux concourir au

succès de sa thèse. En en plaçant la composition à une époque plus récente qu'on ne l'admet d'ordinaire, il rendait plus vraisemblable l'action qu'il attribue à l'hellénisme sur la pensée juive, et, par suite, sur la doctrine chrétienne.

Mais laissons tout cela, et allons au fait. M. Havet a établi sa proposition, je le veux, je le reconnais. Il l'a fait avec une érudition qui ne laisse rien à désirer. Le raisonnement qu'il s'était proposé de combattre ne pourra plus se produire. Il sera reconnu à l'avenir que le paganisme a eu des conceptions morales et religieuses aussi profondes, aussi élevées, aussi touchantes que le christianisme, et même que ces idées ont souvent avec celles de l'Évangile des analogies surprenantes. Tout cela est prouvé, tout cela est accordé; mais je ne puis m'empêcher de demander : Et après?

Le défaut du livre de M. Havet, c'est que l'intention polémique à laquelle l'auteur obéissait a non seulement enlevé à sa démonstration la sérénité scientifique, mais mais qu'elle a faussé son point de vue, qu'elle l'a conduit à étrangler, pour ainsi dire, son sujet, qu'elle a compromis ainsi la valeur d'un beau et noble travail. On ne peut fermer l'ouvrage sans se demander s'il fallait tant d'efforts pour si peu de chose, une si puissante artillerie pour enfoncer une porte ouverte. Qu'importe que la question soit vidée, magistralement, définitivement vidée, si le lecteur reste poursuivi de ce doute : était-ce vraiment bien là la question?

J'ai dit plus haut les limites qu'une érudition trop ex-

clusivement française avait imposées aux études de M. Havet. Je crains que ces mêmes conditions de culture première n'aient influé sur le choix du sujet même et sur la manière dont il l'a traité. Plus au fait des études religieuses telles qu'elles sont poursuivies dans des littératures voisines de la nôtre, M. Havet, je le crois, aurait reconnu qu'il s'attaquait à une apologétique surannée, que, dans tous les cas, le christianisme présentait des problèmes bien plus intéressants, bien plus fondamentaux. On sent, dans le livre de notre écrivain, une manière de considérer la religion de Jésus et en général les religions qui appartient encore au dix-huitième siècle. M. Havet en est resté au voltairianisme.

L'auteur cite quelque part le mot de Lessing d'après lequel ce qu'il y a de vrai dans le christianisme n'est pas nouveau, et ce qu'il y a de nouveau n'est pas vrai. S'il ne s'approprie pas expressément cette antithèse, il n'est guère douteux qu'elle n'exprime le fond de sa pensée. Eh bien, il faut le dire, le mot de Lessing est aujourd'hui un anachronisme. Il ne répond pas aux conditions actuelles de la critique religieuse. Il applique aux croyances des catégories empruntées à un état de la science et de la conscience humaines qui a changé. La vérité, c'est que la morale chrétienne ne saurait servir de caractère tout à fait distinctif du christianisme, parce que cette morale non seulement n'était pas absolument nouvelle, mais ne pouvait pas l'être. C'est un non-sens de parler de morale révélée. On ne met dans l'âme humaine que ce qui y était déjà, au moins en puissance.

En vain un envoyé divin, muni des lettres de créance le mieux en règle, chercherait-il à nous enseigner la pudeur, la charité, le dévouement, si ces vertus ne se trouvaient à l'état de germe dans notre cœur. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la différence qui sépare le christianisme de l'hellénisme. Je dis à dessein la différence, et non la supériorité, parce que je ne veux pas trancher la question. M. Havet ne la tranche pas non plus, il ne l'aborde même pas; seulement on voit bien, à toute sa manière de s'exprimer, qu'il donne la préférence à l'hellénisme, et cela précisément parce que l'hellénisme est une philosophie plutôt qu'une religion. Son idée, — je ne crois pas lui faire de tort en la formulant ainsi, — est que les deux doctrines reviennent à peu près au même, sauf que la chrétienne dérive de la païenne, et qu'elle est d'ailleurs embarrassée d'un appareil de miracles et de dogmes répugnants pour la raison, tandis que la pensée grecque reste constamment simple, saine, humaine, naturelle. A la bonne heure, et je n'y prétends pas contredire; seulement M. Havet m'accordera en même temps que ce qui fait la faiblesse philosophique du christianisme est justement ce qui fait sa force religieuse, que ce qui le rend idéalement inférieur à l'enseignement des sages et des poètes de la Grèce est ce qui l'a rendu supérieur à cet enseignement comme puissance de relèvement et de consolation.

M. Havet n'a accompli que la moitié et la petite moitié de sa tâche, en nous montrant que les leçons morales du christianisme sont communes à cette religion et à

l'antiquité classique. Il ne saurait oublier que le christianisme a fait dans le monde une bien autre fortune que l'hellénisme, qu'il a converti les peuples, façonné les sociétés, présidé à la civilisation européenne. Or, une fois ce fait reconnu et cet aveu enregistré, M. Havet ne peut éviter de se demander quelle est la cause d'une si grande différence dans les destinées des deux enseignements, et c'est alors qu'après s'être efforcé d'atténuer l'originalité morale du christianisme, il se verra obligé d'avouer que cette religion a pourtant ses caractères propres et de rechercher quels ils sont.

La première chose qu'il trouvera dans cette recherche sera probablement un scandale pour sa raison, mais je ne vois vraiment pas comment faire pour éviter ce scandale. Qu'on tourne la question comme on voudra, on arrivera toujours à ce résultat que le christianisme diffère de l'hellénisme en ce qu'il est une religion, qu'il est une religion parce qu'il prétend à une origine surnaturelle, et que sa vertu vient précisément de ce caractère de révélation, de cet élément de merveilleux. L'hellénisme est quelque chose de très grand et de très beau, mais il n'est qu'une philosophie, et il est condamné à rester, sans influence sur les masses, sans contact même avec elles, un objet d'admiration et un aliment spirituel pour une imperceptible élite de l'humanité. Ainsi, ce qui est surnaturel, et par conséquent irrationnel, est une puissance, tandis que ce qui est purement humain et raisonnable est stérile. Et cela n'est pas une opinion que j'exprime, c'est un fait que je constate et que M. Ha-

vet lui-même n'est probablement pas en mesure de révoquer en doute. L'histoire, au surplus, n'est-elle pas remplie de ces paradoxes, et la réalité est-elle autre chose que le jeu des contradictions?

M. Havet n'est pas sans avoir entrevu le vrai de cette discussion lorsqu'il a dit : « Si les Juifs n'ont pas fait le christianisme, ils ont fait la révolution chrétienne. » Mais n'est-ce rien que cela? N'est-ce pas tout, au contraire? Et ne valait-il pas la peine de rechercher pourquoi le judaïsme a eu l'honneur, comme s'exprime notre auteur, de faire d'une secte juive l'Église de tous les peuples civilisés? Cela n'était-il pas plus fécond, plus intéressant qu'une discussion sur le droit du premier occupant en fait d'idées morales qui peuvent très bien, d'ailleurs, s'être formées à la fois chez deux peuples, au sein de deux races?

Puisque je suis en train de rechercher en quoi consiste l'originalité du christianisme, envisagé dans ses rapports avec la sagesse grecque, je crois devoir noter un autre point qui me semble capital. L'enseignement chrétien a pour centre la personne du Messie, comme on l'appelle par un héritage des notions juives, la personne du Sauveur, comme le nomme beaucoup plus à propos le langage de la dévotion populaire. Le prophète de Nazareth, élevé à l'état de divinité, n'est pas seulement le révélateur de la religion, il en est l'objet; c'est à lui que se rapportent la foi, l'amour et le culte des croyants; c'est lui, enfin, qui a consommé le grand pardon, qui a réconcilié la terre avec le ciel, qui relève le

pécheur, console l'affligé, ouvre à la mortalité humaine l'espérance d'une autre vie. Le christianisme, au fond, c'est le Christ, et cette figure du rédempteur, dont il est difficile, impossible peut-être, de séparer des notions théologiques rebelles à toute critique, n'en reste pas moins quelque chose de mémorable dans les annales de l'humanité souffrante.

Le rôle du Christ dans le christianisme se rattache étroitement, du reste, à la notion chrétienne du péché, et c'est là un troisième et dernier point sur lequel je voudrais appeler l'attention de M. Havet, lorsqu'il cherchera à se rendre compte d'une manière vraiment historique et objective des traits distinctifs de la religion qui se réclame du nom de Jésus.

L'auteur, répondant, dans son dernier volume, à quelques-unes des objections qui lui avaient été faites, s'efforce de montrer que l'ascétisme n'est pas plus que le reste une doctrine propre au christianisme. Il allègue Platon, Diogène, les stoïques, qui eux aussi ont enseigné le renoncement volontaire aux joies de la vie. Il rappelle également les origines orientales de l'ascétisme, toutefois en passant seulement et par un mot, comme s'il avait peur de laisser à l'Évangile un seul élément qui ne fût pas hellénique. C'est bien en Orient pourtant que nous aurions trouvé, sous sa forme la plus accusée, la notion que la matière est le principe du mal et que la sainteté consiste dans un combat à mort de l'esprit contre la chair. Je me hâte d'ajouter que l'ascétisme oriental lui-même ne me paraît pas suffisant pour expliquer ce que M. Ha-

vet appelle l'un des crimes du christianisme, et ce que je me contente de tenir pour le trait le plus caractéristique de sa doctrine, pour le fait le plus considérable de son histoire, pour la cause la plus profonde de son action dans le monde, pour sa part personnelle la plus notable dans l'éducation de l'humanité. Le christianisme, en mettant « la guerre dans l'intérieur de l'homme par la violence faite à la nature humaine », ne s'est pas appuyé sur la notion dualiste de la création matérielle considérée comme principe du mal, mais sur un sentiment purement moral, celui du péché, sur une aspiration irréprochablement idéale, la soif de pureté et de perfction. Mais si cette notion est déjà suffisamment noble et bienfaisante par elle-même, elle est peut-être plus digne d'attention encore par ses effets indirects. C'est grâce à la lutte intérieure que l'homme est descendu plus avant en lui-même, y a rencontré des trésors cachés, y a découvert des sources inconnues. La notion morale elle-même, si l'on y fait attention, s'est transformée dans ce travail de la conscience, et l'idée hébraïque de la sainteté a pris la place de l'idée hellénique du beau et du bien. Le christianisme, en un mot, a fondé le spiritualisme. — Bel avantage, me dira-t-on, si ce spiritualisme est contraire à la nature, étroit, violent, et par conséquent faux ! — A quoi je réponds qu'il faut laisser ces manières de voir et ce langage à la polémique ; qu'ils ne conviennent ni à l'historien ni au philosophe ; que chaque chose doit être prise à sa place et à sa date ; que le développement de l'humanité s'opère par action et réaction,

et conséquemment par des mouvements excessifs et exclusifs; que si le spiritualisme chrétien a substitué les troubles de la lutte à la sereine harmonie de la pensée et de la vie helléniques, il a enrichi la nature humaine en la forçant de rentrer en elle-même, qu'il l'a disciplinée et fortifiée alors qu'il avait l'air de la consumer dans les excès d'un ascétisme extravagant. Non, ce n'est pas en vain que les saint Paul, les saint Augustin, les Luther, un Saint-Cyran, un Arnauld, un Pascal, et aujourd'hui encore plusieurs de nos semblables, ne sachant prendre leur parti des souillures et des bassesses du monde, mais affamés d'idéal, altérés de sainteté, se frappent la poitrine avec larmes et implorent le pardon au nom du crucifié! Ils représentent quelque chose. C'est dans des âmes telles que les leurs que s'est consommée une crise de l'histoire de l'humanité dont le penseur ne saurait méconnaître l'importance, car cette crise a été un moment capital de l'évolution universelle.

Il y a un livre et un beau livre tout fait dans celui qu'a écrit M. Havet. Il suffirait d'élaguer de son travail les traits de polémique courante, les boutades d'une mauvaise humeur peu digne d'un esprit libre et qui conduit parfois l'auteur à des arguments bien peu sérieux. J'y lis textuellement la phrase suivante. « *L'esclave,* disait Chrysippe, *est un salarié à perpétuité;* c'était comme s'il eût dit qu'il ne devait y avoir que des salariés et non des esclaves. Du jour où ce mot eût été prononcé et compris, le mouvement qui devait aboutir à

l'abolition de l'esclavage avait commencé. » Voilà à quelles subtilités un bon esprit, un esprit élevé, peut se laisser entraîner par le zèle antichrétien !

Je trouve ailleurs le dogme de la communion des saints ramené au stoïcisme comme à son origine, et la comparaison instituée au moyen d'une citation du *Catéchisme du diocèse*. Mais ceci me conduit à une critique plus générale.

M. Havet, dans la préface de son *Hellénisme*, revendique le droit de prendre la doctrine chrétienne telle qu'elle se présente dans l'Église toute formée, c'est-à-dire dans le catholicisme. Il n'y aurait rien à dire contre cette manière de faire s'il ne s'agissait ici d'une question d'origine, ce qui semble imposer l'obligation de remonter jusqu'à la naissance du christianisme, de constater dès son berceau les influences auxquelles il peut avoir été soumis, les emprunts qu'il peut avoir faits aux idées qui régnaient autour de lui. Une étude du genre de celle que s'est proposée notre écrivain, ne saurait être menée à bien si l'on ne commence par distinguer nettement l'enseignement de Jésus de Nazareth, celui des apôtres, c'est-à-dire, au fond, celui des épîtres de saint Paul et des écrits qui portent le nom de saint Jean, et enfin celui des Pères de l'Église et des premiers conciles Ce sont là des choses complètement distinctes. Le fondateur du christianisme, d'après les trois premiers évangiles, se donne pour le Messie promis au peuple juif par les prophètes, pour l'envoyé divin chargé d'établir le règne de Jéhovah à Jérusalem et sur toute la

et conséquemment par des mouvements excessifs et exclusifs; que si le spiritualisme chrétien a substitué les troubles de la lutte à la sereine harmonie de la pensée et de la vie helléniques, il a enrichi la nature humaine en la forçant de rentrer en elle-même, qu'il l'a disciplinée et fortifiée alors qu'il avait l'air de la consumer dans les excès d'un ascétisme extravagant. Non, ce n'est pas en vain que les saint Paul, les saint Augustin, les Luther, un Saint-Cyran, un Arnauld, un Pascal, et aujourd'hui encore plusieurs de nos semblables, ne sachant prendre leur parti des souillures et des bassesses du monde, mais affamés d'idéal, altérés de sainteté, se frappent la poitrine avec larmes et implorent le pardon au nom du crucifié! Ils représentent quelque chose. C'est dans des âmes telles que les leurs que s'est consommée une crise de l'histoire de l'humanité dont le penseur ne saurait méconnaître l'importance, car cette crise a été un moment capital de l'évolution universelle.

Il y a un livre et un beau livre tout fait dans celui qu'a écrit M. Havet. Il suffirait d'élaguer de son travail les traits de polémique courante, les boutades d'une mauvaise humeur peu digne d'un esprit libre et qui conduit parfois l'auteur à des arguments bien peu sérieux. J'y lis textuellement la phrase suivante. « *L'esclave,* disait Chrysippe, *est un salarié à perpétuité;* c'était comme s'il eût dit qu'il ne devait y avoir que des salariés et non des esclaves. Du jour où ce mot eût été prononcé et compris, le mouvement qui devait aboutir à

l'abolition de l'esclavage avait commencé. » Voilà à quelles subtilités un bon esprit, un esprit élevé, peut se laisser entraîner par le zèle antichrétien !

Je trouve ailleurs le dogme de la communion des saints ramené au stoïcisme comme à son origine, et la comparaison instituée au moyen d'une citation du *Catéchisme du diocèse*. Mais ceci me conduit à une critique plus générale.

M. Havet, dans la préface de son *Hellénisme*, revendique le droit de prendre la doctrine chrétienne telle qu'elle se présente dans l'Église toute formée, c'est-à-dire dans le catholicisme. Il n'y aurait rien à dire contre cette manière de faire s'il ne s'agissait ici d'une question d'origine, ce qui semble imposer l'obligation de remonter jusqu'à la naissance du christianisme, de constater dès son berceau les influences auxquelles il peut avoir été soumis, les emprunts qu'il peut avoir faits aux idées qui régnaient autour de lui. Une étude du genre de celle que s'est proposée notre écrivain, ne saurait être menée à bien si l'on ne commence par distinguer nettement l'enseignement de Jésus de Nazareth, celui des apôtres, c'est-à-dire, au fond, celui des épîtres de saint Paul et des écrits qui portent le nom de saint Jean, et enfin celui des Pères de l'Église et des premiers conciles Ce sont là des choses complètement distinctes. Le fondateur du christianisme, d'après les trois premiers évangiles, se donne pour le Messie promis au peuple juif par les prophètes, pour l'envoyé divin chargé d'établir le règne de Jéhovah à Jérusalem et sur toute la

terre, règne conçu d'une manière absolument concrète, et devant se réaliser par la foi à l'envoyé du Seigneur, au fils du Père qui est aux cieux. Les Juifs font périr celui qui voulait être leur libérateur ; mais Jésus porte jusque sur la croix sa confiance dans le secours d'en haut, jusque dans la mort la persuasion qu'il reviendra sur les nuées, assis à la droite du Très-Haut, pour juger les vivants et les morts. Le christianisme, à cet état de formation, est un fait purement juif, — un dernier fruit, un couronnement sublime de ce phénomène tout sémitique, le prophétisme, — avec un arrière-fond de croyances théocratiques, d'espérances nationales et de mythologie apocalyptique, mais sans aucun mélange encore de spéculation métaphysique.

L'élément métaphysique apparaît, au contraire, très visiblement dans les écrits apostoliques. Par un mariage infiniment curieux de la croyance messianique avec la spéculation platonicienne et l'émanatisme oriental, ce Jésus qui a vécu et qui a été crucifié il y a peu d'années encore, devient la manifestation de l'Être suprême et invisible, le premier né de la création et l'agent divin qui a produit ensuite tout le reste, en un mot, et pour me servir de l'expression employée un peu plus tard par Justin Martyr, le Dieu second. On comprend quel changement cette idée apporte dans la foi des chrétiens. On a lâché le monothéisme abstrait des Juifs, on se trouve en face de l'incarnation, et le christianisme a désormais pour base un dogme qu'il faut croire.

Le développement de ce christianisme dogmatique, tel

qu'il a été élaboré par les Pères et formulé par les conciles, est moins remarquable par les nouveaux éléments qu'il apporte aux croyances, que par le caractère logique, pour ne pas dire logomachique qu'il leur imprime. On résout les difficultés en élevant la contradiction des termes à la dignité d'un mystère. On a trois Dieux qui sont chacun Dieu et qui ne forment cependant qu'un Dieu. L'infini prend la nature finie de l'homme sans cesser pour cela d'être infini. Le temps viendra où le défi jeté à la raison ira bien plus loin encore, et où l'on enseignera qu'une substance peut se transformer en une autre, sans perdre aucune des propriétés par lesquelles elle se révélait aux sens.

Il y aurait, à étudier l'histoire de l'Église au point de vue où nous nous plaçons, une quatrième époque à ajouter aux précédentes, celle où la métaphysique fait place à son tour à la mythologie, et où le panthéon chrétien s'ouvre à une foule de cultes secondaires, lesquels, cela va sans dire, prennent peu à peu la place des *Dii majores* de l'ancienne foi. Mais ceci nous conduirait fort au delà de ces origines du christianisme qui forment proprement le sujet de M. Havet, et j'achève ces critiques de détail en lui rappelant la nécessité, lorsqu'il s'agit de l'histoire des dogmes chrétiens, de tenir plus soigneusement compte qu'il ne l'a fait des différences qui séparent l'Église grecque de l'Église latine. Ce sont, pendant plusieurs siècles, deux esprits, deux théologies, deux christianismes tout à fait distincts.

Je reviens, en terminant, au regret que je laissais

échapper tout à l'heure. Il serait si facile, à ce qu'il semble, d'effacer les traces de la préoccupation qui amoindrit la valeur du livre de M. Havet, et de tirer de ses volumes l'un des ouvrages les plus précieux que nous possédions dans notre langue sur le génie de l'antiquité grecque et romaine. Pourquoi cet ouvrage, M. Havet ne nous l'a-t-il pas donné ? Pourquoi ne nous le donnerait-il point ? Hélas ! par la même raison, sans doute, qui fait tour à tour la force et la faiblesse, la supériorité et l'infériorité des religions qu'il s'est plu lui-même à comparer. On n'a jamais toutes les qualités à la fois. Le défaut du travail de M. Havet, celui de sa pensée, c'est l'habitude de considérer les éléments de l'histoire comme des données absolues, des quantités fixes au lieu de les prendre à leur état éternellement fluide et relatif. Mais il faut le reconnaître aussi, et j'éprouve particulièrement le besoin d'y insister après avoir donné tant de place à la critique: plus large, plus impartial, plus philosophe, M. Havet n'aurait probablement pas parlé de l'antiquité avec cet enthousiasme aimable et naïf qui fait la saveur de son livre. La vérité est que je ne connais guère de lecture plus délectable que celle de ses deux premiers volumes, et combien ne désiré-je pas que l'auteur reconnaisse, aux dissentiments mêmes que je me suis permis de marquer, en quelle profonde estime je tiens son caractère et son talent !

Décembre 1879.

XV

LE PORT-ROYAL

DE SAINTE-BEUVE.

Ceux qui connaissent M. Sainte-Beuve et les scrupules d'exactitude dont il est possédé, n'ont pas besoin d'être avertis que la nouvelle édition de son *Port-Royal* n'est pas une simple réimpression. Des appendices considérables, ajoutés à chaque volume, passent en revue tout ce qui a paru d'important sur le jansénisme depuis la première publication de l'ouvrage, et offrent sur quelques points des mémoires étendus et curieux. On y remarquera, en particulier, un travail de M. Sainte-Beuve lui-même sur Balzac, « le grand épistolier »; un morceau très intéressant de M. de Chantelauze, sur le cardinal de Retz et ses rapports avec les jansénistes; une biographie inédite de l'abbé de Ponchâteau; enfin, des détails inconnus et authentiques sur les derniers jours de Racine. M. Sainte-Beuve, dans ces appendices, a souvent aussi rencontré sur son passage les *Mémoires* du

père Rapin, dont nous entretenions naguère nos lecteurs : on ne s'étonnera pas de voir avec quelle sévérité il les a jugés : « Les haines ecclésiastiques, dit-il, ont ce privilège d'être infâmes tout à leur aise et en toute sûreté de conscience. Elles n'ont pas changé de nos jours. L'éditeur des *Mémoires* du père Rapin et l'annotateur sont imbus du même esprit et du même fanatisme : il leur suinte par tous les pores. Ils ont besoin de dénigrer et de flétrir tout ce qui n'est pas pour leur orthodoxie jésuitique, ou pour leur infaillibilité romaine. O morale naturelle, simple, droite, légitime, inaugurée par les sages, acceptée par les bons cœurs et les bons esprits, morale des honnêtes gens, claire et pure comme le jour, manifeste comme le soleil, quand donc seras-tu assez large, assez abondante, assez ouvertement saluée, honorée et pratiquée dans notre France pour laver et noyer à jamais ces baves impures ! »

On voit que M. Sainte-Beuve à travers tout, a conservé son respect et même son penchant pour Port-Royal. Je dis : à travers tout, car l'auteur n'a pas été sans passer par plus d'une phase intellectuelle ou morale, dans le cours des dix-sept années qui ont séparé son premier de son dernier volume. C'est même l'un des mérites de la nouvelle édition, que d'avoir conservé le texte primitif et indiqué l'ancienne division des volumes et leurs dates : nous pouvons ainsi suivre à la trace l'histoire du livre, et, en quelque mesure, celle de l'écrivain.

Les deux premiers volumes parurent en 1840 et 1842. On y trouvait les grandes figures des fondateurs, Saint-

Cyran, Le Maître, Saci, Arnauld. On y trouvait aussi déjà ces dissertations purement littéraires, qu'un fil bien ténu quelquefois rattache au sujet principal, mais qui égaient et élargissent le sujet : les morceaux sur Corneille, saint François de Sales, Montaigne. M. Sainte-Beuve entrait sans façon ni répugnance dans les débats ardus sur la grâce. Il se montrait partout sympathique. Tout au plus pouvait-on juger par un mot, jeté çà et là, qu'il faisait ses réserves et ne s'abandonnait pas pourtant tout entier. Ces premiers volumes, en somme, me paraissent appartenir à la période théologique de l'auteur, en offrir le résultat net, et en même temps peut-être en marquer la fin. M. Sainte-Beuve a lui-même constaté cette période religieuse de sa vie, dans un passage souvent cité, et qu'il reproduit aujourd'hui dans un de ses appendices. Seulement, à l'en croire, il n'aurait fait que *côtoyer* les sentiments auxquels il semblait se livrer. Je ne pense pas que l'expression doive se prendre à la lettre. On peut bien faire des expériences de physiologie morale sur soi-même, mais c'est à la condition d'ignorer que ce sont des expériences ; ou, si on le sent, c'est vaguement, et parce que certains esprits ont une grande souplesse et s'échappent à eux-mêmes, ou une double nature et peuvent se regarder sentir et penser. Ces hommes-là se posent parfois, mais comme l'oiseau qui a des ailes et qui le sait : ils se livrent, mais sans s'aliéner définitivement ; ils conservent ce que j'appellerais un esprit de retour ; les questions, pour eux, restent toujours ouvertes ou entr'ouvertes. Voilà comment, j'i-

magine, on expliquerait encore le plus naturellement les années où M. Sainte-Beuve a écrit tant de pages mystiques; où il lisait beaucoup l'Imitation et les Confessions de saint Augustin; où il tendait avec ce dernier vers les saints amours, *quærens quid amaret, amans amare;* où, se servant des plus fortes images de l'ascétisme chrétien, il parlait du vieil homme qui

Aime en secret son mal, chérit sa pourriture.

C'est à ces années que nous devons les *Consolations*, une partie de *Volupté*, et, enfin, les premiers volumes de *Port-Royal*. Il faut seulement, pour ce dernier ouvrage, tenir compte de l'attrait éprouvé, en Suisse, pour d'autres aspects de la vie religieuse, et, enfin, je le répète, admettre que ce *Port-Royal* était le dernier fruit d'une saison qui allait faire place à une autre. L'auteur, ainsi qu'il l'a dit ailleurs, s'était dédoublé, et avait donné dans son livre comme une seconde moitié de lui-même : en la donnant, il achevait de s'en séparer [1].

On le vit bien au troisième volume. L'évolution, pour le coup, était complète. L'écrivain, après six ans, revenait à son sujet, mais il y revenait « légèrement mortifié », cherchant à être de plus en plus sincère, indépendant, « indépendant même du sentiment profond que son sujet lui inspirait. » Il avait, dans les volumes précédents, cherché à justifier les doctrines et les pratiques de

1. Voyez l'avertissement des *Consolations* dans la dernière édition, celle de 1863.

Port-Royal aux yeux des philosophes, en leur découvrant, sous ces dehors scolastiques et monastiques, de grands et divins côtés de l'âme humaine; l'effort, maintenant, se dirigeait en sens contraire, et M. Sainte-Beuve ne craignait pas d'indiquer, en maint passage, l'insuffisance du jansénisme pour expliquer toutes les réalités et satisfaire tous les besoins. Bien des traits portaient même plus loin. Montaigne, Voltaire et Buffon, le bon sens et la science, étaient invoqués contre le pessimisme chrétien de Pascal. L'écrivain se refusait à prendre les choses si à l'extrême et la vie si au tragique. Il s'efforçait d'envisager l'humanité dans l'ensemble, et, au lieu d'en faire le centre et le but de la création, il se demandait si elle n'était pas « une quantité négligible par rapport à l'ordre souverain du reste de l'univers ». Il réclamait en faveur de cette morale des honnêtes gens, qui n'est ni la sainteté, ni même la vertu, « mais un composé de bonnes habitudes, de bonnes manières, d'honnêtes procédés, reposant d'ordinaire sur un fonds plus ou moins généreux, sur une nature plus ou moins *bien née* ». On sait avec quelle douleur indignée Pascal et la sœur Euphémie virent leurs amis signer le Formulaire : le frère se trouva mal, la sœur en mourut. M. Sainte-Beuve, lui, est touché comme il sied de ces sentiments sublimes; toutefois il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Fontenelle, Gœthe et M. de Talleyrand n'ont pas de ces syncopes-là. » Gœthe, vous l'entendez, c'est-à-dire la nature saine, l'équilibre véritable, la haute sérénité, un homme qui n'a pas connu la lutte, mais qui ne l'a pas connue parce qu'il habitait une

région à tout prendre supérieure. En un mot, pour M. Sainte-Beuve, Port-Royal et les doctrines que représente Port-Royal sont quelque chose de très élevé, l'expression sublime de tout un ordre de sentiments et de vérités, mais Port-Royal n'offre qu'un côté des choses et qu'un élément de la grandeur : pas plus qu'aucune autre religion, il ne tient compte de la diversité des faits humains; il est digne de toute admiration, mais il n'est que l'un des reflets de l'idéal infini.

Les deux premiers volumes de *Port-Royal* nous montraient surtout Saint-Cyran, et avec lui l'âge héroïque du jansénisme. Le troisième volume était consacré à Pascal, et nous conduisait au cœur du sujet, envisagé dans sa portée philosophique et permanente. Les deux derniers tomes enfin, publiés en 1859, firent passer devant nos yeux la seconde génération de Port-Royal, Hamon, Nicole, Du Guet. Chemin faisant, l'auteur rencontrait Racine en son chemin, et l'on se doute bien qu'il s'y arrêtait pour en parler à son aise. C'est une étude complète, comme M. Sainte-Beuve seul sait les faire, admirable de sens et de goût, de justice et de justesse. Se peut-il rien de plus exquis que le jugement suivant?

On ne peut dire de Racine qu'il n'a pas eu le brillant de ses qualités, mais il n'en a pas eu l'étalage, ni l'appareil; il n'en a pas eu l'impétueux et le soudain, comme Corneille par exemple l'avait, avec un peu trop de jactance aussi; et il a toujours eu en tout, comme en son parler, non pas de certaines obscurités, mais *de certaines retenues qui ne se sont développées que dans les occasions et selon les sujets, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.*

M. Sainte-Beuve, dans ces dernières lignes, applique à Racine l'éloge que le cardinal de Retz fait de Turenne en ses Mémoires. Il continue :

> Racine est tendre, dit-on ; c'est un élégiaque dramatique. Prenez garde ! celui qui a fait la scène du troisième acte de *Mithridate*, et *Britannicus*, le peintre de Burrhus, est-il gêné à manier la tragédie d'État et à tirer le drame sévère du cœur de l'histoire ? Ainsi de tout pour Racine : il serait téméraire de lui nier ce qu'il n'a pas fait, tant il a été accompli sans effort dans ce qu'il a fait !

Il est un point, cependant, sur lequel je ne puis être tout à fait de l'avis de M. Sainte-Beuve, quelque appui que celui-ci trouve, je le reconnais, dans le sentiment général. Le style de Racine lui paraît trop incliner à la timidité, et malgré l'élégance du contour, se trop rapprocher de la prose. D'autres risquent de se briser sur un rocher; Racine serait parfois sur le point de se perdre sur un banc de sable. En un mot, Racine aurait l'éloquence et la grâce plutôt que la vraie et essentielle poésie. Je ne puis m'empêcher de croire que M. Sainte-Beuve, en s'exprimant ainsi, s'est rangé à une opinion commune plutôt qu'il n'a exprimé un jugement réfléchi et personnel. Si l'éloquence domine dans Racine, et, avec l'éloquence, le tour oratoire, c'est que la tragédie classique se compose proprement de discours. Le genre était donné. Mais cette éloquence, chez Racine, c'est la passion qui l'anime et l'imagination qui la colore. Une veine de lyrisme s'y fait sentir et éclate fréquemment en traits passionnés. *Andromaque* et *Phèdre* en sont remplies. Quoi de

plus magnifique que l'ironie avec laquelle Oreste loue le ciel de son malheur! Avec quelle puissance de fantaisie à la fois et d'horreur l'épouse de Thésée n'exprime-t-elle pas le trouble d'un amour criminel! Quel pathétique que celui des vers dans lesquels Clytemnestre dispute sa fille à l'oracle :

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!

Et si Racine a l'imprévu, la hardiesse même du sentiment, il n'a pas moins celle de l'expression. Il a même la plus grande des hardiesses pour son temps et son genre, celle de la familiarité. N'est-ce pas lui qui a écrit :

Ton cœur impatient de revoir *ta* Troyenne?

On connaît l'anecdote racontée par Marmontel. Avec bien des vertus et des mérites, madame Necker avait dans l'esprit une certaine roideur : « Les grâces de la négligence, dit Marmontel, la facilité, l'abandon, lui étaient inconnus. Dans la conversation même, la familiarité lui déplaisait. Je m'amusais souvent à voir jusqu'où elle portait cette délicatesse. Un jour, je lui citais quelques expressions familières, que je croyais, disais-je, pouvoir être reçues dans le style élevé, comme : *faire l'amour; aller voir ses amours; commencer à voir clair; prenez votre parti; pour bien faire, il faudrait; non, vois-tu, faisons mieux*, etc. Elle les rejeta comme indignes du

style noble. Racine, lui dis-je, a été moins difficile que vous; il les a toutes employées. Et je lui en fis voir les exemples. »

Racine, en fait de style, ne risque pas moins que Molière ou La Fontaine; seulement, artiste plus épris de la perfection, il évite le choc et la surprise; il est jaloux de ménager l'effet d'harmonie continue, et, alors même qu'il hasarde le plus, il sait fondre ses hardiesses dans une marche admirablement sinueuse, comme dit si bien M. Sainte-Beuve lui-même, et dans l'élégance du contour. Est-ce une faute? Si c'en est une, il faut reconnaître que c'est celle du plus grand art et de toute l'antiquité.

Ce que l'on dit aujourd'hui de Racine, on le dira sûrement un jour de Lamartine, et parce qu'il a, lui aussi, le flot continu et l'harmonie souveraine, on méconnaîtra ce qu'il a introduit de nouveauté et de hardiesse (c'est ainsi qu'on en jugea d'abord) dans la langue poétique. Prenons garde, et n'allons pas prendre pour un mérite les effets de pur étonnement, la couleur qui détonne, l'étrangeté des termes, l'inattendu, le tour de force. C'est en matière de style surtout que l'honnête homme ne se pique de rien.

M. Sainte-Beuve a placé à la fin de sa nouvelle édition de *Port-Royal*, sous forme de conclusion, quelques pages qu'il écrivit au mois d'août 1857, le matin même où il venait d'achever le manuscrit de son livre. L'auteur, dans ce morceau d'une éloquence qui est toute

dans la pensée et l'accent, mais qui n'en est pas moins pénétrante, se demande ce qu'il a voulu faire, et il s'arrête à cette pensée, que Port-Royal offre l'exemple de rares vertus mêlées aux singularités et aux doctrines artificielles, le dévouement à la vérité, ou du moins à ce qui paraissait tel, et, en fait, à une opinion étroite et inféconde. C'est ainsi que l'auteur, en terminant, reconnaissait les défauts inhérents au sujet qu'il avait choisi. Le jansénisme, il faut bien le dire, ne représente rien dans l'histoire. Les débats dont il a rempli le monde ne roulaient, en définitive, que sur des subtilités de scolastique et de casuistique. Il n'a pas été un mouvement des esprits. Il n'a pas défendu une cause. Il n'a abouti à aucun résultat permanent. Il a créé des caractères, formé des héros, des maîtres, mais il n'a pas introduit une seule idée dans le patrimoine de l'humanité. Il a combattu, mais il n'a rien renversé ; travaillé, et il n'a rien édifié. Il n'a semé aucun germe pour l'avenir. Il n'avait rien du précurseur ni du prophète. A cet égard, la réforme du seizième siècle lui a été fort supérieure. Scolastique, elle aussi, et embarrassée dès sa naissance dans les discussions puériles et stériles, elle était grosse des conséquences les plus imprévues. Elle avait ouvert une porte que personne ne devait plus fermer, et par laquelle allait peu à peu s'échapper la société entière. A son insu, et, l'on peut dire contre sa volonté, elle avait fondé la liberté de la pensée et l'individualité des croyances. Aussi se vit-elle rapidement entourée d'enfants qu'elle n'avait point portés dans son sein, qui compro-

mirent sa bonne renommée, et qui finiront selon toute apparence par la ruiner au nom des vérités mêmes qu'elle avait apportées dans le monde. Mais c'est justement ainsi que la réforme est devenue le vrai point de départ de l'histoire moderne; elle a été le premier acte de l'affranchissement de l'esprit humain, et si elle a tout perdu comme doctrine positive, elle n'a pas encore épuisé ses effets comme principe révolutionnaire.

Port-Royal, au point de vue philosophique, était donc un sujet borné, ingrat peut-être. Au point de vue moral et humain, ce sujet était au contraire du plus haut intérêt. Le jansénisme français offrait, par une heureuse rencontre, des caractères singulièrement et fortement trempés et des illustrations littéraires éclatantes. On touchait même, avec les *Pensées* de Pascal, à toutes les questions fondamentales. Voilà ce que M. Sainte-Beuve entrevit, sans doute, dès l'origine, et ce qui l'a soutenu dans ses travaux de vingt années. On sait, d'ailleurs, que, pour lui, il n'est pas de sujet stérile. « Naturaliste des esprits », selon sa propre expression, il ne dédaigne rien, et il en a le droit, puisqu'il sait découvrir partout de nouveaux aspects de notre complexe humanité. Il nous intéresse à tout, parce qu'il porte en tout un esprit d'exacte et ingénieuse observation grâce auquel chaque objet revêt son caractère et vit de sa vie. J'ai entendu reprocher à l'histoire de Port-Royal la place donnée à des hommes médiocres au total, et qui ont joué un bien petit rôle dans le monde. C'est le contraire qu'il faudrait dire; c'est précisément parce que les Singlin, les Lan-

celot, les Hamon ne sont pas de grandes figures qu'il faut les étudier dans le détail pour y distinguer les traits individuels. Et comme M. Sainte-Beuve sait faire ressortir ces physionomies sans jamais les faire grimacer! Que de scrupules dans l'art! Que de variété dans les moyens! Quelles ressources de grâce et de rajeunissement! Que d'existences à jamais sorties des limbes du passé sur une évocation de ce magicien! Quel exemple que cette vie de l'auteur toute pleine du labeur le plus consciencieux et le plus persévérant! Quelle création que cette œuvre, galerie aux mille détours, dans laquelle Port-Royal, après tout, n'occupe qu'une salle, portique ouvert à toutes les gloires et à tous les souvenirs, mais éclairé d'un jour discret, sous lequel on se perd en rêvant, et d'où l'on ne sort guère sans emporter une sagesse plus détachée, un désillusionnement plus serein!

Novembre 1867.

XVI

CE QUE C'EST QU'UN JÉSUITE

Les adversaires de la loi de M. Jules Ferry ont demandé avec assez de raison aux partisans de cette mesure : « Mais enfin qu'avez-vous à reprocher à la Compagnie de Jésus ? Laissant là le passé, et des accusations qui ont probablement été exagérées, qui, dan tous les cas, sont aujourd'hui vieillies, quels griefs avez vous à faire valoir contre les jésuites pour les priver du droit d'enseignement ? » Je regrette de dire que les réponses faites à ces questions m'ont paru moins concluantes qu'il n'aurait fallu. Les uns ont persisté à refaire l'histoire de la compagnie, ne tenant point de compte des modifications que les nouvelles conditions du catholicisme dans la société ont nécessairement apportées à l'action des Ordres religieux. Les autres ont parlé du *Syllabus* et de la Révolution française, oubliant que l'argument s'appliquait à l'Église tout entière, et qu'il perdait

en force topique ce qu'il gagnait en étendue. La controverse, au total, n'a presque pas fait un pas depuis M. de Montlosier et les débats de la Restauration. On est resté dans le vague et dans la déclamation. Il semble cependant que le sujet des discussions actuelles fût de nature à ramener les esprits à une méthode plus rigoureuse. Il s'agit de déterminer ce qui constitue, sinon l'indignité, du moins l'inaptitude du jésuite en matière d'enseignement public : quoi de plus indiqué dès lors que de rechercher ce que c'est qu'un jésuite, par quel esprit il se distingue des autres hommes et des autres Ordres, quels sont, en un mot, les principes qu'il professe et qu'il représente dans le monde. Et remarquez que l'enquête était facile. Il n'était nécessaire, pour la mener à bien, de compulser ni l'histoire des trois derniers siècles, ni les in-folios de la polémique. Il eût suffi, pour cette étude, de prendre les écrits constitutifs de l'Ordre, ceux dont personne ne pense à récuser l'autorité. Il eût fallu laisser les points discutés pour s'arrêter aux faits admis de tous. Quel avantage n'aurait-on pas eu à pouvoir définir le jésuitisme par la profession de foi même du jésuite, par les choses dans lesquelles il se complaît et se glorifie, par les règles qui font la signification, la force, la raison d'être de la Compagnie !

Le premier document qu'on aurait rencontré eût été le petit livre des *Exercices spirituels* de saint Ignace, que la légende suppose avoir été composé par lui dans les luttes mystiques de la grotte de Manrèze, et qui est resté le rite d'initiation et le guide spirituel des mem-

bres de l'Ordre. C'est une suite de pratiques prescrites jour par jour pour un espace de quatre semaines, une série de contemplations auxquelles le religieux doit se livrer de toute la puissance d'une imagination échauffée par l'ascétisme. Le novice est mis tout d'abord à cette épreuve et le profès ne cesse de refaire ses *Exercices* au moins une fois par an. « Ces *Exercices* ne sont pas notre institut, dit le R. P. de Ravignan; ils ne font pas même, à proprement parler, partie de nos règles; mais j'en conviens, ils en sont l'âme et comme la source. Oui, les *Exercices* ont créé la Société; ils la maintiennent, la conservent et la vivifient [1]. » On le voit, en nous adressant à ce petit livre pour y chercher quel est l'esprit du jésuitisme, nous ne risquerions pas de nous voir contester la valeur des documents où nous puiserions; on ne pourrait pas même insinuer que les *Exercices spirituels* sont un document suranné et dont l'usage est tombé en désuétude. Non, le livre est d'un usage aussi constant pour le jésuite de nos jours qu'il a pu l'être pour celui du XVIe siècle. C'est à cette source de fanatisme que la Compagnie tout entière continue de se retremper.

Je viens d'écrire le mot de fanatisme. C'est que c'est, en effet, le caractère manifeste de la piété que respirent les *Exercices*. Il y a surtout, à la seconde semaine, un passage digne de toute attention. Le jésuite y est invité à considérer l'humanité entière comme partagée entre

1. *De l'Existence* et *de l'Institut des jésuites*, par le R. P. de Ravignan, de la Compagnie de Jésus. — Neuvième édition, 1879. Chez Jules Gervais.

deux chefs, Christ et Lucifer, dont chacun appelle à lui les hommes et cherche à les réunir sous son étendard. L'adepte doit se représenter les choses sous une forme aussi matérielle que possible, un grand camp qui s'étend autour de Jérusalem et que commande le Seigneur Jésus-Christ, généralissime de tous les fidèles, et un autre camp, autour de Babylone, où règne Lucifer, le capitaine des ennemis et des méchants. Il faut se retracer devant les yeux ce chef des impies, dans son camp de Babylone, horrible d'aspect, terrible de visage, siégeant sur un trône de feu et de fumée, envoyant de tous côtés d'innombrables démons chargés de faire le mal, et n'épargnant aucun lieu, aucune ville, aucune classe de personnes. Le Christ, au contraire, siège dans des lieux agréables, sans faste, mais aimable et charmant à voir, et envoyant ses apôtres et ses disciples par le monde pour amener les hommes à l'amour de la pauvreté, de l'opprobre et du mépris. Telle est la « méditation des deux étendards » : c'est le nom sous lequel est connu ce chapitre des *Exercices*. Eh bien, le jésuite est là tout entier; on a sa conception générale de l'humanité, tous les hommes divisés en deux camps, la foi les partageant en sauvés et en réprouvés, l'Église et le monde à jamais en guerre, la vie n'ayant pas de plus grand intérêt que les luttes religieuses, ni la société de but plus élevé que la propagation des vertus monacales. Étrange contraste, il faut l'avouer, que ces idées mises en regard des manières de voir et de sentir de nos contemporains! Singuliers pédagogues que les jésuites

pour des générations qui n'entendent plus rien aux distinctions absolues, qui admettent sur toutes choses les contraires et même les contradictoires, qui réduisent tous les jours la part de la théologie dans les choses humaines, qui croient peu au diable et moins encore au mérite de la pauvreté!

Les *Exercices spirituels* nous ont fait voir le fanatique; les *Règles* de la Société vont nous montrer le cafard. Nous avions tout à l'heure l'inspiration cachée, nous trouvons ici des préceptes sur le maintien à adopter. Il n'y a point cependant de contradiction. Les détails puérils qui règlent jusqu'aux moindres gestes achèvent le portrait du jésuite, qu'il faut se garder de prendre pour un simple enthousiaste, chez lequel, bien plutôt, le principe d'action devient tout d'abord un principe d'abdication.

Le chapitre des *Regulæ modestiæ* est particulièrement curieux. Le membre de l'Ordre ne doit pas remuer la tête de côté et d'autre, mais la porter avec gravité, et, s'il n'y a pas de raison pour bouger, il doit la tenir droite, un peu inclinée en avant. Il a habituellement les yeux baissés. Il ne regarde point en face celui à qui il parle, surtout si c'est un homme de quelque autorité. Il a soin de paraître gai plutôt que triste. Il évite de trop serrer aussi bien que de trop séparer ses lèvres. Il ne fronce jamais le sourcil, encore moins le nez, mais il prend un air serein. (*Rugæ in fronte, ac multo magis in naso evitentur, ut serenitas exterius cernatur.*) Tout cela a l'air d'une caricature; je ne fais cependant que

deux chefs, Christ et Lucifer, dont chacun appelle à lui les hommes et cherche à les réunir sous son étendard. L'adepte doit se représenter les choses sous une forme aussi matérielle que possible, un grand camp qui s'étend autour de Jérusalem et que commande le Seigneur Jésus-Christ, généralissime de tous les fidèles, et un autre camp, autour de Babylone, où règne Lucifer, le capitaine des ennemis et des méchants. Il faut se retracer devant les yeux ce chef des impies, dans son camp de Babylone, horrible d'aspect, terrible de visage, siégeant sur un trône de feu et de fumée, envoyant de tous côtés d'innombrables démons chargés de faire le mal, et n'épargnant aucun lieu, aucune ville, aucune classe de personnes. Le Christ, au contraire, siège dans des lieux agréables, sans faste, mais aimable et charmant à voir, et envoyant ses apôtres et ses disciples par le monde pour amener les hommes à l'amour de la pauvreté, de l'opprobre et du mépris. Telle est la « méditation des deux étendards » : c'est le nom sous lequel est connu ce chapitre des *Exercices*. Eh bien, le jésuite est là tout entier; on a sa conception générale de l'humanité, tous les hommes divisés en deux camps, la foi les partageant en sauvés et en réprouvés, l'Église et le monde à jamais en guerre, la vie n'ayant pas de plus grand intérêt que les luttes religieuses, ni la société de but plus élevé que la propagation des vertus monacales. Étrange contraste, il faut l'avouer, que ces idées mises en regard des manières de voir et de sentir de nos contemporains! Singuliers pédagogues que les jésuites

pour des générations qui n'entendent plus rien aux distinctions absolues, qui admettent sur toutes choses les contraires et même les contradictoires, qui réduisent tous les jours la part de la théologie dans les choses humaines, qui croient peu au diable et moins encore au mérite de la pauvreté !

Les *Exercices spirituels* nous ont fait voir le fanatique; les *Règles* de la Société vont nous montrer le cafard. Nous avions tout à l'heure l'inspiration cachée, nous trouvons ici des préceptes sur le maintien à adopter. Il n'y a point cependant de contradiction. Les détails puérils qui règlent jusqu'aux moindres gestes achèvent le portrait du jésuite, qu'il faut se garder de prendre pour un simple enthousiaste, chez lequel, bien plutôt, le principe d'action devient tout d'abord un principe d'abdication.

Le chapitre des *Regulæ modestiæ* est particulièrement curieux. Le membre de l'Ordre ne doit pas remuer la tête de côté et d'autre, mais la porter avec gravité, et, s'il n'y a pas de raison pour bouger, il doit la tenir droite, un peu inclinée en avant. Il a habituellement les yeux baissés. Il ne regarde point en face celui à qui il parle, surtout si c'est un homme de quelque autorité. Il a soin de paraître gai plutôt que triste. Il évite de trop serrer aussi bien que de trop séparer ses lèvres. Il ne fronce jamais le sourcil, encore moins le nez, mais il prend un air serein. (*Rugæ in fronte, ac multo magis in naso evitentur, ut serenitas exterius cernatur.*) Tout cela a l'air d'une caricature; je ne fais cependant que

traduire. Je me borne à réunir, en les tirant des documents les plus vénérés de l'Ordre, les éléments d'une réponse à la question que je posais en commençant : Qu'est-ce qu'un jésuite? qu'est-ce qui constitue le jésuitisme?

Nous ne sommes d'ailleurs pas au bout. Je n'ai rien dit d'une classe de passages encore plus caractéristiques que les précédents, encore plus importants pour déterminer les rapports de la Compagnie de Jésus avec notre société moderne, et spécialement l'aptitude des membres de l'Ordre à devenir les éducateurs de la jeunesse.

Ce que le fondateur de la Compagnie de Jésus a voulu surtout obtenir, ce qui reste le trait caractéristique de son œuvre, ce qui constitue l'âme et la force du jésuitisme, c'est l'obéissance. L'obéissance, qui fait partie des vœux de tous les religieux, prend ici une importance particulière. Elle est poussée aux dernières limites. Elle devient la vertu chrétienne par excellence, celle qui résume et renferme toutes les autres. Si le jésuitisme a un esprit à lui, s'il a son génie propre, et un génie qui a parfois étonné le monde, c'est à l'obéissance qu'il le doit, c'est dans l'obéissance qu'il faut le chercher.

L'obéissance du jésuite à son supérieur ne consiste pas seulement dans l'exactitude à se conformer à une injonction, ou dans l'empressement à accomplir un acte extérieur; il faut de plus que le subordonné accepte pleinement l'ordre qu'il a reçu, il faut qu'il n'y oppose aucune velléité contraire, il faut, en un mot, qu'il se l'appro-

prie. Mais cela même ne suffit pas. L'intelligence, elle aussi, doit se soumettre. Le jésuite doit renoncer à son propre jugement aussi bien qu'à sa propre volonté. Il doit, selon l'expression des Constitutions, « se persuader que tout ce qui lui est ordonné est juste, et dépouiller avec une soumission aveugle toute pensée, tout avis contraire ». C'est ainsi que le membre de l'ordre arrive à cet état de perfection défini par des comparaisons qui sont devenues célèbres : « Ceux qui vivent sous la règle d'obéissance doivent se laisser conduire et gouverner par la Providence, laquelle agit par les supérieurs, comme s'ils étaient un cadavre qui se laisse porter où l'on veut et manier en tout sens, comme le bâton du vieillard qui obéit à celui qui le tient, en quelque lieu que celui-ci le porte et quelque usage qu'il en fasse [1]. » Saint François avait dit pareillement : « Ce sont des morts que je veux pour disciples, non des vivants. » Seulement, saint François n'avait pas, comme saint Ignace, fait de l'immolation morale volontaire le principe fondamental de son ordre.

On comprend où nous voulons en arriver. Le principe du jésuitisme, nous venons de le voir, est le renoncement à la volonté propre et au jugement personnel; le jésuite est un homme qui a appris à ne plus vouloir pour son propre compte, à ne plus penser par lui-même, à ne plus vivre que de la vie d'obéissance; il a abdiqué son individualité, il a mis tous ses efforts, employé toutes

1. *Constitutionum* p. VI, c. I.

ses facultés à briser en lui les ressorts de l'énergie humaine. Et, gardons-nous de l'oublier : ce n'est pas là une vague imputation, une accusation inventée par des adversaires, et contre laquelle les apologistes de l'ordre pourront protester; bien au contraire, c'est l'idée mère du fondateur, c'est l'esprit avoué de la compagnie; le jésuitisme ne saurait renier son caractère tel que nous venons de le définir sans se renier lui-même.

Et maintenant comparons cet esprit de jésuitisme avec les tendances les plus profondes, avec les besoins les plus évidents dans cette société à laquelle la compagnie aspire à imposer les principes qu'on vient de voir.

Notre siècle n'est remarquable par rien tant que par les progrès de la science, et l'État moderne n'a pas de trait plus distinctif que la direction scientifique imprimée à toutes les manifestations de l'activité humaine. La dernière guerre a contribué à développer encore ce trait en démontrant, par d'amères expériences, la supériorité que donnent à un peuple sur un autre la netteté des idées, la précision des calculs, et ces habitudes sévères de l'esprit qui réduisent au minimum la part du hasard dans les événements. Tout le monde prône donc la science aujourd'hui, mais sans se rendre peut-être assez compte de sa nature et de ses conditions. La science, en effet, ne consiste pas seulement en une somme de connaissances qu'il s'agit de s'approprier; la science est avant tout l'esprit scientifique, et l'esprit scientifique, c'est la recherche, c'est le pourquoi et le comment soulevés à tout propos, c'est la défiance des idées reçues,

c'est la foi à la raison, c'est la rigueur en fait de preuves, c'est l'évidence érigée en règle souveraine de la certitude. La science est essentiellement remuante et envahissante, provoquant les controverses, rouvrant les questions qu'on croyait résolues, n'admettant aucune borne à l'investigation, ne reconnaissant aucun droit au-dessus des siens. On ne lui fait pas sa part en ce monde. Elle est tout ou elle n'est rien. Limitée par quoi que ce soit d'autre que la nature des choses ou les bornes de l'esprit humain, elle perd sa dignité, sa vertu; elle n'est plus que le savoir.

Ainsi, tandis que le jésuitisme est l'immolation du jugement privé sur l'autel de la foi, la science est l'insurrection permanente de la raison contre l'autorité. L'opposition ne saurait être plus manifeste. C'est le feu et l'eau, et si l'on se fait parfois des illusions à cet égard, c'est que le jésuitisme a intérêt à dissimuler le conflit. N'a-t-il pas eu ses savants? N'enseigne-t-il pas toutes les disciplines humaines? Le père Secchi n'était-il pas jésuite? A la bonne heure, mais se représente-t-on un membre de la Compagnie faisant, comme Descartes, table rase de ses opinions traditionnelles pour chercher le fondement de la certitude? Voit-on d'ici un disciple de saint Ignace mettant le soleil au centre du monde, brisant le vieux firmament des âges naïfs, ouvrant à l'imagination ces espaces infinis dont le silence effrayait Pascal? Étaient-ils jésuites, pouvaient-ils l'être, ces Beaufort, ces Niebuhr qui, en jetant le doute sur les traditions historiques de Rome, ont enseigné des procé-

dés de critique destinés à faire de si terribles ravages dans le monde des antiques croyances? Ne sent-on pas que jamais l'ordre n'aurait pu enfanter un Claude Bernard avec son aversion pour les entités métaphysiques, un Berthelot avec cette synthèse chimique dont la seule idée a une affreuse saveur d'hérésie, un Darwin avec ces vues profondes sur le développement des êtres et les conditions de la vie qui, en quelques années, ont changé la face de l'étude de la nature?

Nous ne permettrons pas qu'on cherche à travestir notre pensée. Nous ne faisons point un crime au jésuitisme de n'avoir pas donné naissance à ces hommes, — ce serait ridicule, — nous disons seulement qu'il y avait une impossibilité morale à ce que de pareils hommes sortissent de son sein, nous disons que l'Ordre n'a jamais produit aucun génie inventeur ou novateur, et que loin de là, les héros de la science sont justement les adversaires qu'il a pour tâche de combattre [1].

Le conflit déjà si tranché dans le domaine intellectuel devient plus flagrant encore lorsque nous passons dans celui de la vie active. Le jésuitisme, nous l'avons dit, se résume dans l'obéissance. S'il demande le sacrifice du jugement privé, à plus forte raison exige-t-il celui de la volonté. Il faut que le chrétien soit, dans la main de l'autorité, aussi docile que le cadavre, aussi maniable quo

1. Il faut lire dans le petit livre du père Ravignan, la liste es illustrations de la Compagnie (p. 69). Les étoiles de première grandeur de ce firmament sont Bellarmin, Bourdaloue pet Petau!

le bâton. Mais, au nom du ciel, que veut-on que devienne de nos jours un homme imbu de ces préceptes? Que va-t-il faire au milieu de cette concurrence effrayante qui obstrue l'entrée de toutes les carrières? Ce n'est pas trop, pour livrer la bataille de la vie, de l'esprit le plus éveillé, du caractère le plus énergique, de la volonté la mieux trempée, et c'est cette volonté que l'on brise dès le noviciat chez l'instituteur, afin qu'il la brise à son tour dès l'enfance chez ses élèves! Il semble qu'on ait peur que l'homme se tienne debout, tant on met de soin à lui casser l'épine dorsale!

Et si telle est l'antipathie entre l'esprit jésuitique et l'esprit moderne dans les choses de la vie privée, que sera-ce en politique? Le contraste, pour le coup, est si complet qu'il en devient burlesque. Le jésuitisme n'a jamais pu dissimuler sa préférence pour le pouvoir absolu, ses affinités naturelles avec la monarchie de droit divin, ou, à son défaut, avec le césarisme. La soumission, d'après lui, est la première vertu des citoyens. L'État le plus heureux, à ses yeux, serait celui où un peuple, plus occupé de ses devoirs que de ses droits, s'occuperait le moins possible de la chose publique, et vaquerait à son travail ou à son négoce sous le sceptre du prince et la houlette de l'épiscopat. Va pour l'idylle! Chacun place son idéal où il lui plaît. Mais quelle drôle de figure ne fait pas l'idéal du jésuitisme, avec sa crucifixion de la volonté propre et ses préceptes d'obéissance passive, lorsqu'on le met en regard de ce monde fiévreux de la politique moderne, où l'on n'entend parler que de liberté

personnelle et de revendication des droits, où l'opposition remplit la fonction d'un rouage du gouvernement, où l'autorité est tenue pour responsable, où le pouvoir s'exerce par délégation, où la résistance devient parfois un devoir! Quel abîme entre la conception jésuitique des destinées de l'humanité et ce jugement d'un grand penseur contemporain : « C'est de révolte en révolte, si l'on peut employer ce mot, que les sociétés se perfectionnent, que la civilisation s'établit, que la justice règne, que la vérité fleurit! [1] »

Il est une objection que nous tenons à prévenir. On essaiera peut-être de nous opposer que le renoncement du jésuite à son propre jugement concerne uniquement ses relations avec ses supérieurs, que ce sacrifice volontaire laisse intacte sa liberté d'esprit, que l'homme, en un mot, peut subsister à côté du religieux, et que nous n'avons par conséquent aucun droit de conclure de la discipline morale que le jésuite s'impose à l'éducation qu'il donnera à la jeunesse confiée à ses soins. Mais ce sont là de vains sophismes. Autant vaudrait dire qu'on peut porter une pierre dans son estomac sans que les fonctions digestives en soient affectées; et quant à l'innocuité de la pédagogie jésuitique, cela revient à prétendre qu'un homme pourrait être un drôle et former d'honnêtes gens. Quand on a renoncé de bonne heure à penser pour son propre compte, qu'on a grandi dans des habitudes d'obéissance passive, qu'on a appris à faire

1. Vinet.

taire en son âme toutes les voix de la nature, toutes les réclamations de la dignité personnelle, toutes les révoltes mêmes du sens moral, on s'est mis hors d'état d'élever des hommes qui méritent ce nom, des citoyens tels que l'État en demande aujourd'hui. Le jésuitisme, nous ne le savons que trop, n'a jamais ignoré l'art d'allier l'anéantissement mystique avec la sagesse mondaine; mais cette sagesse n'a rien de commun avec les délicatesses de la conscience, avec l'indépendance du caractère, avec l'habitude de la virilité.

« Ils brouillaient l'Église et l'État, écrit Diderot en 1762, à l'occasion de l'arrêt qui prononçait l'expulsion de l'Ordre. *Soumis au despotisme le plus outré dans leurl maisons, ils en étaient les prôneurs les plus abjects dans a société.* Ils prêchaient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infaillibilité du pape, afin que, maîtres d'un seul, ils fussent maîtres de tous. »

L'image de l'Ordre est désormais complète. Nous tenons tous les traits du jésuite. Nous avons vu passer successivement devant nous le fanatique, le cafard et l'eunuque. Et ce sont ces gens qui aspirent à être les maîtres de nos enfants! C'est là le type auquel ils prétendent ramener l'homme et la société!

Juillet 1879.

XVII

L'ENCYCLIQUE ÆTERNI PATRIS

La caractère du pontife qui occupe aujourd'hui le Saint-Siège ne s'est pas encore pleinement accusé. On voit bien qu'il cherche à faire succéder la conciliation à la lutte ouverte et universelle dans laquelle son prédécesseur avait engagé l'Église, mais la prudence et la modération peuvent n'être que des marques d'habileté; elles n'apprennent rien sur les vues dernières, sur les idées directrices d'un homme d'État. L'Encyclique que le pape vient de publier est, à cet égard, bien plus significative. Elle l'est d'autant plus qu'elle a tout l'air d'un acte personnel et spontané. Elle ne peut s'expliquer que par une conviction arrêtée. Personne ne l'attendait, et elle n'eût fait défaut à personne si elle n'avait jamais été publiée. On peut même dire qu'elle est un coup de tête, une pâture gratuitement jetée aux controverses. Mais c'est en cela précisément qu'elle nous semble ca-

ractéristique. La parfaite inopportunité de ce document ne permettra plus qu'on fasse de l'auteur un pape politique. Il y a du Pie IX dans le récent manifeste de Léon XIII.

Nous n'exagérons point en nous exprimant ainsi. L'Encyclique par laquelle le souverain pontife cherche à remettre en honneur la théologie de saint Thomas, ne ressemble à rien tant qu'à l'Encyclique *Quanta cura*, celle dont le Syllabus formait l'appendice. Celle-ci, à la vérité, condamnait les erreurs du siècle, tandis que la nouvelle publication est destinée à étouffer ce qui pouvait rester de liberté dans l'enseignement religieux, mais l'esprit des deux documents est semblable. L'un veut nous ramener à la scolastique comme l'autre prétendait nous ramener à la théocratie. Ce sont des actes de même ordre. C'est toujours le moyen âge qu'on nous propose comme idéal; c'est, de part et d'autre, un égal besoin d'opposer le passé au présent, l'immutabilité de l'Église au mouvement qui livre aujourd'hui les idées, les institutions et les sociétés à une incessante transformation.

Il suffit d'avoir ouvert la *Somme* de saint Thomas pour comprendre tout ce qu'a de paradoxal la prétention d'imposer comme modèle à l'enseignement chrétien ce gothique monument de la foi et de la science de nos pères. Tout y est étranger à nos pensées et à nos habitudes. On dirait les restes d'une époque préhistorique. Et nous ne parlons pas seulement ici des points où le Docteur angélique blesse nos principes de tolérance et veut, par exemple, que l'Église livre les hérétiques et les

apostats au glaive du pouvoir séculier. Nous n'avons pas non plus en vue, lorsque nous regimbons contre l'Encyclique, les questions oiseuses, ridicules ou scabreuses que l'auteur de la *Somme* soulève à tout propos, sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur les anges et les démons, sur le premier homme, se demandant à quelle époque de la grossesse de sa mère la Sainte Vierge fut sanctifiée, si nous devons éprouver de la charité pour le Diable, si Adam avait besoin de manger dans le paradis terrestre et s'il était marié pour de bon. Ce qui nous paraît beaucoup plus grave que ces puérilités, c'est la stérilité générale d'une méthode qui consiste à n'aborder jamais un sujet directement, mais à citer tous les arguments qui peuvent être imaginés pour et contre ce sujet et à épuiser toutes les distinctions dont il est logiquement susceptible. Nous ouvrons la célèbre *Secunda Secundæ* qui renferme la partie morale de la *Somme*. Nous y trouvons tout d'abord qu'il y a trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité; puis que la foi peut être considérée sous quatre aspects différents; que, prise en elle-même, il faut en examiner l'objet, l'acte et la nature; enfin, quant à son objet, qu'il y a dix questions à résoudre, si elle a pour objet la vérité première, si cet objet est simple ou complexe, s'il est compatible avec l'erreur, si l'on peut croire à ce que l'on voit, etc., etc. Pour la solution de ces questions, elle est donnée d'après un plan uniforme. L'auteur commence par énoncer l'opinion qu'il se propose de réfuter en citant et numérotant les autorités sur lesquelles cette opinion pourrait s'appuyer;

il y oppose ensuite quelque autorité contraire, après quoi il exprime son propre sentiment sous forme dialectique, et termine en reprenant les textes allégués par l'adversaire auquel il avait d'abord donné la parole et en les ramenant à un sens orthodoxe. Et tout cela, remarquez-le bien, sans jamais toucher au fond des choses, sans jamais effectuer de contact vivant entre la pensée humaine et la vérité divine qu'il s'agit d'établir. Car tel est le caractère de la scolastique : elle opère algébriquement, sur des données abstraites, sur des propositions qui lui sont fournies par Aristote, l'Écriture ou les Pères, mais dont elle n'a garde de discuter le fondement ou de rechercher la valeur. Les « Sentences » sont pour elle les vérités premières, qu'on analyse, qu'on dissèque, qu'on commente à perte de vue, et dont nul ne s'avise de mettre la vérité ou l'autorité en doute. C'est toujours l'histoire de la cosmogonie hindoue ; le monde est porté par l'éléphant, et l'éléphant par la tortue, sans que personne songe à demander sur quoi repose la tortue.

Nous touchons ici à ce qui constitue le vice fondamental de la scolastique, et à ce qui rend si étrange l'entreprise de Léon XIII pour la remettre en honneur et en vigueur. Que la méthode en soit surannée et stérile, cela ne serait rien encore, n'était la tendance de cette méthode à soustraire les croyances à l'examen, à la réflexion, au critérium de la conscience, et à les réduire ainsi à la pure foi d'autorité. Quelle apparence, nous le demandons, qu'une génération habituée à tout mettre en question, à tout serrer de près, à chercher le dernier

mot de tout, quelle apparence que l'esprit moderne aiguisé, rigoureux comme il l'est devenu, comprenne ce qu'on lui veut lorsqu'on lui recommande comme le dernier mot de la sagesse et de la science un enseignement fondé sur un perpétuel *magister dixit?* Et, en général, quoi de plus bizarre que la prétention de satisfaire les besoins intellectuels du dix-neuvième siècle au moyen des écrits d'un moine du treizième? Quel rapport peut-il y avoir entre les difficultés d'un chrétien de nos jours, se débattant avec la critique historique et les sciences naturelles, et les raffinements de dialectique par lesquels saint Thomas s'efforçait de concilier les propositions contradictoires écloses sur les bancs de l'école? Le propre de la scolastique, à la prendre dans son meilleur temps et dans ses meilleurs représentants, c'est de passer à côté des questions, c'est d'ignorer où sont les réelles difficultés, c'est de n'aller au fond et au vrai de rien; ajoutez à ce vice fondamental, nous le répétons, les inconvénients d'une vieillesse de cinq siècles, et vous aurez une idée de l'anachronisme que le Saint-Siège vient de commettre.

Nous sommes bien loin d'être des contempteurs du passé ou des enivrés du progrès contemporain. Nous demandons seulement que les choses restent à leur place et conservent leur date. Il en est de la *Somme théologique* comme de tous les monuments du passé, tour à tour vénérables ou grotesques selon le point de vue auquel on se place, — vénérables si l'on consent à n'y voir que l'œuvre d'un siècle qui a eu sa grandeur relative, gro-

tesques si on leur applique les exigences de notre goût et de nos besoins modernes. L'aspect de Notre-Dame nous impose, sa puissance et sa poésie nous touchent, ce qui n'empêche pas que nous serions fort surpris si l'on voulait en faire une chambre des députés ou une gare de chemin de fer.

Au fond, — et plus on va, plus on le reconnaît, — la différence fondamentale entre les esprits c'est le sentiment qu'ont les uns et qui manque aux autres du mouvement des choses humaines. Laissons là le mot de progrès puisqu'il prête à la controverse, et contentons-nous de celui de transformation. N'est-il pas vrai que nos sociétés civilisées vont se modifiant et se transformant, qu'elles conçoivent de nouvelles idées, qu'elles éprouvent de nouveaux besoins, et qu'au milieu de ces changements elles ne reviennent guère en arrière, que, selon l'expression de Lamennais, il est des pentes qu'on ne remonte jamais? Cela paraît évident, cela crève les yeux de quiconque a un peu de lecture ou a considéré avec un peu d'attention les événements contemporains. Et cependant que de personnes qui n'ont point l'air de s'en douter et dont la vie s'écoule à rêver de restaurations! Eh bien, non, l'on ne restaure rien en ce monde; toute tentative pour faire revivre le passé est un anachronisme; c'est la protestation de l'impuissance contre la loi fondamentale des choses.

Août 1879.

XVIII

L'HORACE DE M. LE COMTE SIMÉON

J'ai une idée au sujet des traductions. Quand un homme qui aime les lettres a fait choix d'un auteur exquis, qu'il l'a lu et relu, qu'il s'est appliqué à le traduire en un langage digne de l'original, qu'il a mis des années à rendre son travail moins imparfait, et qu'il arrive enfin sur ses vieux jours à publier le fruit de tant de chers labeurs, il me semble que cet homme a déjà reçu sa récompense. Peu importe que la critique applaudisse ou non à sa traduction : il a savouré à loisir le meilleur des jouissances littéraires; il a vécu avec l'un de ces beaux esprits que le temps entoure d'un charme de plus; il y a découvert sans cesse de nouvelles beautés; il a trouvé un point d'appui solide pour ce besoin de confiance dans l'admiration que chacun porte en soi. Mais combien le traducteur dont je parle n'est-il pas plus heureux encore lorsque sa bonne fortune ou son

goût personnel l'a conduit à un auteur tel qu'Horace ! Horace, c'est-à-dire l'épicurisme délicat, le bon sens jusque dans l'ivresse, l'expérience résignée et souriante; Horace, c'est-à-dire le goût des choses modérées et gracieuses, les passions adoucies, la gaieté qui se possède; Horace, c'est-à-dire encore l'art du bien dire poussé à sa perfection, le mot trouvé et le tour inimitable, la science consommée de cette langue latine unique entre toutes pour la propriété de l'expression et la *collocation* des mots, ces grâces qui en ont fait la langue littéraire par excellence; Horace, enfin, dont la poésie fait penser involontairement à une coupe de vin léger et couronnée de roses, Horace qu'on aime comme un ami, Horace qui a appris à des générations entières à se contenter de peu, à regretter sans amertume et à vieillir. En vérité, quand on a, comme M. le comte Siméon, passé une partie de sa vie à lire, à traduire et à commenter un pareil auteur, on peut se dire qu'on a déjà eu sa part et que rien ne peut nous l'ôter. Et cependant, quoi de plus naturel que le désir de mettre le public dans la confidence de ce travail qui nous a apporté tant de joies et où l'on s'imagine avoir fait tant de découvertes. De là les innombrables versions que nous possédons d'Horace en prose et en vers. De ces versions, la pire est excellente puisqu'elle est un hommage à l'original, et les bonnes méritent la reconnaissance puisqu'elles nous sont une occasion de revenir à l'auteur favori, de rajeunir nos impressions en assistant à la lutte du copiste avec son modèle. Je me hâte d'ajouter que la version de M. le

comte Siméon est du nombre des bonnes, des excellentes même. Je n'en veux pour preuve que la description de Tivoli :

Pour moi, ni Sparte patiente,
Ni Larisse fertile et si riche en troupeaux,
Ne m'ont offert rien qui m'enchante
Autant que d'Anio les flots retentissants,
Que l'Albune aux grottes profondes,
Que le bois de Tibur et ses vergers charmants,
Baigné par des eaux vagabondes.

Il est vrai de dire que le comte Siméon me semble plus heureux dans la traduction des morceaux lyriques que dans celle des ouvrages didactiques. Il y a quelques taches dans la version de l'Epître aux Pisons, et quelques-unes de ces taches sont des infidélités.

... Qu'on joigne l'unité
Dans une œuvre quelconque à la simplicité,

est presque un contre-sens, le mot *simplex* dans l'original ayant une signification tout à fait différente de son dérivé français. Il est question plus loin du rôle du chœur dans la tragédie; quelle faiblesse dans la traduction de l'*amet peccare timentes !*

Qu'il protège les bons, ceux qui d'avoir un tort
Se sentiraient confus.

J'en dirai autant du passage dans lequel Horace blâme les anciens d'avoir trop admiré Plaute : *nimium patienter*,

ne dicam stulte mirati. On a peine à reconnaître cette sévérité dans la traduction :

Nos aïeux, ô Pisons, ont jugé de travers.

C'est égal, c'est rafraîchissant et, je dirai même, salutaire d'être ainsi ramené par un homme de goût à celui qui fut le goût et la grâce mêmes. Tout concourt d'ailleurs ici au plaisir du lecteur. M. le comte Siméon a voulu que son travail sur Horace devînt l'un des beaux livres de ce temps-ci; il n'y a rien épargné; les deux volumes que j'annonce sont un chef-d'œuvre de typographie et de librairie; de spirituelles vignettes à l'eau-forte décorent à mi-page le titre de chaque morceau; il ne se peut rien de plus parfait, de plus agréable à manier, à feuilleter en rêvant.

Avril 1874.

XIX

M. DE SACY

Les lettres, les bonnes lettres, comme on disait autrefois, viennent de faire une perte infiniment sensible dans la personne de M. Silvestre de Sacy.

Il était fils du célèbre orientaliste du même nom, l'auteur de la *Grammaire arabe* et de l'*Exposé de la religion des Druses*. C'est à tort, du reste, qu'on a quelquefois supposé une parenté entre la famille du défunt et celle du théologien janséniste, Le Maistre de Saci. Le solitaire de Port-Royal s'appelait Isaac, il en avait fait Saci par anagramme et avait joint cette désignation à son nom de famille, mais à titre purement personnel.

M. de Sacy, celui qui vient de nous être enlevé, était né en octobre 1801. On ne sait pas grand'chose de son éducation ni de ses débuts dans le monde, si ce n'est qu'il avait brillé au collège, qu'il avait fait son droit et qu'il avait même exercé quelque temps la profession d'a-

vocat. Les seuls souvenirs qui nous aient été conservés de cette période de sa jeunesse sont les pages qu'il a lui-même consacrées à la mémoire de Doudan. Il s'y est plu à décrire les soirées qu'il passait avec Doudan et Saint-Marc Girardin dans la chambre de l'un d'eux, rue des Sept-Voies, à raconter leurs promenades au Luxembourg et leurs discussions de la conférence Montesquieu. Les trois amis étaient de l'école libérale et constitutionnelle de la Restauration. Sur d'autres sujets, ils étaient moins d'accord. « J'étais classique, dit M. de Sacy, classique obstiné, arriéré même, n'admettant pas une autre langue poétique que celle de Racine, et trouvant à redire, en cela j'avais tort, aux plus heureuses hardiesses de Lamartine et de Victor Hugo. Dieu sait de quel déluge de fines et charmantes railleries m'accablaient d'accord Doudan et Saint-Marc Girardin, et que d'interminables disputes, toujours vives et jamais blessantes, abritaient sous leur épais feuillage les grands arbres d'une allée retirée du Luxembourg qu'on appelait l'Allée des Veuves. » La philosophie ne divisait pas moins les trois inséparables. « Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque, sans y penser, je me suis mis à faire ma confession générale en parlant de M. Saint-Marc Girardin et de M. Doudan ? Des trois j'étais le plus voltairien alors, par révolte de jeunesse, sans doute, contre l'éducation sévèrement chrétienne que j'avais reçue. Ingrat que j'étais! Et c'était à cette éducation pourtant que je devais comme je lui dois encore tout ! » M. de Sacy a beau dire, ce voltairianisme dont il s'accuse, il en a tou-

jours conservé une pointe, et l'originalité de son esprit consiste justement dans le mélange de la première éducation pieuse à laquelle il revint plus tard, avec le goût pour les franchises de la pensée et le bon sens aiguisé, qu'il rapportait à Voltaire et qu'il conserva toujours. « Prenons garde, disait-il dans son discours de réception à l'Académie française, prenons garde de tomber dans un autre excès (il vient de parler du fanatisme voltairien des libéraux sous la Restauration) et d'oublier, dans une sécurité imprudente peut-être, que s'il y a le Voltaire de la licence et de l'impiété, il y a aussi le Voltaire de la liberté d'examen et de conscience, et à côté du poète formé pour son malheur dans les salons de la Régence, le défenseur persévérant des droits de la raison et de l'humanité, l'infatigable avocat de la tolérance. » Cette alliance d'inclinations généralement tenues pour opposées était tout à fait fondamentale chez notre écrivain.

M. Saint-Marc Girardin entra au *Journal des Débats* en 1827, et ne tarda pas à y entraîner son ami à sa suite. M. de Sacy y fit ses débuts au mois de février 1828. Trente ans après, il racontait d'une plume encore émue avec quel tremblement il avait hasardé son premier article dans le célèbre journal. Il lui semblait passer de nouveau sous l'œil redoutable des rédacteurs en chef, M. Bertin aîné, et de son frère, M. Bertin de Vaux, « tous les deux aussi charmants par leur affabilité et par la grâce de leur accueil, qu'effrayants par la justesse et par la vivacité de leur esprit, par leur expérience con-

sommée, par la brièveté nette et ferme de leur parole. M. Bertin aîné avait quelque chose de plus grave et de plus imposant dans le regard, M. Bertin de Vaux quelque chose de plus vif et de plus perçant. Ils m'inspiraient l'un et l'autre une crainte mêlée de reconnaissance et d'affection, et je ne respirais qu'avec peine tout le temps que je les voyais lire à voix basse les premiers essais de ma plume. Le jugement du public m'effrayait beaucoup moins. »

Quand M. de Sacy entra aux *Débats*, le ministère Martignac venait de succéder à la longue administration de M. de Villèle. C'est dire quelle joie et quelles espérances s'étaient éveillées dans la nation, mais c'est rappeler aussi combien les illusions durèrent peu et quels aveugles instincts d'opposition allaient briser le pouvoir entre les mains du nouveau ministre et acculer le vieux roi à un coup d'État. Le *Journal des Débats* soutenait le ministère, et M. de Sacy se trouva tout de suite plongé dans la polémique quotidienne. Il aimait à retracer les souvenirs de ces années de lutte et d'agitation. « Du mois de février 1828, époque de mon entrée au *Journal des Débats*, jusqu'au mois de décembre 1848, c'est la polémique qui a été ma grande affaire, mon travail et mon souci de chaque jour. Dans l'espace de ces vingt années, il n'y a pas eu à la tribune ou dans la presse une discussion de quelque importance à laquelle je n'aie pris part; le cours des événements n'a pas soulevé une question qui ne m'ait passé, pour ainsi dire, sous la main. Vie laborieuse et dévorante, qui use les plus forts, pour

peu qu'ils aient de délicatesse dans la conscience et de sensibilité dans l'âme! Improvisation perpétuelle qui consomme le talent et l'épuise, sans lui offrir d'autre récompense que le succès d'un jour et l'estime d'un moment! Noble vie cependant, quoi que l'on en pense et l'on en dise! Usage du talent qui en vaut bien un autre, si c'est à la patrie qu'on se dévoue, si c'est à l'amour de la justice et du droit que l'on a consacré sa plume et ses veilles. »

... « Parmi les rédacteurs proprement dits, M. Saint-Marc Girardin tenait incontestablement le premier rang. Je le suivais, me dévouant aux longues discussions et aux fatigues de la polémique journalière. D'autres sont venus plus tard, et ils sont assez connus du public. Je puis dire cependant que le gros de la besogne, si l'on veut bien me passer ce terme, retombait sur moi. Il fallait aller aux Chambres, et pendant de longues heures, l'esprit tendu, le cœur brûlant, assister l'arme au bras, à ces joutes héroïques de la tribune ; puis, le soir, prendre la plume à la hâte, retracer la séance en traits rapides et en reproduire, pour le public, le sens politique et l'effet oratoire. Des nuits agitées suivaient ces jours d'émotion. Jamais je n'ai pu assister de sang-froid à un grand débat parlementaire. Je frémissais d'indignation avec Casimir Perier. Un discours de M. Guizot, de M. Thiers ou de M. le duc de Broglie me remuait jusqu'au fond de l'âme. Même après avoir écrit, le calme ne me revenait que lentement. Il fallait aussi répondre aux journaux, et nous les avions presque tous contre nous;

défendre la révolution et la dynastie de Juillet contre les légitimistes, la royauté contre les républicains, la politique du gouvernement contre l'opposition; trop heureux encore quand nous ne rencontrions pas dans cette opposition des noms qui nous étaient chers, des amis que nous n'attaquions qu'à regret, et que nous ne blessions pas sans nous blesser nous-mêmes. A une question vidée en succédaient cent autres. Pas un jour de relâche, pas un moment de repos. Nos mains ne quittaient pas la plume. Je m'étais promis de rester sur la brèche. J'y suis resté jusqu'à la fin. Les banquets en 1848 m'ont retrouvé à mon poste. C'est la dernière campagne que j'aie faite, hélas ! Pendant ces derniers mois, pas un jour ne s'est écoulé sans que nos avertissements et nos cris ne signalassent au pays le danger qui s'approchait. »

Il est clair, d'après ce passage, que nous devons attribuer, pour une bonne part, à M. de Sacy cette politique étroite, emportée, irritante qui distingua le *Journal des Débats* dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, et il est non moins évident que M. de Sacy ne croyait rien avoir à se reprocher. Il avouait, du reste, ingénument ses sympathies naturelles pour le pouvoir, ses regrets toutes les fois qu'il eut à le combattre, sa répugnance pour tout acte d'opposition. La révolution de 1830 elle-même, bien que légitime à ses yeux, lui avait laissé un éloignement profond « pour ces recours à la force, qui ne font triompher une cause qu'en en ternissant la pureté, et qui donnent au droit même quelque chose de violent et de brutal dont l'empreinte ne s'efface

pas. » Aussi s'était-il hâté de continuer la lutte, comme il l'exprime, en changeant d'adversaire, et de tourner contre les doctrines avancées les ressources de polémique qu'il avait naguère déployées contre le ministère Polignac. Il était conservateur trop étroit et controversiste trop passionné pour reconnaître le danger de pousser la résistance à l'extrême comme on le faisait aux *Débats*, pour sentir la faiblesse de la fiction constitutionnelle sur laquelle s'appuyait le gouvernement, la part de responsabilité qui revient, dans la catastrophe de 1848, à la politique à la fois stérile et provocatrice de M. Guizot. M. de Sacy, du reste, ne démentit pas plus ses instincts de conservation et de résistance en 1851 qu'en 1848. Il est à croire, sans doute, que le coup d'État le scandalisa. Il regrette, dans son discours de réception à l'Académie française, « les libertés dont, par une conséquence inévitable de l'anarchie, l'usage avait été refréné avec l'abus, et qui avaient dû subir les lois faites pour la licence. » Toutefois, on le sent déjà à ce langage, l'empire à la longue n'était pas fait pour lui déplaire. C'était un gouvernement fort, régulier, qui assurait aux lettres les loisirs, voire la considération. M. de Sacy finit donc par se rallier, par servir même; il fut, comme Sainte-Beuve, récompensé d'une si précieuse adhésion par l'élévation à la dignité de sénateur; seulement, il faut bien le dire, tandis que la conscience littéraire de Sainte-Beuve avait refusé les gages positifs qu'on lui demandait, M. de Sacy s'était résigné à les donner dans deux regrettables articles sur le *Jules César* du souverain.

Le gros de la carrière de M. de Sacy comme écrivain a appartenu à la presse politique. Je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il avait pendant vingt ans fourni les deux cinquièmes de la polémique quotidienne du *Journal des Débats*. Il y a une lettre de lui à J.-J. Ampère, dans laquelle, sollicitant le suffrage de son ami en faveur de sa candidature à l'Académie, il déclare qu'il a écrit autant que saint Thomas d'Aquin et qu'il pourrait former de ses œuvres quelque chose comme trente volumes in-folio imprimés à deux colonnes. Cependant la politique n'avait jamais eu le pouvoir de lui faire entièrement oublier les lettres. C'était là son goût secret et sa vraie vocation. Quand il avait à rendre compte des débats parlementaires, il n'allait jamais aux Chambres sans glisser dans sa poche un volume destiné à combattre l'ennui de l'attente ou à tempérer l'ennui plus grand encore des bavardages de la tribune, et quand, dans les temps troublés, il était fatigué des agitations de la rue ou des discussions des clubs, c'était auprès d'Horace, de Montaigne, de madame de Sévigné qu'il cherchait les distractions et l'oubli. Aussi, dès l'origine de sa collaboration aux *Débats*, avait-il mêlé des articles de critique littéraire à ses articles de politique militante, et s'y confina-t-il lorsqu'il se fut dégoûté de la politique, et plus exclusivement encore lorsqu'il se fut rallié à l'empire. Le *Journal des Débats* ne pouvait se séparer d'un ami si ancien, bonapartiste, d'ailleurs, d'une espèce si candide et si inoffensive, et M. de Sacy conserva jusqu'au bout le

privilège d'y insérer tout ce qu'il écrivait. Ajoutons qu'il lui arriva à la fin ce qui nous arrive à tous; l'idée lui vint un jour de publier un choix de ses articles de critique. Il en composa deux volumes, sous le titre de *Variétés*. C'est le seul ouvrage qu'il ait jamais imprimé. Ni ses goûts, dit-il lui-même, ni la tournure de son esprit, ni la force de son tempérament ne le portaient à faire un livre. Il n'en reste pas moins que les *Variétés* de M. de Sacy sont un des recueils de ce genre les plus agréables qui aient été donnés au public, que l'auteur s'y est peint tout entier, et que les traits de cette figure si originale et si aimable leur prêtent un intérêt tout particulier.

Les *Variétés* sont rangées par ordre de matières sous ces trois titres : la littérature, la morale et l'histoire. La seconde et la troisième partie sont d'une lecture assurément profitable, mais l'auteur n'était ni historien ni philosophe; il ne fait donc que disserter avec esprit sur des sujets qui, dans le fond, lui étaient étrangers. La littérature, en revanche, c'était sa passion, c'était son monde, et les vingt articles qui figurent sous ce titre, dans les *Variétés*, sont d'une saveur spéciale. M. de Sacy était un égotiste, comme disent les Anglais; il parlait volontiers de lui-même, de ses goûts, de ses manies; il a ainsi, sans le chercher, tracé son portrait en traitant de Cicéron, de Massillon et de Pascal, et ce portrait, je le répète, est si piquant, il présente un tel mélange d'esprit et de bonhomie, il rappelle si bien le causeur que nous avons connu, avec son bonnet de soie noire sur la tête

et ses petits yeux éveillés et pétillants, qu'on se sent tout d'abord gagné, amusé, charmé. Ce sont trois cents pages exquises. La postérité, s'il y a encore une postérité pour les lettres, ne manquera pas de les conserver.

M. de Sacy était resté l'unique représentant de l'amour des lettres tel qu'on le concevait et qu'on l'éprouvait autrefois. Ce qu'il aimait en elles, c'étaient elles-mêmes, le bien dire, l'élégance, la perfection. Il s'intéressait médiocrement aux questions soulevées, aux discussions engagées; comme Plutarque, comme Courier, il aurait fait remporter à Pompée la victoire de Pharsale, pour peu que la phrase y eût gagné. « Toutes ces sottises qu'on appelle histoire, aurait-il volontiers ajouté avec Paul-Louis, ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût. » M. de Sacy était classique jusqu'à la moelle des os, classique sans réserve, sans vergogne. « Je dois le confesser, écrivait-il, mes goûts sont exclusifs. Il y a une foule de livres, très bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur peut-être, mais malgré moi et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans ma bibliothèque ces livres que les enfants savent déjà par cœur : un Boileau, un Corneille, un Racine, un La Fontaine, un La Bruyère, un Pascal, un Bossuet. Un livre est plus ou moins bon, à mon gré, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne davantage des vieux modèles et je ne connais pas plus deux sortes de beau en lit-

térature que deux sortes de bien en morale. » Voilà qui s'appelle avoir le courage de son opinion !

Les articles de critique de M. de Sacy respirent tous le même doux et charmant fanatisme. Il veut qu'on n'approche des modèles « qu'avec une sorte de terreur religieuse ». Parle-t-il de Cicéron? Il n'a jamais ouvert le *De Oratore*, dit-il, « sans être comme charmé par la prodigieuse beauté du style, sans se laisser aller avec ravissement au sentiment de bonheur que fait éprouver cette parole claire et transparente comme la lumière qui revêt les bienheureux dans l'Élysée de Virgile ». Il vient de relire les Oraisons funèbres de Bossuet : « On croit avoir assez lu ces sortes d'ouvrages, s'écrie-t-il, et n'avoir plus rien à y apprendre, on se trompe! Ils sont toujours nouveaux ! Croyez-moi, ne vous figurez jamais en avoir fini avec ces œuvres parfaites. Elles sont, si la comparaison est permise, comme les œuvres mêmes de la nature et de Dieu; c'est une matière infinie d'étude et de contemplation. » Il raconte ensuite tout ce qu'il a trouvé de perfection dans celles des Oraisons qui lui paraissaient jadis inférieures, et il termine par ce trait délicieux : « La maturité de l'âge m'y a fait découvrir des beautés que je n'y avais jamais aperçues. Vieillir est donc bon à quelque chose! » Le *Télémaque* lui-même ne l'a guère moins émerveillé, du moins à la seconde lecture. « Un jour, le rideau s'est levé, et il m'a semblé que je sentais pour la première fois toutes les grâces de ce style ravissant ! Je me suis laissé enchanter; j'ai lu le *Télémaque* comme il faut le lire, je pense, pour en avoir

tout le plaisir, sans rien contester, sans rien juger, m'abandonnant de tout mon cœur à la fraîcheur des tableaux, à la sagesse souvent trompeuse, mais toujours brillante des idées, à la séduction de cet art profond qui se cache sous un air de naturel et de naïveté. » Une autre fois c'est de Massillon qu'il s'agit, car M. de Sacy aimait tout du grand siècle, et il se rabattait volontiers, dans l'occasion, des écrivains du premier rang sur ceux du second, ou même du troisième. Il avait, d'ailleurs, cette fois-ci une autre raison pour tirer Massillon de sa bibliothèque. On était en carême; or, dit-il, « chacun a sa dévotion d'inclination et de préférence : la mienne, que je ne donne pas pour la meilleure, est de m'édifier le plus littérairement que je puis et de profiter de toutes les fêtes de l'année pour relire tantôt quelques bonnes pages de Nicole, tantôt un sermon de la vieille chaire française, illustrée par les grands orateurs du dix-septième siècle. » Ajoutez que M. de Sacy lisait son *Grand Carême* de Massillon, dans la belle édition donnée en 1810 par M. Renouard, et dans un exemplaire relié en maroquin rouge qu'il avait acheté à une vente récente. Ainsi la sensualité se glisse jusque dans les exercices de dévotion !

Nous touchons ici à l'une des plus charmantes faiblesses de M. de Sacy, sa passion pour les bons et vieux livres, pour les éditions renommées et les reliures choisies. Il était bibliomane dans l'âme, bibliomane sérieux toutefois, de ceux qui ont des livres pour les lire. Tel était cependant son goût du livre, qu'il respectait

jusqu'au très grand et très légitime plaisir, ainsi qu'il s'exprime, de regarder des volumes dans leur armoire, de les ranger, de les manier, de les épousseter, — « jouissance délicieuse, ajoute-t-il, que je permets au bibliophile, pourvu qu'il lise ou qu'il ait au moins l'intention de lire. Je deviendrais aveugle que j'aurais encore, je le crois, du plaisir à tenir dans mes mains un beau livre. Je sentirais du moins le velouté de sa reliure et je m'imaginerais le voir. » Ce passage m'a rappelé Joubert, cet autre délicat, qui, lorsque sa santé le retenait au lit, se faisait apporter quelqu'un de ses écrivains favoris et, la main enveloppée dans un gant ciré, s'amusait à en polir la couverture. Il faut, au surplus, lire tout entier le morceau de M. de Sacy dont je viens d'extraire les lignes précédentes. C'est celui qu'il a consacré au catalogue des livres de la bibliothèque des frères de Bure, et que M. Renan a si bien appelé l'*Idylle de la rue Serpente*. M. de Sacy y a mis toutes ses petites manies, tous ses grands enthousiasmes, son vif esprit, sa candeur, sa grâce. Qu'il est amusant quand il recommande ce simple catalogue de vente ! « Si vous êtes vraiment bibliophile, s'écrie-t-il, jamais lecture ne vous aura fait passer une heure plus charmante. » Qu'il est drôle lorsqu'il s'avise, lui, le conservateur à outrance, de trouver du mérite aux révolutions, « à ces bonnes révolutions qui font sortir les trésors de leurs cachettes et remettent dans le commerce des livres rares qu'on ne rencontrerait jamais sans cela ! » Qu'il est touchant, enfin, lorsque, dans un passage qui prend aujourd'hui un accent

plus pathétique encore, il fait un retour sur sa propre bibliothèque, destinée à être à son tour dispersée comme celle de MM. de Bure. « O mes chers livres ! un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel ! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que par un si long et si doux commerce ils sont devenus comme une portion de mon âme ! Mais quoi ! Rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent et que le temps va nous emporter, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse. »

Je voudrais en rester à ce passage pénétrant, mais je n'aurais pas, à mon sens, suffisamment retracé la physionomie de M. de Sacy, si je n'insistais sur une contradiction au moins apparente de son caractère, contradiction dont j'ai déjà touché quelque chose. Il était, je l'ai dit, éminemment homme d'autorité. Il l'était en littérature comme en politique, et ne se sentait à l'aise que dans le domaine des choses traditionnelles et consacrées. Son siège, en tout, était fait. Les nouveautés, les recherches mêmes le dérangeaient. Il ne s'en cachait pas. Avec sa franchise habituelle, il déclarait regretter qu'on ne s'en tînt pas « à notre origine troyenne et à notre bon roi Francion, fils d'Hector et fondateur de la monarchie

française ». La critique qui s'étudie à rétablir les textes des auteurs lui était aussi importune que l'érudition historique. Il ne craignait pas d'avouer sa préférence pour le Pascal des éditions revues par Port-Royal et pour les lettres de madame de Sévigné, telles que les avait châtiées le chevalier Perrin. En vain lui disait-on que le vrai Pascal était fort différent; c'est justement par cela qu'il n'en voulait pas entendre parler. En vain lui parlait-on de lettres nouvelles de la célèbre épistolaire, de leçons meilleures et plus caractéristiques trouvées dans les autographes ou les anciennes copies; c'était un changement, cela troublait ses habitudes, il aimait mieux l'image incomplète ou inexacte à laquelle il était accoutumé, qu'un portrait plus fidèle qui risquait de modifier ses conclusions. Et cependant, avec ces étroitesses manifestes, M. de Sacy avait une incontestable largeur de principes et de sentiments. Il a pris, dans un de ses articles, la défense de l'antiquité et de la philosophie contre le christianisme de M. de Champagny. Nous avons vu avec quelle volupté il lisait Bossuet et Massillon, mais nous l'avons vu aussi glisser Horace et Montaigne dans sa poche lorsqu'il se rendait à la Chambre des députés. Il n'entend pas qu'on condamne le théâtre en gros, comme un art maudit. « En attendant que nous soyons des saints, dit-il, de vrais saints, tâchons toujours d'être d'honnêtes gens avec Racine et Corneille et même avec Molière. » N'oublions pas, enfin, que c'est M. de Sacy, l'éditeur de la *Bibliothèque spirituelle* publiée chez Techener, qui, en 1869, se prononça au Sénat en faveur de l'érec-

tion d'une statue à Voltaire, qui, l'année dernière, prit en main la candidature de M. Renan à l'Académie française, et qui, dans un discours d'une rare éloquence, à ce que l'on nous a raconté, fit triompher, en cette occasion, la cause de la liberté de la pensée et du talent.

M. de Sacy, tel que je viens d'essayer de le décrire, était membre naturel, membre né de l'Académie. Il en fut nommé en 1854 et il fut reçu le 24 juin 1855. Son discours de réception exprime naïvement l'idée qu'il se faisait de la docte société et le bonheur qu'il éprouvait d'y entrer. « Depuis deux siècles, ne craignait-il pas de dire, l'Académie française n'a point cessé de marcher à la tête de la société, d'inspirer et de régler le mouvement des esprits. » C'était pousser un peu loin l'hyperbole permise à la reconnaissance. Je suis persuadé, du reste, qu'il était sincère lorsqu'il remerciait ses confrères dans des termes qui semblent si étranges aujourd'hui. « Vous avez, leur disait-il, satisfait l'ambition de toute ma vie. Tout en prenant ma modeste part dans les luttes politiques de mon temps, je n'ai jamais jeté un regard d'envie que sur ces fauteuils. J'ai toujours pensé que, pour quiconque a tenu une plume, l'Académie française était le plus noble des buts, la plus désirable des récompenses, le couronnement et comme la consécration de toute une vie d'efforts et de travail. »

Quelque disproportionnés que nous paraissent ces éloges, il faut reconnaître qu'ils n'étaient pas déplacés dans la bouche de M. de Sacy. Nul, en effet, n'a jamais mieux représenté, mieux personnifié l'Académie française que

lui, parce que nul n'a été, du moins de nos jours, une image plus accomplie du lettré. Il l'a été sans pédanterie, avec piquant au contraire et avec charme, mais il n'a été que cela. Ses écrits manquent de substance, et ils ne rachètent ce défaut qu'à force de qualités aimables, le naturel, la vivacité, l'élégance. L'auteur était éminemment français, et en cela encore d'une génération qui finit, de celle qui ne savait que sa langue, ignorait les littératures étrangères, se défiait des nouveautés, et se bornait à dire des choses sensées en un langage parfait. Remarquons seulement que ces limites mêmes sont en train aujourd'hui de redevenir des mérites, et qu'on ne peut s'empêcher, au milieu de la barbarie envahissante, d'éprouver un sentiment d'affectueux respect pour l'homme qui a tant aimé les lettres et qui a si bien su ce que c'est que le goût.

Février 1879.

XX

ÉMILE LITTRÉ

On vante la diversité d'aptitudes qui distingua quelques-uns des grands hommes du seizième siècle, la profonde érudition de plusieurs des savants du dix-septième: M. Littré, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans accomplis, rappelle ces exemples illustres par la solidité de ses connaissances et la variété des sujets auxquels il avait appliqué son esprit.

Il avait commencé par les études médicales, qu'il avait poussées jusqu'à l'internat, mais qu'il se contenta de servir par des travaux scientifiques sans leur demander une profession. On doit à cette première période de sa vie son édition d'Hippocrate, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire. La partie faible de ce grand ouvrage était la constitution du texte, tâche à laquelle Littré n'avait pas apporté la rigueur de principes qui fait loi aujourd'hui. Quant au *Dictionnaire* si connu *de*

médecine et de chirurgie, qui n'avait dû être au début qu'un remaniement du travail de Nysten, mais qui est devenu peu à peu, entre les mains de M. Littré et de son collaborateur, M. Robin, un ouvrage éminemment original et personnel, tous ceux qui en ont fait usage en admirent la netteté, la concision, l'exactitude. C'est le modèle du genre.

L'édition d'Hippocrate était déjà œuvre de philologue. Littré tourna de bonne heure son goût pour l'étude des langues vers l'histoire de la nôtre. Les deux volumes qu'il publia en 1862, sous le titre d'*Histoire de la langue française*, ne sont pas tout à fait ce que ce titre semble promettre, mais seulement un recueil d'articles qui avaient paru originairement dans le *Journal des Savants*, la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*. La critique littéraire y touche à la linguistique. Une introduction importante met une certaine unité dans cette diversité, et l'ouvrage tout entier est d'une lecture aussi attrayante qu'instructive. M. Littré est bien le père de notre jeune et brillante école de philologie française.

Son principal titre en ce genre, c'est, au surplus, je n'ai pas besoin de le dire, ce *Dictionnaire de la langue française* qui se trouve aujourd'hui entre les mains non seulement de tous ceux qui travaillent, mais de tous ceux qui lisent. Littré avait de bonne heure conçu le projet de ce colossal labeur, il l'avait fait accepter à la maison Hachette qui lui fournit les moyens de l'exécuter, et il y consacra une grande partie de sa laborieuse existence. C'est en 1863 que la publication put enfin en

être commencée. Il est bon de rappeler que le Dictionnaire de Littré n'a rien de commun avec celui de l'Académie, si ce n'est d'être un répertoire de la langue aujourd'hui parlée. Le Dictionnaire de l'Académie conserve toute sa valeur; il a un cachet de sûreté, de goût, de distinction que l'ignorance seule peut lui disputer. Mais le Dictionnaire de Littré a un caractère scientifique auquel celui de l'Académie n'a ni pu, ni voulu prétendre. Il classe et subordonne les acceptions des mots au lieu de les donner au hasard les unes après les autres. Il ne se contente pas de définir les mots et d'en fixer l'emploi par les locutions en usage, il les *illustre* là où il y a lieu, par des citations des auteurs, et ces citations elles-mêmes sont accompagnées d'indications assez précises pour qu'on puisse les retrouver dans les originaux. L'ouvrage devient ainsi un *thesaurus* semblable à ceux que nous possédons pour les langues grecque et latine, et il rend par là de véritables services à l'étude littéraire. Enfin M. Littré a joint à chaque mot son histoire, également appuyée par la citation des textes, et son étymologie. Cette partie étymologique qui, à vrai dire, aurait mérité et exigé de former un ouvrage à part, est le seul côté du Dictionnaire qui ne satisfasse peut-être pas tout à fait aux exigences de la science actuelle.

J'ai dit que la médecine, dans l'édition d'Hippocrate, s'était alliée aux études philologiques; la philologie, à son tour, conduisit Littré aux travaux d'histoire littéraire. Il en a publié un assez grand nombre, et sur des écrivains modernes aussi bien que sur les auteurs qui

l'intéressaient comme documents de l'histoire de la langue. Nous avons de lui des articles sur Rabelais et sur madame de Sévigné, sur Cervantes, Shakspeare, Schiller. Les préoccupations de l'érudit s'y retrouvent, elles y dominent, mais ces morceaux n'en appartiennent pas moins à un excellent genre de critique.

C'est ici le lieu de mentionner les jeux charmants et étranges que se permettait Littré dans ses moments de distraction, et dans lesquels le savant faisait partie avec l'homme de lettres et l'homme de goût. Littré, qui savait assez bien, dit-on, quelques-unes des langues modernes pour les écrire même en vers, possédait le vieux français de la même manière. Il s'est plu à traduire en français du treizième et du quatorzième siècle, et en vers, le premier chant de l'*Iliade* et l'*Inferno* tout entier, c'est-à-dire les trente-quatre premiers chants de la *Comédie* du Dante. Tour de force prodigieux, à la complète réussite duquel, si je ne me trompe, les connaisseurs ont applaudi. Littré trouvait à cette tâche, outre le plaisir d'un exercice philologique, l'avantage de donner un sentiment plus exact de la tournure, du génie des poèmes sur lesquels il opérait. Mais quelle idée ces ébats d'érudition ne donnent-ils pas de l'exactitude des connaissances et de la capacité de travail de celui qui s'y livrait par manière de passe-temps!

Patience; nous n'avons pas encore, il s'en faut de beaucoup, notre Littré tout entier. Littré a été journaliste, et, sur la fin de sa vie, homme et écrivain politique. Il était entré au *National*, en 1831, comme traduc-

teur de journaux étrangers. Carrel, un jour, fut frappé d'un article de critique que Littré avait fourni au journal, et il chercha à l'attacher plus étroitement à la rédaction. « C'était trop demander à l'écrivain philosophe, dit Sainte-Beuve. M. Littré, du vivant de Carrel et après lui, fit des articles et rendit des services au *National*, mais sans jamais être, à proprement parler, un collaborateur politique et une plume d'action. »

Carrel n'en avait pas moins exercé un certain ascendant sur Littré, comme, du reste, sur tous ceux qui l'approchaient; on le voit au soin religieux avec lequel Littré a recueilli et publié les œuvres du grand journaliste. Littré, d'ailleurs, qui avait fait le coup de feu pendant les journées de Juillet, était à cette époque du parti avancé. Il jugeait la Révolution du point de vue de ses conceptions philosophiques, et la regardait comme un mouvement destiné à aller beaucoup plus loin. « L'état révolutionnaire, écrivait-il encore en 1858, dans *Un dernier mot* mis à la fin des écrits politiques de Carrel, l'état révolutionnaire est celui où l'ancienne autorité spirituelle est contestée et où l'ancienne autorité temporelle est modifiée. Si c'était la déraison qui contestât et le caprice qui modifiât, il y a longtemps que le tumulte eût été apaisé et que le flot fût rentré dans ses limites. Loin de là, la Révolution continue; aucun revers ne l'abat, aucun succès ne la termine. Elle va, sans que ses amis l'arrêtent, sans qu'elle-même trouve son point d'arrêt. » Il est curieux de comparer ce passage avec les articles que Littré a insérés de temps à autre sur les

affaires publiques, soit dans le *Temps*, soit dans la *Philosophie positive*. Il avait vu alors l'invasion et la Commune. Membre de l'Assemblée nationale et plus tard du Sénat, il prenait sinon une part active, du moins une participation attentive, un intérêt personnel et très vif aux événements qui se sont déroulés depuis dix ans. Les préoccupations patriotiques avaient-elles désormais le dessus, dans son esprit, sur les idées désintéressées du philosophe? La Révolution lui paraissait-elle avoir atteint son but, au moins provisoirement, avec le suffrage universel et la République? La cause même du progrès lui semblait-elle mise en danger par le fanatisme de quelques-uns de ses sectateurs? Je n'ai pas assez connu Littré pour me prononcer sur ce point, mais il est certain qu'il y a loin de ses ardeurs d'autrefois aux écrits si sages, si pondérés, et malgré cela d'une conviction si communicative, dans lesquels il repoussait, il y a peu de temps encore, la méthode révolutionnaire. « Gardons-nous, s'écriait-il, des coups d'État et des révolutions, auxquels on nous croit inévitablement voués. Il aurait fallu s'en garder lors même que la monarchie eût été rétablie; à plus forte raison faut-il s'en garder sous la République, gouvernement plus ample et plus progressif. »

La mémoire de Littré restera assurément liée à ses travaux sur la langue et l'ancienne littérature françaises; je ne doute pas, cependant, que, dans sa propre opinion, il n'attribuât plus d'importance à ses ouvrages philosophiques qu'à tous les autres. La philosophie, dans

tous les cas, tenait la principale place en ses pensées, ce qui est assez naturel, d'ailleurs, puisque la philosophie, telle qu'il la comprenait, était l'ensemble de ces sciences qu'il avait abordées presque toutes et dans plusieurs desquelles il était devenu maître. Littré avait quarante ans lorsqu'il fit la connaissance d'Auguste Comte et de ses ouvrages. Dire que l'auteur de la *Philosophie positive* eut une profonde influence sur Littré, ce ne serait pas dire assez. Littré se livra tout entier, sans réserve, et pour toujours. Ce qui n'empêche point, je n'ai garde de l'oublier, qu'il n'acceptait pas la seconde phase de Comte, les idées religieuses que celui-ci chercha plus tard à coudre à son système. Littré là-dessus n'avait aucune hésitation; il regardait cette partie de l'œuvre du maître comme indépendante de la première, et comme l'effet d'un état mental pathologique nettement caractérisé. Mais, à part cette distinction, d'ailleurs fondée en fait, Littré ne craignait pas de se proclamer disciple de la doctrine, fidèle de l'Église. Il le faisait en toute circonstance, comme obéissant à un besoin de conscience, comme un croyant qui cherche les occasions de confesser sa foi. « Aujourd'hui, écrivait-il en 1863, il y a plus de vingt ans que je suis sectateur de cette philosophie, et la confiance qu'après de longues méditations et plus d'une reprise elle m'inspira, ne s'est pas dès lors démentie. Elle suffit à tout, ne me trompe jamais et m'éclaire toujours. » Étrange attitude intellectuelle, il faut l'avouer, pour un homme de la valeur de Littré! Et, je le répète, il y revient sans cesse; il se félicite comme du plus grand bonheur de

sa vie d'avoir lu Comte à un âge où il était encore en état de le comprendre et de le suivre.

Je ne suis nullement disposé à méconnaître ce qu'il y a eu d'original et même de fécond dans la philosophie de Comte. La meilleure preuve de la puissance de cet écrivain est l'infiltration inconsciente et universelle de quelques-unes de ses idées à travers toutes les couches de la pensée moderne. Mais il faut bien dire en même temps que le meilleur de sa doctrine ne lui appartient pas en propre, et que les parties essentielles et permanentes de son enseignement sont mêlées à des conceptions discutables ou périssables. Il m'est impossible d'attacher l'importance d'une grande découverte à la fameuse loi des trois états, ni de ne pas tenir pour exagéré le prix que l'on met à ces questions de classification et de méthode des sciences, au sujet desquelles le positivisme continue à livrer de si grosses batailles et à multiplier de si puériles distinctions. La force de la philosophie positive est tout entière, à mon avis, dans ce principe qu'on appelle aujourd'hui en Angleterre l'*agnosticisme*, et qui consiste à éliminer des recherches de la science les questions qui ont tenu tant de place autrefois dans l'histoire de la pensée humaine, et qui, en vertu de leur nature même, ne sont pas susceptibles d'une solution. « Le nom seul l'indique, dit Littré, ce qui est commencement et fin des choses ne tombe pas sous l'expérience. » Il aurait pu aller plus loin, plus au fond, et montrer la contradiction interne, que renferme chacune des notions de la métaphysique; mais Littré, pas plus que Comte, ne paraît avoir connu la cri-

tique aussi décisive que subtile à laquelle Kant a soumis les anciennes données philosophiques. Kant est le véritable père de l'agnosticisme.

Si Littré s'interdisait les solutions, ce n'était pas qu'il fût insensible à la grandeur des problèmes. Il joignait à une belle intelligence un caractère d'une droiture admirable, et à un beau caractère une âme pleine de sentiment. Il avait même ses heures de rêverie. Il a publié, à la fin de son volume intitulé *Littérature et Histoire*, quelques pièces de poésie, dans l'une desquelles il commente le mot fameux de Pascal : « Le silence de ces espaces infinis m'effraye. »

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Où mènes-tu tes champs, tes rochers et tes ondes,
Tes bêtes, leurs forêts, tes hommes, leurs cités?
Où vas-tu, déroulant ton orbite rapide
Sans repos dans le vide
De cieux illimités?

Mais ce que je connais de plus touchant, parmi les rares épanchements de Littré, c'est le morceau qu'il insérait dans la *Philosophie positive*, il y a précisément un an, sous ce titre : *Pour la dernière fois*. « Je ne suis pas un stoïcien, dit-il, et n'ai jamais nié que la douleur fût un mal. Or, depuis bien des mois, la douleur m'accable avec une permanence désespérante. » Il sent donc que, si les lignes qu'il écrit ne sont pas nécessairement son dernier article, elles peuvent l'être en effet, et il éprouve le besoin de faire comme un examen de conscience, et en particulier de répondre aux bonnes âmes, aux person-

nes pieuses qui, sans le connaître, s'intéressaient à son salut et auraient voulu obtenir de lui une rétractation des opinions dont elles faisaient dépendre son sort éternel :

Certaines âmes pieuses se sont intéressées à mes dispositions intimes. Il leur a semblé que, n'étant point un contempteur absolu du christianisme et lui reconnaissant avec insistance des grandeurs et des bienfaits, il y avait en mon cœur des cordes qui pourraient vibrer. C'était être déjà en un commencement de foi de n'avoir ni hostilité ni mépris pour la foi qui avait régné pendant beaucoup de siècles sur les consciences et qui, encore aujourd'hui, est la consolation de tant de fidèles. Comme je n'ai éprouvé ni exprimé de la répulsion ou du malaise en me sentant l'objet des sentiments dont je viens d'esquisser les nuances, et comme l'âge et la maladie m'avertissent d'une fin prochaine, l'on n'a point renoncé à compter pour moi sur un effet souverain de la grâce divine, et à en appeler de l'homme mûr et trop fier de sa force au vieillard désormais accessible aux inspirations de sa faiblesse.

A ces sollicitations qui l'ont touché, Littré répond avec simplicité, sans humeur et sans faiblesse, ne cherchant ni à blesser les convictions qu'il ne partage pas, ni à leur laisser croire qu'il pourrait s'en rapprocher. Non seulement il ne croit pas, mais il n'éprouve rien de ces désirs de croire, de ces désespoirs en se sentant incapables de foi dont quelques incrédules ont tragiquement exprimé l'angoisse. « Je me suis interrogé en vain, écrit-il, je n'éprouve rien de ce qu'ils ont éprouvé. Il m'est, comme à eux, impossible d'accepter la conception du monde telle que le catholicisme l'impose à ses fidèles

croyants; mais je suis sans regret d'être en dehors de ces croyances, et ne puis découvrir en moi aucun désir d'y rentrer. »

Et plus loin :

Le ciel théologique a disparu, et à sa place s'est montré le ciel scientifique; les deux n'ont rien de commun. Sous cette influence il s'est produit un vaste déchirement dans les esprits. Il est bien vrai qu'une masse considérable est restée attachée à l'antique tradition. Il est bien vrai aussi que, dans la tourmente morale qui s'ensuit, plusieurs, renonçant aux doctrines modernes, retournent au giron théologique. Quoi qu'il en soit de ce va-et-vient qui demeure trop individuel pour fournir une base d'appréciation, deux faits prépondérants continuent à exercer leur action sociale. Le premier c'est l'empiétement perpétuel de la laïcité, c'est-à-dire de l'État neutre entre les religions, tolérant pour tous les cultes et forçant l'Église à lui obéir en ce point capital; le second c'est la confirmation incessante que le ciel scientifique reçoit de toutes les découvertes, sans que le ciel théologique obtienne rien qui en étaie la structure chancelante.

Le morceau se termine par ce beau et touchant passage :

Il y a tantôt cinquante ans s'est trouvée, dans le cercle de mon monde, une dame qui vit encore, mais que la maladie afflige cruellement, elle aussi. J'ai su par des intermédiaires (car elle ne peut pas plus me venir voir que je ne peux l'aller voir) que ses souffrances ont été assez grandes pour lui arracher des cris. Elle est très pieuse et se soumet à la volonté de Dieu, à qui elle offre en sacrifice le mal qu'elle endure. Moi, je me résigne aux lois inexorables de la nature; mais cette résignation ne me sauve pas plus que sa foi en Dieu n'en sauve ma vieille amie, ni des gémissements, ni des cris. Tous les soirs, quand il faut qu'on me mette au lit, ma peine s'exaspère, et bien des fois je n'ai pas la force de retenir

des plaintes douloureuses pour moi et douloureuses aussi à qui m'assiste, me répétant moralement les vers de Malherbe, qui sont pour moi de circonstance :

> Et celui qui chétif aux misères succombe,
> N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

La philosophie positive, qui m'a tant secouru depuis trente ans et qui, me donnant un idéal, la soif du meilleur, la vue de l'histoire et le souci de l'humanité, m'a préservé d'être un simple négateur, m'accompagne fidèlement en ces dernières épreuves. Les questions qu'elle résout à sa manière, les règles qu'elle prescrit en vertu de son principe, les croyances qu'elle déconseille au nom de notre ignorance de tout absolu, je viens, aux pages qui précèdent, d'en faire un examen que je termine par la parole suprême du début : pour la dernière fois.

On le voit, nous avons ici le testament philosophique et religieux de Littré, non pas un aveu arraché ou dicté aux sens affaiblis d'un mourant, mais le témoignage calme et raisonné d'un homme qui se met encore une fois et solennellement en présence des pensées auxquelles il a confié la direction de sa vie. Il ne s'agit pas évidemment ici du mérite des opinions particulières de Littré; elles sont ce qu'elles sont, elles valent ce qu'elles valent, et leur prix ne saurait dépendre du caractère de celui qui les professait, non plus que du sérieux de la situation dans laquelle il écrivait; mais les passages qu'on vient de lire sont un si bienfaisant exemple de sincérité de caractère et de fermeté d'âme, que je n'ai pas cru pouvoir mieux servir la mémoire du défunt qu'en les citant.

Juin 1881.

XXI

LA RÉCEPTION DE M. RENAN

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La réception de M. Renan mérite de prendre place parmi les meilleurs souvenirs de l'Académie française. Elle n'ajoute pas seulement au nombre des membres de cette assemblée un écrivain de premier ordre; l'élection de M. Renan marque, en outre, un changement dans l'esprit qui régnait à l'Académie depuis une trentaine d'années, et la réception elle-même a eu des formes de liberté, de tolérance et de courtoisie auxquelles nous n'étions plus accoutumés.

M. Mézières a parfaitement loué M. Renan; je trouve cependant qu'il n'a pas assez fait ressortir le caractère particulier de cette physionomie littéraire. Il n'a suffisamment accusé ni la prodigieuse variété des travaux de l'écrivain, ni le caractère spécial d'une manière d'écrire dont il serait intéressant pourtant d'analyser le charme subtil et capiteux. M. Renan a dispersé ses efforts sur

une foule de sujets, et il n'a touché à aucun sans y laisser des traces de sa supériorité. Ce littérateur délicat est un savant sérieux, et qui a même fait de la philologie le fond permanent de ses études. On a de lui une Histoire (non terminée) des langues sémitiques, des traductions de Job et du Cantique, et les Rapports annuels de la Société Asiatique. Après la philologie, c'est l'histoire qui l'a surtout occupé. Il est l'auteur de quelques remarquables études sur notre moyen âge, et il a consacré quinze années de sa vie à un travail qui commence avec la Vie de Jésus et qui conduira les développements de l'Église chrétienne jusque vers la fin du second siècle. M. Renan est aussi un philosophe à ses heures : il a débuté par un *Averroès*, déjà tout plein de beautés et de hardiesses, et tout le monde connaît les *Dialogues* dans lesquels il a mis la bride sur le cou à son imagination gnostique pour la lancer à travers l'infini et l'éternité. Sommes-nous au bout? Nullement. M. Renan est un publiciste, et il a donné son opinion raisonnée sur un grand nombre de questions d'enseignement, de politique et de morale. M. Renan est un essayiste, et je n'hésite pas, pour ma part, à tenir pour le produit le plus achevé de sa plume les morceaux qu'il a publiés autrefois dans la *Revue des Deux Mondes* sur Channing, M. de Sacy, M. Cousin, Augustin Thierry, Lamennais. Ceux qui les ont lus à l'époque où ils parurent, n'oublieront jamais l'impression que leur firent ces écrits si pensés et si nourris, cette manière si forte, la profusion des idées, l'inat-

tendu des paradoxes, le détachement suprême, enfin, qui faisait paraître le jeune écrivain (il n'avait guère alors que trente-cinq ans) comme élevé par la science et la réflexion dans des régions d'indépendance absolue. J'indique, d'ailleurs, tout de suite le défaut. Le charme en se répétant a diminué. Nous avons trop de nuances; les défis aux préjugés vulgaires ont un peu perdu de leur piquant ; les contradictions volontaires, destinées, comme l'écrivain le dit lui-même dans son discours de réception, a montrer les diverses faces de la vérité, risquent aujourd'hui de paraître un jeu; je suis sûr que le goût exquis de M. Renan ne tardera pas à l'arrêter en lui découvrant que le genre, chez lui, tend désormais à dégénérer en manière.

La façon d'écrire de M. Renan est incomparable. On n'a jamais réuni comme lui la solidité, le piquant et la grâce. Son discours de réception, sans être son chef-d'œuvre, est un excellent spécimen de son talent. Il nous montre l'écrivain simple, naturel et intéressant dans le récit de la vie de Claude Bernard, après quoi un grand coup d'aile nous ravit au plus haut et forme une admirable péroraison. Ce qui me frappe depuis longtemps chez M. Renan, c'est l'inattendu des ressources. Je croyais tout à l'heure pouvoir signaler un peu de redite dans ses fantaisies philosophiques, mais cela n'est point vrai de son style. Il a tant écrit qu'on se prend parfois à le croire fatigué, épuisé, condamné comme tous les autres à se copier lui-même. Mais non; c'est alors justement que d'une des sources cachées de

cette riche nature part tout à coup quelque jet tout nouveau d'une poésie pénétrante et sublime.

La réception de M. Renan est un événement pour l'Académie française, qui aurait repoussé ce choix, il y a peu de temps encore, avec indignation ou dédain. La majorité, cela est manifeste aujourd'hui, a changé. Elle n'est plus acquise aux passions politiques et religieuses. Elle est prête à ouvrir la porte au mérite littéraire sans lui demander de billet de confession. Que nous sommes loin du jour où Mgr Dupanloup secouait la poussière de ses pieds contre l'Académie parce que M. Littré avait fini par y pénétrer!

Mais ce qui me paraît non moins remarquable que la nomination de M. Renan, c'est la manière dont s'est accomplie sa réception. Le récipiendaire n'a pas eu à mettre son drapeau dans sa poche. Il s'est exprimé en toute liberté devant ses nouveaux confrères. Il leur a donné bonne et pleine mesure de ses propositions scandaleuses. Il leur a dit que la gloire est encore ce qui a le plus de chance de n'être pas tout à fait une vanité. Il leur a appris que les vérités de la conscience sont des phares à feux changeants. Il leur a déclaré que le talent est à beaucoup d'égards la mesure de la vérité des doctrines. Il ne paraît pas, malgré tout cela, que M. Renan soit parvenu à choquer son auditoire. Mais ce qui m'a paru plus remarquable encore, et plus intéressant, c'est le discours par lequel M. Mézières a répondu au nouveau venu. L'orateur y a mis un grand tact. Un autre aurait levé les mains au ciel, il se serait cru obligé de protester

solennellement contre les hérésies du récipiendaire. M. Mézières, lui, les a discutées tout simplement, sans déclamation, en homme qui reconnaît aux autres le droit de ne pas penser comme lui-même. Voilà ce qui m'a charmé dans cette séance et ce qui m'a paru nous ramener, par delà bien des mauvais jours, à l'Académie française du dix-huitième siècle et de la Restauration.

On a beaucoup loué l'Académie dans les discours de jeudi. M. Mézières a proclamé le fauteuil d'académicien la plus haute des récompenses littéraires. M. Renan, avec le zèle du néophyte introduit pour la première fois dans le Saint des Saints, a fait de la docte compagnie le dernier mot de la civilisation, le temple de la gloire, j'allais dire l'ombilic du monde. Tout cela est puéril et n'a avec la réalité que des rapports assez éloignés. Bien loin de rester éternellement jeune alors que tout le reste vieillit, l'Académie française ne nous plaît, au fond, et ne nous amuse que par son antiquité. C'est un débris d'un autre âge, c'est l'aïeul au costume fané et démodé, mais dont ce costume, par là même, inspire le respect et la curiosité. Qui est-ce qui s'intéresse au Dictionnaire historique dont s'occupe l'Académie et dont personne de nous ne verra jamais la publication? Qui peut penser sans sourire à ces quarante écrivains dont la principale occupation est de distribuer des prix de vertu et de couronner les ouvrages les plus utiles aux mœurs? Au fond, et à parler vrai, l'Académie ne vit plus aujourd'hui que par ses séances de réception, solennités littéraires

qui restent chères au public parisien, et dont des discours tels que ceux de MM. Renan et Mézières sont certainement faits pour rajeunir l'intérêt. J'ajoute, au surplus, que la séance de jeudi a quelque peu modifié mes impressions. J'ai pensé aux mœurs politiques du jour. Je me suis représenté l'affreuse intolérance qui sépare aujourd'hui les partis et les subdivisions des partis. Je me suis souvenu de ces discussions quotidiennes de la presse et de la tribune dans lesquelles chacun se pique de ne reconnaître à ses adversaires ni intelligence ni droiture. Je me suis représenté ces colères, ces violences, ces injustices, ces grossièretés, et je me suis demandé tout à coup si l'Académie n'allait pas prendre une nouvelle place et exercer une nouvelle influence en devenant l'asile du support mutuel, de la liberté de penser, des égards que se doivent les hommes bien élevés, en un mot de cette chose rare et précieuse entre toutes, le respect des opinions.

Avril 1879.

XXII

LA RÉCEPTION

DU DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

Les séances de réception à l'Académie française ont assurément l'agrément de la variété. Chaque fois salle nouvelle. Les illustrations les plus diverses se succèdent sur ces fauteuils, le poète après le critique, le philosophe après le dramaturge, l'homme politique après l'homme d'Église, et chacun, le jour où il est reçu, amène naturellement à l'Institut son monde à lui, tout un public plus ou moins spécial. Il arrive aussi que le récipiendaire réunit en sa personne des illustrations de plusieurs sortes, et qu'alors la salle de réception offre comme un confluent et un mélange de publics divers. C'était tout particulièrement le cas de la séance d'hier. L'affluence était grande, la sympathie pour le nouvel académicien générale, mais l'œil exercé discernait vite que plus d'un genre d'intérêt avait attiré là cette foule. On y voyait en première ligne figurer les souvenirs de la monarchie

constitutionnelle. Le rôle que le duc d'Audiffret-Pasquier a joué dans nos assemblées politiques depuis dix ans était marqué par la présence d'anciens députés et de membres du Sénat. Les discussions mêmes du moment, le classement actuel des partis se trahissaient par certaines nuances dans la couleur de l'assemblée. Il y avait enfin, cela va sans dire, beaucoup de personnes qu'avait attirées la mémoire du prélat dont nous allions entendre l'éloge. Ce qui était le moins représenté dans l'auditoire, c'étaient les lettres, indice significatif lui-même, puisque le récipiendaire appartenait à cette classe d'académiciens que l'Institut, en tous temps, a le bon goût d'appeler à lui pour d'autres mérites que celui de leur plume.

Une réception à l'Académie française est proprement une pièce à trois personnages : le récipiendaire, le directeur qui le reçoit, et le défunt qui, s'il n'a pas le privilège d'assister à la séance, a en revanche celui d'être loué tour à tour par les deux autres. Le directeur qui présidait hier la séance, M. de Viel-Castel, n'avait point, à la vérité, pour lui l'éclat des fonctions remplies et du bruit fait dans le monde par le défunt et son successeur; mais je n'ai pu m'empêcher de me demander si, en définitive, il n'était pas, comme on dit, le plus heureux des trois. Ce qui est certain c'est qu'il s'est de bonne heure proposé d'écrire un grand ouvrage d'histoire politique, qu'il a amassé à loisir ses notes et ses matériaux, que le jour venu il a pris la plume et a dès lors poursuivi sa tâche avec une imperturbable régularité, qu'il lui a été accordé de terminer son entreprise, et qu'il nous a donné un récit ad-

mirable pour l'étendue et l'exactitude des renseignements ainsi que pour la sagesse et l'impartialité des jugements. Je sais bien, pour ma part, que je n'ai jamais ouvert l'un des vingt volumes de l'*Histoire de la Restauration* sans y avoir été pris comme au piège, entraîné par l'intérêt du sujet, allant toujours plus loin, et oubliant la recherche que je voulais faire pour la lecture que je ne pouvais plus interrompre. Un noble but pleinement et parfaitement atteint, une honorable ambition complètement satisfaite, le repos de l'Académie après le labeur d'une vie entière, voilà ce que j'appelle un très beau lot : M. de Viel-Castel a le droit de n'envier personne, il a réussi.

Il en est différemment de feu l'évêque d'Orléans, dont nous avons entendu hier l'apothéose. Je n'ai pas la prétention, qu'on le croie bien, de faire du succès la pierre de touche du mérite. Il est de grands vaincus dans l'histoire, et dont la gloire vaut bien, aux yeux des honnêtes gens, celle de leurs vainqueurs. Mais avec tout cela il faut reconnaître que la défaite est la défaite, une présomption de vues courtes ou d'impuissance, une sentence singulièrement pesante et qu'il est fâcheux d'avoir subie. Or, il se trouve que Mgr Dupanloup, l'un des tempéraments les plus belliqueux que la nature ait jamais formés, a passé sa vie à guerroyer, et qu'il a perdu toutes les causes qu'il avait épousées. Il n'a cessé de dénoncer comme d'effroyables hérésies les opinions de quelques-uns des plus illustres écrivains de notre temps. Ce qu'il a dépensé d'encre, de zèle et d'amertume dans

ses pamphlets contre les erreurs du dix-neuvième siècle est vraiment prodigieux. Et avec quel succès? M. Littré a fini par entrer à l'Académie, tandis que l'évêque, lui, en sortait pour ne pas supporter un pareil affront. Si l'éminent prélat avait vécu deux ans de plus, il aurait eu la douleur de voir deux autres des adversaires qu'il a le plus combattus prendre place à leur tour sur des fauteuils où l'épiscopat ne compte plus de représentants Mgr Dupanloup, ai-je besoin de le dire, a été encore moins heureux dans une autre de ses bruyantes campagnes, celle qu'il a dirigée contre la suppression du pouvoir temporel et la formation du royaume d'Italie. A-t-il assez anathématisé ce pauvre Victor-Emmanuel! A-t-il assez prédit les catastrophes qui devaient servir de châtiment à l'Europe si elle permettait que Rome devînt une capitale comme une autre! Et tout cela en vain. Le roi Humbert a paisiblement succédé à son père, un nouveau pape a pris tout doucement la place de Pie IX, les événements ont suivi leur cours, toujours si différent de ce que notre sagesse ou nos passions avaient rêvé, et tout le monde a fini par s'accoutumer aux abominations naguère dénoncées à la chrétienté avec une si brûlante indignation. Le concile de 1870, cette auguste assemblée, a-t-il par ses décrets versé quelque baume sur les plaies de Mgr Dupanloup? Hélas! non. Mgr Dupanloup, là encore, et par un excès véritablement tragique d'infortune, a vu succomber la doctrine qu'il avait défendue, il a été forcé d'embrasser celle qu'il avait réfutée, et de renoncer du même coup aux beaux rêves qu'il formait jadis avec les

Montalembert et les Broglie, au programme de la réconciliation du monde et de la science avec la religion sous les auspices du catholicisme libéral. Restait une dernière cause, encore plus chère que les autres au cœur de l'évêque d'Orléans, à laquelle il avait consacré encore plus de brochures et dans laquelle il avait dépensé encore plus d'invectives, je veux dire la liberté de l'enseignement. Il est vrai qu'il est mort à temps pour ne pas assister à la révision de ces lois de 1850 et de 1873, auxquelles il avait pris une part si capitale, et qu'il considérait certainement comme le résultat le plus considérable de son action épiscopale, mais il a eu pourtant la douleur de voir ces conquêtes remises en question, il a pu entendre M. Dufaure lui-même inscrire dans son programme ministériel l'abrogation de la loi de la collation des grades, et quelle qu'ait été l'opiniâtreté de sa foi, il a dû mourir avec quelque chose des mêmes sentiments que le vaincu de Castelfidardo dont il a prononcé l'oraison funèbre : il avait vaillamment combattu, mais il avait eu affaire à des forces nouvelles et irrésistibles.

Le fait est que Mgr Dupanloup a été, selon l'usage du reste, singulièrement idéalisé dans le discours de son successeur à l'Académie. Quand on a dit qu'il avait à un très haut et très honorable degré l'esprit de son état, qu'il portait dans la chaire et à la tribune une parole ferme et assurée, enfin que la nature l'avait doué d'un remarquable tempérament de polémiste, on a dit à peu près tout ce que permet l'équité. Le prestige de l'épiscopat a été pour beaucoup dans les applaudissements qui

accueillaient les discours de Mgr Dupanloup à l'Assemblée nationale. Il en a été de même, je ne puis m'empêcher de le croire, dans cette espèce de convention en vertu de laquelle on s'accordait à vanter son talent d'écrivain. Ses plus chauds admirateurs seraient bien embarrassés pour citer une seule vraie page de lui. Dans ses écrits de controverse, la véhémence tenait la place de tout, elle faisait illusion sur l'absence d'idées, de science et d'exactitude.

Nous voici arrivés au récipiendaire, c'est-à-dire proprement au héros de la séance d'hier. Faut-il lui appliquer la même mesure qu'aux deux autres personnages de la pièce? Nous demanderons-nous quelle a été, pour lui aussi, la part de succès et de revers dans la bataille de la vie? Nous hésitons à le faire, et cela pour une assez bonne raison, c'est que M. d'Audiffret-Pasquier ne s'est jamais engagé assez avant dans cette bataille pour qu'on puisse dire qu'il y ait été soit vainqueur, soit vaincu. Il a eu des triomphes et des triomphes éclatants. Il a prononcé à l'Assemblée nationale un discours que n'ont oublié aucun de ceux qui l'ont entendu, un discours qui, vingt fois interrompu par les applaudissements, fut suivi par l'ovation d'un auditoire enivré. Ajoutons que M. d'Audiffret-Pasquier a eu l'honneur de présider l'Assemblée et le Sénat, et qu'il a laissé le souvenir de l'impartialité généreuse avec laquelle il a rempli ces difficiles fonctions. Gardons-nous, enfin, de l'oublier : il a rendu des services encore plus importants bien que moins connus, lorsqu'il a combattu de toutes les forces de son in-

dignation d'honnête homme la tentative réactionnaire du 16 mai; les paroles qu'il fit entendre a cette occasion au maréchal de Mac-Mahon ont certainement contribué à l'avortement de cette ténébreuse intrigue. Que dirai-je encore? Porteur d'un nom illustre, riche, spirituel, aimé pour l'agrément de son esprit et estimé pour la noblesse de son caractère, honoré d'un magnifique triomphe de tribune et d'une des grandes fonctions de l'État, voici le duc Pasquier arrivé à l'Académie, sans avoir écrit un mot, que je sache, et sans que personne pense à s'en étonner. Et cependant le duc Pasquier est aussi l'un des délaissés, peut-être même l'un des mécontents du jour. Sa carrière politique est interrompue, j'aurais dit finie, si je ne craignais de paraître trop sûr de ces choses-là. Il est dans la minorité, ce qui peut arriver à tout le monde, et ce qui compte parfois justement pour un honneur, mais il a l'air aujourd'hui de prendre son temps à rebours, ce qui est toujours une faute. Le sincère patriotisme dont il est animé, une certaine largeur de vue qui le distingue de plusieurs de ses amis politiques, ne l'ont pas empêché de retomber dans des liens de parti. Son discours d'hier a été caractéristique à cet égard. C'était en grande partie un plaidoyer contre les lois relatives à l'enseignement public qui occupent en ce moment le Parlement, et un plaidoyer dans lequel avaient trop de part les arguments purement spécieux et les déclamations jadis familières à Mgr Dupanloup. L'auditoire, très prévenu en faveur de l'orateur et de sa thèse, a fort applaudi un passage où l'orateur s'indignait, avec



l'évêque d'Orléans, du moule tyrannique dans lequel on veut jeter les esprits de la jeunesse. L'allusion était claire, le moule c'était l'Université, et l'éducateur despote c'était la République. Chose curieuse! personne n'a eu l'air de se rappeler que l'autorité religieuse a aussi son moule, et qu'elle y fait entrer les intelligences et les âmes avec une énergie de pression que n'auront jamais d'autres instituteurs! Mais ce qui m'a fâché le plus, je l'avoue, c'est d'entendre le récipiendaire prendre à son compte ce misérable malentendu dont l'évêque d'Orléans a tiré un si grand parti, ce jeu de mots si puéril au fond et dont on a fait cependant une arme si efficace, je veux dire l'invocation du principe de liberté. La liberté, comme l'ont toujours entendue Mgr Dupanloup et ses amis, et comme ils ont été d'ailleurs obligés de l'avouer toutes les fois qu'on les a serrés d'un peu près, c'est la liberté du bien, c'est-à-dire la liberté pour une seule doctrine, pour un seul enseignement, la liberté pour l'Église. La liberté ainsi comprise est donc précisément le contraire de ce que l'on veut dire d'ordinaire par ce mot, elle exclut ce droit d'examen illimité et cette lutte des idées qui font tout le prix de la revendication libérale. Il ne faut pas craindre de le proclamer, il y a là, dans le langage des adversaires de la société fondée par la Révolution, une déplorable équivoque, volontaire chez les uns, involontaire chez les autres, et dont tous les hommes sincères devraient avoir hâte de se dégager.

Reste le problème : M. le duc d'Audiffret-Pasquier semble tout avoir pour lui, et, en définitive, il ne paraît

guère avoir mieux réussi que l'évêque dont il faisait hier si éloquemment l'éloge. Il a eu des succès en tout ce qu'il a essayé, mais ces succès mêmes ne l'ont pas conduit à laisser dans les événements une trace permanente, à jouer dans l'histoire de son pays un rôle décisif. Pourquoi ? Quel est le mot de cette existence qui est parvenue à tout et qui n'est plus rien... que celle d'un académicien ? Est-ce une qualité secrète qui a manqué à l'homme ? Est-ce la faute de certains dons trop rares, trop distingués pour entrer dans le métal grossier dont se composent les vrais hommes politiques ? Telle est la question que se sont bien souvent posée les quelques amis sincères et indépendants que le nouvel académicien compte en dehors de son parti.

20 février 1880.

XXIII

LA RÉCEPTION DE M. MAXIME DU CAMP

Si, comme on est d'accord pour le reconnaître, le prix le l'œuvre se mesure à la difficulté de la tâche, M. Caro ı certainement mérité le succès qu'il a eu hier à l'Académie. Il avait, selon l'usage, à faire l'oraison funèbre l'un défunt et à souhaiter la bienvenue à un nouveau confrère. Or, l'une et l'autre de ces besognes avait sa lifficulté. M. Saint-René Taillandier a été jugé d'une nanière peu cérémonieuse par son successeur. « Ce fut à, disait hier M. Du Camp, son caractère distinctif et son riginalité : il a travaillé sans trêve. » La sentence est lure, surtout venant d'un homme qui veut et qui croit ouer, mais elle n'est pas injuste. Je ne veux nullemen nsinuer que M. Taillandier n'appartînt pas de droit à 'Académie française. Il y eut au contraire sa place marquée, et de bonne heure, mais dans les rangs inférieurs, ur les derniers degrés de cette échelle qui va de la terre

au ciel, où il est glorieux d'occuper une place quelconque puisque après tout il n'y a que quarante échelons et que l'Académie en vous adoptant vous brevète l'un des quarante plus grands écrivains de la France ; mais enfin il est bien permis de distinguer des étoiles de différentes grandeurs dans ce firmament des gloires françaises, et personne ne s'avisera de prétendre que M. Taillandier ait été l'une des plus éblouissantes. L'Académie avait récompensé en lui des qualités dont elle est toujours et justement touchée, le goût des lettres, l'honorabilité du caractère, l'honnête correction des écrits. M. Saint-René Taillandier a eu à l'Académie la même position qu'il a tenue pendant quarante années à la *Revue des Deux Mondes*, celle d'une « utilité. » On a beau faire, dans un journal comme dans un corps savant il faut du remplissage; c'est même partout l'un des emplois importants, et qu'on ne tient point sans honneur lorsqu'on y apporte les mérites du genre, l'assiduité, le travail, le besoin de se rendre utile, une besogne proprement faite et toujours faite à point nommé. Les défauts mêmes, comme il arrive quelquefois, deviennent des mérites dans ce genre-là. Obligé de parler de toutes choses, M. Taillandier parlait quelquefois de celles qu'il ne savait pas; on cite de lui tel article sur Dante où l'écrivain laisse voir qu'il n'avait pas la plus légère teinture de la langue italienne; ses comptes rendus de la littérature allemande, disent les connaisseurs, étaient quelquefois faits avec la *Gazette d'Augsbourg* plutôt que puisés dans la lecture des ouvrages dont il avait à parler au public; sa manière

XXIII

LA RÉCEPTION DE M. MAXIME DU CAMP

Si, comme on est d'accord pour le reconnaître, le prix de l'œuvre se mesure à la difficulté de la tâche, M. Caro a certainement mérité le succès qu'il a eu hier à l'Académie. Il avait, selon l'usage, à faire l'oraison funèbre d'un défunt et à souhaiter la bienvenue à un nouveau confrère. Or, l'une et l'autre de ces besognes avait sa difficulté. M. Saint-René Taillandier a été jugé d'une manière peu cérémonieuse par son successeur. « Ce fut là, disait hier M. Du Camp, son caractère distinctif et son originalité : il a travaillé sans trêve. » La sentence est dure, surtout venant d'un homme qui veut et qui croit louer, mais elle n'est pas injuste. Je ne veux nullemen insinuer que M. Taillandier n'appartînt pas de droit à l'Académie française. Il y eut au contraire sa place marquée, et de bonne heure, mais dans les rangs inférieurs, sur les derniers degrés de cette échelle qui va de la terre

au ciel, où il est glorieux d'occuper une place quelconque puisque après tout il n'y a que quarante échelons et que l'Académie en vous adoptant vous brevète l'un des quarante plus grands écrivains de la France ; mais enfin il est bien permis de distinguer des étoiles de différentes grandeurs dans ce firmament des gloires françaises, et personne ne s'avisera de prétendre que M. Taillandier ait été l'une des plus éblouissantes. L'Académie avait récompensé en lui des qualités dont elle est toujours et justement touchée, le goût des lettres, l'honorabilité du caractère, l'honnête correction des écrits. M. Saint-René Taillandier a eu à l'Académie la même position qu'il a tenue pendant quarante années à la *Revue des Deux Mondes*, celle d'une « utilité. » On a beau faire, dans un journal comme dans un corps savant il faut du remplissage; c'est même partout l'un des emplois importants, et qu'on ne tient point sans honneur lorsqu'on y apporte les mérites du genre, l'assiduité, le travail, le besoin de se rendre utile, une besogne proprement faite et toujours faite à point nommé. Les défauts mêmes, comme il arrive quelquefois, deviennent des mérites dans ce genre-là. Obligé de parler de toutes choses, M. Taillandier parlait quelquefois de celles qu'il ne savait pas; on cite de lui tel article sur Dante où l'écrivain laisse voir qu'il n'avait pas la plus légère teinture de la langue italienne; ses comptes rendus de la littérature allemande, disent les connaisseurs, étaient quelquefois faits avec la *Gazette d'Augsbourg* plutôt que puisés dans la lecture des ouvrages dont il avait à parler au public; sa manière

l'écrire, enfin, était singulièrement monotone, des phrases jetées dans un moule, une diction sous laquelle on ne sentait ni chair ni nerf, ni idée ni passion. Le tout agrémenté de quelques citations banales et répétées à satiété. Il serait curieux de compter combien de fois dans sa vie M. Taillandier a cité le *vitæ lampada tradunt* de Lucrèce : il le fourrait partout; c'était comme sa marque de fabrique. Eh bien, en dépit de ces critiques plus ou moins bien fondées, M. Taillandier n'en était pas moins un des rédacteurs les plus estimés à la *Revue des Deux-Mondes*. Il y avait presque pris le rang et l'autorité de Gustave Planche, lequel avait été une meilleure plume assurément, mais terriblement sec et stérile, lui aussi. Voilà ceux que l'on pleure dans les bureaux d'un journal, et encore une fois, l'on a raison : il est souvent plus difficile de trouver un bon et fidèle employé qu'un commanditaire les mains pleines de capitaux.

Si M. Saint-René Taillandier appartenait naturellement à l'Académie, on n'en peut dire autant de M. Maxime Du Camp. Ainsi que M. Caro le lui a déclaré hier, c'est de très loin qu'il y est arrivé. C'était avouer que l'Académie l'avait pris pour d'autres raisons que ses titres littéraires, ce qui est toujours fâcheux pour un candidat. Personne ne l'ignore, en effet, M. Du Camp a été élevé au nombre des Quarante pour une Histoire de la Commune, et non pas pour avoir écrit cette histoire, comme c'était son droit, avec douleur, avec horreur pour le crime et dégoût pour la sottise, mais pour l'avoir écrite avec acrimonie, pour avoir trouvé le moyen d'en faire

une œuvre de parti. Or, il arrive rarement que l'Académie fasse de ces choses-là sans avoir à s'en repentir, et le châtiment, cette fois-ci, n'a pas tardé. C'est la séance d'hi r qui s'est chargée de l'infliger. Les pauvres Quarante, qui, nous devons le supposer, ont tous quelque souci de la correction et quelque goût littéraire, doivent avoir singulièrement souffert en écoutant la harangue de leur nouveau confrère, toute cousue qu'elle était d'expressions barbares ou burlesques, de métaphores à la fois usées et prétentieuses. M. Du Camp n'écrit jamais *mourir* tout court; mourir, chez lui, c'est dire adieu à la vie, ou s'envoler vers les régions supérieures, ou encore paraître devant le Père qui est aux cieux. On ne devient pas professeur dans le pays où se parle cette langue, on est « convié à ce grand banquet des intelligences où se sont assis les hommes les plus considérables ». On ne dit pas la *Revue des Deux Mondes*, on dit « la vaste tribune du haut de laquelle l'esprit français se fait écouter des deux hémisphères ». Alfred de Musset, qui a commencé par la guitare, a fini par « saisir le luth ». Victor Hugo devient « un Apollon vainqueur que le temps ni l'oubli ne peuvent effleurer ». Et à côté de la périphrase ridicule, l'image incohérente. Le père de M. Saint-René Taillandier est « mort debout la plume à la main ». Chez son fils, « l'amour des lettres a été l'axe de sa vie ». Il a combattu « pour le salut de sa destinée ». Quand il prenait un livre pour le critiquer, ce livre était « le noyau d'une cristallisation dont il fournissait la matière ». M. Du Camp veut-il parler des dé-

agréments que M. Taillandier éprouva un jour à son ours de la Sorbonne : « dans le sablier de son existence, it-il, il y eut un caillou noir. » Et je ne dis rien des ıarbarismes, une Égypte *documentaire*, une *distraction bjective*, des *auditeurs multiples!* Voilà longtemps que 'assiste à des réceptions académiques : je ne m'étais jamais encore trouvé à pareille fête.

Je répète ce que je disais en commençant : à juger le iscours de M. Caro par l'obligation où il était de louer ɜ défunt et le récipiendaire, ce discours a eu tout au noins le mérite de la difficulté vaincue. J'ajoute que I. Caro a fait preuve de tact dans l'accomplissement de a tâche, glissant comme chat sur braise sur les titres e ses deux confrères, relevant chez l'un l'incontestable mour des lettres, et ne dissimulant pas à l'autre que le eul ouvrage de lui qui pût entrer en ligne de compte tait sa statistique des grands services publics de la ville e Paris. J'exprimerais mal, cependant, mon sentiment ur M. Caro, si je me bornais à signaler l'adresse avec aquelle il a éludé les désagréments de son sujet. Le fait st que, si M. Saint-René Taillandier appartenait natuellement à ce corps où M. Maxime Du Camp vient de aire irruption, M. Caro est de ceux qui font honneur à Académie française. Il écrit élégamment, il dit avec esırit, et, dans des occasions telles que la séance d'hier, il eprésente mieux que personne la Compagnie lettrée lont il devient l'organe. Mais M. Caro est quelque chose le plus encore que cela. Il apporte à l'Académie franaise un élément particulier, l'esprit chercheur et dis-

cuteur, et il le lui apporte dans la mesure exacte où l'Académie peut le supporter. M. Caro, soit comme écrivain, soit comme professeur, a le goût des grandes questions. Il a assez de sagacité philosophique pour voir où l'on en est aujourd'hui dans le monde de la pensée, et il a trop d'esprit pour éluder les difficultés, comme tant d'autres, en faisant semblant de ne pas les voir. Il a commencé par l'existence de Dieu, beau sujet, on le reconnaîtra, bien qu'il ait l'inconvénient de prêter aux développements oratoires. Il s'est attaqué ensuite au matérialisme, et je me rappelle avec quelle impartialité il présentait dans toute leur force les arguments auxquels il se promettait de répondre ; peu s'en fallait qu'on ne soupçonnât une sympathie secrète pour les doctrines qu'il exposait si bien, une complicité cachée avec les hérésies qu'il allait tout à l'heure réduire en poudre. M. Caro est resté fidèle à cette tendance. Il pousse droit, en toute discussion, au point vital. C'est ainsi qu'il a fait un cours, si je suis bien renseigné, sur la personnalité, sur ce qui constitue le *moi* humain, jugeant avec raison que tout est là et qu'il s'agit aujourd'hui d'établir si l'homme n'est que le lieu d'une suite d'actions et de réactions, ou s'il est quelque chose de plus, une cause. La même préoccupation me semble percer dans le sujet des leçons que M. Caro fait cette année même. La solidarité sociale, n'est-ce pas la somme des influences qui modifient notre être moral, qui en fortifient ou en déterminent les penchants, et ne nous retrouvons-nous pas par conséquent, avec cette discussion, en présence du

'oblème de la liberté, c'est-à-dire de la causalité huaine? C'est un honneur incontestable pour M. Caro que besoin de nouveauté et de hardiesse dans le choix de s sujets alors même que la nouveauté serait une haleté bien entendue,et que la hardiesse avec laquelle ;crivain pose les questions s'abriterait derrière la timité avec laquelle il les résout. Et puis, tout cela est si ausible, si élégant, si coquet! En vérité, je ne conais pas d'incarnation plus complète à la fois et plus atteuse de l'Académie que M. Caro.

25 décembre 1880.

XXIV

LES CLICHÉS

LETTRE AU DIRECTEUR DU *TEMPS*

Vous rappelez-vous, mon cher ami, que vous m'ouvrîtes vos colonnes, il y a quelques années, pour une lettre sur la déformation de la langue française. Je m'y élevais, avec une véhémence à vrai dire un peu juvénile, contre nos mauvaises habitudes de journalisme. Je signalais la tendance si commune aujourd'hui à substituer des synonymes inexacts au mot propre, des périphrases ambitieuses à l'expression simple et correcte, et j'attribuais cette tendance à un besoin puéril d'innovation. N'ayant rien de sérieux à dire, se donnant pour tâche de faire des variations brillantes sur le premier thème venu, cherchant à amuser des désœuvrés et à piquer des blasés, les journaux, et en particulier les journaux chroniqueurs et mondains, se sont fait une langue à eux. Tentative légitime, je me hâte de le reconnaître, si ces modifications répondaient à une nécessité analogue

celle qui, dans l'origine, a fait la langue que nous arlons. Un terme a beau être consacré par l'usage, tout crivain a le droit d'y substituer un mot qui serre l'idée e plus près, une expression qui fait plus vivement nage. Mais telle n'est pas, il s'en faut, la genèse des ınovations dont je me plains. Elles ne peignent pas ıieux, elles ne disent pas plus, elles disent autrement, oilà tout. Quel avantage y a-t-il, par exemple, à écrire *énéficier* pour *profiter?* Je n'en puis voir aucun, si ce n'est u'on avait de tout temps employé le dernier, qu'il n'a-ait plus assez de tournure et n'appelait par conséquent as l'attention. Et remarquez le despotisme qu'exerce mot nouveau, une fois que le journalisme lui a onné cours. Des écrivains qui ont pourtant la volonté t l'habitude de se respecter finissent par adopter la mi-érable invention; ils cèdent à une mode que leur goût éprouverait s'ils étaient sur leurs gardes. M. Alexandre ›umas fils, dans la préface de l'*Étrangère,* s'est servi rois fois en trois pages de la déplaisante locution que je iens de mentionner.

Mais je sors de mon sujet. Je ne voulais point revenir ujourd'hui sur les innovations opérées dans le voca-ulaire par le besoin de ne pas parler comme tout le ıonde, mais me plaindre, au contraire, de ces phrases ›utes faites, et en particulier de ces citations banales u'on appelle des *clichés*. Le cliché, en termes d'impri-ıerie, est la planche en relief qui reproduit la feuille omposée primitivement en caractères mobiles, et qui este là, prête à fournir autant de tirages qu'on lui en

demandera. Le mot de cliché est arrivé ainsi à désigner le lieu commun, la phrase stéréotypée qui se présente à l'esprit au lieu d'une expression originale et personnelle. N'exagérons rien : en un sens, tout, dans le langage humain, est cliché. Les mots dont nous nous servons nous sont fournis par la mémoire, et combien de fois le substantif n'entraîne-t-il pas, naturellement, nécessairement, son adjectif avec lui! Combien de fois une locution tout entière, un tour de phrase consacré n'adhère-t-il pas au mot de manière que l'un amène involontairement l'autre! Le lieu commun est le fond de la langue, il en est, pour ainsi parler, la matière première, et la part de l'écrivain se réduit à mettre la marque de son talent sur ce fond banal de la parole humaine. Il n'en reste pas moins que l'abus des phrases toutes faites est le signe du dénuement intellectuel. Le genre de ridicule immortalisé par Henri Monnier consiste précisément dans la répétition devenue machinale de sentences ambitieuses. Et, chose curieuse, il se trouve que le besoin d'innovation dans les mots se rencontre le plus souvent allié à l'usage du cliché. La même cause produit des effets différents. On veut faire de l'effet, et l'on croit y arriver, tantôt en employant des locutions inusitées, des synonymies inattendues, des circonlocutions recherchées, tantôt en répétant, au contraire, des sentences ou des citations dont le piquant a disparu par l'effet d'une répétition trop fréquente, comme une monnaie qui, à force de circuler, a perdu son empreinte et ne dit plus ce qu'elle vaut.

Doudan, dans une de ses lettres, raconte une folle istoire, une histoire qui aurait fait la joie de Flaubert, t dont le cliché est le héros. On était à Broglie et on y ttendait la visite de quelques dames amies de la maion. « Nous avions fait, M. d'Haussonville et moi, écrit oudan, le complot d'accueillir mademoiselle Pomaret ar une suite de lieux communs débités d'un air tranuille et consciencieux, à l'effet de voir si elle s'apercerait que nous avions baissé d'intelligence. Nous lui vons dit que l'imagination était la folle du logis; que s maximes de La Rochefoucauld étaient désolantes; ue Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois; que elille n'avait vu la nature que dans les décorations de Opéra; que la *Henriade* n'était pas un poème épique; u'il n'y avait en France qu'un poème, le *Télémaque*. ais elle s'en est supérieurement tirée et nous a répondu anchement que les prédicateurs devaient prêcher la orale et point le dogme; que l'esclavage avilissait homme jusqu'à s'en faire aimer; que Louis XIV devait lus aux grands génies de son temps que Racine et Pasl ne devaient à Louis XIV, et que, d'ailleurs, Bonarte était fils de la liberté et qu'il avait tué sa ère. »

J'ai acheté l'autre jour, sur la foi du titre, un *Dictionire des lieux communs,* par M. Lucien Rigaud; je n'y pas trouvé ce que je cherchais. Outre le répertoire s phrases qui arrivent involontairement au bout de la ngue et de la plume et qui s'imposent comme l'ornent indiqué du sujet, j'aurais voulu un catalogue de

ces citations qui traînent partout et dont l'écrivassier ne se lasse pas d'émailler sa prose. On les voit venir de loin, ces citations; le lecteur sait qu'il est condamné à les rencontrer au détour de la phrase; et elles n'y manquent pas, en effet: les voilà, usées jusqu'à la corde, décolorées, triviales, un produit hybride de la vanité et de la misère.

Il est une chose qui m'est impossible, c'est de me représenter l'état intellectuel d'un écrivain qui, à l'heure qu'il est, vous lance encore sans broncher une allusion au bon billet de la Châtre ou au prudent silence de Conrart; qui ne peut terminer une énumération sans ajouter : « J'en passe et des meilleurs »; dont la plume ne se casse pas entre ses doigts plutôt que d'écrire : « Calomniez, et il en restera toujours quelque chose. » Je m'arrête, car à dresser la liste de ces pauvretés on ferait tout un second volume du dictionnaire de M. Rigaud. Sans compter qu'elles ne sont pas uniquement françaises; le démon de la banalité en emprunte à toutes les langues. Si l'allemand ne nous en a pas fourni, c'est que nous ne savons pas l'allemand. Nous ne savons guère mieux l'italien, auquel nous devons cependant *E pur si muove* et *Lasciate ogni speranza*. Il en est qui vont jusqu'à :

Tu duca, tu signore, e tu maestro.

Ou même qui aiguisent quelque phrase de haut dédain en y adaptant un

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Le public français est-il beaucoup plus familier avec anglais qu'avec l'italien, avec Shakspeare qu'avec ante? Il est certain que, grâce à l'opéra, nous savons 1 gros ce que c'est qu'Othello, Hamlet et Roméo. Mais lle est la puissance du cliché que les deux pièces de hakspeare dont le titre revient le plus souvent chez nos crivains sont deux des pièces secondaires de son théâtre, veux dire *Tout est bien qui finit bien* et *Beaucoup de ruit pour rien*. Cela est si commode pour terminer le écit d'une crise ministérielle ou le compte rendu d'une iscussion orageuse dans les Chambres! Les circonsances deviennent-elles tout à fait tragiques, le grand draaturge ne nous abandonne pas : on a le *to be or not be* du prince de Danemark.

Tout compté, la langue favorite de la citation clichée est le latin. Non que la gent écrivassière sache mieux s langues mortes que les vivantes, mais il lui reste uelques lambeaux d'éducation classique, tout juste ssez pour distinguer un accusatif d'un nominatif ou ne première personne d'une seconde. Ajoutez-y la sasfaction d'amour-propre qu'on trouve à relever sa prose une pointe d'érudition. Le *dictum* est probant puisqu'il st consacré par l'usage, et il est latin, ce qui prouve u'on a l'esprit cultivé. Aussi en est-il de toutes sortes pour toutes les occasions. Il y en a qui n'ont de méte que celui d'orner le discours : *Arcades ambo* (M. Zola

et M. Manet); *ab uno disce omnes; sat prata biberunt; quorum pars magna fui.* D'autres se prêtent aux considérations politiques. *Si vis pacem para bellum* sert à défendre des crédits militaires tout en évitant d'exprimer des craintes trop explicites sur la condition politique de l'Europe. *Timeo Danaos et dona ferentes* constitue une réponse pleine de dignité pour une opposition à laquelle le pouvoir fait des avances. Et que de cas où le gouvernement peut, à son tour, rendre à l'opposition latin pour latin, et lui lancer à la figure le *Quis tulerit Gracchos !*

Si la politique a ses clichés, à plus forte raison la littérature a-t-elle les siens. *Habent sua fata libelli* semble avoir été fait exprès pour elle. *O rus, quando te aspiciam!* n'est jamais un vœu bien sincère dans la bouche d'un habitué de l'asphalte, mais cela sert à broder une chronique sur les départs pour la campagne. *Homo sum, nihil humani a me alienum puto* est un argument en faveur de la largeur des vues ou des goûts. Je ne sais quel tour d'imagination ramenait constamment sous la plume de M. Saint-René Taillandier le *quasi cursores vitæ lampada tradunt* de Lucrèce, mais je me rappelle que cette citation était devenue une sorte de tic littéraire chez l'estimable et laborieux critique.

Heureux encore un écrivain lorsque la citation destinée à montrer sa science ou son goût ne suggère pas, au contraire, des doutes sur la netteté de ses souvenirs ou l'exactitude de son érudition. Parmi les citations latines les plus rebattues, il en est une qui fait rêver tant elle

ιit entrevoir de profondeurs dans l'âme d'un poète ro-ιain, tant il y semble anticiper notre sentiment moderne e la nature. C'est grâce à cette interprétation que le *Sunt ιcrymæ rerum* est devenu le titre d'une des *Voix inté-ieures* de M. Victor Hugo. C'est la même tradition qu'a ιivie M. Nisard lorsqu'il parle de « ces pleurs secrets ue le divin génie de Virgile a appelés les *larmes des ιoses* » [1]. Le malheur veut que ce sens ne soit qu'un ɔntre-sens, ainsi que la lecture la plus superficielle de original suffit pour s'en convaincre.

Je l'ai déjà indiqué, la citation rebattue a la même rigine que le néologisme mal né, à savoir le besoin de ire les choses autrement que tout simplement. On dit *umanitaire* pour *humain*, *congénère* pour *semblable*, et *ôturer* pour *clore* ou *fermer*, parce que c'est moins cou-ınt; cela n'exige pas de grands frais d'imagination et əla sonne original. On se fait ainsi à soi-même l'illusion e ce que l'on appelait autrefois l'invention dans le style. t de même on coud à sa phrase les paillettes fanées des ictons classiques pour lui donner un tour littéraire. ette affectation a pourtant une autre cause encore, t une cause qui a l'air, au premier abord, d'être en ɔntradiction avec l'interprétation précédente. Je veux arler de la paresse d'esprit, de l'anémie intellectuelle ui caractérise la génération contemporaine. On ne prend lus la peine de penser, on n'écrit plus pour exprimer es idées, on n'use de la plume que pour distraire et

1. *Histoire de la littérature française*, livre IV, ch. 7.

amuser. La conséquence en est qu'on fait ces deux choses en apparence contraires, on innove platement, bêtement, à faux, pour imprimer à peu de frais du caractère à son style, et l'on a en même temps recours à la citation banale, parce que, sans exiger ou supposer aucune véritable culture, cela ressemble pourtant aux manières des gens cultivés. C'est l'habit usé et flétri, qui fut jadis l'ouvrage d'un fin tailleur, qu'on achète aujourd'hui chez le fripier pour quelques sous, et qui tout en montrant la corde conserve quelque chose de son ancienne honnêteté.

L'un et l'autre, le néologisme et le cliché, l'innovation puérile et la répétition machinale, s'imposent avec une sorte de tyrannie à l'esprit étranger aux intentions sérieuses. La prétention et le vide vont volontiers de compagnie et aiment également l'oripeau, qu'il soit de leur façon ou qu'ils le ramassent dans le ruisseau. Grand dégoût pour le lecteur le moins du monde délicat! Car, si rien n'est charmant comme le mot neuf et trouvé, rien en revanche n'est misérable comme le mot mal fait ou mal appliqué; si rien n'est délectable comme la citation tirée d'une mémoire nourrie de la moelle des auteurs, comme la citation parfaitement appropriée au sujet, assez inattendue pour surprendre et cependant assez familière pour éveiller des souvenirs, éclairant la page d'un rayon de lumière ou concluant un argument par l'autorité d'une belle pensée; si, en un mot, la citation heureuse est une élégance suprême, il n'est rien de nauséabond comme la citation qui n'apporte aucune surprise,

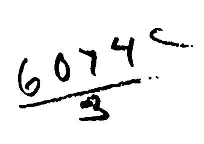
fait preuve ni de lecture ni d'imagination, et ne sert
'à trahir l'éternelle affinité de la prétention et de la
eusérie.

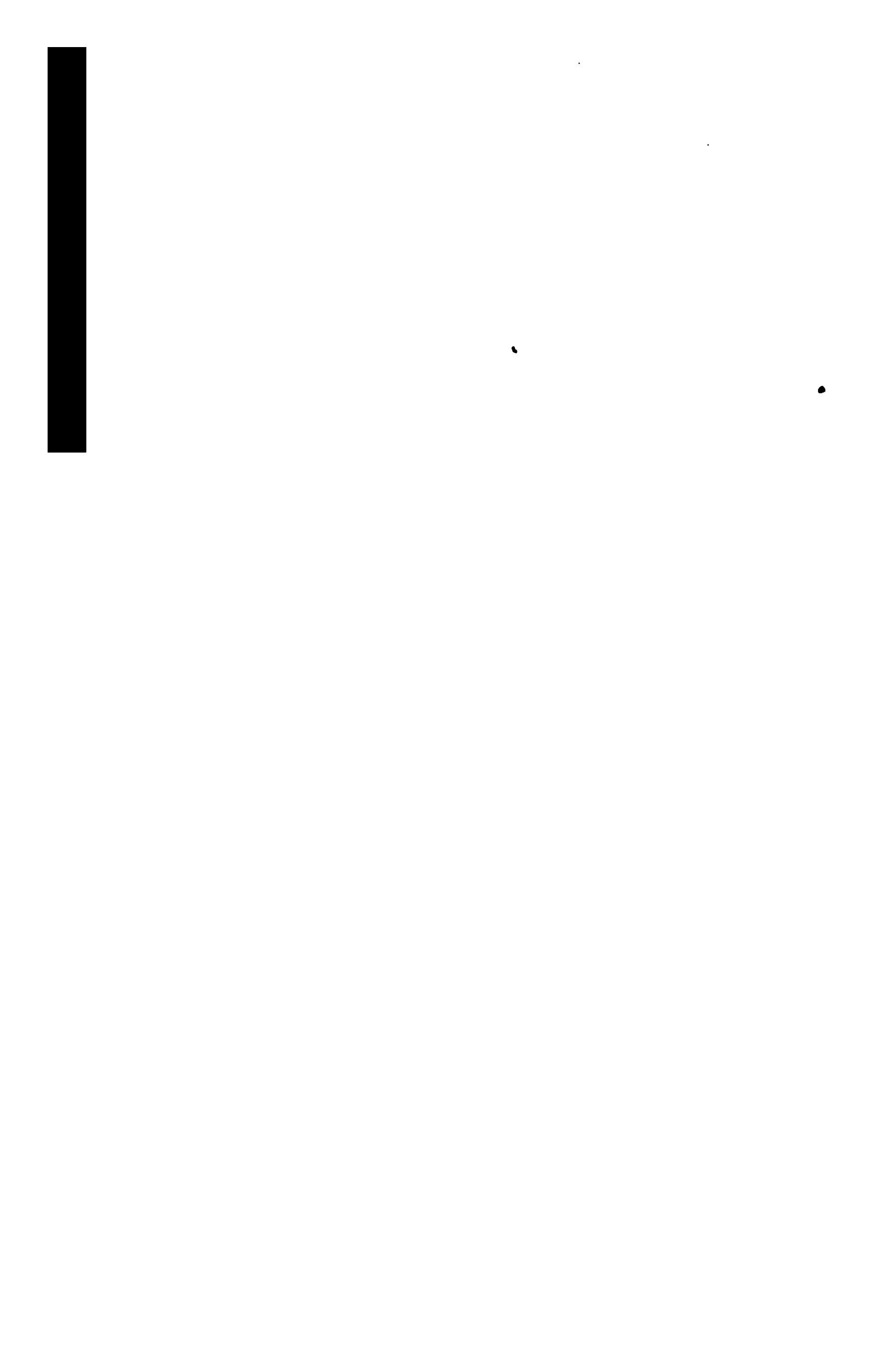
Décembre 1881.

FIN

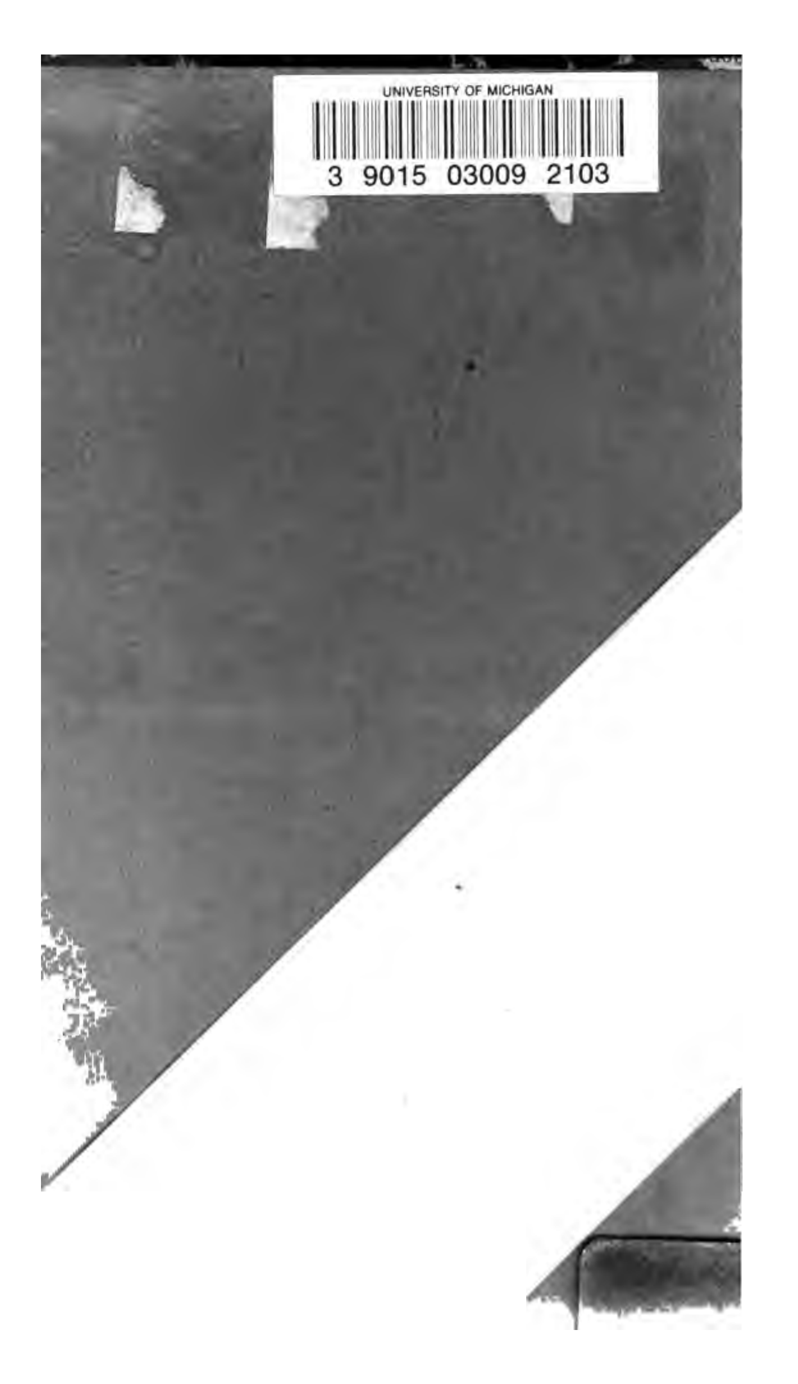
TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY








UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03009 2103